



HAL
open science

Fronts pionniers d'Amazonie

Xavier Arnauld de Sartre

► **To cite this version:**

Xavier Arnauld de Sartre. Fronts pionniers d'Amazonie : Les dynamiques paysannes au Brésil. CNRS Editions, 223 p., 2006, Espaces et milieux. halshs-00453651

HAL Id: halshs-00453651

<https://shs.hal.science/halshs-00453651>

Submitted on 18 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Espaces & Milieux

Espaces & Milieux

Cette collection a pour objectif de publier les résultats de recherches originales illustrant les avancées récentes de la géographie à l'interface avec les disciplines voisines. Au sein des sciences sociales, l'approche géographique des lieux, des territoires et des réseaux recourt de plus en plus aux différents types de modélisation de l'analyse spatiale. Elle s'attache aussi à l'étude des représentations que les hommes se font de leur espace. Elle étudie les dynamiques de la nature et des milieux à travers les sociétés qui les utilisent et les modifient. Les identités et les rapports de pouvoir consécutifs de la territorialité sont au cœur de ses préoccupations. Ouverture et pluralité des courants favorisent les débats qui mènent à un approfondissement épistémologique et à des avancées théoriques.

Comité de lecture

Président : Michel Bruneau (CNRS, Bordeaux)

Membres : Pascal Buléon (CNRS, Caen), Jean-Louis Chaléard (Paris I), Bernard Debarbieux (Genève), Frédéric Dufaux (Paris X), Isabelle Généau de Lamarlière (Paris I), Philippe Gervais-Lambony (Paris X), Claude Grasland (CNRS, Paris VII), Bernard Hourcade (CNRS, Paris), Corinne Larrue (Tours), Yves Luginbühl (CNRS, Paris), Philippe Pelletier (Lyon II), Joëlle Smadja (CNRS, Paris)

La collection a été dirigée jusqu'en 1998 par Paul Claval (Paris IV).

Front pionniers d'Amazonie
Les dynamiques paysannes au Brésil

Xavier Arnauld de Sartre

Illustration de couverture :

En application du Code de la propriété intellectuelle,
CNRS ÉDITIONS interdit toute reproduction intégrale ou partielle
du présent ouvrage, sous réserve des exceptions légales

© CNRS Éditions, Paris, 2006-02-27

ISBN : 2-271-06441-4

ISSN : 1269-701X

À Laetitia, Arthur et Eliott

Préface

La collection dont fait partie cet ouvrage a pour objectif de « publier les résultats de recherches originales, illustrant les avancées récentes de la géographie à l'interface avec les disciplines voisines », et c'est bien le cas du livre de Xavier Arnauld de Sartre.

Il s'agit d'une étude solide, argumentée et nuancée, d'un des plus grands fronts pionniers au monde, celui de l'Amazonie orientale, qui a justement attiré l'attention de l'opinion publique mondiale en raison des défrichements massifs qui lui sont associés. Lancé dans un contexte développementaliste et géopolitique sous le régime militaire (1964-1985), il a en effet causé des graves dégâts environnementaux, mais aussi contribué à fixer sur place un nombre significatif de petits agriculteurs ; il est donc à la fois qualifié par certains secteurs des autorités et de la société brésilienne comme un lieu du « développement durable », tandis que d'autres voient dans cette région un des derniers grands fronts pionniers de la planète.

Xavier Arnauld de Sartre montre ces tensions, mais centre son étude sur les jeunes agriculteurs, ce qui donne à son texte un intérêt qui dépasse le seul cas étudié, celui des 60 000 familles de paysans de la Transamazonienne. Car ce à quoi l'on assiste ici, avec l'arrivée aux responsabilités de la seconde génération d'agriculteurs dans ces régions colonisées dans les années 1970, est une contestation du mode de vie paysan et communautaire, une nette évolution de la place des femmes, un recentrage sur le couple. Au cœur de ces changements, le passage « des enfants patrimoine aux enfants individus » se produit quand les jeunes ne veulent plus accepter les conditions de travail et de vie souhaitées par leurs parents, et cherchent d'autres formes de vie, un changement qu'ont connu *mutatis mutandis* d'autres campagnes, en Europe ou en Amérique du Nord.

L'apport le plus novateur, qui vient en conclusion de la longue et nécessaire analyse des changements sociaux liés à la relève des générations, est la réponse que l'auteur donne à sa propre question : « un monde rural est-il en émergence en arrière des fronts pionniers ? ». Il montre que c'est le cas, même si des changements sensibles ont eu lieu, sous le terme (discutable) de « dépayssannisation », changements liés à la baisse de la pression sur les terres, à l'augmentation du niveau d'éducation, au développement d'activités non agricoles, dont la présence plus forte de l'État y est à la fois cause et conséquence.

En fait, ce qu'on voit ici se dessiner ici est la consolidation d'une troisième région d'agriculture familiale au Brésil (après celles du Sud et du Nordeste) qui, en arrivant à maturité, se rapproche des deux autres. En analysant de front les mutations sociales et leurs dimensions territoriales, le changement de modèle familial d'une génération à l'autre et la formation d'une nouvelle région, le livre me paraît donc valoir, outre son apport sur la région amazonienne, par sa façon d'analyser les logiques de rapports à l'espace de ces agriculteurs familiaux. Il intègre bien à la géographie régionale les concepts et outils de la sociologie, et l'on notera que sur la base de la thèse dont est tiré ce livre Xavier Arnauld de Sartre a été reconnu à la fois en géographie et en sociologie.

Le livre de Xavier Arnauld de Sartre est à ce titre une contribution innovatrice à la littérature sur les « logiques de gestion de l'espace des agriculteurs familiaux », et sa « méthode d'analyse de logiques de rapports à l'espace » inspirera très probablement de jeunes chercheurs brésiliens et étrangers travaillant sur les mêmes thèmes et terrains.

Hervé Théry

Directeur de recherche au CNRS (UMR 7169 Credal)

Professeur invité à l'Université de São Paulo (chaire Pierre Monbeig)

Introduction¹

Le front pionnier est, dans l'imaginaire collectif, la terre des possibles, où une nouvelle redistribution sociale peut être réalisée, où les oubliés du développement et les perdants de la « grande loterie » qui attribue à la naissance une position sociale peuvent avoir une nouvelle chance. De fait, les fronts pionniers sont fascinants. De la forêt ou du désert, de ce que l'on a appris à considérer comme un vide, naissent des champs, des villes ; des hommes ont tout abandonné pour venir peupler ces terres où toutes les places sont à prendre. La propagande officielle brésilienne ne disait-elle pas que l'Amazonie, c'est « une terre sans homme pour des hommes sans terre », permettant ainsi aux oubliés de la répartition de la terre d'aspirer au statut de propriétaire terrien. On pourrait trouver dans la « théorie de la frontière » émise à la fin du XIX^e par l'Américain F. Turner une justification scientifique à ces espoirs : c'est dans la marche vers l'Ouest que se seraient forgées quelques-unes des valeurs fondamentales des États-Unis, en particulier l'idéal démocratique et le mythe du *self made man* (Turner, 1894).

Pourtant, il n'en est rien, et ce n'est pas parce qu'un espace a été vidé de ses habitants originels qu'il est vierge de toute histoire. Au contraire, la manière dont les Indiens ont été déplacés ou éliminés, au Brésil comme aux États-Unis, montre que ces territoires sont fondés sur la violence et sur l'inégalité des rapports de force. Les évolutions de ces régions ne changent pas les rapports sociaux qui ont créé les frontières : la violence et l'inégalité sociale caractérisent aussi les sociétés de colons qui se sont installés, et les anciens fronts pionniers apparaissent souvent comme des lieux où se reproduisent, plus violemment qu'ailleurs, des rapports sociaux hérités du passé.

C'est dans la frontière que peut le mieux s'observer la manière dont des sociétés se forment, se désorganisent et se reproduisent. Loin d'être le territoire du neuf et de l'innovation, la frontière se révèle être le lieu de la renaissance et du maquillage des archaïsmes les plus déshumanisants. [...] Ce qui apparaît comme neuf sur la frontière n'est, en vérité, que l'expression d'une combinaison complexe de temps historiques qui recréent des formes archaïques de domination. [Martins², 1997, p. 16]

De cette rencontre entre différentes temporalités naîtra une société nouvelle, marquée par d'autres contradictions mais plus homogène. Le front pionnier sera, lui, devenu une région, structurée de manière autonome et intégrée au reste du pays, au monde moderne (Dollfus, 1981 ; Albaladejo *et al.*, 1996). Mais dans cet entrelacs temporel, dans cette période de vingt ou trente ans qui sépare la première entreprise moderne d'occupation définitive de cet espace de la relative stabilisation de la région, beaucoup de choses sont encore en cours de construction.

Il est donc intéressant de comprendre comment se construisent ces régions, comment en quelques années vont être mises en place des dynamiques qui après seront relativement figées et apparaîtront très difficiles à modifier. À cet intérêt géographique, l'actualité écologique et politique internationale donne une légitimation et une dimension plus larges. Car le déboisement des forêts tropicales, qui a connu en 2004 des records, se fait en grande partie dans les fronts pionniers, en particulier en Amazonie (carte 1). Il est devenu impossible de parler de l'Amazonie sans parler du déboisement, et comprendre les logiques d'évolutions des fronts pionniers est une étape préalable à la définition de politiques de gestion de la forêt amazonienne qui aient quelque chance d'être adoptées par les populations. Cette compréhension est rendue plus aisée par l'étude d'un front pionnier particulier, à la fois actif et en cours de stabilisation, qui doit permettre de mettre à jour les logiques du déboisement et celles de la construction régionale. Telles sont les caractéristiques auxquelles répond le front pionnier

1. Ce livre est tiré d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Toulouse-Le Mirail sous la direction de Romain Gaignard (université Toulouse-Le Mirail) et la tutelle de Christophe Albaladejo (INRA-SAD). Le travail de terrain a été réalisé en 2000 et 2001 dans la région de la Transamazonienne grâce à l'appui du Laboratoire agro-écologique de la Transamazonienne et du Département d'études intégrées sur l'agriculture familiale de l'université fédérale du Pará. Le texte de la thèse a été réduit et son propos épuré (et quelque peu modifié) depuis mon recrutement comme chargé de recherche au CNRS au sein de l'UMR Société Environnement Territoire (UMR 5603 du CNRS et de l'université de Pau et des Pays de l'Adour).

2. Toutes les traductions de l'ouvrage sont, sauf mention explicite, de l'auteur.

de la Transamazonienne (carte 2), colonisé dans les années 1970 et situé aujourd'hui en bordure orientale de l'arc de la déforestation.

Fascinants pour le géographe qui cherche à comprendre comment se construit une région, essentiels pour le citoyen ou le politique intéressé aux questions de déforestation, les fronts pionniers amazoniens, et en particulier le front pionnier de la Transamazonienne, constituent aussi un défi pour l'intellectuel. En effet, la gestion des terres nouvellement colonisées par les colons va à l'encontre de l'intérêt de ces mêmes colons. Celles-ci sont le plus souvent affectées à de l'élevage très extensif, rendant nécessaire le départ de tous ceux qui n'ont pas assez de terres et de capitaux pour vivre de cet élevage. Le schéma le plus couramment suivi est le suivant : des agriculteurs à la recherche d'une terre profitent de l'aubaine de l'ouverture d'un front pionnier pour s'approprier, avec ou sans l'aide de l'État, un morceau de forêt. Ils déboisent et travaillent cette terre quelques années, puis la vendent à de grands éleveurs, les *fazendeiros* ; ils partent alors vers un nouveau front pionnier, où la même situation va se reproduire, alors que les zones de colonisation ancienne sont sous-exploitées au regard de leur potentialité. C'est ainsi que, même dans des zones où les structures foncières ne sont pas figées dès le départ, se reproduisent les très grandes inégalités foncières caractéristiques de l'Amérique latine – situation qui anéantit les espoirs de promotion sociale des premiers colons.

Ce défi intellectuel se double d'un autre défi, lié à une caractéristique essentielle des fronts pionniers : la grande diversité des populations qui les occupent. Terres de migrations d'un pays lui-même connu pour sa grande diversité culturelle, les fronts pionniers voient se côtoyer des habitants profondément différents. Il est classique et réel d'opposer les populations issues de la colonisation européenne ou africaine, les descendants d'esclaves ou les petits propriétaires terriens. Mais ces oppositions ne sont que la face la plus visible d'une grande diversité sociale, dessinant une véritable mosaïque.

Les logiques sociales de l'évolution des fronts pionniers

Pourquoi les colons amazoniens migrent-ils ainsi ? Quelles raisons peuvent expliquer que, dans des zones où tout est *a priori* possible, ce soit la pire solution à la fois pour les agriculteurs et pour le milieu naturel qui soit « choisie » ? Que s'est-il passé dans cette période de confrontation de différentes temporalités pour que se reproduise ce qui est souvent dénoncé comme la plus grande inégalité de l'Amérique latine ?

À toutes ces questions, il a déjà été apporté, évidemment, un certain nombre de réponses que l'on peut regrouper autour de trois grandes explications. La première voit dans les migrations une traduction des rapports de classe défavorables aux agriculteurs familiaux qui sont contraints de migrer sous la pression, y compris physique, exercée sur eux par les grands propriétaires (Velho, 1972 ; Fearnside, 2001). La deuxième explication, agro-économiste, consiste à dire que les agriculteurs déboisent pour survivre ou pour augmenter leurs revenus ; dès lors, il suffit, pour qu'ils arrêtent de déboiser, de leur expliquer comment obtenir de meilleures conditions de vie sans avoir besoin d'utiliser leurs réserves de forêt (De Reynal *et al.*, 1997 ; Mertens *et al.*, 2002). Mais ces manières de formuler la question se heurtent aux pratiques de ces paysans, qui même formés à de nouvelles techniques qu'ils peuvent mettre en place sur des lots dont ils sont propriétaires, à l'abri de toute pression directe ou indirecte, continuent de déboiser. Dès lors, une troisième explication, culturaliste, se développe : les échecs d'implantation de nouvelles pratiques s'expliqueraient par la profondeur historique des « habitudes » de déboisement de ces agriculteurs qui se sont inscrites dans des « mentalités » extractivistes (Walker *et al.*, 2000).

De fait, d'aussi loin que l'on puisse faire remonter l'histoire des familles paysannes présentes sur un front pionnier (nous sommes parvenu, par des récits oraux, au début du XX^e siècle), celles-ci ont toujours colonisé des terres boisées pour y pratiquer l'agriculture – l'Amazonie n'étant que leur étape actuelle. Si l'on met en parallèle ces itinéraires migratoires avec l'histoire des fronts pionniers au Brésil (carte 3), on s'aperçoit que les deux histoires sont profondément liées. Supposer que le politique, l'économique ou le « culturel » expliquent depuis une centaine d'années les migrations paysannes est une simplification qui peut être certes justifiée par un certain nombre de facteurs (la relative continuité, au Brésil, du contexte foncier et des politiques publiques d'aménagement de

l'espace), mais qui ne rend pas compte d'évolutions différentes que l'on a pu observer. Ainsi tous les fronts pionniers ne sont-ils pas devenus des zones de concentration foncière (c'est le cas en particulier dans l'État du Santa Catarina, au sud du Brésil, et dans le Nordeste).

Cela ouvre la porte à d'autres évolutions possibles, que C. Albaladejo *et al.* (1996) proposent de rechercher. La construction d'une région dépend à la fois de contextes économiques et politiques déclinés à différentes échelles, mais aussi de la manière dont les populations locales s'adaptent à ces contextes, des logiques qu'elles y déploient. Toutefois si les approches modélisatrices évoquées plus haut supposent une homogénéité des agriculteurs familiaux répondant en un seul bloc aux *stimuli* de leurs environnements, la réalité est différente. La catégorie « agriculteur familial » est une catégorie vague : les logiques sociales de ses membres renvoient à des modèles culturels différents, variables au cours du temps et entre les types d'agriculteurs.

D'où l'utilité de l'étude d'un contexte précis pour mettre en évidence ces logiques socio-culturelles de gestion de l'espace – contexte qui permette de lier la diversité de l'agriculture familiale, principal acteur de la colonisation et de la stabilisation du front pionnier, aux processus de construction du territoire. L'histoire et la diversité des familles que nous y avons rencontrées ne peuvent pas être confondues avec la soumission à une mécanique implacable trouvant son fonctionnement ultime dans d'improbables mentalités, pas plus que la finalité économique de l'agriculture ne peut être détachée des objectifs plus larges des agriculteurs. C'est cette rencontre entre des objectifs socio-culturels différenciés et un contexte politique et économique particulier que nous qualifions de logiques sociales de gestion de l'espace.

Ceux que l'on range souvent sous le vocable de populations locales ont la capacité de choisir en partie le mode de rapport à l'espace qu'ils souhaitent. Certes, ce choix n'est jamais totalement libre ; il est en fait contraint par différents facteurs – comme les politiques et logiques économiques qui pèsent sur eux. Mais celles-ci ne s'appliquent pas, loin s'en faut, de manière mécanique. Les « populations locales » ont au contraire une capacité à réincorporer ces différentes contraintes. Cette réincorporation ne peut pas pour autant être qualifiée de stratégique dans la mesure où elle n'est pas faite consciemment, en fonction d'un but identifié par avance et en utilisant les moyens adéquats pour atteindre ce but. Elle répond en partie à des logiques socio-culturelles largement non conscientes et se déployant à travers des mécanismes sociaux particuliers à chaque société. C'est ce mélange entre héritages socio-culturels et adaptation libre selon les situations que nous pouvons qualifier de géographie du sujet, le sujet étant un individu certes marqué par l'histoire de son groupe social et de ses rapports à l'espace, mais capable, par la synthèse qu'il réalise entre différentes déterminations, de choisir sa propre perspective.

Car les logiques de rapports à l'espace, si elles sont en partie héritées, ne sont pas pour autant figées. Témoins les changements considérables de rapports à l'espace que nous avons observés avec la jeune génération sur le front pionnier. Nous ne nous attendions pas à des changements aussi massifs et aussi lourds de conséquences pour l'avenir de la région ; ils ont pourtant des conséquences considérables puisqu'ils pourraient faire de la région de la Transamazonienne la troisième région d'agriculture familiale du Brésil (après celles du Sud et du Nordeste du Brésil).

Le changement de logiques sociales de gestion de l'espace, un élément clef de la construction d'un monde rural en arrière des fronts pionniers ?

Le changement de logiques sociales de rapports à l'espace des agriculteurs familiaux des fronts pionniers constitue sans doute la principale caractéristique de la Transamazonienne aujourd'hui. Certes, ce changement était prévisible compte tenu des évolutions des politiques publiques destinées aux agriculteurs familiaux dans les années 1990 au Brésil : absents, depuis la fondation de la République au XIX^e siècle, des politiques publiques, les agriculteurs familiaux ont fait irruption dans le paysage politique national. Un ministère leur est désormais consacré, qui gère une ligne de crédit, des programmes d'assistance technique et de formation. Parallèlement, la région de la Transamazonienne a vu se développer un syndicalisme agricole particulièrement actif, dont les projets sont en partie financés par des fonds internationaux en raison de l'enjeu de la déforestation, et renforcés par des

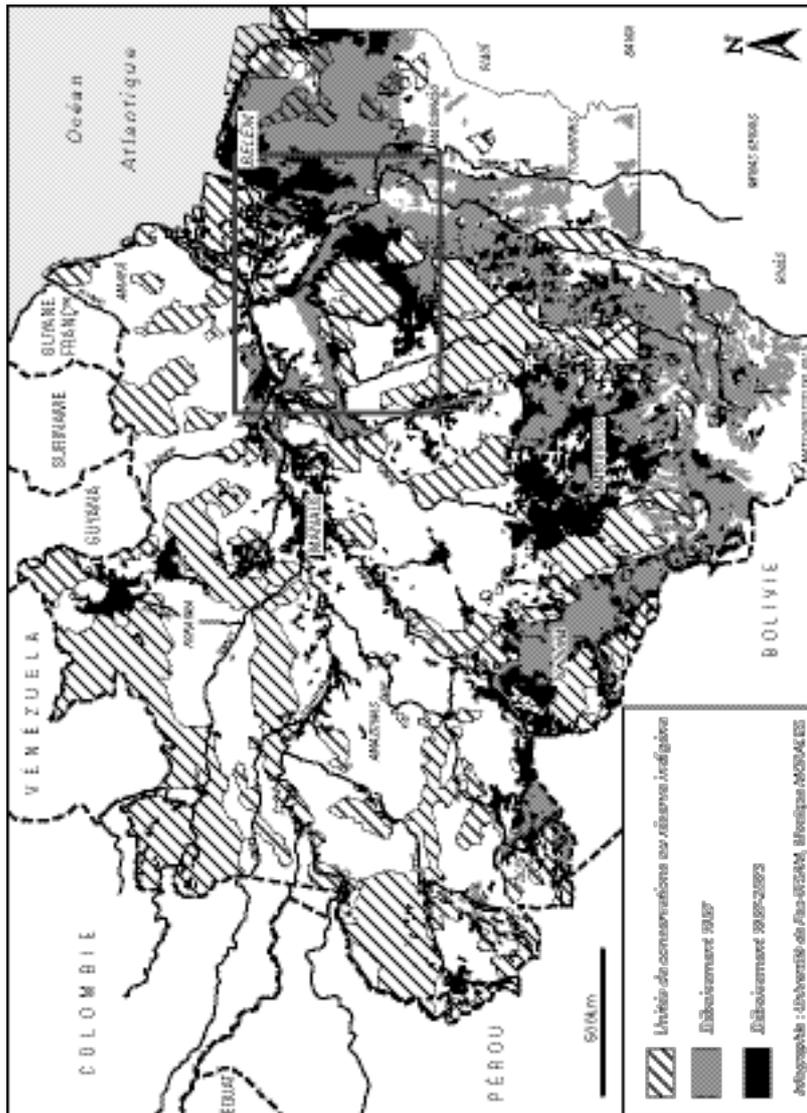
organisations non gouvernementales dont les actions sont particulièrement dédiées aux agriculteurs familiaux.

Mais ces changements ne touchent pas toutes les familles, loin s'en faut : ils traduisent et provoquent certes une modification du contexte régional, mais ils n'auraient pas eu une telle portée s'ils n'avaient été articulés à d'autres changements, socio-culturels cette fois-ci, qui touchent une grande partie des agriculteurs familiaux. Ces transformations sont particulièrement visibles au moment du changement de génération – ce qui est normal dans le cas de l'agriculture familiale ou paysanne : les jeunes reprennent souvent à leur compte des changements qui traversent l'ensemble de la société, mais qui y sont plus difficiles à déceler. Les jeunes de la région Transamazonienne sont porteurs de valeurs profondément nouvelles par rapport à celles de leurs parents et permettent d'observer comment les logiques sociales de gestion de l'espace se transforment dans un contexte particulier.

C'est à une entrée dans la modernité qu'aspirent les jeunes agriculteurs, rejetant ainsi ce qu'ils perçoivent comme « le retard de la vieille génération » marquée par des valeurs « patriarcales ». Cette volonté est intéressante car elle reprend l'image de confrontation des différentes temporalités évoquée plus haut : tout se passe comme si au fur et à mesure que le front pionnier se stabilise, qu'il devient une région reliée aux autres régions du pays, ses habitants eux-mêmes prenaient certaines caractéristiques de la société nationale à laquelle ils appartiennent et se rattachent de plus en plus. Changement spatial et changement social apparaissent fortement liés, l'un ne précédant pas l'autre. Mais il ne faudrait pas croire pour autant que toutes les caractéristiques des paysans sont fondues dans une modernité homogénéisatrice : au contraire, l'entrée dans la modernité se fait selon diverses voies, et aboutit à des résultats profondément différents entre eux et par rapport à ce que les agents de développement, chargés d'accompagner l'entrée dans la modernité des jeunes agriculteurs, souhaiteraient. La modernisation est fondamentalement dépendante des bases sur lesquelles elle s'applique, et qualifier d'un seul mot ce processus complexe est une simplification presque trop réductrice.

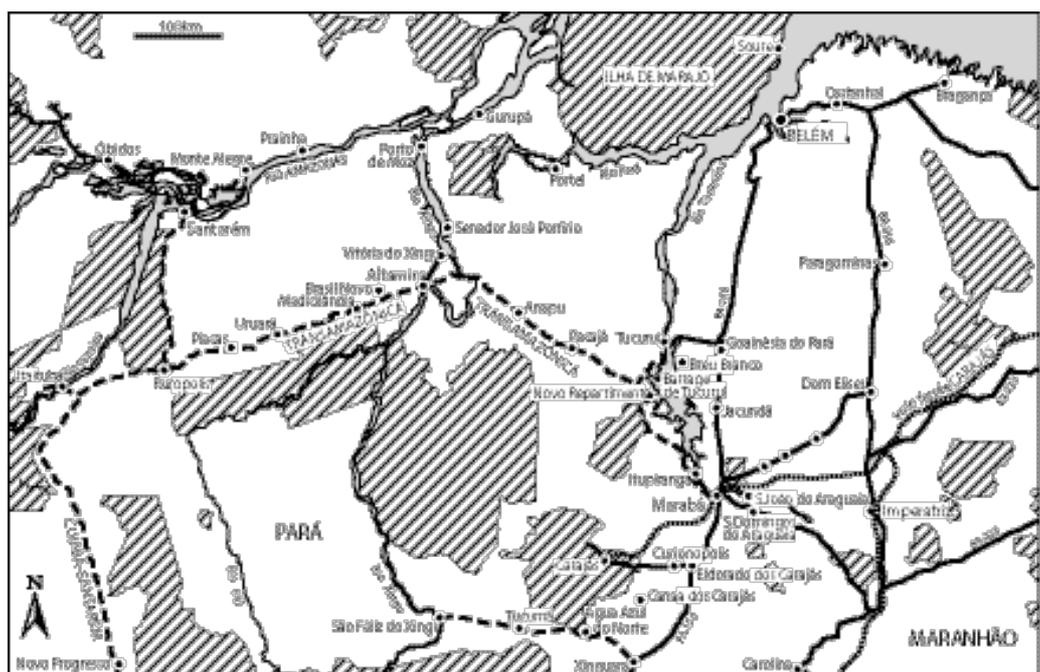
En tout état de cause, la région qui se crée dans les fronts pionniers n'est pas une région agricole moderne au sens où elle serait peuplée seulement d'agriculteurs, vivant de et se définissant par l'agriculture. Au contraire, les agriculteurs familiaux, qui restent les principaux habitants de cette région, vivent de différentes sources de revenus, de même que leurs identités sont fondées sur différentes références. Le rapport à la ville, toujours complexe, n'est pas toujours vécu sur le mode de l'opposition, de multiples liens existant entre ville et campagne. C'est, de ce fait, un monde rural qui y est en émergence.

Nous suivrons, afin de comprendre comment le front pionnier devient un monde rural sous l'impulsion des changements de logiques sociales de rapports à l'espace des agriculteurs familiaux, un cheminement de type inductif, qui vise à rendre compte de la manière dont nous sommes parvenu à ces conclusions. Nous commencerons par évoquer, dans le premier chapitre, le changement de contexte qui accompagne et provoque les changements dans les logiques paysannes, logiques que nous caractériserons dans le deuxième chapitre. C'est sur cette base que nous étudierons comment ces transformations se déploient, en précisant d'abord le rapport des jeunes agriculteurs à leurs parents et à l'agriculture paysanne (chapitre III). Rejetant fortement les traditions familiales qualifiées de patriarcales, les jeunes agriculteurs mettent en place, au moins pour un bon nombre d'entre eux, des rapports complètement nouveaux quant à la manière de considérer leur jeunesse, leur couple et leurs enfants (chapitre IV). Ces transformations sociales sont essentielles pour comprendre le rapport à l'agriculture et au monde rural que les jeunes ruraux amazoniens sont en train de construire (chapitre V).



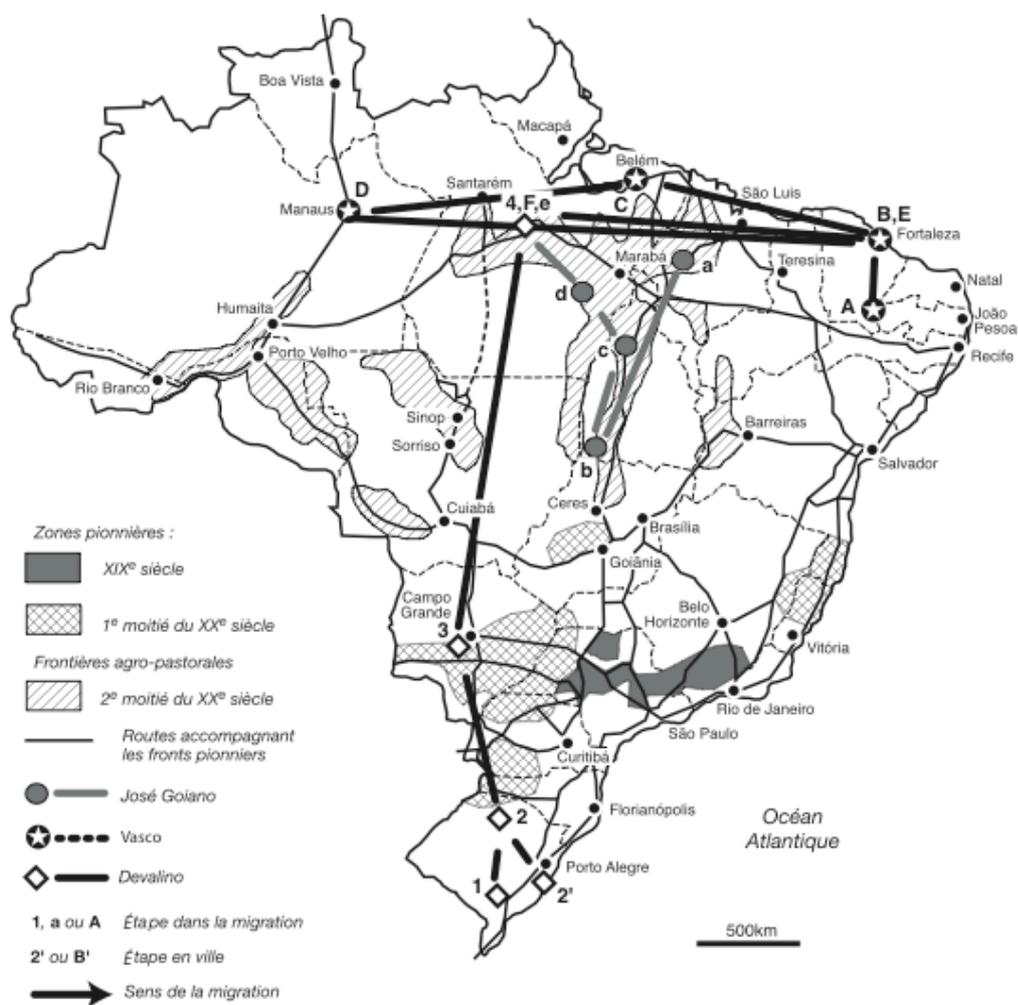
© X. Arnaud de Sartre, CNRS, et Monique Morales, IRSAM – Université de Pau

Carte 1
 Les fronts pionniers actifs de l'Amazonie brésilienne



— Route goudronnée — — — Route non goudronnée BELÉM Capitale d'État Altamira Capitale régionale Anapu Siège de municipalité
 © X. Amanal de Soutre, CNRS, et Monique Morales, IRESAM – Université de Pau, 2005

Carte 2
 Les fronts pionniers d'Amazonie Orientale



© X. Arnauld de Sartre, CNRS, et Monique Morales, IRSAM – Université de Pau, 2005
 sur une carte tirée de l'ouvrage de M. Droulers (2001)

Carte 3

Histoire de l'occupation du Brésil et itinéraires migratoires paysans

Chapitre Premier

Les logiques sociales face aux politiques de colonisation agricole

Introduction

La notion de logiques sociales de gestion de l'espace se situe à l'intersection entre politiques publiques et objectifs des populations locales, là où se dessinent les formes d'occupation de l'espace. Cette interface n'est pas contingente à une situation donnée : elle est au contraire fortement dépendante d'une histoire qui, si elle ne la détermine pas complètement, lui imprime une certaine direction. L'interface est logique par rapport à cette histoire.

L'histoire d'un front pionnier ne commence pas au moment où les premières terres ont été défrichées. Dire, comme les initiateurs de l'entreprise moderne de colonisation de l'Amazonie dans les années 1970, que l'Amazonie est « une terre sans homme pour des hommes sans terre » revient à nier les territorialités précédentes qui ont pourtant, pendant des centaines d'années modelé le bassin amazonien. Cette négation implique, de fait, que les fronts pionniers sont construits sans conserver quasiment aucune trace des territoires indigènes. Plus que celle des Indiens, disparus, l'histoire du front pionnier est celle de la société colonisatrice : c'est de cette histoire qu'il faut tenir compte pour comprendre les logiques qui s'appliquent sur ces territoires.

Ces logiques politiques rencontrent celles des agriculteurs familiaux, qui sont elles aussi inscrites dans la durée. Si leurs pratiques sont fortement contraintes par le contexte politique brésilien, elles jouent de ces contraintes en fonction d'objectifs plus larges. C'est cette interaction qui explique que les itinéraires soient en grande partie logiques par rapport au contexte politique et aux objectifs des populations. Or si le contexte politique est, comme nous le verrons dans ce chapitre, en changement rapide, il y a lieu de penser que les pratiques des agriculteurs familiaux soient elles aussi en train de se modifier.

Des terres et des populations chargées d'histoire

L'histoire longue de l'occupation de l'espace de la société colonisatrice explique bien des aspects de la colonisation observée, en même temps que celle-ci est fortement déterminée non seulement par le contexte social, économique et politique du moment où la colonisation de l'Amazonie a été décidée, mais aussi par les logiques qui accompagnent la transformation du front pionnier en région. Dans le cas des fronts pionniers amazoniens, les deux premières temporalités, assez cohérentes entre elles, sont en opposition avec l'évolution récente des politiques publiques au Brésil sous l'impulsion du développement durable.

La manifestation contemporaine d'un mouvement pluriséculaire

La première temporalité qui s'applique sur les fronts pionniers amazoniens est un héritage de l'histoire longue, qui commence lorsque la *Terra Brasilis* était une colonie portugaise, fortement dépendante des objectifs de la puissance occupante. Le Portugal est alors un petit pays, faiblement peuplé au regard de l'immensité des terres qu'il s'était donné pour tâche de coloniser. Cela explique le choix d'une occupation très largement extensive, dont on retrouve encore la marque aujourd'hui.

De plus, le Portugal était, au début du XVI^e siècle, une monarchie parmi les plus absolues d'Europe qui, du fait des ressources qu'elle tirait de ses colonies, n'a pas eu à se moderniser pendant de longs siècles. Ce contexte génère deux des caractéristiques essentielles de la colonisation du Brésil : d'une part le caractère seigneurial de l'attribution et de la gestion des terres qui assure au nouveau propriétaire terrien non seulement la possession de la terre, mais aussi celle des hommes qui l'exploitent (soit au travers de l'esclavagisme direct, soit au travers de divers statuts accordés aux sans-terre) ; d'autre part, la nécessité de rendre cette occupation rentable, afin de ramener des

ressources à la couronne. Cela produit un curieux mélange entre un système féodal archaïque et un capitalisme très marqué – mélange qui se traduit par une exploitation extensive des terres très peu respectueuse du renouvellement de la fertilité des sols. Cette logique d'exploitation des milieux, M. Droulers la qualifie de géophagique, forme très extensive de gestion des milieux naturels destinée à assurer avec un minimum d'hommes la colonisation de très vastes espaces (Droulers, 2001).

Ces logiques ne vont pas changer avec l'accession du Brésil à l'indépendance. Le XIX^e siècle est celui de la formation d'États-Nations caractérisés par une certaine modernité. Si tous les États Nations ont besoin d'asseoir leur emprise territoriale, ce besoin est, pour les pays neufs comme le Brésil ou les États-Unis, vital. D'où la négation des droits à la terre des Indiens, qui se traduit par une idéologie de la « terre vide » qu'il suffit de coloniser – la « terre sans homme » du slogan militaire. Ce n'est sans doute pas un hasard si les États-Unis et le Brésil réservent le même sort à leurs Indiens à cette époque.

L'incapacité à reconnaître les territorialités et les frontières indigènes au XIX^e siècle n'est pas seulement la conséquence de la méconnaissance de critères culturels qui ne correspondaient pas aux modèles européens, mais une incapacité éminemment politique qui reflète une idéologie centrée sur le territoire. *L'a priori* selon lequel les Indiens sont incapables d'élaborer des formes territoriales et d'établir des frontières est essentiel pour que l'État établisse ses propres critères et légifère sur les territoires indigènes. [Maldi, 1997, p. 214]

La négation des territorialités indigènes permet à l'État brésilien de s'arroger le droit de coloniser leurs terres. Il s'agit bien là de l'objectif majeur de la nouvelle République : assurer son pouvoir sur l'ensemble du territoire en le peuplant de Brésiliens, ce qui doit permettre du même coup de « tourner le dos à la mer », trop marquée par la colonisation.

C'est au XIX^e siècle que se déclenche le processus d'occupation des terres par fronts pionniers (carte 3) : les fronts pionniers actuels apparaissent alors la manifestation contemporaine d'un mouvement plus ancien, lorsque le Brésil a décidé d'occuper de manière continue son territoire. Cette occupation se fait dans la logique des modes précédents d'occupation de l'espace : c'est la grande propriété qui en est chargée. Même si l'esclavage a été aboli à la fin du XIX^e siècle, les sans-terre ou les agriculteurs familiaux n'ont qu'un rôle secondaire dans le partage des terres – rôle marginal qui se reproduit lors de la colonisation de l'Amazonie dans les années 1960 et 1970.

La colonisation de l'Amazonie, une entreprise de modernisation conservatrice

Les programmes de colonisation de l'Amazonie révèlent que le mode géophagique d'exploitation de l'espace n'a pas été profondément transformé depuis l'époque de la colonisation. Au Brésil, comme dans pratiquement toute l'Amérique latine, c'est une dictature militaire qui, dans les années 1960, s'empare du pouvoir : l'étude des arguments et des choix réalisés par les militaires pour incorporer l'Amazonie au territoire national brésilien révèle bien la perpétuation des modèles d'occupation de l'espace de type géophagique. Les objectifs généraux se retrouvent dans les deux slogans utilisés par les militaires.

Le premier slogan est d'ordre géopolitique : « Intégrer pour ne pas brader ». Il y a au Brésil la peur d'une internationalisation de l'Amazonie : les puissances occidentales, États-Unis en tête, voudraient internationaliser l'Amazonie et comploteraient dans ce but. Si ces rumeurs manquent de fondement, elles reflètent en 1970 une réalité : l'Amazonie n'est pas intégrée au reste du territoire brésilien, et alors que les pays voisins commencent à coloniser une partie de leur forêt, laisser de vastes territoires vides d'hommes constitue un risque de les voir occupés par d'autres pays. Un gouvernement militaire est très sensible à ce type d'arguments : afin d'éviter à la fois une internationalisation largement fantasmée et les velléités des puissances voisines, la colonisation de l'Amazonie est décidée.

Or la situation géopolitique interne au Brésil fournit les populations nécessaires à cette occupation. C'est ce qu'illustre le second slogan : « Une terre sans homme pour des hommes sans terre ». Ce slogan s'inscrit dans un contexte particulier, celui d'un Brésil très fortement inégalitaire où se pose la question de la réforme agraire. En 1970, 0,7 % du nombre total des exploitations occupent 40 % de la surface agricole utile, alors que 90 % des exploitations en occupent 23,5 %. La situation, aggravée par une sécheresse meurtrière dans le Nordeste, apparaît insupportable à beaucoup, et

l'opinion publique est, dans les années 1960, largement favorable à une réforme agraire. C'est en grande partie pour l'éviter que les militaires ont pris le pouvoir. Ils doivent cependant composer entre leur aversion pour la réforme agraire et une opinion publique largement acquise à l'idée. La colonisation de l'Amazonie est le moyen de réaliser cette synthèse : elle permet de soulager les excédents de population du Nordeste et de donner l'impression d'agir pour une redistribution des terres, sans mener une réforme agraire (Bennassar et Marin, 2001).

La stratégie de l'État en matière de géopolitique interne (renforcer la sécurité intérieure en allégeant les tensions sociales) et externe (éviter une internationalisation de l'Amazonie) est efficace, car elle muselle sans recours à la force toute opposition au projet : « Malgré des positions souvent très critiques vis-à-vis de la colonisation, il est difficile pour les intellectuels, et l'opposition en général, de dénoncer un projet qui satisfait à la fois l'orgueil national et les groupes sociaux défavorisés » (Léna, 1999, p. 103). Le soulagement de la misère sociale par la colonisation de l'Amazonie ne va cependant pas aller au-delà du simple prétexte politique¹, ce que montre la forme prise par la colonisation.

Quatre plans successifs sont mis en place par l'État : de 1970 à 1974, il s'agit d'intégrer l'Amazonie par la construction de routes et la colonisation agricole ; de 1975 à 1985, le développement de la région se fait par la création de pôles prioritaires d'investissement pour le capital privé ; de 1985 à 1995, il s'agit surtout de développer la zone Nord ; depuis 1995, on assiste à la fois à une entrée en force des objectifs du développement durable et à une reprise des projets de colonisation à grande échelle de l'Amazonie. Autant de plans qui marquent à leur façon les fronts pionniers.

Le premier et le troisième plan consistent en la construction de routes : commencées dès 1966 par la construction de la route Belém-Brasília, ces ouvertures s'accélérent à la fin des années 1970 avec la route Cuiabá-Santarém, Cuiabá-Porto-Velho, la route Transamazonienne, puis la route Périmétral Norte (carte 1). Le long de ces routes, des projets de colonisation intégrée (PIC) sont mis en place et gérés par l'Institut national de la colonisation et de la réforme agraire (Incra). M. Droulers décrit ainsi le PIC de la région d'Altamira (mis en place dans les années 1970) :

La colonisation publique fut confiée à l'Incra. Elle s'effectua sur une bande de cent kilomètres de large le long de la Transamazonienne ; un chemin vicinal fut ouvert de cinq en cinq kilomètres de large, le long duquel furent délimités des lots de 400/2 500 mètres ; au fond des percées vicinales se localisèrent des lots plus vastes (500 ha) pour les exploitations d'élevage.

Une agglomération rurale, dite agroville, fut prévue pour une centaine de familles tous les dix kilomètres comprenant l'école, le poste de santé, des magasins et des lots urbains de 25/120 mètres. À l'échelon supérieur, une agropolis de 3 000 habitants fut destinée à assurer les services pour une vingtaine d'agrovilles dans un rayon de cinquante kilomètres, comprenant le siège de la coopérative, la poste, le collège, l'hôtel. Une ruropolis enfin avec des activités industrielles et commerciales plus développées devait naître à chaque centaine de kilomètres. [Droulers, 1995]

Ce mode d'occupation de l'espace se caractérise par le plan dit en « arête de poisson », emblématique de la colonisation de l'Amazonie et structurant très fortement l'espace dans la région de la Transamazonienne. Très rationnel, il permet de maximiser l'espace occupé. Mais il a de nombreux défauts : en effet, les colons sont éloignés les uns des autres et complètement dépendants des transports routiers. Or les routes, qui n'ont jamais été goudronnées, sont en très mauvais état. D'où les nombreuses difficultés que rencontrent les colons.

Bon nombre d'échecs sont imputables au modèle de colonisation lui-même : le modèle linéaire, le long des routes, correspondait à la forme la plus simple et la plus efficace du point de vue de l'occupation de l'espace. Son défaut est d'accentuer le poids des distances et du transport. Une occupation progressive, en nappe et polycentrique, aurait maximisé les échanges et les phénomènes de diffusion au bénéfice des colons. Mais elle ne correspondait ni à l'efficacité spatiale recherchée, ni à la politique foncière en vigueur. [Léna, 1991, p. 101]

Parce qu'il s'agit, dans une perspective de géopolitique externe, d'occuper l'espace plus que de l'exploiter de manière rationnelle, les militaires nient les besoins des populations rurales.

1. Il suffit pour s'en persuader de regarder la situation foncière en 1995 : 89,3 % des exploitations occupent 20 % de la surface agricole utile, quand 1 % des exploitations en occupent 45 %.

La seconde phase de colonisation (Poloamazônia, de 1974 à 1978) est plus capitaliste. Par un système d'incitations fiscales très efficace, l'Incrá ouvre la colonisation au capital privé : de grandes propriétés peuvent alors se constituer. La logique géopolitique cède le pas aux logiques économiques :

L'exploitation des terres neuves augmentera la capacité d'exportation de la Nation. C'est une exigence urgente pour continuer à équiper l'industrie, solliciter les investissements étrangers et assurer le service de la dette extérieure. Mettre les terres vierges au service de la croissance économique, les incorporer à l'économie de marché, compte plus fortement que le destin des hommes concernés. L'une des premières formes de l'intégration à l'économie de marché apparaît dans l'acquisition de vastes étendues de terres neuves aux fins de spéculation [Monbeig, 1981, p. 52]

Cette seconde phase est complémentaire des deux autres : une fois l'occupation des terres assurée par la construction des routes, il s'agit de penser aux intérêts économiques – représentés, depuis la période coloniale, par la grande propriété. Ainsi l'agriculture familiale est-elle complètement absente des politiques publiques : après avoir servi à justifier la colonisation, elle ne constitue que la main-d'œuvre bon marché des entreprises privées ou la piétaille d'un gouvernement militaire qui ne cherche qu'à occuper de grandes quantités de terres.

« La modernisation mise en avant est bien d'essence conservatrice, c'est-à-dire qu'elle s'efforce de ne rien changer socialement, et qu'elle relance l'économie en alliance / dépendance avec le capital étranger » [Droulers, 2001, p. 262]

Le développement durable, un « élargissement de l'espace des possibles »

Ce n'est finalement que depuis 1995 que les objectifs de l'occupation de l'Amazonie sont plus ambivalents. Si d'un côté les objectifs du développement durable sont affichés avec force par les deux gouvernements en place (celui de Fernando Henrique Cardoso de 1995 à 2003 et celui de Luis Ignacio Lula da Silva depuis 2003), on assiste parallèlement à un retour aux grands projets caractéristiques des conceptions modernes de l'aménagement.

L'appropriation des principes du développement durable dans les politiques brésiliennes est ancienne. En 1988, la nouvelle Constitution brésilienne marque un changement profond dans la conception du développement, puisqu'elle met « en évidence la nécessité de réconcilier le développement économique avec la conservation de l'environnement » (Hall, 1997, p. 12). Par rapport aux années 1960 et 1970, marquées par les grands projets de développement et l'idée que l'homme pouvait tout faire de la nature (conception moderniste), le changement est de taille.

Des changements politiques et légaux depuis le milieu des années 1980 ont marqué le début d'un changement significatif dans la définition et l'exécution des politiques environnementales en Amazonie. Les années 1960 et 1970 avaient été caractérisées par la légitimation de la destruction de l'écosystème amazonien pour réaliser des profits à court terme, avec quasiment aucun regard officiel sur les coûts environnementaux ou sociaux. La vision prédatrice a été significativement tempérée par une prise en compte tant par le gouvernement que par la société civile de la nécessité de réconcilier l'extraction à court terme avec une préoccupation à long terme des ressources de base amazoniennes, tant physiques qu'humaines. [Hall, 1997, p. 14-15]

Ainsi peut-on supposer qu'aux logiques géophagiques d'occupation de l'espace succèdent des logiques géosophiques (Droulers, 2001). Mais parallèlement à ces changements de discours, les plans pluriannuels d'investissement *Brasil em ação* (1997-2000), *Avança Brasil* (2001-2004) et *Brasil para todos* (2005-2008) laissent prévoir une reprise massive des investissements en grandes infrastructures (constructions ou asphaltage de routes, barrages hydroélectriques, etc.). Ajoutés à une politique de réforme agraire qui passe principalement, en Amazonie, par la reconnaissance des occupations de terres déjà effectuées ou stimulées par la mise en place de la politique, ces investissements donnent l'impression qu'une nouvelle colonisation de l'Amazonie, fondée sur le couple grandes infrastructures/colonisation agricole, est en cours. Les politiques géophagiques seraient toujours de mise en Amazonie.

L'Amazonie apparaît de fait aujourd'hui prise entre géophagie et géosophie, modernité et durabilité. Si le débat peut paraître éternel, certains changements sont évidents – en particulier en ce qui concerne la place des populations locales dans la définition ou du moins la territorialisation des politiques publiques. Les Indiens ont, depuis le début des années 1990, acquis des droits à la terre

(inédits jusqu'à présent), alors que les populations traditionnelles telles que les populations riveraines (qui vivent en bord de fleuve) ou les collecteurs de caoutchouc (*seringueiros*) se sont vu reconnaître l'usufruit de grandes superficies de terres (voir en particulier Pinton et Aubertin, 2005). Les agriculteurs familiaux des fronts pionniers sont eux aussi concernés par ce mouvement (Veiga, 1998 ; Albaladejo, 2005) :

Ces dernières années, la perception sociale des avantages que peuvent apporter les politiques publiques à l'expansion et au renforcement de l'agriculture familiale a beaucoup évolué. Avec un grand retard historique, les élites brésiliennes commencent à identifier les agriculteurs familiaux comme un groupe social distinct et, surtout, à le reconnaître comme un des agents collectifs du processus de développement rural. [Veiga, 1998]

Cela s'explique par le fait que l'agriculture familiale, comme les populations indigènes ou traditionnelles, peuvent tenir un rôle clef dans la mise en œuvre du développement durable. Ces populations, réputées plus proches de la nature, sont en effet supposées soit avoir, « traditionnellement », des pratiques durables (cas des Indiens ou des *seringueiros*), soit avoir tout intérêt à mettre en place de telles pratiques (cas des agriculteurs familiaux). Les populations locales sont les alliées du développement durable, qui entend leur faire une place qui leur était refusée dans les « politiques modernes ». Ce changement du contexte des politiques publiques en Amazonie est essentiel pour transformer les dynamiques d'occupation de l'espace jusqu'ici dominantes :

La vision déterministe [de l'évolution] semble peut-être mise en échec (jusqu'à quel point ?) par les contre-pouvoirs que constituent la prolifération associative et l'extension des réseaux. Ils introduisent un facteur d'innovation et d'imprévisibilité. Contrairement à la situation d'il y a dix ans, il semblerait qu'au lieu de se restreindre, les marges de manœuvre se multiplient. [Léna, 1999, p. 119]

Cet élargissement des marges de manœuvre conforte l'hypothèse d'une possible transformation des logiques de gestion de l'espace en Amazonie. Certes, cela reste limité par rapport à la force et à l'ampleur des politiques publiques jusque-là mises en œuvre ; mais cela permet de poser un débat sur l'évolution possible des fronts pionniers amazoniens.

Le débat sur l'évolution de la frontière : constructivisme ou déterminisme ?

La question du type de gestion de l'espace en Amazonie est directement liée à celle de l'évolution des fronts pionniers. En effet, la reproduction des logiques géophagiques se traduirait par la désormais classique concentration des terres déboisées aux mains de quelques propriétaires, et par la migration vers de nouveaux fronts pionniers des agriculteurs familiaux (voir, pour une systématisation de ce processus, Velho, 1972).

Le phénomène qui mène à la concentration des terres est le suivant : un agriculteur arrive dans une zone de colonisation nouvelle, qu'il déboise pour y implanter des cultures annuelles. Une fois les premières récoltes effectuées, il plante sa terre en pâturages soit pour y pratiquer de l'élevage extensif, soit pour augmenter la valeur de cette terre. En effet, même si le pâturage dégrade, parfois irréversiblement, la fertilité des sols, il augmente la valeur d'une terre sur le marché local. Ce marché est caractérisé par la pression foncière de personnes capitalisées à la recherche de pâturages pour y pratiquer de l'élevage extensif : cela permet non seulement de faire un investissement relativement rentable, mais aussi d'asseoir une position sociale (la possession d'une *fazenda* étant un signe de réussite sociale). Au bout d'un certain nombre d'années (vingt à trente), la terre d'un colon est ainsi totalement déboisée, donc peu fertile ; elle est par contre bien valorisée sur le marché foncier local. En la revendant, un agriculteur peut espérer en obtenir un bon prix, qui lui permettra d'acheter une plus grande quantité de terre dans une zone de colonisation nouvelle... Où ce schéma se répétera. Au bout de vingt à trente ans, une région pionnière est ainsi vidée de ses colons originels, ceux-ci étant remplacés par des grands propriétaires pratiquant l'élevage extensif sur des sols de faible qualité.

La formalisation la plus achevée de ce mouvement d'avancée des fronts pionniers est celle de M. Coy, qui formule « un modèle du cycle de vie des fronts pionniers, valable pour la plupart des fronts pionniers de l'Amazonie, ainsi que pour beaucoup de régions pionnières en général » (Coy, 1996, p. 104). Faisant l'hypothèse que des règles générales se déroulent en étapes caractéristiques dans tous les fronts pionniers, il montre, par une modélisation, qu'il est fort probable que se reproduise ce

qui s'est déjà passé dans d'autres régions pionnières, c'est-à-dire la « dégradation socio-économique et écologique des fronts pionniers amazoniens ». Toute la question est alors de savoir si le système va se répéter de manière mécanique en Amazonie, si le passé agit comme une sorte de déterminisme implacable. Les modèles, du type de ceux présentés par M. Coy ou O. Velho, ont été élaborés à partir de situations dans lesquelles l'État s'était complètement désengagé, où les agriculteurs étaient par conséquent soumis aux lois, très défavorables pour eux, du marché.

Mais le changement de contexte des politiques publiques amazoniennes laisse supposer qu'une autre évolution des fronts pionniers est possible. Cela rend impossible de dire *a priori* quelle forme va prendre l'évolution de ces fronts : même s'il y a des tendances très lourdes d'évolution, celles-ci n'impliquent pas de façon mécanique la dégradation du front pionnier. Dès lors, il semble que plutôt qu'une approche déterministe, une approche constructiviste des fronts pionniers paraît plus à même de décrire les évolutions de ces régions. C. Albaladejo *et al.* (1996) ont proposé une approche de ce type : ils parlent, comme M. Coy, de phases du front pionnier, mais disent que rien ne permet de prévoir de façon inéluctable ce qui adviendra une fois que le front pionnier sera passé ; ils proposent au contraire une étude des processus à l'œuvre, ce qui les conduit à donner une définition constructiviste des fronts pionniers : « [Ils] représentent le processus de transformation des milieux naturels – mené ou subi par les différents acteurs d'une société – afin de mettre en place les conditions de leur maintien et de leur survie. Cette transformation aboutit à la formation du territoire, qui est donc avant tout une construction sociale. Cette construction n'est jamais définitive » (Albaladejo *et al.*, 1996, p. 247). Trois termes sont ici lancés : processus de transformation, formation d'un territoire, construction territoriale.

Ce vocabulaire renvoie à une perspective constructiviste, qui s'oppose au déterminisme des modélisations ; ce sont les acteurs qui construisent, par leurs choix, la région qui se met en place (Arnauld de Sartre et Albaladejo, 2003), associant ainsi le possibilisme au constructivisme (Berdoulay, 1988). Il n'y a pas de force qui s'exerce sur les fronts pionniers de manière implacable, même si cela n'exclut pas l'existence de tendances générales : les acteurs ont la capacité, s'ils sont appuyés par des politiques publiques adaptées, de modifier les tendances lourdes à l'œuvre, et de permettre une stabilisation durable des fronts pionniers, ou toute autre configuration. Cela correspond à la traduction scientifique du fait que, dans le nouveau contexte politique qui caractérise l'Amazonie, les acteurs sont considérés comme partie prenante du développement durable.

Mobilités des agriculteurs familiaux et stabilisation du front pionnier

Les agriculteurs familiaux apparaissent, de même que les autres « populations locales », comme des populations importantes pour la mise en place d'un développement durable. La durabilité, dans le cas des agriculteurs familiaux, passe par la stabilisation dans une zone de colonisation ancienne, afin qu'ils n'aillent pas participer de l'ouverture de nouveaux fronts pionniers. De fait, cette stabilisation va dans leur intérêt : les migrations vers les fronts pionniers ont un « coût social » très élevé pour les familles paysannes. En effet, elles supposent que les agriculteurs aillent vivre pendant quelques années dans des zones très isolées, au milieu de la forêt le plus souvent. Elles sont d'un accès difficile, les infrastructures sociales minimales (postes de santé, écoles) y sont rares, et les agriculteurs peuvent difficilement (voire pas du tout) commercialiser les produits du lot – autant de facilités qu'ils avaient dans les zones de colonisation ancienne.

Mais si les agriculteurs familiaux ont intérêt à se stabiliser, ils ont aussi un passé très lourdement marqué par la migration. Le tableau suivant représente le nombre de migrations effectuées par 83 des 86 agriculteurs familiaux qui composent notre échantillon et qui ont entre 55 et 70 ans².

2. Nous reviendrons à la fin du chapitre sur la composition de cet échantillon.

Tableau 1
Le passé migratoire des agriculteurs familiaux

	1 migration	2 migrations	3 migrations	Plus de 3 migrations	Total
Nombre de familles	34	32	8	9	83
Pourcentage de familles	41 %	39 %	10 %	11 %	100 %

On constate que 59 % des familles de cet échantillon ont connu plus d'une migration dans leur vie, et même que 21 % d'entre elles ont connu trois migrations ou plus. Ce tableau ne comptabilisant les migrations à longue distance qu'à partir du moment où les personnes interrogées sont arrivées à l'âge adulte, il est fort probable que le nombre de migrations intervenues dans la vie d'une personne soit plus élevé. Or, il est frappant de constater que ces migrations passent, le plus souvent, par des fronts pionniers. La carte 3 représente les itinéraires migratoires de trois agriculteurs rencontrés dans la région d'Altamira. Les trois agriculteurs étaient, au moment de l'enquête, âgés de 60 ou 70 ans ; la première migration représentée correspond à celle de leurs parents, qui auraient, s'ils étaient vivants, un peu moins de 100 ans. On peut donc considérer que ces itinéraires représentent cent années de migration paysanne.

Si l'on superpose, comme nous l'avons fait sur cette carte, les itinéraires migratoires de ces agriculteurs sur un fond de carte représentant la succession des fronts pionniers au Brésil, on s'aperçoit que deux des agriculteurs représentés ont suivi des itinéraires migratoires qui les ont menés de front pionnier en front pionnier. Quant au troisième, son itinéraire est marqué par de très nombreuses migrations. La superposition des histoires des familles à celle des fronts pionniers montre que les pratiques des agriculteurs familiaux sont pour le moins adaptées aux logiques géophagiques de gestion de l'espace, et que leur stabilisation – voulue par le développement durable – doit être conquise non seulement contre les politiques publiques qui leur sont très largement défavorables, mais aussi contre les pratiques des agriculteurs familiaux.

Les migrations, conséquence d'une crise agronomique ou stratégie de reproduction des exploitations par la migration ?

Les migrations pourraient s'expliquer par l'épuisement des sols : c'est quand « la terre est terminée » que les agriculteurs migrent. La principale méthode de culture est, en Amazonie en général et dans les fronts pionniers en particulier, la défriche-brûlis. *A priori*, cette méthode n'est pas incompatible avec la restauration de la fertilité des sols et le retour de la forêt. M. Salhins en a fourni la description suivante :

L'agriculture sur brûlis est de pratique courante dans la forêt tropicale. C'est la technique utilisée pour essarter et mettre en culture une parcelle boisée. On abat d'abord les arbres, à la hache ou à la machette, on laisse sécher sur place puis on brûle les débris accumulés. La parcelle essartée est ensuite cultivée une saison ou deux, rarement plus, puis laissée en jachère pendant des années, en vue généralement de lui restituer sa fertilité à travers un processus de reboisement naturel. Le même lieu peut être défriché à nouveau et soumis à un autre cycle de culture et de jachère. [Salhins, 1972, p. 83]

Dans les fronts pionniers, les agriculteurs ne laissent pas les terres en jachère le temps nécessaire à une restauration de la fertilité du milieu. Au bout de deux à trois brûlis d'une même parcelle (rarement plus), les agriculteurs décident de planter un lot en pâturage, ce qui va accélérer la dégradation des sols et empêcher le retour en forêt de la zone déboisée. On estime alors qu'au bout de vingt à trente ans, l'intégralité du lot d'un agriculteur a été déboisée : l'exploitation entre alors dans ce que les agronomes considèrent comme une « crise », et qui fait que pour assurer la reproduction du système de culture, un agriculteur doit migrer pour une zone encore boisée.

Mais cette crise n'est pas nécessaire, pas plus qu'elle n'est la conséquence d'un manque de savoir-faire des agriculteurs familiaux. Elle correspond au contraire à un choix. I. Veiga et C. Albaladejo (2005) ont ainsi montré que les techniques utilisées correspondent à des logiques de gestion du lot

raisonnées par les agriculteurs : ils préfèrent ne pas laisser se restaurer la fertilité des sols, et transformer une parcelle en pâturage ; tout en sachant pertinemment qu'il sera difficile – voire impossible – de la remettre en culture... Et que, lorsque la terre sera épuisée, ils devront migrer.

Il s'agit, pour les agriculteurs, d'assurer la reproduction du système de culture par des déplacements successifs dans leurs lots d'abord, puis dans d'autres zones encore boisées. G. Thiele (1991) qualifie ces logiques « d'échappement territorial ». Cela amène à relativiser la notion de crise de l'exploitation agricole : si d'un point de vue agronomique, ces exploitations entrent bien en crise quand les sols ont été épuisés, il apparaît, si on se place à une échelle spatio-temporelle plus large, que cela peut n'être qu'une étape dans la reproduction de l'exploitation agricole. Si la crise agronomique des exploitations est très relative selon qu'on la considère dans le temps (en suivant les trajectoires des familles) ou dans l'espace (en regardant une exploitation à un moment donné), il faut chercher ailleurs que dans les qualités agronomiques du milieu les raisons qui amènent les agriculteurs à migrer.

Plusieurs explications des migrations paysannes sont fondées sur une analyse du contexte foncier brésilien et de l'opposition entre grands propriétaires (*fazendeiros*) et « petits paysans ». Ces derniers seraient les victimes de la pression foncière exercée par les grands propriétaires à la recherche de terres déboisées et plantées en pâturages pour y pratiquer de l'élevage extensif (Velho, 1972 ; Fearnside, 2001). Cette pression peut être directe, et se traduire par des menaces physiques, ou indirecte : elle se manifeste alors par une survalorisation du prix de la terre dans le front pionnier qui fait d'une terre peu fertile d'un point de vue agronomique un bon produit sur le marché foncier local. Cela empêche la plupart des agriculteurs d'agrandir leurs lopins vite trop petits pour y pratiquer de l'élevage extensif.

Or, la pratique de l'élevage extensif est, compte tenu du marché agricole local (marqué par des fortes variations de prix, des difficultés de transport et un coût élevé de la main-d'œuvre), la plus rationnelle économiquement. D'où le fait que pour d'autres auteurs (De Reynal *et al.*, 1997 ; Walker *et al.*, 2000 ; Mertens *et al.*, 2002), l'adaptation au contexte local ne serait pas contrainte, mais serait au contraire le fruit de stratégies de spéculation foncière de la part d'acteurs économiques désireux de profiter des opportunités du marché. Revendre une terre peut en effet être le moyen, pour un agriculteur, de réaliser une rente foncière suffisante pour tenter une installation en ville ou pour recapitaliser une exploitation agricole dans une zone de colonisation nouvelle, en y achetant non seulement de plus grandes quantités de terres, mais aussi un petit cheptel. Les agriculteurs familiaux sont dans cette perspective considérés comme des acteurs mus par des logiques rationnelles en finalités (selon la typologie développée par M. Weber, 1921).

Ces mêmes auteurs pointent cependant plusieurs brèches dans cette conception de la rationalité des agriculteurs. Si B. Mertens *et al.* (2002), par exemple, notent que les discours des agriculteurs peuvent entrer en contradiction avec ces analyses, ils considèrent que la rationalité des pratiques des agriculteurs peut être une reconstruction *a posteriori* du chercheur – ce qui apparaît cohérent avec une approche système. Ces limites aux explications rationnelles des pratiques des agriculteurs peuvent être systématisées pour revoir la portée de ces théories : en effet, si les explications fournies par les agriculteurs de leurs migrations ne correspondent pas à celles que la rationalité systémique présuppose, c'est peut-être que le modèle d'explication et d'enquête utilisé n'est pas adapté aux logiques des pratiques des agriculteurs familiaux. Celles-ci peuvent correspondre à d'autres types de logiques qu'aux logiques rationnelles en finalité.

C'est ce que supposent d'autres auteurs. Remarquant que les migrations ont lieu même dans des contextes où elles ne sont pas économiquement rationnelles, ils avancent une explication de type culturaliste : les agriculteurs auraient des pratiques prédatrices non seulement pour des raisons économiques, mais aussi « par habitude », parce que cela correspond à un « éthos de la frontière » et à la « culture » des agriculteurs familiaux (Walker *et al.*, 2000). Ce qui apparaît irrationnel d'un point de vue systémique est expliqué par une catégorie vague, le « culturel ». Cela revient à réduire l'ensemble des processus sociaux pouvant expliquer un phénomène à une culture d'autant plus difficile à qualifier qu'elle est de l'ordre de l'inconscient. Ce travers n'est pas rare : le « facteur humain », mélange confus de sociologie, de psychologie et autres « sciences humaines », est souvent employé pour expliquer les limites de théories modélisatrices. Notre position, on s'en doute, est différente : il s'agit d'inscrire ces

explications agro-économistes ou marxistes dans le fonctionnement socio-culturel (étudié de manière systématique) des familles paysannes.

Les logiques sociales de la migration

Pour comprendre la logique des itinéraires migratoires, nous avons demandé aux agriculteurs de raconter leurs itinéraires, afin de rechercher dans ces récits les raisons qui les ont amenés à migrer. On peut reprendre à titre d'illustration³ l'itinéraire migratoire des trois agriculteurs représentés sur la carte 3 et mettre en parallèle leurs discours sur leurs migrations. Les différentes étapes de leurs migrations sont notées dans le texte et sur la carte soit par un chiffre (Devalino) soit par une lettre minuscule (José Goiano) ou majuscule (Vasco).

Commençons par l'itinéraire de Vasco, qui apparaît comme le plus erratique, fait de retours en arrière et ne passant pas par des fronts pionniers. Il a séjourné dans trois capitales d'État, Fortaleza, Belém et Manaus : c'est un agriculteur fortement marqué par la ville qui raconte ici son itinéraire. Cet itinéraire est encore plus complexe quand on sait que cet agriculteur a exercé divers métiers, en ville ou dans le monde rural ; aujourd'hui d'ailleurs, les revenus qu'il tire de son lot sont marginaux par rapport à ceux qu'il obtient du commerce. Dans son cas, c'est plus la mobilité sociale et professionnelle que la mobilité spatiale qu'il faudrait étudier ; mais afin de pouvoir le comparer aux autres itinéraires, étudions les raisons qu'il donne aux migrations effectuées depuis qu'il est jeune adulte. Celles-ci apparaissent soit comme la conséquence d'un mélange de volonté de mobilité sociale et de problèmes familiaux. Voici ce qu'il raconte, par exemple, sur la migration qui l'a mené en Amazonie :

Extrait d'entretien 1 : Itinéraire migratoire de Vasco (I et II)

[Début de l'entretien] Vasco – En 1972, avec ce mouvement qu'il y a eu ici, dans la Transamazonienne, on disait que c'était bien ici, qu'il y avait beaucoup d'argent, beaucoup d'or, alors je suis venu ici, j'ai revendu mon commerce à une sœur, et je suis venu travailler dans l'agriculture, j'ai eu ce lot en 1972 et je suis encore ici.

[Milieu de l'entretien] Enquêteur – Pourquoi êtes-vous venu ?

Vasco – Parce que je voulais partir de là-bas.

Enquêteur – Ah...

Vasco – J'en avais marre de ce commerce, et la famille, tu sais, je voulais louer une maison à moi, j'aurais pu en louer une tout de suite, une bien loin, mais ça allait me coûter plus cher, et bon au bout d'un moment j'aurais voulu me séparer de ma famille [élargie⁴]... Tout le monde mangeait à la maison, je ne voulais pas mais je suis resté dans cette maison, parce que sinon y'aurait eu une dispute, des problèmes. Alors j'en ai eu marre, et j'ai dit : « gardez le commerce, moi je m'en vais. Donnez de quoi manger à ma mère, c'est ce que je veux, pour qu'elle n'ait pas faim ». Et moi je suis venu ici, et j'ai été travailler dans les champs.

Ces deux extraits d'entretiens permettent de voir la complexité des raisons données aux migrations : la première fois, au début de l'entretien, Vasco dit être venu pour l'appât du gain... justifiant plus ou moins les approches présentées ci-dessus. Mais lorsque nous lui demandons de préciser les raisons de sa venue, il explique que la décision a été prise dans un contexte de conflit familial. Les deux explications cohabitent sans doute pour expliquer sa migration. Cet itinéraire est intéressant pour comprendre les difficultés d'analyse d'une partie importante des discours. De fait, les raisons données par les agriculteurs sont floues, et l'on comprend que les conflits fonciers ou l'appât du gain peuvent être des moteurs de la migration ; comme des raisons « familiales ».

Mais tous les récits ne sont pas aussi complexes, et ceux des deux autres agriculteurs dont nous avons représenté les itinéraires montrent que des logiques familiales peuvent diriger complètement certaines migrations.

3. L'utilisation plus systématique de ces entretiens sera réalisée dans le chapitre suivant.

4. Il vit avec ses parents et ses frères et sœurs ; c'est lui qui apporte la seule source de revenus régulière.

Extrait d'entretien 2 : Itinéraire migratoire de Devalino (I)

Enquêteur – Alors vous êtes né dans le Rio Grande du Sud, c'est cela ?

Devalino – C'est cela. Je suis né dans une ville appelée Cebili (1), et alors quand j'ai eu six ans mon père a migré pour avoir de la terre (2). Alors c'est là que j'ai grandi jusqu'à mon mariage. J'ai été à l'armée, et puis je suis resté là-bas jusqu'à... J'ai travaillé dans une fabrique de sandales (2'), j'ai travaillé dans les champs, j'avais de la terre, après je ne voulais plus travailler dans la fabrique alors j'ai migré pour le Paraná (3). Mon père vivait déjà dans le Paraná à cette époque. Je suis moi aussi allé là où il habitait. Mais il y avait déjà ses fils qui sont nés dans le Rio Grande du Sud, ils étaient déjà nés, ils étaient déjà ensemble. Ensuite j'ai habité au Paraná cinq ans, et c'est alors qu'est apparue cette histoire de la Transamazonienne (4), de la bonne terre et tout cela, beaucoup de choses, il y avait beaucoup de publicité. Alors je suis venu ici. Je suis arrivé ici le 20 août 1972.

Cet itinéraire est celui d'un agriculteur qui n'a passé qu'un temps limité en ville, à la différence du précédent. Bien qu'ayant migré cinq fois dans sa vie, on constate que jamais Devalino ne mentionne comme raison à ses migrations l'épuisement des sols (bien au contraire, il avait dans le Paraná une bonne terre), l'occasion de tirer un bon prix de la terre ou l'expulsion par un *fazendeiro*. Par contre, on constate que deux des migrations interviennent au même moment dans l'âge de la vie d'une famille : quand le père de Devalino est jeune marié (Devalino est le premier de ses huit fils) à la recherche de terre ; quand les sept frères de Devalino se marient et n'ont pas de terre. On pourrait dire que la migration tend à procurer des terres aux enfants arrivés à l'âge adulte. C'est la raison que Devalino donne à sa dernière migration :

Extrait d'entretien 3 : Migration et proximité familiale : le cas de Devalino (II)

Enquêteur – Et vous pensez important avoir tous les enfants proches dans la même région ?

Devalino – Oui, c'est ce qu'on voulait. J'ai pensé cela, c'est une des choses que j'ai pensées dans le Sud, c'est que là les terres étaient déjà... On avait deux terres, mais c'était petit. Avec le temps, vous imaginez quatre ou cinq fils hommes pour travailler, il fallait beaucoup de terre. Comme là-bas c'était mécanisé, il fallait beaucoup de terres. Et nos moyens n'ont jamais été très élevés. Alors j'ai pensé : « Tout ce monde-là va grandir, et ils vont vouloir de la terre pour travailler. Et ici c'est difficile, déjà qu'on est à l'étroit et là-bas ils disent qu'un seul lot fait cent hectares... Avec deux ou trois lots, on a une bonne surface pour travailler et ça permet à ce que tout le monde reste près de nous. C'est travailler suffisamment sans avoir à louer la terre ». Parce là dans le Sud la majorité des gens ne sont pas propriétaires de leur terre, ils en louent pour la cultiver. Ce grand morceau de terre, c'est tout loué. Et moi je ne voulais pas de cela. Alors on est arrivé ici, il y avait vraiment de la bonne terre, mais ça semble moins que ce que... Je ne sais pas pourquoi, si on était quatre ou cinq à vouloir, on en aurait déjà fini avec le lot, avec la forêt du lot, il faudrait d'autres lots.

La raison que Devalino donne à sa migration pourrait s'apparenter à une spéculation foncière dans la mesure où il agrandit la superficie des terres dont il dispose. Mais en même temps, on constate que Devalino n'augmente pas tant ses propres terres que celles de sa famille : la spéculation foncière est alors principalement un moyen non de s'enrichir, mais de permettre à ses enfants d'avoir une terre. C'est bien ce qui pourrait expliquer *a posteriori* les deux migrations intervenues lorsque le père de Devalino était jeune marié et lorsque Devalino lui-même venait de se marier. La migration interviendrait pour des raisons avant tout sociales : qu'un père assure à ses enfants la possibilité d'avoir de la terre.

Le cas du deuxième agriculteur reprend lui aussi des migrations au moment de la reproduction intergénérationnelle, mais fait intervenir d'autres raisons, telles que la qualité des sols, la spéculation foncière et la lutte des classes :

Extrait d'entretien 4 : Itinéraire migratoire de José Goiano (J. Goiano, I)

Enquêteur – Où êtes-vous né ?

José Goiano – Je suis de Pedro Alphonse (b)⁵. Je suis né en 1943, le 11 juillet 1943. De là nous sommes allés dans le sud de l'État, à Paraiso do Norte (c). Quand on est arrivé là-bas, il n'y avait encore rien, juste autour de l'ouverture de la route. Ce n'est qu'après qu'est apparue la ville. Mais bon nous on était là, à Paraiso do Norte. On y est resté un certain nombre d'années, et après on a migré pour Paraguaína (d), dans le nord de l'État du Pará. Et c'est là que je me suis marié. Je me suis marié loin de

5. Son père, lui, est Maranhense (a).

mes parents, il n'y avait pas de parents à moi là-bas, juste une tante, et je suis resté là plusieurs années, j'avais quelques terres, mais elles ont été prises par la *fazenda*, un *fazendeiro* m'a pris mes terres. J'ai tout perdu. Mais j'avais fait reconnaître mes terres par l'Inra. Alors ce que j'ai fait c'est de me faire indemniser, ce qui m'a permis de migrer jusqu'ici. Alors en 1975 je suis venu ici (e). Je suis arrivé ici en 1975, et j'ai acheté ce lot. Je l'ai acheté et je suis ici jusqu'à aujourd'hui. Je suis arrivé ici avec ma femme et deux fillettes, et aujourd'hui j'ai beaucoup d'enfants. Ma famille est grande, n'est-ce pas : j'ai des fils, des filles, des petits-enfants... C'est pas mal ? Ils vivent de l'agriculture, tous de l'agriculture, avec un peu de bétail. Voilà, ma vie c'est cela, toute ma vie.

Cet itinéraire est là encore caractérisé par de multiples migrations : si on distingue entre les différentes migrations, on s'aperçoit que la première est faite avec le père de José Goiano, qui part dans une zone encore en forêt pour y rechercher de la terre. L'âge auquel le père de José Goiano a fait cette migration est le même que celui du père de Devalino ; dans la mesure où elle se fait dans un front pionnier, on peut supposer, bien que José Goiano ne le dise pas, qu'elle ait été faite pour trouver de la terre libre. De même, José Goiano, arrivé à l'âge d'homme, fait une migration vers un nouveau front pionnier, où il se marie et prend une terre. C'est un conflit pour la terre qui le conduit à migrer pour la zone où il se trouve actuellement, où il acquiert une terre en forêt, fertile. Aujourd'hui, seul un fils de José peut vivre sur la terre de son père ; les autres partent donc vers « l'intérieur », vers de nouvelles terres.

Cet itinéraire renforce l'idée de migrations intervenant à des moments clefs de la vie des familles. Il apparaît que les raisons liées au contexte fonctionnent bien, mais plutôt comme des éléments influençant les choix des agriculteurs. La migration fait partie du fonctionnement social de certaines familles. Si l'épuisement de la qualité des sols, la spéculation foncière, l'appât du gain ou la lutte des classes peuvent intervenir comme expliquant certaines migrations ou même certains itinéraires (comme celui de Vasco), il y a dans le cas de certaines familles (à forte tradition agricole) un mécanisme plus général pouvant les expliquer et renvoyant au fonctionnement même de l'agriculture familiale. Cela donne une tout autre dimension à la dimension culturelle évoquée plus haut : au lieu d'être renvoyée à une catégorie vague, elle est référée à des logiques de reproduction sociale. Cela invite à considérer les logiques de l'agriculture familiale dans leur diversité, en fonction en particulier du passé des agriculteurs ; et à considérer que, dans certains cas, les logiques familiales peuvent être le moteur des migrations.

C'est ce qu'avait déjà montré N. Woortmann en distinguant le cas des agriculteurs du sud du Brésil, descendants d'Allemands.

La migration interne des colons, de la même manière que l'émigration des ancêtres allemands, obéit à une même logique, qui est la conséquence de la condition paysanne et d'une idéologie qui privilégie la terre comme condition de la reproduction sociale, c'est-à-dire d'une reproduction paysanne. [...] L'émigration, donc, ne s'explique pas seulement par des facteurs extérieurs au paysannat, mais aussi à partir du propre système paysan. [Woortmann, 1995, p. 116]

N. Woortmann propose ici de qualifier de paysannes les logiques de ces agriculteurs venus du Sud. Nous verrons que l'on peut aussi rattacher à cet ensemble les logiques de certains agriculteurs venus du Nordeste comme José Goiano. Cet enchaînement entre la migration et le fonctionnement du groupe social paysan renvoie à ce que l'on peut appeler les logiques sociales de la migration. Déjà connues dans d'autres régions du Brésil, ces raisons menant à la migration ont déjà été identifiées pour les familles paysannes présentes en Amazonie (Araújo, 1993 ; Le Borgne-David, 1998).

Ces analyses montrent que les agriculteurs peuvent être mus par des intérêts ou des logiques profondément différents, impliquant donc des politiques différentes. Mais il y a, de fait, une forte adéquation entre ces migrations et l'histoire de l'occupation de l'espace au Brésil : l'ouverture des fronts pionniers dans les années 1970 n'a fait qu'orienter des flux de populations qui de toute façon auraient bien fini par se diriger soit vers les dernières terres libres, l'Amazonie pour les paysans identifiés ci-dessus, soit vers une toute autre destination pour le cas de Vasco. On constate d'ailleurs que dans les années 1970, des familles paysannes brésiliennes se sont retrouvées dans les fronts pionniers argentin (Albaladejo, 2003) et paraguayen (Souchaud, 2002). Leurs migrations sont en outre très liées à l'évolution contemporaine des fronts pionniers : ce sont elles qui peuvent conduire d'une part à la dégradation sociale et environnementale des fronts pionniers, d'autre part à l'ouverture de

nouvelles zones de colonisation. D'où, évidemment, l'intérêt nouveau dont elles font l'objet dans le cadre des politiques de développement durable : il faut modifier leurs pratiques migratoires, d'autant que cela paraît être leur intérêt de se stabiliser.

Mais la manière même de dire que c'est « dans leur intérêt » de se stabiliser amène à poser le problème de la migration dans un rapport coût-bénéfice : un agriculteur migre parce que le bénéfice qu'il peut espérer tirer d'une migration est supérieur à son coût. C'est à ce type de raisonnement que peut être rattachée la théorie principale visant à expliquer les migrations des agriculteurs familiaux : ils ont des pratiques prédatrices pour l'environnement parce que c'est la manière la plus rationnelle, économiquement parlant, d'utiliser l'espace. La migration, et les problèmes qui y sont associés, ont un coût négligeable à côté de cet intérêt.

Cela peut être le cas de certains agriculteurs comme Vasco (avec, nous l'avons vu, des limites importantes). Mais cette explication, pourtant, ne correspond pas toujours, loin s'en faut, à celle donnée par les agriculteurs, de même qu'elle ne peut expliquer nombre de migrations décidées hors de toute rationalité économique. Nous proposons alors une approche des migrations paysannes faisant de ces dernières les conséquences de logiques sociales utilisant l'espace – et la migration – comme *medium* de reproduction sociale. C'est pour se reproduire en tant que familles paysannes fondées sur certaines valeurs que des familles d'agriculteurs décident, dans un contexte économique et politique particulier, de migrer.

Diversité de l'agriculture familiale, logiques de reproduction paysanne et avancée des fronts pionniers

L'agriculture familiale constitue une réalité très diverse : on considère habituellement qu'un agriculteur est familial quand la plus grande partie du travail sur son exploitation est effectuée par une main-d'œuvre familiale (voir en particulier Lamarche, 1991 ; Tedesco, 1999). Mais cette définition sert surtout à distinguer les agriculteurs familiaux des grands propriétaires terriens ; elle a l'inconvénient de réduire sous un même terme des réalités sociologiques très différentes. Selon A. Brumer *et al.* (1991), tous les agriculteurs familiaux brésiliens peuvent être rattachés à l'idéal-type paysan proposé par H. Mendras, pour qui « la confusion famille-entreprise donne un rôle central au groupe domestique » (Mendras, 1976, p. 129).

Cela implique que les sphères économique et sociale (en l'occurrence familiale) ne sont pas, dans une société paysanne, autonomisées – les logiques de fonctionnement paysannes étant donc domestiques autant qu'économiques : c'est ce qui explique que la dimension familiale soit essentielle pour expliquer les migrations des agriculteurs familiaux. Mais nous avons vu d'une part que dans le cas d'un agriculteur, les choses ne fonctionnent pas ainsi ; et d'autre part que les familles pouvaient avoir des origines différentes.

De fait, des distinctions doivent être réalisées à l'intérieur de l'idéal-type paysan. Les différents types de paysans brésiliens identifiés par A. Brumer *et al.* (1991) ont des origines géographiques bien précises : sont ainsi opposés, classiquement (ce travail a aussi été fait par Woortmann, 1995), les agriculteurs familiaux du sud du Brésil (*Gauchos*) aux *Nordestinos*. Or les fronts pionniers présentent la caractéristique assez rare de mettre côte à côte ces différents types d'agriculteurs familiaux. Localement, la différence entre les deux catégories d'agriculteurs structure les discours des acteurs et, de fait, s'observe à différents niveaux : plus capitalisés au départ, les *Gauchos* ont pu acheter les meilleures terres, sur lesquelles ils pratiquent souvent une agriculture rentable. Descendant d'Européens (Allemands, Italiens, Polonais, etc.), ils sont physiquement très différents des *Nordestinos*, bien plus métissés. Ces derniers ont souvent connu des itinéraires plus chaotiques ; on les retrouve dans des zones moins favorisées, et le fait qu'ils n'aient, pour certains, jamais été propriétaires terriens avant d'arriver en Amazonie explique les difficultés que nombre d'entre eux rencontrent. Cette typologie conduit à effectuer une distinction en fonction de critères socio-culturels tenant à l'histoire différenciée des familles ; c'est la même chose que nous avons faite avec la présentation des trois itinéraires migratoires proposée plus haut.

Mais cette dichotomie *Gaúcho-Nordestino* est aussi le lieu de stéréotypes et d'analyses vite déterministes, alors qu'elle doit surtout être comprise comme le signe de la diversité de l'agriculture

paysanne, et servir ainsi de base à une analyse systématique des différences qui la structurent. Le cas de Vasco étudié ci-dessus montre bien qu'il y a dans les fronts pionniers des agriculteurs (ou au moins des propriétaires de lots) qui ont des logiques répondant peu à celles de l'idéal-type paysan (en particulier en termes de liens avec la ville ou d'autonomisation de la sphère économique). Il ne s'agit pas pour nous de refaire des études sociologiques sur les paysans, mais de réinvestir ces études dans le cas des fronts pionniers afin de comprendre comment ces différents types de fonctionnement sociaux se traduisent dans l'espace.

Car il y a bien, dans les cas évoqués ci-dessus, un lien direct entre les logiques de fonctionnement d'un groupe social et les types de construction territoriale observés. Cela fait des logiques de l'agriculture familiale une dimension essentielle de l'évolution des fronts pionniers amazoniens. Et donc de la lutte contre la concentration foncière qui pourrait s'y reproduire : en effet, mener des actions auprès de personnes qui migrent pour des raisons économiques n'est absolument pas la même chose que les mener pour des personnes qui migrent pour des raisons tenant à la reproduction de logiques paysannes. Certes, le résultat est bien le même : une avancée de la colonisation. Mais les raisons qui y amènent sont, elles, diverses et profondément différentes de celles attendues.

Quelle modernisation des logiques sociales de gestion de l'espace ?

La carte 3 a permis d'apporter deux conclusions : d'une part que les itinéraires des agriculteurs présents en Amazonie peuvent être très variés, d'autre part que les logiques de certains agriculteurs familiaux ont tout à voir avec l'histoire géophagique de colonisation de l'espace au Brésil. Ce sont les conséquences de cette superposition que nous systématiserons dans cette dernière partie du chapitre, conséquences qui structureront la suite de l'ouvrage.

Jeunesse et modernité, les espoirs du développement durable

Le fait que les itinéraires des agriculteurs familiaux aient suivi l'évolution des fronts pionniers n'est pas, on l'a vu, un résultat nouveau. De même, les acteurs du développement durable sont bien conscients que, pour stabiliser l'agriculture familiale, il faut rompre non seulement avec les itinéraires, mais aussi avec les logiques qui les sous-tendent. C'est la raison pour laquelle ils tentent d'exploiter une crise de reproduction de l'agriculture familiale – crise qui aurait éclaté sans leur intervention – pour essayer de faire de ce moment de la vie des familles un outil du changement social nécessaire à l'implantation du développement durable.

L'existence actuelle d'un conflit de génération particulièrement fort au sein des agriculteurs familiaux est un diagnostic très couramment réalisé par les agents intervenants auprès des jeunes agriculteurs. Le père Grimário, prêtre de la paroisse d'Altamira chargé de la « Pastorale de la jeunesse » (*Pastoral da juventude*) dans le monde rural, parle ainsi de la relation entre parents et enfants :

Extrait d'entretien 5 : La relation père-fils selon un prêtre

Enquêteur – Vous avez dit que la relation père-fils est problématique, que c'est un problème conjoncturel. Pouvez-vous expliquer ?

Grimário – Bon, cela veut dire que les problèmes ne sont pas des cas isolés. Quand un cas est conjoncturel, c'est qu'il est un peu mondial aussi. Parce qu'il y a une nouvelle vision de l'Église, de la société, de l'emploi, des professions, et cela affecte directement la famille. [...] C'est à cause de tout cela que je pense par exemple que la relation père-fils devient problématique. Parce que ce ne serait pas aussi généralisé sinon. Par exemple, les pères ne réussissent pas à comprendre les fils aujourd'hui. Quel est le rôle des fils ? Comprendre leurs parents, qui ont vécu à une époque différente, où le processus historique était plus lent. Alors aujourd'hui il y a des enfants qui ont des idées très modernes, très avancées, que les pères qui ont aujourd'hui cinquante ans n'avaient pas à trente ans. Et les parents tentent de freiner cela, mais c'est impossible. Alors qu'est-ce qu'ils essayent de faire ? Ils répriment, ils interdisent.

La crise constatée n'est pas, selon ce prêtre, un simple problème de génération : elle est due à un changement profond de « temporalité historique », comme le dirait J. de Souza Martins ; à une rupture avec le mode de fonctionnement traditionnel de l'agriculture paysanne. C'est ce même diagnostic que font les agents de développement : partant du constat selon lequel il y aurait une crise dans le front pionnier, les agents de développement souhaiteraient profiter du changement de génération pour faire

passer le changement « culturel » nécessaire à la mise en place d'un développement durable. C'est ce qui est exprimé dans l'extrait d'entretien suivant, réalisé avec un responsable de syndical acquis aux idées du développement durable⁶ :

Extrait d'entretien 6 : Les jeunes, un public privilégié pour la mise en place d'un développement durable (responsable syndical 1, I)

Resp. 1— [...] Ce projet est pour travailler dans cette perspective selon laquelle le travail doit attaquer le moins possible le milieu naturel. [...] Les jeunes, on perçoit qu'ils sont plus réceptifs à ce type d'idées que les personnes plus âgées qui ont toute une culture de déboiser, brûler. Les jeunes, dans les programmes que nous avons ici, par exemple faire des champs sans brûler, y parviennent avec beaucoup plus de facilité, comme si c'était une chose normale, et non pas une chose poussée par quelque chose qui est au-dessus d'eux. Ils ont plus de facilité à comprendre parce qu'ils sont déjà dans une autre culture plus ouverte et plus réceptive.

Les idées dont parle ici ce responsable sont en fait celles du développement durable : tout se passe comme si, fatigués de voir les difficultés à faire passer ces idées auprès des agriculteurs familiaux plus âgés, les agents de développement avaient parié sur les jeunes pour les faire admettre et appliquer. Ils ont ainsi mis en place un programme de formation destiné aux fils d'agriculteurs, modèle inspiré des Maisons familiales rurales françaises. Ces écoles sont pensées en rupture par rapport à la « culture » des agriculteurs familiaux : ceux-ci déboiseraient parce qu'ils n'auraient connu que cela, par « habitude ». On retrouve là les théories des causes de la migration identifiées plus haut : l'étude des objectifs des formations destinées aux jeunes fait apparaître les autres explications « classiques » de la migration.

Extrait d'entretien 7 : L'objectif de professionnalisation de l'agriculture familiale (réorganisation du discours du responsable syndical 1, II)

Le premier type d'action vise cette culture même des jeunes. Partant du constat qu'« une des plus grandes difficultés, c'est que la majorité des jeunes ne s'identifient pas comme agriculteurs », il souhaite « restaurer l'auto-estime des agriculteurs » ; cela constitue « la fin de toute action [de développement] ». Le second type d'action porte aussi sur les représentations, mais au niveau cette fois-ci des revenus de l'agriculture : « [Le jeune] pourrait réussir à avoir une vision meilleure, à voir que l'agriculture n'est pas... n'a pas besoin d'être aussi dure qu'elle ne l'est. Elle peut être meilleure, cela dépend du travail. Que la rentabilité peut être meilleure, que les revenus peuvent s'améliorer. » Il s'agit de montrer que l'on peut « pratiquer l'agriculture autrement », de manière plus rentable. Enfin, le syndicat doit agir à un niveau politique, en « se mobilisant et s'unissant » pour obtenir des aides de l'État, soit directes, soit indirectes (des prêts ou des aides à la commercialisation).

Ces actions portant sur ces trois niveaux renvoient aux théories classiques de la migration présentées plus haut. Puisque la migration est à la fois due à des problèmes de rapports sociaux de classe, de richesse relative de l'agriculture familiale et à une culture extractiviste, les actions destinées à stabiliser les agriculteurs familiaux doivent agir à ces trois niveaux. Cela revient à professionnaliser l'agriculture familiale. En effet, ces trois points reprennent de façon implicite une partie la définition de la profession que proposent C. Dubar et P. Tripiier (1998). Ces auteurs distinguent trois enjeux aux professions en termes : d'organisation sociale (« enjeu systémique »), d'accomplissement de soi (« enjeu identitaire ») et d'action collective (« enjeu stratégique ») que l'on retrouve dans le discours de ce responsable syndical : les syndicats d'agriculteurs s'organisent pour rehausser l'image que les agriculteurs ont d'eux-mêmes, faire pression auprès de l'État et améliorer les conditions de vie. C'est une professionnalisation de l'agriculture familiale que ce responsable souhaite voir les jeunes porter.

Tout se passe comme si l'acquisition d'une nouvelle technique supposait une rupture avec la culture qui portait anciennement la technique. C'est ce que confirme P. Pharo au travers d'une étude sur la transmission des savoirs dans les sociétés paysannes. La technique est, chez les paysans, inséparable de valeurs socio-culturelles ; ainsi, transmettre une technique est un moyen de transmettre des valeurs : « la mise au travail apparaît comme un mode d'imprégnation d'une certaine philosophie

6. Nous avons mené des entretiens avec quatre responsables syndicaux, que nous fréquentions par ailleurs régulièrement ; mais pour alléger les analyses, nous ne reprendrons ici les extraits que d'un seul entretien, considéré représentatif des autres.

de la vie en même temps qu'un mode d'acquisition d'un certain nombre de structures clefs de la connaissance technique » (Pharo, 1983, p. 46). Dès lors, changer de référentiel technique, comme c'est le but du développement durable, impose de changer aussi de rapport à la technique – et, *in fine*, de culture.

C'est bien ce qui est visé au travers de la professionnalisation de l'agriculture paysanne : la rupture avec l'idéal-type paysan. La professionnalisation d'un groupe social signifie rien de moins que la séparation des sphères économiques et sociales : les logiques de fonctionnement de l'activité agricole doivent être avant tout économiques, alors que les logiques sociales sont pensées à l'échelle de la classe sociale, ou de la corporation. C'est une certaine conception de la modernité, qui a eu son succès dans la France de l'après-guerre par exemple (Gervais *et al.*, 1977) – modernisation qui suppose elle aussi des rapports à l'espace profondément différents.

Les logiques sociales de gestion du milieu

Moderniser l'agriculture familiale pour changer son rapport à l'espace revient à poser la question du changement de logiques sociales de gestion du milieu. Cette question ne peut s'envisager uniquement en termes de changement de techniques d'utilisation de la nature : ces dimensions techniques sont très liées d'une part au fonctionnement des groupes sociaux, d'autre part aux caractéristiques des milieux sur lesquels ces fonctionnements s'exercent. Ainsi les migrations des agriculteurs familiaux apparaissent-elles comme l'adaptation de logiques de reproduction sociale à un contexte environnemental, social, économique et politique particulier : celui des fronts pionniers brésiliens, caractérisés par la pression foncière, la rapide dégradation des ressources naturelles et un contexte économique favorable à l'élevage extensif. Ce sont les configurations locales particulières que l'ensemble de ces éléments dessine que nous appelons « milieu ». On peut qualifier la manière dont une société compose avec ces éléments des modes de gestion du milieu. La mobilité des agriculteurs familiaux est un mode de gestion destiné à permettre la reproduction sociale du groupe paysan.

Car si ces modes de gestion sont déterminés par un contexte particulièrement contraignant, ils le sont aussi par les logiques de fonctionnements des groupes sociaux qui les mettent en œuvre. À un même milieu peuvent correspondre différents types de gestion : chaque société a une capacité d'invention par rapport au milieu, et fait ses propres choix – même s'ils sont fortement contraints. Ainsi les migrations des agriculteurs familiaux peuvent-elles être considérées comme l'expression de « choix » de société qui font de leur reproduction sociale à l'identique une priorité, plus importante que leur stabilisation. On retrouve ainsi une certaine conception des rapports à la nature, héritée de l'épistémologie vidalienne et couramment appelée possibilisme :

L'homme-agent géographique fait un choix entre les diverses possibilités offertes par la nature. L'utilisation qu'il en fait n'est ni optimale, ni la seule possible, et dépend de son propre modèle culturel (y compris de ses connaissances technologiques). En somme, l'homme met en relation les éléments qu'il a choisis et crée ainsi de nouvelles formes d'organisation géographiques. [...] La liberté de l'homme d'organiser la surface terrestre en fonction de ses besoins et aspirations est sujette évidemment à des contraintes imposées par le milieu. [Berdoulay, 1995, p. 224]

Ces choix, ou modes de gestion, ne sont pas forcément conscients et voulus : ils sont lisibles dans les itinéraires des agriculteurs et la manière dont ils racontent ces itinéraires. On les appellera des logiques sociales de gestion du milieu : derrière les territorialités des agriculteurs familiaux, il y a des logiques sociales qui les conduisent à certains choix de gestion du milieu. La mise en place d'un développement durable vise à changer cet ordre des choses, et à faire passer la stabilisation et la professionnalisation de l'agriculture familiale avant sa reproduction à l'identique – c'est-à-dire qu'elle vise à transformer les logiques sociales de gestion du milieu des agriculteurs familiaux.

Mais cela revient à présupposer qu'il n'y a qu'un seul type de rapport au milieu qui puisse être durable – le rapport moderne des agriculteurs professionnels. De même, cela revient à nier le fait que les modes de gestion des agriculteurs puissent être, en eux-mêmes, durables. Or, ils le sont bien – mais à une échelle spatiale qui n'est pas celle du développement durable. Les logiques des agriculteurs sont durables à une échelle de temps pluri-générationnelle et dans un contexte de terres libres à l'infini. De plus, ces pratiques ont été principalement développées dans un contexte économique et politique très

peu favorable à l'agriculture familiale. Que se passe-t-il lorsque ce contexte est en transformation (comme c'est le cas aujourd'hui), lorsqu'il n'y a plus de terres libres (soit parce qu'il n'y a plus de terres, soit parce les agriculteurs sont obligés de se stabiliser) ? Quels rapports au milieu ces derniers « inventent-ils » ?

Poser une telle question revient à refuser qu'un seul type de société puisse, *a priori*, avoir des rapports durables au milieu. Cela constituerait une forme de déterminisme spatial. Au contraire, nous voulons comprendre en quoi les populations locales ont une capacité d'invention par rapport à un milieu en pleine transformation. C'est pour cela que nous avons étudié, dans ce chapitre, le contexte des fronts pionniers : car c'est le seul moyen de comprendre les logiques de groupes particuliers. Dans les chapitres suivants, nous essayerons de comprendre comment ces logiques fonctionnaient, et comment elles se transforment face aux modifications qui affectent les fronts pionniers. On utilisera comme clef de lecture de ces fonctionnements sociaux les modes de gestion du milieu des agriculteurs, c'est-à-dire, principalement, leurs migrations mais aussi, plus largement, leur rapport à ces milieux dans lesquels ils vivent ; et nous privilégierons les rapports qui se nouent au moment du changement de génération, moment particulièrement commode pour étudier des logiques paysannes et essentiel pour la question du développement durable.

Les jeunes agriculteurs, un objet frontière

Les jeunes agriculteurs sont un objet de recherche intéressant pour plusieurs raisons. Les justifications participatives d'une politique de développement destinée aux jeunes agriculteurs se fondent sur le fait qu'un tel projet émanerait des parents, soucieux du futur de leurs enfants. En effet, le moment de l'arrivée à l'âge adulte des enfants est, dans toute société et plus encore dans une société paysanne, le moment où les logiques d'un groupe social sont remises en cause : c'est là que les jeunes décident de ce qu'ils vont faire, où se joue le futur de la famille et de la communauté. C'est donc à ce moment-là que les logiques des groupes sociaux sont le plus facilement identifiables, surtout si les objectifs des familles ne peuvent être atteints soit à cause d'un contexte défavorable, soit à cause d'une crise à l'intérieur de la famille : il faut en effet mettre en place des stratégies de contournement qui sont plus visibles que ces logiques élaborées plus ou moins consciemment et laissées dans le secret des familles. Ainsi la migration a-t-elle lieu parce que, dans un certain nombre de cas, les objectifs d'une famille (installer tous les enfants comme agriculteurs) se heurtent au manque de terre. Prendre comme objet d'étude les jeunes agriculteurs est donc un moyen idéal pour saisir les tensions à l'œuvre au moment du changement de génération.

D'autant plus que les jeunes sont, dans les fronts pionniers amazoniens, supposés, aujourd'hui, entrer en crise contre leurs parents. Il y aurait actuellement de profondes transformations qui toucheraient l'agriculture familiale et qui se manifesteraient particulièrement au moment du changement de génération, parce que les jeunes refuseraient de faire ce que leurs parents attendent d'eux. Les jeunes apparaissent alors comme un objet frontière de ce point de vue : car ils permettent de voir des transformations possibles, mais aussi des reproductions.

Mais ils sont un objet frontière aussi parce que les agents du développement durable ont fait des jeunes leurs principaux espoirs pour le futur de la région et l'implantation du développement qu'ils appellent de leurs vœux. Les projets sur les jeunes agriculteurs sont donc un moyen particulièrement commode pour mettre en place un dialogue entre acteurs du développement et chercheurs : la réappropriation des théories de la migration par les acteurs du développement est le fruit d'une fréquentation ancienne des agents de développement et des chercheurs. Dans l'entretien d'où sont tirés les extraits analysés plus haut, le responsable syndical fait référence à plusieurs recherches menées avec des chercheurs, et les Maisons familiales rurales sont, depuis leur création, très liées au milieu académique. Mais les limites des théories sur la migration exposées plus haut se retrouvent directement dans les projets destinés aux jeunes agriculteurs, comme les MFR : en ne prenant pas en compte le fait que la migration peut être un facteur de reproduction sociale, ces écoles courent le risque de briser le mécanisme de reproduction à l'identique de l'agriculture familiale des fronts pionniers. C'est d'ailleurs ce résultat qui est attendu lorsque l'on parle de professionnalisation de l'agriculture familiale : la professionnaliser, c'est changer ses logiques de fonctionnements.

Notre recherche pourrait alors être un outil de dialogue permettant d'expliquer certains blocages de ces écoles, en même temps qu'elle montrerait les transformations sociales de l'agriculture familiale qu'impliquent les formations telles qu'elles sont pensées. Elle pourrait en plus, en étudiant la supposée « crise de l'agriculture familiale », renseigner sur les transformations en cours de l'agriculture familiale : ce qui peut servir aux agents de développement pour adapter leurs formations, et qui à nous peut nous indiquer quelles sont les dynamiques en cours dans le front pionnier. Car les jeunes agriculteurs sont ceux qui, dans quelques années, seront les principaux utilisateurs de l'espace en Amazonie : en ceci, ils nous permettront de comprendre quelles dynamiques sont en train de se mettre en place.

Chapitre II

Diversité des logiques sociales de gestion du milieu et évolution des fronts pionniers amazoniens

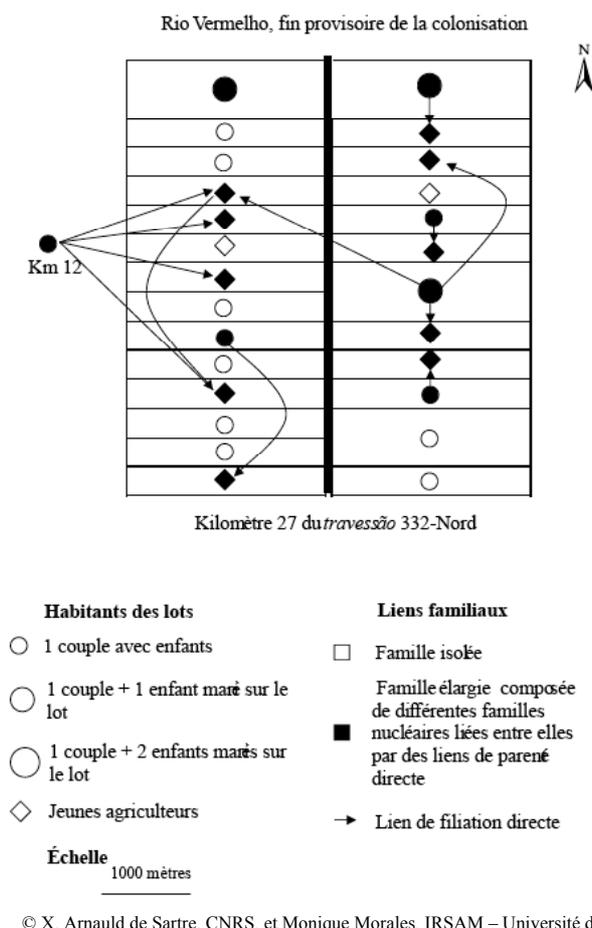
Les modèles d'évolution des fronts pionniers étudiés dans le premier chapitre considéraient les agriculteurs familiaux comme homogènes. Cette homogénéité se caractérisait dans leur rapport au milieu par une réaction soit passive (par rapport aux milieux naturels ou aux structures sociales), soit active (comportements de spéculateurs fonciers et agricoles). Mais tous sont censés réagir de manière uniforme aux *stimuli* que leur impose leur milieu. La mise en évidence de réactions différentes par rapport au milieu peut servir à montrer qu'il n'y a pas de déterminisme, mais au contraire des adaptations faites en fonction des logiques sociales des populations.

C'est ce que nous avons commencé à faire au premier chapitre et que nous voudrions approfondir ici : en proposant une vision de l'évolution de la mosaïque pionnière fondée sur une compréhension de la diversité de l'agriculture familiale, nous verrons que celle-ci peut être rattachée à des logiques profondément différentes entre elles. Dans la mesure où, comme nous l'avons montré dans le premier chapitre, la famille est un élément essentiel d'élaboration des logiques de reproduction paysanne, nous avons interrogé les agriculteurs sur leurs itinéraires, mais aussi sur ceux qu'ils aimeraient ou auraient aimé voir leurs enfants emprunter. La différence de discours selon les familles montre que le changement social qui est actuellement observé dans le front pionnier prend des formes différentes et a des enjeux différents selon l'origine familiale des enfants.

Une succession de différents types d'agriculteurs familiaux dans les fronts pionniers ?

La mise en évidence de la diversité d'un groupe passe par la rencontre de l'ensemble des membres de ce groupe. Si ce principe paraît évident, son application ne l'est pas toujours tant le nombre d'intermédiaires, plus ou moins bien intentionnés, est important. C'est pour échapper aux biais des catégories préconstruites que nous avons choisi les agriculteurs que nous voulions rencontrer à partir d'une enquête cadastrale (du type de celle proposée par Laurent et Rémy, 1998), afin d'identifier les propriétaires et les utilisateurs de l'ensemble des terres des localités étudiées. Nous avons ainsi établi des cartes localisant l'ensemble des propriétaires et des habitants des six localités étudiées, documents qui nous ont permis de choisir les familles que nous voulions rencontrer.

Ce protocole a été appliqué dans six localités de la Transamazonienne, choisies en fonction de l'âge de la colonisation et des facilités d'accès (situées dans les municipes de Médicilândia, Pacajá et Anapú) ; nous y avons rencontré l'ensemble des familles ayant des enfants âgés de plus de 18 ans, soit 86 familles au total. Ces familles ont fait l'objet d'un questionnaire (le « questionnaire des familles ») qui a permis d'identifier différentes configurations quant à la situation actuelle de leurs enfants et au passé de ces familles. Nous avons ensuite réalisé un entretien semi-directif avec au moins un membre de 25 de ces familles, considérées comme représentatives de cette diversité et avec lesquelles nous avons eu de bons contacts. Ces entretiens s'organisaient en deux parties : un récit de l'histoire de la famille, puis un récit de l'histoire de chacun des enfants – cette dernière partie donnant lieu à des expressions particulièrement véhémentes provoquées par les « manquements » des enfants. Ces entretiens ont été intégralement transcrits et analysés individuellement, puis comparés les uns aux autres selon une méthode structurale (Demazière et Dubar, 1997).



© X. Arnauld de Sartre, CNRS, et Monique Morales, IRSAM – Université de Pau

Carte 4

Plan des derniers kilomètres du *travessão* 332 Nord

Exploitation isolée et unités spatio-familiales : les deux maillons de base des localités de fronts pionniers, représentatives de deux types d'agriculteurs familiaux

Les itinéraires cartographiés sur la carte 3 faisaient apparaître que deux types de logiques sous-tendent l'évolution des fronts pionniers : des logiques de reproduction familiale d'une part et, d'autre part, des logiques marquées par des passages en ville et par une certaine complexité des itinéraires migratoires. Si ces comportements étaient avérés, ils devraient marquer l'organisation spatiale des localités. En effet, les migrations paysannes consistent en un déplacement de familles entières : en cartographiant les liens familiaux qui unissent les agriculteurs des six localités étudiées, on devrait pouvoir mettre en évidence les conséquences en termes d'organisation de l'espace de telles logiques migratoires.

La carte 4 représente les liens de filiation directe qui unissent en 2000 les différents agriculteurs d'une localité colonisée en 1996. On peut distinguer deux types de famille : les familles dites isolées, c'est-à-dire qui sont venues seules et n'ont aucun enfant ou parent ni dans la localité, ni dans une localité voisine ; des familles qui, au contraire, sont venues avec des enfants mariés installés proches d'elles.

Ces deux types de liens entre famille et espace constituent les maillons de base de l'organisation socio-spatiale des localités. Les liens qui unissent les membres d'une même famille vont au-delà de liens familiaux : ils se doublent d'échanges de travail et de produits, échanges que nous précisons plus loin. Ce type d'organisation socio-spatiale a déjà été identifié par C. Albaladejo dans deux fronts pionniers latino-américains, tous deux peuplés d'agriculteurs familiaux brésiliens : l'un situé en

territoire argentin à la frontière entre l'Argentine et le Brésil, le front pionnier de Misiones ; l'autre situé dans la région de Marabá (carte 2).

Nos précédents travaux à Misiones avaient montré l'existence d'ensembles d'exploitations plus fortement reliées entre elles par des échanges techniques ou économiques ; à tel point qu'il paraissait difficile, voire impossible, de rechercher des cohérences séparées dans leurs décisions technico-économiques. Il s'agissait le plus souvent de groupes de parents proches, fils et gendres (parfois frères) d'un personnage central qui semble exercer une certaine autorité et en tout cas joue le rôle d'une référence locale. J'ai proposé de dénommer ces ensembles des unités spatio-familiales (USF) et j'ai observé l'importance de leurs fonctions dans la stabilisation spatiale de la colonisation. [Albaladejo, 2003, p. 40]

Ces USF peuvent correspondre à la territorialisation des itinéraires de reproduction familiale par la migration. De même, on peut supposer que les familles isolées correspondent à celles dont les itinéraires sont marqués par des comportements plus complexes. C'est ce que l'on a pu vérifier par des entretiens menés avec les membres de différentes familles des localités : la plupart des agriculteurs isolés étaient des agriculteurs ayant déjà séjourné longtemps en ville, et marqués par de nombreuses migrations. À l'opposé, la plupart des unités spatio-familiales étaient détenues par des agriculteurs dont les itinéraires migratoires sont mus par des logiques familiales. Cela ne veut pas dire que les deux types s'excluent mutuellement : il est ainsi courant de rencontrer des agriculteurs aux parcours erratiques installés depuis longtemps dans une localité, avec tous leurs enfants installés à proximité, constituant ainsi des unités spatio-familiales. Plus rarement, certains paysans mus par des logiques familiales étaient installés sur une exploitation n'entretenant aucun lien avec d'autres exploitations.

Mais dans la plupart des cas, la dichotomie existe bel et bien. Elle influence fortement les évolutions que connaissent les fronts pionniers. Il nous paraît intéressant, pour la présenter, de caractériser d'abord les itinéraires de ceux qui sont les premiers à coloniser une zone de forêt, les « agriculteurs occasionnels ».

Les « agriculteurs occasionnels », des agriculteurs particulièrement mobiles

Nous avons déjà analysé dans le chapitre premier l'itinéraire de Vasco, un agriculteur dont les migrations, nombreuses, n'étaient que la partie visible des multiples activités qu'il avait exercées au cours de sa vie. Originaire du Ceará dans le Nordeste, Vasco a été successivement aide familial sur l'exploitation agricole où travaillait son père, aide-maçon auprès de son père lorsque celui-ci est parti en ville, puis, à l'âge de 15 ans, ouvrier dans une usine de textile, maçon, vigile, pêcheur avec son frère, vendeur dans un commerce... Avant finalement de partir, à l'âge de 23 ans, pour l'Amazonie des fleuves où il travaillera pendant huit ans comme marin pour la Petrobras (compagnie nationale brésilienne en charge des affaires pétrolières). De retour dans sa région d'origine, il s'installe à la fois comme commerçant et transporteur de marchandises, période pendant laquelle il s'enrichit relativement. Il n'a donc depuis longtemps plus rien à voir avec l'agriculture quand il décide, pour les raisons que nous avons déjà évoquées, de partir pour la Transamazonienne où il reçoit un lot de colonisation... lot qu'il n'a, trente ans après l'avoir reçu, que peu exploité, absorbé qu'il est par ses activités de petit commerçant local. Aujourd'hui, il n'est de fait pas agriculteur, mais commerçant, propriétaire d'une machine à piler le riz et intermédiaire entre ses voisins et les commerçants de la ville.

Cette trajectoire est à la fois représentative de celle des agriculteurs de ce type et exceptionnelle. Représentative car les personnes que nous avons classées dans ce type ont toutes connu des itinéraires migratoires mouvementés, marqués par de longs séjours en ville et l'exercice d'une foule de métiers hors de l'agriculture. S'ils sont aujourd'hui agriculteurs, ils ont pu exercer, outre divers emplois urbains, des activités de chercheurs d'or (*garimpeiros*) ou de salariés de grande exploitation d'élevage (souvent comme garçons vachers, *vaqueiros*). La plupart des récits de ces agriculteurs font de leur situation actuelle une situation essentiellement transitoire : ils n'envisagent pas de rester longtemps sur la terre qu'ils occupent actuellement – même si cela reste une possibilité qu'ils n'excluent pas absolument. C'est la raison pour laquelle nous les avons appelés des agriculteurs occasionnels, pour souligner le fait que si on les rencontre aujourd'hui dans une situation d'agriculteur, il est tout à fait probable que, quelques années plus tard, ils seront ailleurs. D'ailleurs, ces agriculteurs oscillent entre ville et campagne : H. da Gama Torres (1992) pense que, du fait de leur habitude au milieu urbain, ces

agriculteurs acceptent difficilement les conditions de vie dans les zones de colonisation récente – d'où le fait qu'ils ne feraient qu'y passer. Si cette interprétation peut être discutée, le fait est que ces agriculteurs migrent facilement.

La possibilité de changer rapidement de condition selon les circonstances est la seconde caractéristique de ce type d'agriculteur. Les « logiques spécifiques » (Demazière et Dubar, 1997) de leurs discours montrent qu'ils sont agriculteurs pour des raisons tenant principalement à des opportunités qu'ils ont saisies : Vasco est venu dans la Transamazonienne parce que l'État y offrait des terres. De même, certains agriculteurs expliquent être là parce que l'actuelle politique de réforme agraire menée par l'État brésilien permet de profiter de diverses aides. D'autres encore semblent plus venus dans les localités rurales par manque de perspective : la chute des cours de l'or consécutive à l'indexation de la monnaie brésilienne sur le dollar a fait que l'activité de *garimpeiro* est devenue peu rentable, et beaucoup sont revenus vers le monde rural quand ils ont quitté les *garimpos*. De même, la difficulté que représente la vie en ville pour des gens non qualifiés en rebute beaucoup, qui préfèrent dès lors le monde rural, où ils estiment que les conditions de vie sont meilleures : ils y échappent au moins à la violence et à la précarité de l'emploi urbain.

Mais cette capacité à migrer facilement et à exercer différents métiers doit être considérablement nuancée selon le type d'agriculteur dont on parle. En effet, certains, comme Vasco, présentent leurs itinéraires de façon très active, et semblent, de fait, avoir choisi la plupart de leurs migrations ou changements de métiers. Mais d'autres, plus nombreux, subissent au contraire ces situations. C'est le cas d'agriculteurs qui ont été expulsés à différentes reprises par des grands propriétaires terriens, qui ont été exploités pendant plusieurs années avec un statut proche de l'esclavagisme (Geffray, 1995), ou qui ont connu de nombreux échecs avant de se retrouver, presque par dépit, en zone pionnière. On peut ainsi distinguer des agriculteurs au comportement réfléchi en fonction des opportunités du moment à d'autres qui subissent plus les revers de fortune – et semblent même les attirer. Si les premiers peuvent être qualifiés d'aventuriers, les seconds, par contre, sont plus des victimes, ou des exclus. L'aventure pour eux n'est pas un choix, mais une condition subie.

Mais nous ne pouvons pas réellement aller plus loin dans la caractérisation de cette catégorie d'agriculteurs, parce que nous ne l'avons pas approfondie. Plusieurs raisons expliquent cela. La première tient au fait que ces agriculteurs sont déjà relativement bien connus par les chercheurs travaillant sur les fronts pionniers, et qu'il nous paraissait moins nécessaire d'approfondir cette catégorie que la catégorie des paysans. En effet, nous avons signalé plus haut que les modèles d'évolution des fronts pionniers étaient fondés sur la caractérisation d'un agriculteur type, qui réagissait soit passivement, soit activement (comme spéculateur) face aux *stimuli* que lui impose le front pionnier. Or ces modèles nous semblent surtout renvoyer à ces « agriculteurs occasionnels », prêts à changer de situation au gré des opportunités. Certes, cela ne veut pas dire que les modèles décrivent dans toute l'épaisseur nécessaire les comportements et les motivations de ces agriculteurs. Mais ces modèles proposent une formulation simplifiée du comportement de ces agriculteurs qui, avec toutes les limites inhérentes à la formulation d'un modèle, est assez proche de la réalité – au moins pour ce que nous avons pu percevoir jusqu'à présent.

Notre intérêt étant surtout de mettre l'accent sur la diversité de l'agriculture familiale de front pionnier, nous voulions surtout montrer en quoi ces agriculteurs se distinguent d'autres agriculteurs, aux comportements de type paysan. En effet, la principale critique que l'on peut formuler à l'encontre des modèles d'évolution des fronts pionniers tient non pas à la simplification excessive de la réalité des motivations des agriculteurs familiaux à migrer, mais à la croyance que ces comportements sont ceux de l'ensemble des agriculteurs familiaux. Les cartes 3 et 4 montrent que ces comportements ne sont pas généralisables, la carte 4 permettant même de voir que, sur les 25 agriculteurs présents dans la localité, seuls neuf d'entre eux renvoient au type d'agriculteur occasionnel.

Il y a sans doute dans cette proportion un effet de lieu – effet qui explique aussi en partie le fait que nous n'ayons pas approfondi cette catégorie d'agriculteurs. En effet, nous avons réalisé notre travail de terrain dans la région d'Altamira, région relativement favorisée par la colonisation officielle : les projets de colonisation intégrée laissaient une réelle place aux agriculteurs familiaux, même si les motivations sous-jacentes étaient d'ordre géopolitique. De ce fait, nombre d'agriculteurs

ont pu accéder à la terre sans avoir à lutter, à la différence de ce qui s'est passé dans la région de Marabá.

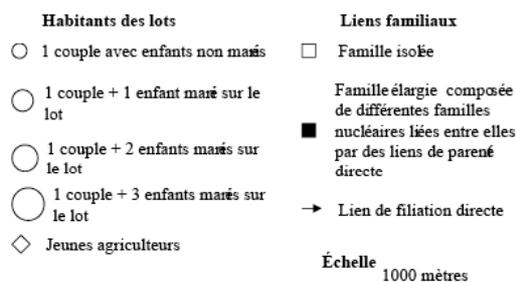
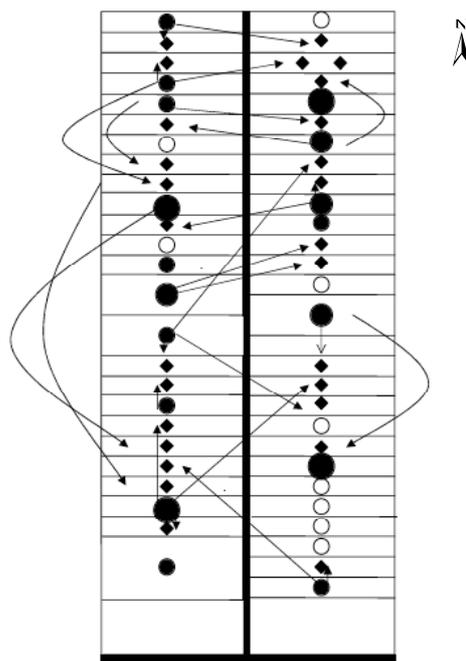
En ce lieu, la colonisation agraire a dû être conquise par la lutte pour la terre, parfois armée. Elle a été souvent le fait d'agriculteurs attirés dans la région par les grands projets de l'État brésilien (construction du barrage de Tucuruí, des mines de fer de Carajás) ou la fameuse Serra Pelada (mine d'or qui, en une dizaine d'années de fonctionnement, a attiré des dizaines de milliers de *garimpeiros*). Les travailleurs qui sont venus dans le sillage de ces projets se sont, une fois que les activités nécessitant beaucoup de main-d'œuvre ont été fermées, tournés vers l'agriculture. D'où le fait qu'ils apparaissent plus venus à l'agriculture par dépit ou pour faire une bonne affaire que par choix : les agriculteurs occasionnels y sont beaucoup plus nombreux que dans la région d'Altamira. Dans la mesure où c'est principalement dans cette région qu'ont travaillé les auteurs qui ont modélisé les comportements d'agriculteurs familiaux, il est peu étonnant qu'ils aient principalement remarqué ces agriculteurs.

Ainsi est-ce aussi parce qu'ils étaient moins nombreux que les autres que nous avons peu insisté sur cette catégorie d'agriculteurs. Car s'il apparaît que ceux-ci représentent plus des deux tiers des agriculteurs d'une zone de colonisation nouvelle, ils sont beaucoup moins nombreux dans les zones de colonisation ancienne – où étaient localisées quatre des six localités étudiées. Il y a dans cette disparition progressive de ces agriculteurs un fait très significatif pour les théories d'évolution des fronts pionniers.

Les agriculteurs occasionnels, premiers pionniers des zones de colonisation nouvelle ?

La carte 4 représente une zone de colonisation nouvelle où environ un tiers des agriculteurs sont des « agriculteurs occasionnels ». Une histoire de l'occupation des lots de cette localité montre que plusieurs autres lots ont d'abord été occupés par des agriculteurs occasionnels avant d'être rachetés par des paysans. Il est difficile de quantifier précisément ce phénomène dans la mesure où l'histoire des occupants précédents s'est un peu perdue du fait de la rapide rotation des lots, et dans la mesure aussi où il faut procéder à un classement d'agriculteurs déjà partis d'après les dires de leurs voisins.

Par contre, si on fait le même type de carte que celle de la carte 4 dans une zone de colonisation ancienne, on constate que la part des agriculteurs occasionnels est encore plus réduite. La carte 5 représente le même *travessão* que celui de la carte 4, mais au niveau de deux localités colonisées dans les années 1970. Sur cette carte, il y a toujours neuf agriculteurs que l'on peut qualifier d'occasionnels, mais 45 qui sont des agriculteurs ayant des liens familiaux dans la localité... soit 16 % des agriculteurs, moitié moins en proportion que dans la zone de colonisation récente. Nous avons d'ailleurs observé de telles proportions dans les autres localités étudiées.



© X. Arnauld de Sartre, CNRS, et Monique Morales, IRSAM – Université de Pau, 2005

Carte 5
Plan des quinze premiers kilomètres du *travessão* 332 Nord

Tout se passe comme si les agriculteurs occasionnels finissaient par quitter une zone de colonisation récente, et par revendre leur terre au plus offrant. Celui-ci peut être, dans certains cas, un grand propriétaire terrien : c'est ce qui se passe lorsque les *fazendeiros* ont commencé à investir une zone pour s'y développer, comme c'est le cas dans la région de Marabá. Comme dans la région d'Altamira les communications sont plus difficiles (compte tenu de l'état de la route Transamazonienne), les *fazendeiros* n'ont pas encore investi en masse la région. Ce sont, le plus souvent, des paysans à la recherche de terres pour y installer leurs enfants qui s'y installent.

Cette hypothèse est confirmée par les entretiens. Les agriculteurs occasionnels que nous y avons rencontrés ont clairement dit qu'ils étaient prêts à vendre leur lot si un acheteur solvable se présentait. L'un d'entre eux a même expliqué que, pour lui, s'occuper de son lot était une activité aussi rentable que la recherche d'or : il pouvait en tirer, au prix d'un travail raisonnable, de quoi subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille ; et, en revendant son lot au bout de quelques années, il peut espérer en obtenir une somme d'argent suffisante pour tenter sa chance comme commerçant.

La terre, qu'ils ont occupée librement, prend de la valeur au fur et à mesure qu'ils en déboisent une partie, et que sa possession est reconnue par l'État. En effet, la loi veut qu'un agriculteur qui occupe une terre considérée comme libre demande à l'administration compétente (l'Incra) de reconnaître son occupation : cette reconnaissance, consécutive au passage d'un géomètre, donne un titre de possession (*posse*). Au bout de dix ans s'il s'agit d'une terre publique, vingt ans s'il s'agit

d'une terre privée, l'agriculteur peut transformer sa *posse* en titre définitif. Si dans ce laps de temps un propriétaire éventuel de la terre se manifeste et peut faire valoir des droits antérieurs à l'occupation, l'agriculteur titulaire d'un titre de *posse* (le *posseiro*) a le droit d'obtenir un dédommagement pour le travail qu'il a fait sur la terre. La *posse* d'une terre garantit donc une certaine stabilité, et le titre peut se vendre.

C'est ce titre qu'ont acheté la plupart des agriculteurs venus dans une localité alors qu'elle a déjà fait l'objet d'une première occupation. On comprend aisément pourquoi les agriculteurs préfèrent occuper une terre qui a déjà un titre de *posse* : sans ce titre, les agriculteurs sont à la merci du premier prétendant à la propriété de la terre, et doivent partir sans possibilité de discuter. Pour des chefs de famille qui migrent pour donner une terre à leurs enfants, ces risques sont trop élevés : ils peuvent en effet se retrouver du jour au lendemain dépossédés de tout par un grand propriétaire qui aurait revendiqué, avec l'appui d'un juge et d'un notaire peu scrupuleux, sa terre ; d'autant que la reconnaissance par l'État de plusieurs *posses* proches les unes des autres permet de bénéficier de services publics, tels que l'école et un poste de santé. Ainsi les agriculteurs qui arrivent dans un second temps sont-ils plus capitalisés que les premiers : ils achètent leur terre à d'autres, qui petit à petit cèdent leur place.

Ce phénomène a déjà été remarqué par O. Velho (1972), qui mettait en évidence dans les régions de Marabá et Altamira le remplacement d'un type d'agriculteur familial par un autre. C'est ce même phénomène que nous identifions ici, en y ajoutant toutefois une spécification selon le type d'agriculteur et ses motivations. Ce « modèle » n'a, bien entendu, qu'une valeur de généralité, et on peut trouver de nombreuses exceptions : la carte 5 montre clairement que des agriculteurs occasionnels peuvent se stabiliser dans une localité, et la plupart de ceux que nous avons rencontrés en zone de colonisation ancienne sont dans ce cas de figure. De même, certains paysans localisés sur la carte 4 sont arrivés en même temps que des agriculteurs occasionnels, faute de pouvoir acheter leur terre : les premiers arrivés ne sont pas forcément appelés à partir.

Mais globalement, les agriculteurs occasionnels sont remplacés par les paysans, légèrement plus capitalisés et moins susceptibles, du fait de leurs objectifs, de courir les risques d'une première occupation de la forêt.

La coexistence de différents types de paysannat dans les fronts pionniers amazoniens

Montrer que les fronts pionniers amazoniens sont le lieu du remplacement d'un type d'agriculteur par un autre est un résultat certes intéressant, mais qui ne rend pas suffisamment compte de la diversité des agriculteurs familiaux présents sur le front pionnier. Si l'on ne tient pas compte de l'origine géographique de ces agriculteurs (où se retrouve l'opposition *Nordestino-Gaúcho* mentionnée plus haut), les itinéraires biographiques sont relativement comparables : tous sont fils d'agriculteurs, sont passés par au moins un front pionnier avant d'arriver dans la Transamazonienne et n'ont connu que de courts séjours en ville. Cependant, les discours qu'ils tiennent sur leurs enfants permettent de distinguer plusieurs types de paysans, aux fonctionnements certes rattachables à un même idéal-type, mais assez profondément différents.

Cela a demandé un autre type d'analyse des entretiens que la recherche des logiques structurant les itinéraires, recherche effectuée par une « simple » analyse de contenu. Nous avons réalisé une analyse structurale des discours, fondée sur les principes suivants. Les discours recueillis, quelle que soit leur qualité, doivent être rapportés à la situation dans laquelle ils ont été produits et analysés à partir de leurs logiques argumentatives : il ne s'agit pas de l'énoncé de la réalité de leur itinéraire ou de celui de leurs enfants, mais d'un argumentaire à l'usage d'un enquêteur étranger à ces familles, et sans légitimité pour entrer dans leurs histoires. À partir de là, les parents produisent un discours qu'ils estiment socialement admis sur que font leurs enfants : c'est donc une norme sociale qui est utilisée comme référence pour produire un discours projectif sur les enfants. Or, si cela nous paraît intéressant, certains entretiens ne permettent d'obtenir qu'un exposé de cette norme. D'autres entretiens, menés avec des familles que nous connaissions depuis plus longtemps, et/ou qui se sont particulièrement bien passés, ont donné des récits plus riches. Mais même dans ce cas, les entretiens ne sont jamais une

description parfaite de la réalité de ce que vivent les enfants, ni l'exposé fidèle des conceptions que les parents ont de leurs enfants.

Afin de comprendre les normes paysannes, nous avons recherché, comme le proposent D. Demazière et C. Dubar (1997), les oppositions structurant les récits des agriculteurs. Cette tâche était rendue particulièrement aisée par le fait que les agriculteurs parlaient de leurs nombreux enfants en les opposant les uns aux autres sur la base de ce qu'ils estimaient bon et mauvais dans leur comportement. Ces oppositions ont permis de comprendre quelles catégories utilisent les agriculteurs pour penser la situation de leurs enfants, et comment ils structurent ces catégories entre elles. Nous avons alors pu construire pour chaque entretien un schème spécifique qui reprenait, de façon schématique, les oppositions que les agriculteurs faisaient pour parler de leurs enfants. Ce n'est qu'après que nous avons cherché à comparer les entretiens entre eux. Pour cela, nous avons essayé de construire « la matrice commune » des entretiens en regroupant ceux qui utilisaient de la même façon des catégories comparables pour penser la situation de leurs enfants.

Les objectifs de la reproduction sociale des paysans amazoniens

Tous les entretiens de la catégorie des paysans reprennent plus ou moins les mêmes oppositions pour parler des enfants, mais ils les agencent de manière différente en donnant une importance différente à certaines exigences. Quatre oppositions fondamentales structurent les entretiens. La première oppose les enfants en fonction de leur sexe et de leur position dans la famille ; la seconde à partir de la proximité géographique par rapport aux parents ; la troisième a trait à l'indépendance que les enfants ont dans le travail. Un quatrième critère n'apparaît pas dans tous les entretiens mais, quand il est présent, est fort : c'est celui du travail que les enfants mariés fournissent avec leurs parents. Sa présence et ses modalités constituent, nous le verrons, un principe essentiel de distinction entre les familles.

Ces quatre oppositions fondamentales permettent de caractériser les normes qui structurent les exigences des parents vis-à-vis de leurs enfants. Leur agencement spécifique permet de distinguer entre les agriculteurs.

La position des enfants dans la famille, révélateur d'un fonctionnement paysan des agriculteurs familiaux

L'extrait du tout début de l'entretien¹ de José Diorato montre une opposition fondamentale quant à la position des enfants dans la famille :

Extrait d'entretien 8 : José Diorato résume sa vie

Enquêteur – Vous êtes donc né dans la Bahia ?

José Diorato – Oui, je suis né dans la Bahia, n'est-ce pas ? Je travaillais là-bas avec mon père, à planter du cacao et tout. Et puis après, cette histoire de l'Inca est apparue, alors je suis venu dans le Pará, à mon compte.

Enquêteur – Vous êtes venu sans votre père ?

José Diorato – Juste moi et ma famille, sept enfants. Alors je suis arrivé ici et j'ai eu de la terre avec l'Inca. Puis j'ai été travailler. Mais sans moyens de travailler. Puis sont venus travailler aussi mes fils les plus âgés, et mes fils ont grandi, et l'on a fait du poivre, un élevage, n'est-ce pas ? Et alors il s'est passé que mon fils s'est marié, le plus âgé s'est marié. Nous sommes restés à travailler, j'ai acheté deux lots supplémentaires, je leur en ai donné un et j'ai gardé l'autre. Deux lots. Puis on est resté, toujours ici à lutter avec la vie. Et alors ça a continué, ils se sont tous séparés de moi et je suis resté seul avec la vieille. Celle qui est à la maison. Et les filles se sont mariées aussi et elles sont toutes allées dans leurs lieux à elles et nous sommes restés ici. Et on continue à travailler. À travailler. Et toujours je reste plus vieux, plus faible, n'est-ce pas ?

Cet extrait d'entretien montre trois choses. La première a trait à la situation matrimoniale de ses enfants. En effet, on constate que José Diorato distingue quatre moments dans sa vie : quand il vivait

1. Tous les débuts d'entretiens sont structurés par la même consigne : « Pourriez-vous raconter votre vie jusqu'à aujourd'hui ? »

chez son père, quand il est venu seul en Amazonie et qu'il a « travaillé », quand ses enfants ont commencé à l'aider, et quand ses enfants se sont mariés et qu'il s'est retrouvé seul sur son lot.

Outre la période actuelle, la phase la plus dure de la vie de ce couple semble avoir été celle où les enfants étaient encore jeunes. À partir du moment où ils ont pu aider José, l'exploitation agricole a connu une certaine croissance, avec la plantation de poivre (à l'époque, les cours sont très favorables), et le début d'un élevage. Mais cet âge d'or de l'exploitation se termine quand ses enfants se marient. Ces mariages apparaissent dans son discours comme un moment clef : « alors il s'est passé que mon fils s'est marié ». Cela marque une rupture pour José, puisque c'est à partir de ce moment-là qu'il se retrouve « seul à lutter avec [sa femme] ». Or, le mariage auquel José fait référence est intéressant pour comprendre en quoi cela constitue une rupture : José a quatre filles et trois garçons : les deux premiers enfants sont des filles, puis alternent filles et garçons jusqu'au dernier, qui est un garçon. Trois filles se sont mariées avant que le plus vieux des fils ne se marie ; or, c'est le mariage du plus vieux des garçons qui est important dans ce discours. Cela s'explique par le fait qu'à ce moment-là, José se retrouve à travailler « seul » (alors que les filles, qui n'aident pas aux champs, manquent surtout à l'épouse). Le père donne des terres à ses garçons, alors que les filles « sont allées dans leurs lieux à elles ».

Cette distinction entre filles et garçons est fondamentale chez tous les paysans, y compris au niveau de l'éducation reçue par les enfants. Voici ce que nous a expliqué un autre agriculteur :

Extrait d'entretien 9 : Aide aux enfants et rapports de genre (José Goiano, II)

José Goiano – Mais les filles les maris se débrouillent [pour avoir de la terre], n'est-ce pas ? Mais les fils garçons, et parfois même les filles, il y a en a une qui est sur mon lot, j'ai acheté son lot, j'y ai mis sa maison, et il y en a une autre dont le mari a son propre lot, là tout va bien.

Enquêteur – Et votre fille aussi a du bétail ?

José Goiano – Celle qui est encore à la maison ? Non, le jour où elle se mariera, je prendrai du bétail et je lui donnerai. Mais tant qu'elle est à la maison, c'est à moi. [...] Mais par contre, les fils, c'est à eux. C'est-à-dire que je m'en occupe jusqu'à ce qu'ils soient majeurs. Quand ils seront majeurs, les femelles qui sont nées sont à eux ; les mâles, c'est à moi, pour affronter la vie ici. Maintenant, ça fait deux ans que je leur ai donné ces choses. Alors les vaches sont à eux, et ils ont les moyens d'acheter. Quand ils ont besoin d'acheter des habits, quand ils ont besoin d'acheter des choses pour eux... Pour qu'ils n'aient pas besoin de travailler pour les autres, quand il y a besoin d'acheter des choses pour eux. [...] Si je ne leur avais pas donné cette chance, alors ils se seraient vendus aux autres pour pouvoir acheter ces choses.

Enquêteur – Et les filles non ?

José Goiano – Non, la fille jusqu'au moment où elle se marie, elle ne se sépare de personne. Maintenant le jour où elle se mariera, alors je donnerai. Elle est mariée, alors voilà le bétail, il est ici.

Ce passage d'entretien montre que si le père donne de la terre à ses garçons, ce sont les maris de ses filles qui devront se procurer leur terre. Certes, ce père a donné une terre à une de ses filles, mais nous apprendrons à un autre moment de l'entretien que son gendre tient une place de *vaqueiro* au service exclusif et non rémunéré de son beau-père. Mais surtout cet entretien révèle, autour de la question du bétail, que si les garçons acquièrent rapidement une certaine autonomie, les filles, elles, passent de l'autorité du père à celle du mari. Le père gère les têtes de bétail de ses filles, qui doivent lui demander de l'argent liquide à chaque fois qu'elles en ont besoin ; alors que les garçons sont autonomes plus tôt.

Si les filles sont moins directement associées à l'exploitation agricole, elles sont beaucoup plus poussées aux études. Ce fait, révélé par les entretiens, est confirmé par l'analyse statistique suivante :

Tableau 2
**Comparaison du niveau d'étude atteint par les enfants de colons
de moins de 40 ans qui n'étudient plus (en %)**

	Pas d'études	Primaire incomplet	Primaire	Collège	Lycée	Université
Garçons	3	27	44	20	5	0,5
Filles	2	19	41	24	14	1
Moyenne	2	23	43	22	10	1

Ce tableau, fondé sur les données obtenues dans le cadre du questionnaire des familles et portant sur un échantillon de 392 jeunes agriculteurs, montre que dans l'échantillon analysé, les filles ont un niveau scolaire supérieur à celui des garçons. Moins nombreuses à n'avoir pas été scolarisées ni à n'avoir pas terminé leurs études primaires, elles sont presque autant que les garçons à avoir terminé leurs études primaires, un peu plus à avoir un niveau collège et beaucoup plus à avoir un niveau lycée ; elles sont par ailleurs deux fois plus nombreuses à avoir étudié à l'université, même si c'est dans une quantité négligeable.

Il reste à étudier un autre élément du discours de José Diorato, qui apparaît quand on compare son discours à la situation actuelle. José se plaint d'être seul, alors que le plus jeune de ses fils (*caçula*) est toujours chez lui : célibataire de 35 ans, ce jeune travaille toute la journée avec et pour son père, sans penser à se marier un jour. En fait, quand José parle du mariage de ses enfants, il ne parle que des deux garçons les plus âgés, distinguant ainsi les garçons des filles, et parmi les garçons le dernier-né des autres. Dans d'autres discours aussi, le dernier-né fait l'objet d'une attention particulière de la part des parents :

Extrait d'entretien 10 : La situation des *caçulas*

Carlito, jeune *caçula* rentré de la ville pour s'occuper de ses parents, explique ainsi son retour – Car il existe le fils *caçula* pour rester avec ses parents.

Kobi – « Ceux qui travaillent avec les parents sont les célibataires. Les parents vieillissent, alors il faut s'occuper d'eux. Il faut des fils célibataires pour aider les parents. Grâce à Dieu, nous en avons », dit-il en parlant de ses deux derniers fils.

Ces deux extraits d'entretiens différents montrent bien la place particulière que tient le dernier-né des garçons (cette expression pouvant inclure deux enfants). Principal héritier des terres à la mort des parents, il est destiné à s'occuper de ses parents à leur vieillesse. Dès lors, et dans la mesure où le mariage et les études provoquent un éloignement des enfants, les *caçulas* sont rarement poussés à se marier et à faire des études.

Ainsi, l'extrait d'entretien de José Diorato, combiné avec d'autres entretiens, a montré que le premier système d'opposition qui organisait les discours avait à voir avec la position des enfants : mariage, sexe et ordre de naissance. Ces oppositions permettent de dire que les enfants sont considérés à partir des places qu'ils occupent dans la famille selon leur sexe, leur âge, leur situation matrimoniale et leur rang de naissance. Cela est caractéristique des sociétés paysannes (Mendras, 1976) et, plus largement, des formes sociales communautaires : « Ces formes supposent la croyance dans l'existence de groupements appelés communautés considérées comme des systèmes de places et de noms préassignés aux individus et se reproduisant à l'identique à travers les générations » (Dubar, 2001, p. 5). C'est à partir de ces « systèmes de places préassignées » que s'organisent les discours des parents, inscrivant l'agriculture familiale dans le cadre d'une « configuration sociale typique » (Dubar, 2001) communautaire.

Travail en commun

Comme on a pu le voir dans l'entretien de José Diorato, le travail que les enfants fournissent avec leur père est essentiel : c'est lui qui organise les différentes étapes de la vie de José, le départ de chez ses parents, l'aide qu'il reçoit de ses enfants, puis sa « solitude » après le départ des garçons. Cela est

essentiel dans bien des discours, et nous pouvons le retrouver dans l'entretien d'un couple, Chico da Castanha et Dona Maria. Voilà comment l'épouse de ce couple distingue entre ses enfants :

Extrait d'entretien 11 : Le travail *controlado*, principal argument de distinction entre les enfants (Dona Maria, I)

Enquêteur – Et cet enfant, où travaille-t-il ?

Dona Maria – Il travaille ici, avec nous. On travaille tout *controlado*, vous savez. On travaille tout *controlado*. Il travaille avec nous, on travaille avec lui. Seulement il habite près, alors on travaille *controlado*, tous ensemble. Maintenant ceux qui habitent loin non, ils travaillent pour leur propre compte. Parce qu'ils habitent loin.

Le travail *controlado* renvoie à une forme de travail en commun qui se fait sous l'autorité (le contrôle) du chef de famille. Toute la famille ne travaille pas forcément ensemble tout le temps, mais le contrôle reste exercé par le père de famille, qui décide des cultures à mettre en place et du calendrier des travaux. Par contre, les fruits du travail peuvent être partagés. Cette forme de travail est différente du « travail ensemble » (*trabalha junto*), où là tout le travail est effectué en commun. Le fait de travailler ou pas *controlado* est un critère essentiel de distinction entre les membres de la famille :

Extrait d'entretien 12 : L'aide aux parents (Dona Maria et Chico da Castanha, II)

Enquêteur – Et Raimundo ?

Dona Maria – Ah, Raimundo il est ici. Il a une grande famille, six enfants.

Enquêteur – Il est ici ?

Dona Maria – Il vit avec nous. Il ne nous a pas quittés non.

Chico – Le seul qui ne nous ait pas quittés, c'est lui. Il travaille avec moi, tout le temps. Le pain que l'on mange on le mange ensemble.

Dona Maria – Il vit dans sa maison qui est là, et il nous aide trop. Nous sommes retraités, vous savez... Alors il nous aide. Notre Dame, il nous aide pour tout. Il donne un peu par-ci, un peu par-là... Il aide à l'achat des produits pour la maison, tout le temps il nous aide... Pour que l'on puisse affronter la vie des champs, toutes ces choses. Il est en train d'acheter de quoi monter une petite boutique, parce que la nôtre est finie...

L'aide que Raimundo fournit à ses parents est essentielle pour eux ; ça fait de lui « le seul [enfant] qui ne [les] ait pas quittés » (alors que d'autres de ses frères vivent pourtant près de chez les parents, mais sans travailler avec eux). Cette « aide » est une autre façon de désigner le travail contrôlé, comme un « don » qu'un fils fait à son père. Cela constitue explicitement une forme « d'aide » pour la retraite des parents ; et c'est sans doute cette « aide » que regrette José Diorato dans le passage ci-dessus.

Proximité géographique

Autre critère fondamental, la proximité géographique. Si elle n'est, pour certaines familles comme celle de José Diorato ou Chico da Castanha, que la condition nécessaire à l'obtention d'une aide, elle est pour certains agriculteurs une exigence, indépendante des formes de travail associées. Elle est particulièrement visible dans le cas des filles mariées qui, aidant rarement leurs parents, sont quand même invitées à ne pas trop s'éloigner d'eux. C'est cette idée que l'on retrouve en particulier dans un passage cité dans le chapitre premier, lorsque Devalino expliquait les migrations qui l'ont mené jusqu'en Amazonie à partir de sa volonté d'avoir ses enfants proches de lui. Même s'il est apparu lors des entretiens réalisés avec les enfants de Devalino que celui-ci ne les a pas, de leur point de vue, beaucoup aidés, le fait qu'il énonce cette volonté comme une norme est très révélateur du poids de ce qui apparaît comme un principe. C'est d'ailleurs aussi ce qui explique que José Bahiano, venu seul dans le Pará suite à un conflit foncier qui a mal tourné (il a assassiné son adversaire), ait fait venir ses parents :

Extrait d'entretien 13 : Migration, proximité géographique et travail en commun (José Bahiano, I)

Enquêteur – Pourquoi votre père ? Il voulait rester auprès de vous ? Il avait peur que vous reveniez [dans le Maranhão] ?

José Bahiano – Oui, on est une famille qui a toujours été très unie, nous avons été élevés ensemble et nous ne nous sommes jamais séparés, quand je me suis marié là-bas, quand j'ai eu une femme, je suis quand même resté proche, il vivait à tel endroit et moi je vivais un peu en bas, mais tous les deux jours on

se voyait, je travaillais et je préparais leurs champs, et ils m'aidaient à faire les miens, on travaillait ensemble. Pour nous, ça a été très dur, parce qu'on ne voulait pas travailler loin l'un de l'autre.

La proximité géographique et le travail commun peuvent être essentiels pour comprendre la position des parents par rapport à leurs enfants. Un troisième critère s'y ajoute : l'indépendance dans le travail.

Indépendance dans le travail

Cette indépendance s'applique autant aux enfants qui sont en ville qu'à ceux qui sont près de leurs parents : il apparaît toujours essentiel pour les parents que leurs enfants ne soient pas dépendants d'un « patron ». Pour les enfants qui sont en ville, étudier est la garantie qu'« ils ne dépendront de personne ». Voici ce que nous dit Vasco de la raison qui l'a poussé à faire étudier ses enfants :

Extrait d'entretien 14 : « Étudiez pour être indépendants » (Vasco, III)

Vasco – Je disais toujours : « Étudiez, étudiez, parce que je n'ai pas besoin de vous, étudiez, étudiez, pour que vous soyez indépendants, pour que vous travailliez pour vous-même. »

Cette volonté d'indépendance est caractéristique de l'ensemble des discours dont nous disposons. La situation d'employé (*empregado*), dans un pays qui était jusqu'il y a peu soumis à une forte inflation, où le salaire minimum était à l'époque de l'entretien de 120 réais (soit environ, à l'époque, 400 francs), était souvent synonyme de pauvreté. Cela est révélé par le fait qu'une mère se croit obligée de préciser que son fils, bien que salarié, ne soit pas dans le besoin :

Dona Maria – Ils sont employés (*empregado*) tous les deux, mais dans leur maison, il ne manque rien.

Cette condamnation du travail salarié révèle la place qu'occupent les agriculteurs familiaux dans la société brésilienne. Tous ceux que nous avons rencontrés sont de petits propriétaires : en dépit des difficultés qu'ils rencontrent, et du mépris dont ils sont victimes en ville, ils ne sont pas au plus bas niveau de l'échelle sociale, à la différence des métayers, salariés des *fazendas* et autres *agregados*. Pour cette raison, ils veulent que leurs enfants maintiennent au moins ce niveau. Ils le désirent d'autant plus que la plupart des *Nordestinos* sont d'anciens dépendants de patrons, et qu'ils ont migré pour fuir cette situation. A. Le Borgne-David (1998) fait d'ailleurs de la recherche de l'indépendance le principal ressort de la migration des agriculteurs issus du sud du pays.

Ce dernier critère peut nous servir à révéler la dimension de ces discours, au-delà de l'aspect des relations avec les enfants : il s'agit par les enfants de reproduire une condition sociale. Cette condition est particulièrement marquée par le statut d'indépendant : les agriculteurs ne souhaitent pas que leurs enfants tombent dans une relation de dépendance à un patron. Ainsi le mode de vie qui est transmis avec la terre est-il associé à un mode de vie communautaire et à un statut d'indépendant, qui associe le plus souvent le travail des enfants. Mais si cet idéal-type semble commun à tous les discours, le travail en commun (qui parfois se décline sous la forme de l'aide) et la proximité géographique donnent lieu à des discours profondément différents selon les familles. Dans la mesure où ils sont, dans ces cas-là, très structurant de l'ensemble des discours, ils ont pu servir de base à une typologie des agriculteurs familiaux du front pionnier.

Cette typologie a été réalisée à partir du même principe que celui grâce auquel nous avons identifié les grandes caractéristiques du paysan. Nous avons réalisé pour chaque entretien un « schème spécifique » (Demazière et Dubar, 1997). Si ces schèmes spécifiques étaient tous comparables entre eux par la présence des quatre principes exposés ci-dessus, il est apparu que ces principes variaient considérablement selon les familles. Ainsi, la proximité géographique peut être le premier critère de certains agriculteurs, quand d'autres vont préférer le travail en commun, d'autres encore l'indépendance dans le travail. La manière qu'avait chaque agriculteur d'associer les quatre oppositions communes a permis de réaliser une typologie en trois types (quatre en ajoutant les agriculteurs occasionnels), que nous avons représentés dans le tableau suivant :

Tableau 3
Principales oppositions structurant les discours des parents sur leurs enfants en fonction des différents types

Type	Opposition principale structurant les discours	Nombre de familles
Type I	Aide aux parents	10
Type II	Type de travail	6
Type III	Proximité géographique	4

Les agriculteurs des types I : pour une reproduction du paternalisme paysan

Le premier type regroupe près de 40 % de l'échantillon. Les agriculteurs de ce type associent les différents critères mis en évidence plus haut, en mettant en tête des critères l'aide que leur fournissent les enfants ; viennent ensuite (2) la position dans la famille, (3) la situation matrimoniale, (4) la proximité géographique et (5) le statut du travail. Que les enfants soient agriculteurs ou non n'apparaît pas dans ces discours, de même que la localisation géographique est considérée par rapport aux parents, et non pas en rural-urbain (par exemple). L'aide des enfants, premier critère de ces entretiens, est essentielle pour caractériser ce type : elle est en effet contrainte par un système de triple obligation.

Un principe de triple obligation :
pour les parents, donner de la terre ;
pour les enfants, l'accepter et la rendre sous forme de travail

Le travail des enfants avec les parents (qui se comprend sous la forme d'une aide ou d'un don) était une exigence très forte de la part des parents. Les enfants qui n'aident pas leurs parents, dans un certain nombre de discours, sont très vivement critiqués. Mais cette critique n'apparaît pas dans tous les cas : les parents qui n'ont pas pu aider leurs enfants les excusent. C'est ce que montre l'entretien de Chico Graciliano :

Extrait d'entretien 15 : Un père de type paternaliste paysan obligé d'accepter le départ de ses enfants à qui il n'a rien à offrir (Chico Graciliano)

Chico Graciliano – Il faut tout organiser ici. Sinon, il n'y a pas de solution. Il faut arranger tout ici pour la famille. Parce que les enfants doivent sortir pour travailler à l'extérieur, et ça n'est pas possible. Avoir un revenu suffisant pour ne pas qu'ils doivent partir. Edimilson est déjà parti. Il y en a un qui vivait ici et qui est parti faire du cacao comme métayer. Il est parti chercher là où la situation est meilleure. Je ne peux rien dire parce que la situation ici est difficile. Il a son café ici, et il rentrera quand ce sera plus facile.

Ce père « doit organiser son lot » pour ses enfants, pour qu'ils « ne soient pas obligés de partir ». La dernière partie de la citation est particulièrement révélatrice du fait que le père ne peut pas condamner son fils parti (« je ne peux rien dire »), car c'est lui qui ne peut pas fournir de la terre, et non le fils qui la refuse. Il y a une véritable obligation pour les parents de donner de la terre à leurs enfants. Ainsi, un autre agriculteur nous a-t-il expliqué, hors entretien, qu'il avait acheté une terre pour ses enfants « pour ne pas qu'ils puissent dire que leur père ne leur a rien laissé ».

De leur côté, les enfants ont l'obligation d'accepter la terre qui leur est offerte. Une mère (Dona Maria) parle ainsi de deux de ses enfants qui sont l'un métayer, l'autre salarié :

Extrait d'entretien 16 : Refus du don de la terre et condamnation de parents de type paternaliste paysan (Dona Maria, III)

Dona Maria – Ces deux-là, ils ne sont pas bons non. Qu'est-ce que vous en pensez ? S'ils avaient obéi à leurs parents, ils vivraient encore avec eux. Il y a tellement de terre ici, tellement de choses qui donnent de la terre ; nous avons acheté deux lots, pour leur revendre de la terre, mais ils ne veulent pas. Alors ils sont là-bas, comme employés (*empregado*), et toutes ces choses de là-bas...

La mère parle clairement d'obéir aux parents, et d'accepter la terre qu'ils leur « vendent ». Ainsi, il y a pour les enfants une obligation de recevoir la terre de leurs parents et de rendre du travail. Sinon, les enfants sont considérés comme « pas bons ». Mais si Dona Maria parle de vente, il n'est apparu à aucun moment que ceux de ses fils qui avaient accepté la terre de leurs parents aient payé une quantité d'argent fixée à l'avance. Cette vente, dont le prix n'est pas fixé et les remboursements non échelonnés, est en fait un prêt dont le remboursement n'est pas effectué en argent, mais en travail ; et aucune quantité de travail à fournir n'a été fixée d'avance. Les enfants se trouvent donc comme endettés, et obligés (c'est la troisième obligation) de rendre sous forme de travail le don de leurs parents. C'est ce qui apparaît clairement dans le passage d'entretien suivant :

Extrait d'entretien 17 : La situation de métayage d'un fils de famille de type paternaliste paysan (José Cearense Filho, I)

Enquêteur – Et comment travailliez-vous avec lui ? Vous aviez vos cultures ?

José Cearense Filho – Oui. Mes cultures à faire. Chaque année, je faisais mes cultures.

Raimunda (épouse de José Filho et fille de Dona Maria) – Les cultures étaient à son père, parce qu'il travaillait comme métayer avec le père, n'est-ce pas ? Ce qu'il cultivait était réparti entre les deux.

José Cearense Filho – Oui, mais ce n'est pas parce qu'il me demandait. C'est parce que c'était un plaisir de diviser. C'est un plaisir pour moi. Quand je cueillais deux cent sacs de riz, cent étaient pour lui, cent pour moi. L'an passé j'ai fait un petit champ pour lui, j'ai planté dans un *baixão*, j'ai produit du *feijão* et je lui en ai donné la moitié. Alors j'ai planté du riz, parce que c'était l'époque de planter du riz, j'ai ramassé 62 sacs de riz, et j'ai divisé avec lui.

Enquêteur – Dans son lot ?

José Cearense Filho – Ça a été dans son lot, dans son lot à lui. J'ai divisé avec lui, un sac pour lui, un sac pour moi. Ce qui est à moi est encore chez lui, je l'amène ici petit à petit, sur le dos d'animaux. Mais bon, il n'exigeait rien lui. C'est parce que j'avais envie de faire comme cela, j'avais le courage de le faire, l'esprit, la volonté de faire ainsi. Je le faisais. Maintenant ce n'est plus pareil, je suis ici chez moi.

José Cearense Filho travaillait sur la terre de son père. Mais si son père lui laissait à disposition la terre, ce n'était pas gratuitement qu'il pouvait y cultiver (fait très significatif, comme nous le verrons dans le chapitre III : c'est la femme de José Cearense, fille de Dona Maria, qui nous apporte cette information). Il a un statut que Raimundo qualifie de métayer, et qui dans les faits est encore moins avantageux puisqu'on apprend à un autre moment de l'entretien que José s'occupait gratuitement des deux cent têtes de bétail de son père (un métayer, lui, n'aurait pas cette charge supplémentaire). Pourtant, on assiste avec José à une euphémisation du lien de dépendance, remplacé par une fiction, celle du « plaisir de diviser ». Mais ce plaisir disparaît quand José travaille sur sa propre terre.

On retrouve cette caractéristique dans un autre entretien mené avec un « jeune » de quarante ans qui vit toujours chez ses parents et avec lesquels il divise sa production :

Extrait d'entretien 18 : La dette d'Orlando envers ceux qui l'ont élevé (Orlando, I)

Orlando – Il faut aider le vieux : qui est-ce qui m'a élevé depuis que je suis né jusqu'à aujourd'hui ? Cela veut dire que je dois l'aider.

Même si ce jeune se plaint par ailleurs de l'autorité excessive de son père, qui « abuse », il travaille avec lui car il estime qu'il lui doit de l'avoir élevé. Or, sans doute parce qu'Orlando estime que son père abuse, il introduit une dimension d'obligation dans les dons à son père qu'euphémisait José Cearense Filho. Le don de la terre, parfois même « l'éducation » reçue dans les quarante premières années d'une vie, implique une obligation de travail en échange.

Ces trois obligations, donner de la terre, recevoir de la terre, rendre du travail, sont caractéristiques du don tel que l'analyse M. Mauss (1924). Il définit le don comme un « fait social » fondé autour de trois obligations : donner, recevoir, rendre. Dans les sociétés qu'étudie M. Mauss, refuser une de ses trois obligations (en particulier recevoir et rendre) revient à déclarer la guerre ; ici, cela revient à se disputer avec ses parents. L'accepter, cela revient à créer, à l'intérieur de la famille, du lien social, comme les parents le montrent en distinguant entre leurs bons fils (ceux qui sont restés et travaillent avec eux) et leurs mauvais fils (ceux qui sont partis). Beaucoup de crises naissent de ce refus de la terre.

Si on interprète l'*Essai sur le don* de M. Mauss à partir de K. Polanyi (1944), on peut analyser le système de don - contre-don comme élément central du système social où l'économique n'est pas distingué du social, dans un système que C. Dubar (2001), à la suite de M. Weber (1921), qualifie de communautaire. Mais dans ce cadre, le système de don - contre-don ne fonctionne pas entre deux égaux indépendants, mais place le père dans une relation de domination du fils. Plus encore, le fait qu'il y ait euphémisation des relations de domination semble révéler qu'il « y a une méconnaissance institutionnellement organisée et garantie, qui est au principe de l'échange de don et peut-être, de tout le travail symbolique visant à transmuier, par la fiction sincère d'un échange désintéressé, les relations inévitables et inévitablement intéressées qu'imposent la parenté, le voisinage ou le travail, en relations électives de réciprocité » (Bourdieu, 1980).

On peut parler de stratégies pour comprendre les rapports qui se tissent au moment de l'installation en agriculture des enfants : en donnant de la terre à leurs enfants au moment où ils se marient, les parents créent une dette dont le remboursement est différé dans le temps. Rendre la terre sous forme de travail, comme nous l'avons vu plus haut, n'est pas immédiat, mais se fait au contraire au fil des années. Selon P. Bourdieu, « réintroduire le temps » dans le système du don - contre-don, c'est « substituer la dialectique des stratégies à la mécanique du modèle » (Bourdieu, 1980). On peut, en suivant P. Bourdieu, dire que pour les parents le fait de donner de la terre à leurs enfants est une stratégie non avouée qui s'institue en tant que norme sociale : dès lors, on voit s'insérer dans la logique sociale traditionnelle une forme de rationalité dont l'objectif est d'assurer la reproduction de la tradition.

Cette norme ainsi reproduite permet tout à la fois aux parents de vivre une fois qu'ils ne peuvent plus travailler, mais aussi de reproduire l'agriculture familiale comme système communautaire fondé autour de la famille. K. Polanyi analyse le don - contre-don à l'intérieur de ce système comme un élément qui permet à l'homme « non pas de protéger son intérêt individuel à posséder des biens matériels, mais de manière à garantir sa position sociale, ses droits sociaux, ses avantages sociaux » (Polanyi, 1944). Caractéristique d'une société traditionnelle où l'économie est non marchande et orientée autour des échanges familiaux, le don de la terre est un élément essentiel des stratégies de reproduction sociale des familles. La transmission de la terre est alors un moyen de faire entrer les enfants dans un système de dépendance permettant la reproduction d'un mode de vie plus ample. Cela demande cependant encore à être précisé.

Travail des membres de la famille et figure de l'exploitation paternaliste

Le travail en famille est fondé autour du don de la terre, qui crée auprès des bénéficiaires du don une dette. Il s'agit d'une dette non avouée, masquée par les relations familiales, créée par la générosité d'un père envers ses enfants et payée par la fidélité d'un fils à ses parents vieillissants. Pourtant, les cas où la dette n'est pas acceptée ou pas payée conduisent à une condamnation sévère de celui qui ne joue pas le jeu ; et en montrent ainsi le caractère obligatoire : « alcoolique », « lâcheur », les mots ne manquent pas pour désigner ces départs ; au contraire, celui qui après le mariage « mange encore le pain avec ses parents » est un « bon fils ».

Ces caractéristiques ne sont pas sans rappeler les relations paternalistes, qui « expriment à la fois une inégalité fondamentale de rapports sociaux et son camouflage idéologique » (Léna *et al.*, 1996, p. 105). L'inégalité porte sur les relations de travail : « l'aide » que fournissent les jeunes à leurs parents est bien supérieure à celle qu'ils reçoivent. Mais l'inégalité est cachée derrière une fiction, celle qui consiste à faire croire que les jeunes acceptent librement de telles relations, ou qu'il s'agit de la rétribution d'un service difficile à rembourser (l'éducation, l'obtention d'une terre, etc.).

Cette forme de relation de domination cachée derrière un apparent volontariat est courante en Amazonie : C. Geffray (1995) l'a identifiée comme étant au principe des relations socio-économiques dans les exploitations de latex, les sites de ramassage de noix du Brésil, les *garimpos* et les exploitations d'élevage. Dans les cas qu'il étudie, il s'agit d'endetter un travailleur isolé en ajoutant à une dette originelle (le prix d'un voyage le plus souvent) le prix des biens de première nécessité (que le travailleur ne peut acquérir que dans le commerce du patron), toujours supérieur à la valeur de la force de travail. La forme d'exploitation paternaliste se caractérise selon lui par une « fiction particulière » : « les obligés croient s'endetter. C'est faux, mais ils le croient : ils perçoivent la valeur

du produit de leur travail comme inférieure à celle des biens nécessaires à leur subsistance, et cette illusion au principe de la dette acquiert un sens à l'intérieur de la comédie marchande que le patron, fort de son monopole, est en mesure de mettre en scène » (Geffray, 1995, p. 133-134). Ils sont persuadés que la valeur marchande du produit de leur travail est inférieure à la valeur marchande des biens qui ont leur été prêtés. « En vertu de cette perception collective, les exploités deviennent perpétuellement redevables de leur force de travail, ils sont assujettis à l'autorité personnelle d'un exploiteur » (Geffray, 1995, p. 134).

Cette dette et la dépendance qui y est attachée sont euphémisées par une fiction familiale : « la parenté sert surtout comme fond inspirateur d'un idéal de réciprocité généralisée dans lequel la qualité indistincte de parent suffit à expliquer pourquoi un cousin peut faire ses champs dans la terre de quelqu'un sans rien payer, ou pourquoi un individu aide, chaque fois que nécessaire » (Araújo et Schiavoni, 2001, p. 8). Le terme même de paternalisme tend à montrer que le patron veut apparaître comme un père (social et non familial) aux yeux de ses obligés.

Il y a donc au fondement de la relation paternaliste un idéal de la relation du père à ses enfants, relation qui servirait à justifier toutes les dépendances. On retrouve ce fonds commun dans les relations de travail à l'intérieur de la famille. Tout d'abord, il s'agit bien de s'assurer le contrôle d'une main-d'œuvre, d'autant plus nécessaire que dans le cas de l'agriculture de front pionnier non mécanisée, la main-d'œuvre est l'unique moyen de production. Cette main-d'œuvre doit être bon marché et elle doit surtout être mobilisable aux moments de pics de travail (récoltes, préparation des champs). Dans le cas des familles d'agriculteurs, cette aide est d'autant plus nécessaire que l'État n'assure une retraite aux agriculteurs que depuis peu de temps – retraite qui, de toute façon, est insuffisante pour permettre plus que de survivre. D'où l'intérêt de la dette qui fait croire à l'enfant qu'il doit fournir une aide quand le bénéficiaire lui demande, pour faire face à une surcharge de travail ou subvenir à ses besoins : il ne s'agit pas tant, comme dans le cas du « paternalisme patronal », de s'enrichir par l'exploitation des autres que de s'assurer des besoins élémentaires. Cette dette permet de refonder des relations une fois que les enfants, mariés, ne sont *a priori* plus dépendants de leurs parents ; elle assure aux parents une main-d'œuvre pour leurs vieux jours, ou même pour leur quotidien.

Il faut actualiser ces liens au moment où ils sont remis en question par le mariage – et la sortie d'un des enfants du lot familial. Comme pour le paternalisme patronal, il s'agit de substituer une figure paternelle sociale à une figure paternelle familiale : en effet, le père au moment du mariage perd son rôle nourricier et de chef de famille ; il n'est plus responsable de son fils qui gagne son autonomie et fonde sa propre famille (dont il devient à son tour responsable). Si, dans les faits, les enfants produisaient, depuis longtemps déjà, plus qu'ils ne consommaient, le mariage rend cela évident puisqu'il crée la séparation du nouveau ménage, qui fait ses propres comptes et peut donc mesurer sa contribution.

Dès lors, le don de la terre est le moyen de transformer un lien familial en un lien social, de pérenniser les relations de travail entre le père et les enfants en créant une dette, certes pas imaginaire mais d'autant plus difficile à rembourser qu'elle porte sur les moyens de production eux-mêmes. À partir de là, cette dette maintient les jeunes hors du marché du travail, ce dernier impliquant en effet qu'ils choisissent leur profession et les moyens de l'exercer ; cette liberté pourrait passer par une forme de relations plus contractuelle. Pour les acteurs du développement, la lutte contre le paternalisme familial est une condition de la « modernisation de l'agriculture familiale ».

On peut caractériser l'idéal-type paysan en situation de front pionnier amazonien autour de la figure du paternalisme familial, et le désigner par l'expression « type paternaliste paysan ». Mais à peine ce type est-il caractérisé qu'il nous semble utile de distinguer entre deux sous-types, en faisant la distinction entre les agriculteurs qui peuvent obtenir une aide de leurs enfants et ceux qui ne peuvent pas.

Aide aux/des enfants et discours sur cette aide : une distinction en sous-types

Les entretiens laissent apparaître des différences fondamentales entre deux sous-types d'agriculteurs ; c'est pour cela que nous parlons des types I au pluriel. En effet, tous les parents ne tiennent pas le même discours sur leurs enfants qui sont pourtant dans une situation qui, aux yeux de

l'observateur, paraît comparable : ainsi, tel père va condamner très fortement des enfants qui sont salariés dans le monde rural, alors que tel autre va au contraire se montrer très compréhensif. Cela a à voir avec le système d'exploitation paternaliste noué autour du don de la terre mis en évidence plus haut. C'est ce que peut montrer ce long passage d'entretien :

Extrait d'entretien 19 : Stratégies d'un père de type paternaliste paysan pour conserver ses enfants à proximité (José Goiano, III)

Enquêteur – Donc, vous parliez de l'aide aux enfants.

José Goiano – Parce que beaucoup de colons, les enfants les lâchent. Ils vont travailler pour les autres. Mais pourquoi ? Parce que le père ne leur a pas donné de chance. Et le fils, il faut lui donner une chance pour qu'il puisse se dire que vous allez vous occuper de sa vie. Dans mon cas, j'ai largué mon père parce qu'il n'y avait pas de chance de ce côté-là, parce que mon père n'avait rien à me donner, et qu'il ne m'a pas donné de chance. Donc dans ce cas le fils doit partir. Mais si le père donne une chance à son fils... Regarde : mes fils vivent avec moi. Mais ici j'ai mes vaches, et chacun a ses propres vaches. Pourquoi ? Parce que si je ne leur avais pas donné cette chance, si je ne leur avais pas donné une vache, ils n'auraient pas intérêt à rester ici comme ils le font aujourd'hui. Aujourd'hui par exemple, celui-ci peut acheter une moto, n'est-ce pas ? Parce que je lui ai donné une chance. Je lui ai donné du bétail, ça c'est à moi, ça c'est à toi, ça c'est le sien. Alors ils ont les moyens. Chacun de ces enfants qui vit avec moi il a environ quarante têtes de bétail.

Ce passage, qui continue par le passage sur les filles déjà cité plus haut, montre bien la stratégie de ce père : pour éviter que ses garçons « ne se vendent aux autres », il leur donne les moyens de rester proches de lui en leur fournissant du bétail (José Goiano est un éleveur ; d'autres partageront la production, laisseront du café à leurs enfants, etc.). C'est ce qui fait que d'une part ses enfants pourront acheter une terre à proximité, d'autre part qu'ils n'ont pas besoin de travailler pour un autre ; et on peut faire l'hypothèse, bien que cela n'apparaisse pas dans ce passage d'entretien, qu'ils rendront ce « don » sous la forme d'un contre-don, en travail. Le système paternaliste exige donc une certaine « force » des agriculteurs (c'est le mot employé localement) pour parvenir à retenir les enfants à proximité. Ainsi, un colon est d'autant plus « fort » qu'il réussit, comme dans le cas de José Goiano, à retenir aussi ses filles à proximité.

À l'opposé, l'agriculteur « faible » est celui qui n'a pas la possibilité de donner des conditions de travail qui permettent à ses enfants de subvenir à leurs besoins financiers (que ces besoins soient ceux de la vie d'une famille, ou, quand il s'agit de célibataires, de biens de consommation) : il est alors obligé de les laisser partir. C'est ce que montrait un extrait d'entretien cité ci-dessus, où un père devait accepter de voir ses fils se salarier sur la terre des autres parce que son lot n'était « pas assez organisé » (Chico Graciliano).

Le paternalisme exige donc une certaine force des colons. Dans la mesure où il ne change pas les intentions des parents, ce facteur ne nous a pas semblé essentiel pour faire une distinction entre les familles, au moins pour constituer un nouveau type. Nous avons cependant distingué deux sous-types, qui renvoient tous les deux au paternalisme paysan : le premier est celui des paternalistes « forts », c'est-à-dire qui ont réussi à mettre en place un système d'obligation (type I-1) ; le second renvoie aux paternalistes « faibles », qui se contentent de vouloir le mettre en place (type I-2).

Les agriculteurs de type II : paternalistes paysans intermédiaires

Nous avons nommé les agriculteurs de type II des paternalistes paysans intermédiaires. Si ces agriculteurs ont pour leurs enfants des attentes proches de celles des agriculteurs des types I, ils s'en distinguent radicalement non seulement par la localisation de leurs enfants (qui sont pour la plupart d'entre eux en ville), mais aussi par le principal critère qu'ils mettent en avant : le type de métier pratiqué par leurs enfants. Viennent ensuite (2) l'aide aux parents, (3) la position dans la famille, (4) la situation familiale et, finalement, (5) la proximité géographique.

Ces agriculteurs ont toujours des attentes vis-à-vis de leurs enfants qui peuvent entrer dans le système d'obligation paternaliste (d'autant que souvent, ils ont acheté des terres aux enfants) mais à la différence des agriculteurs des types I, les agriculteurs de type II se considèrent comme différents des autres agriculteurs par leur profession, ou la manière qu'ils ont de la pratiquer. Ils ne sont donc plus,

au niveau identitaire, comparables aux agriculteurs de type I. C'est pour cette raison que nous avons constitué un type spécifique pour eux.

Des attentes de type paternaliste paysan... mais avec un niveau d'étude des enfants élevé

Étudions le cas d'un agriculteur, Adezio, venu de l'État de la Bahia pour donner de la terre à ses enfants, espérant sans doute ainsi reproduire un système de paternalisme paysan tel que celui que nous venons de décrire. Mais venu pour donner de la terre à ses enfants, il s'est heurté à un refus de ces derniers : ses enfants ne sont pas partis parce que le père n'avait pas les moyens de leur offrir des possibilités d'être agriculteurs, mais parce qu'ils refusent d'être agriculteurs. Ce refus, Adezio l'a cependant lui-même involontairement provoqué en faisant étudier ses enfants.

Extrait d'entretien 20 : Les études des enfants des agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire (Adezio, I)

Enquêteur – Vous êtes arrivé ici en 1989, avec tous vos enfants...

Adezio – Tout le monde est venu. Seules les filles sont restées. Parce qu'une d'entre elles est directrice d'une Université dans la Bahia, et une autre vit à Porto Seguro.

Enquêteur – Tous vos enfants ont étudié ?

Adezio – Tous, mais seulement deux se sont formés, Atanasio et Maria José. Les autres savent à peine faire leur nom. Ils ne voulaient rien savoir des études. À l'époque, leur père avait une voiture, et ils ne voulaient pas étudier. Ils voulaient vivre ici. Alors ils sont chauffeurs, ils voulaient travailler à leur compte mais ne pas étudier.

On constate plusieurs choses avec ce passage d'entretien : tout d'abord, Adezio a donné à une partie de ses enfants la possibilité d'étudier, et ceux-ci ont quitté l'agriculture. D'autres n'ont pas étudié ; c'est pour eux qu'Adezio a fait une migration en Amazonie, pour leur donner de la terre. Mais cette migration a eu lieu tardivement, et Adezio n'est pas installé dans une zone de colonisation récente ; mais au contraire dans une zone colonisée au début des années 1980. Cela veut dire qu'il a eu les moyens d'acheter de la terre en quantité importante – ce n'est donc pas un agriculteur pauvre, d'autant plus qu'il possédait une voiture. Ses enfants sont alors devenus chauffeurs ; ils n'ont pas étudié, ni ne sont devenus agriculteurs.

C'est ce que l'on retrouve avec toutes les familles de ce type : si les enfants ont tous étudié en ville, peu d'entre eux ont réussi à obtenir un niveau scolaire suffisant pour avoir un emploi intéressant ; ils ont cependant refusé, malgré cet échec, de revenir dans l'agriculture. Les parents sont souvent très amers, car ils auraient voulu, comme Adezio, que si leurs enfants n'étudient pas, ils soient au moins sur leur lot :

Extrait d'entretien 21 : Condamnation de ses enfants par un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire (Adezio, II)

Enquêteur – Et Raimundo ?

Adezio – Celui-là ne fait rien. Il est chauffeur, mais il vit à Bom Jardim. Sans rien faire.

Enquêteur – Sans rien faire ?

Adezio – Non, il ne travaille pas.

Enquêteur – Il ne fait rien du tout ?

Adezio – Il reste en ville. Quand apparaît un voyage, il vient, parfois il scie de quoi remplir un camion de bois, il scie. Et après, il ne fait rien, il boit, et il recommence quand il a tout dépensé. C'est ainsi. Il dépense plus qu'il ne travaille.

Ce sont « des enfants qui ne font rien », « ne savent rien faire », « dépensent plus qu'ils ne gagnent », « boivent ». Ces arguments étaient déjà utilisés par l'épouse de Chico da Castanha pour parler de ces enfants qui ont refusé la terre qui leur a été donnée ou qui n'ont pas étudié. Cela rapproche les agriculteurs de ces deux types. À une différence près cependant : l'aisance relative de ces familles, et le fait que selon le père tous les enfants aient eu la possibilité d'étudier. Tout se passe comme si ce père de famille avait voulu soit que ses enfants étudient – pour réaliser une ascension sociale, soit qu'ils deviennent agriculteurs ; mais pas qu'ils partent en ville sans avoir étudié.

C'est une caractéristique de tous les agriculteurs de ce type ; sauf que souvent les études amènent les enfants à quitter le monde rural, ce qui explique que de nombreux enfants de ce type se retrouvent hors de l'agriculture. Des parents envoient leurs enfants étudier non pas tant parce qu'ils sont riches,

mais parce qu'ils ont eux-mêmes une certaine distance par rapport à l'idéal-type paysan, qui les conduit à désirer que leurs enfants étudient.

Études des enfants et identité non agricole

Le discours de Valdemar est bien représentatif des agriculteurs de ce type : tous ses enfants ont dépassé l'école primaire, et ont étudié en ville ; mais il apparaît aujourd'hui que ceux-ci sont rétifs à revenir dans l'agriculture. On peut mettre cela en lien avec la biographie de Valdemar, et la manière qu'il a de s'auto-désigner. Dans le passage suivant, au début de l'entretien, on perçoit bien comment Valdemar se définit, et la distance qu'il y a avec les agriculteurs des types I.

Extrait d'entretien 22 : Les identités multiples mais non agricoles des agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire (Valdemar, I)

Valdemar – Je suis arrivé ici en 1982, le 22 novembre 1982. Je suis venu de loin, d'Imperatriz du Maranhão.

Enquêteur – De la ville ?

Valdemar – Non, de la campagne. On vivait à la campagne, on y avait un petit morceau de terre. Mais notre morceau de terre, il était très petit par rapport à la taille de la famille, n'est-ce pas, le nombre de frères, alors on a vendu, et comme la terre ici elle était plus facile à acheter, on a acheté, à l'époque c'était très dur pour nous d'obtenir des choses, c'était très difficile, ici il n'y avait que de la forêt, il n'y avait pratiquement aucune ouverture.

Enquêteur – Vous êtes arrivé ici directement ?

Valdemar – Directement ici. On a acheté ce lot où nous vivons jusqu'à aujourd'hui. On est venu ici pour travailler et s'enrichir, n'est-ce pas, parce qu'ici il y avait beaucoup de terre, et on espérait dans le Maranhão qu'en augmentant notre superficie on s'enrichirait en proportion. C'est avec cette intention que nous sommes venus ici, à vrai dire je voulais devenir un petit *fazendeiro*, un petit producteur de bétail. Je suis très porté vers le bétail, j'aime beaucoup le bétail, pour moi la meilleure valorisation du travail c'est avec le bétail qu'on l'obtient, n'est-ce pas. Alors je me suis enrichi avec l'élevage. [...] Et le riz aussi, pour vendre... cent sacs, parfois plus. Parce que deux ans après être arrivé ici, j'ai découvert le marché d'acheter et vendre. Parce qu'avant je me contentais de produire du riz.

Enquêteur – Pour manger ?

Valdemar – Pour manger ? Non, comprend moi. Je produisais pour manger, pour les besoins de la maison dirons-nous, et pour vendre. Mais seulement, un an et quelque après être arrivé ici, j'ai découvert une autre chose. Je vendais mon riz pour un type d'Altamira, mais j'achetais le riz de mon père, de mes frères, de mes voisins... Je regroupais tout cela, et je vendais trois ou quatre charges, j'ai déjà acheté dix charges ici. Mais en achetant aux autres. Alors je suis devenu un petit commerçant local (*atravessador*). J'ai beaucoup fait cela, et je le fais encore. Avec ça, je gagnais plus que ce que je produisais. Je vendais un peu plus cher, n'est-ce pas, et je gagnais par charge de riz une moyenne de R\$ 200². J'achetais le riz à dix, et je le vendais à douze. Ça aide ça, n'est-ce pas? J'ai beaucoup fait cela, beaucoup. Et c'est comme cela que j'ai réussi, plus ou moins, à avoir plus que mes propres frères, plus que les personnes qui sont arrivées en même temps que nous. Et puis je me suis mis à acheter des porcs et du bétail. Tu comprends ? J'achetais tout ici, et je vendais tout là-bas. Alors je suis devenu un petit homme de commerce. En 1986 j'ai été invité par le Mouvement social, par l'Église catholique. Et depuis, j'ai toujours été militant. Et je suis devenu *leader*. Parce que c'est comme quand vous êtes à l'école, au bureau, vous avez une formation sociale et politique et conjoncturelle, vous passez un moment d'apprentissage, n'est-ce pas ? Et là vous savez que tout ne s'apprend pas. Alors vous commencez à repasser aux autres ce que vous savez déjà, et vous commencez à être un *leader*. *Leader*, ça veut dire la personne qui est chauffeur de la voiture.

Cet extrait d'entretien permet de saisir l'intégralité du parcours de Valdemar, et surtout la manière qu'il a de parler de lui-même. Ce parcours apparaît comme classique des commerçants locaux (Picard, 1998) et d'un certain type de syndicaliste : il part avec sa famille pour l'Amazonie, commercialise les produits de sa parentèle, puis de ses voisins ; petit à petit, il se constitue un capital social qu'il peut utiliser dans le syndicat. Ce qu'il ne dit pas dans ce passage d'entretien, c'est qu'il a été élu en 1992 *vereador* (conseiller municipal), et qu'il a même assumé, suite à la démission du maire, la charge de maire. Ainsi, cet agriculteur, dont les relations de travail avec les membres de sa famille peuvent

2. Soit plus d'un salaire minimum et demi à l'époque de l'entretien, et beaucoup plus quelques années auparavant.

rappeler le « paternalisme familial », est un « paternaliste patronal » : il incarne la continuité qu'il peut y avoir entre les deux types de paternalismes.

Mais il reste différent des agriculteurs de type I non pas tant pour cette raison que par l'identité qu'il affirme. Déjà lorsqu'il parle de ses migrations pour le Pará, il dit qu'il est venu pour être un petit *fazendeiro* ; il ajoute qu'il est devenu *atravessador*, puis homme de commerce, puis militant et *leader* syndical. Valdemar ne s'identifie jamais aux agriculteurs : il se considère comme différent d'eux. C'est pour cela que ces agriculteurs sont des agriculteurs intermédiaires : ils sont entre différents types de paternalisme, et ils hésitent entre différents types d'identité sociale.

Les autres agriculteurs de ce type se reconnaissent aussi une identité non agricole ; très souvent, ce sont des agriculteurs qui ont réussi une certaine accumulation (par le bétail ou le cacao), et qui s'estiment différents des autres, petits *fazendeiros*, commerçants, etc. Dès lors, ces agriculteurs ne veulent pas que leurs enfants deviennent de « simples agriculteurs ». On peut voir cela avec un autre extrait de l'entretien de Valdemar :

Extrait d'entretien 23 : Les attentes d'un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire vis-à-vis de son fils (Valdemar, II)

Enquêteur – Et votre fils, qu'a-t-il appris à la Maison familiale rurale ?

Valdemar – Je pense qu'il a appris. Mais bon, il y a un truc, c'est son expression. Il a 16 ans, 18 ans, et il laisse beaucoup à désirer à cause des bêtises. C'est quelque chose qu'on ne voulait pas. En connaissance, avec l'âge qu'il a aujourd'hui... Moi à 22 ans, moi à 30 ans... J'ai 44 ans, je suis entré dans le Mouvement à trente ans... S'il sait se débrouiller avec ça, tu vois... S'il réussit à se débrouiller avec ça, à mon âge il sera docteur. Il a les moyens de progresser dans la vie, dans les Mouvements sociaux, et soit il progresse politiquement, ou syndicalement, ou bien il progresse dans son propre lot. Il va produire avec qualité. Ce n'est pas comme moi qui sais simplement produire le riz, le *feijão* ou le maïs dans le Maranhão. Il va avoir des connaissances d'agriculteur. Tout ce qu'il veut, l'agriculture permanente, le cacao, le poivre, il va avoir des connaissances. Donc s'il veut suivre une carrière politique, sociale, il la suit. S'il ne veut pas, alors il suit une carrière de producteur de qualité. À l'âge qu'il a, il a beaucoup de possibilité de s'améliorer. [...] Moi je veux voir mon fils dire : « Je suis un producteur. » Mais il ne suffit pas simplement d'être un producteur. Même si j'ai réussi à être *vereador* deux fois, être président du syndicat, président de la AUT, je n'ai jamais abandonné mon lot. Je m'en suis toujours occupé. Demain il va avoir beaucoup de connaissances sur l'agriculture, développer une bonne agriculture, être le principal représentant du syndicat. Parce que demain mes forces vont s'épuiser, et je vais vouloir repasser le mouvement à d'autres.

On le voit, Valdemar ne se reconnaît pas comme agriculteur ; mais ce n'est pas pour autant qu'il n'a pas d'attentes très précises pour son fils : si son fils reste dans l'agriculture, il ne doit pas être un simple agriculteur, mais un « producteur », et « de qualité » : cela doit le différencier des autres agriculteurs. La succession doit être assurée par ce fils, et les condamnations quand il ne fait pas ce que son père attend de lui sont nettement perceptibles. Il en va de même pour tous les entretiens de ce type : cela conduit à dire que ces agriculteurs continuent à avoir des attentes très précises pour leurs enfants, qui s'apparentent souvent à celles du paternalisme. Mais si les agriculteurs de ce type poussent leurs enfants à étudier, c'est que la condition paysanne ne leur convient pas. On ne peut dès lors pas parler de paternalistes paysans, mais de paternalistes à identité non agricole.

Paternalistes intermédiaires et discours de femmes d'agriculteurs

C'est une femme qui, dans son discours, synthétise le mieux les ambiguïtés des agriculteurs de ce type.

Extrait d'entretien 24 : Les agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire, tiraillés entre la volonté de voir leurs enfants étudier et celle de les garder proches d'eux (Cesalina)

Cesalina – Pour moi, c'est important que mes enfants sachent lire, n'est-ce pas, pour trouver un bon travail et ne pas être en train de travailler dur.

Enquêteur – Qu'est-ce qu'un bon travail ?

Cesalina – N'importe quoi, un emploi à la banque, dans un magasin, un travail de ce type. Pour qu'ils travaillent, pour qu'ils ne restent pas à mourir sous le soleil chaud en train de défricher la *juquirá*, pour qu'ils aient une vie meilleure.

Enquêteur – Vous ne voulez pas que vos enfants restent dans l'agriculture ?

Cesalina – Non, l'agriculture je ne veux pas et eux non plus ils ne veulent pas, ils trouvent cela mauvais d'être ici, ils sont ici parce qu'ils n'ont pas d'autre solution, pas d'emploi pour qu'ils puissent

vivre plus ou moins bien, pour ne pas simplement survivre... Mais s'ils avaient un emploi, alors ils ne seraient pas ici non, pas en train de travailler dans les champs.

Enquêteur – Et vous pensez que le travail en ville c'est mieux?

Cesalina – Pour moi ce n'est pas mieux non, pour moi ils ne quitteraient pas la maison, ils ne sortiraient pas de ma vue, pour moi je pourrais les voir tous les jours les uns à côté des autres. Je suis inquiète, si je pouvais, Xavier, ils ne quitteraient pas la maison, leur travail serait ici tous les jours et je les verrais le matin, le soir, à l'heure du dîner, pour moi ce serait ainsi.

Enquêteur – Vous dites qu'ils ne devraient pas travailler dans les champs, mais rester près de vous, c'est cela ?

Cesalina – En effet, s'ils étudient ils ne vont pas pouvoir rester près de moi, n'est-ce pas ? Mais il n'y a rien à faire, si je sais qu'ils étudient alors je suis heureuse, parce qu'ils étudient.

Cet entretien reprend les contradictions des agriculteurs de ce type : ceux-ci estiment que leurs enfants peuvent faire mieux que travailler dans les champs (pour Valdemar, c'est être agriculteur de qualité et syndicaliste ; pour Cesalina, c'est travailler en ville) ; mais le fait que les enfants étudient les éloigne souvent d'eux. S'ils sont prêts à accepter cet éloignement lorsque les enfants ont trouvé un emploi en rapport avec leur niveau d'étude, ils ne l'acceptent pas quand les enfants n'ont pas étudié. Ils veulent alors que leurs enfants reviennent ; mais ceux-ci s'y refusent souvent...

Le fait que ce discours apparaisse dans la bouche d'une femme est assez significatif de rapports internes au couple – et montre une des limites de notre travail. En effet, les attentes des pères de famille ne sont souvent pas les mêmes que celles des mères de famille : si nous avions rencontré l'époux de Dona Cesalina, celui-ci aurait sans doute tenu un discours caractéristique d'agriculteurs de type I. Mais il était très difficile de réaliser ce type d'entretiens de familles : en effet, nous étions la plupart du temps invité à faire nos entretiens auprès des hommes, reconnus comme les interlocuteurs normaux d'autres hommes. Dès lors, il devenait difficile, une fois l'entretien terminé, de demander à l'épouse son avis : cela serait revenu à douter de la parole du mari, ou au moins à dire qu'il s'agissait d'un simple point de vue. C'est pour cette raison que nous n'avons recueilli la parole de mères de famille que dans trois cas bien précis : lorsqu'il n'y avait, au moment où nous arrivions dans la famille, que la femme pour nous répondre (le mari étant aux champs ou en ville) ; lorsque nous interrogeons un couple et que l'épouse n'hésitait pas à faire entendre sa voix ; enfin lorsque, sous le conseil d'une fille qui voulait que l'on rencontre sa mère, nous venions interroger spécifiquement l'épouse – celle-ci (et son mari) ayant été avertis que seule la parole de la femme nous intéressait. C'est cette dernière situation qui s'est présentée avec Dona Cesalina ; mais dès lors, la situation inverse se créait, et il devenait difficile de rencontrer le mari.

À travers les entretiens que nous avons récoltés, les femmes semblent être plus sensibles à l'affirmation d'une identité non agricole, et pousser souvent plus que leurs maris leurs enfants à étudier. Cela peut conduire à avoir des couples dont le mari tient un discours de type I, et la femme un discours de type II ; donc à introduire une certaine confusion dans ce que font les enfants. C'est là une limite de notre travail, qui n'est finalement que la transposition de discours (associés à certaines localisations des enfants) en types sociaux.

Les agriculteurs de type III : les paysans communautaires

Les agriculteurs de type III sont eux dans une logique fondamentalement différente des agriculteurs des types I et II. En effet, si on retrouve bien les principales caractéristiques de l'idéal-type paysan, les relations de travail avec leurs enfants sont différentes. L'aide des enfants ou le type d'activité exercé est moins important que la proximité géographique et la possibilité d'une vie communautaire ; dans ce cas, le mécanisme de don de la terre est important non pas tant pour garder de la main-d'œuvre à proximité, mais pour garder sa famille proche de soi. C'est pour cette raison que nous avons choisi de nommer ces agriculteurs des paysans communautaires. Ce pléonasme distingue ces agriculteurs des agriculteurs de type paternaliste paysan en insistant sur la communauté que sont censés former les membres de ces familles, de même qu'il permet d'insister sur le système de places préassignées qui est censé régir leur fonctionnement.

L'éducation des célibataires : différences de genre, de famille et de position dans la famille

L'extrait d'entretien suivant reprend les principales caractéristiques de ces agriculteurs en ce qui concerne l'éducation des jeunes enfants :

Extrait d'entretien 25 : Un agriculteur de type paysan communautaire intéresse ses fils à la production (Mizraël, I)

Mizraël – On a aussi mis les fils à l'école, n'est-ce pas, mais ils ont un peu... une tête pas très bonne pour étudier... Alors ils ne sont restés à l'école que jusqu'à la fin du primaire, même pas. Ils voulaient aller travailler, travailler tout de suite, et puisqu'ils n'ont pas réussi à étudier ils sont allés aux champs. Pour travailler, au moins pour apprendre à travailler. Alors ils ont travaillé et on leur a donné des moyens, un peu de cacao à chacun d'entre eux, pour qu'ils s'intéressent aussi, et après je leur ai donné de la terre : « Vous pouvez planter, ce que vous plantez est à vous ». Alors ils ont planté, chacun son morceau de cacao, et ils ont même des métayers avec eux maintenant. Ils ont planté, ils s'en sont occupés et ils ont donné à un métayer. De cette manière, on a réussi à suivre la routine de la vie dans les champs.

Les études sont très importantes pour ces agriculteurs. Il faut cependant distinguer pour les études entre les garçons et les filles d'un côté, l'ensemble des enfants et les *çaçulas* de l'autre. Mizraël a trois enfants, dont deux garçons et une fille ; il apparaît que ce sont les garçons qui n'ont pas étudié, mais que la fille, elle, a pu étudier. Cela rappelle la tendance que nous avons évoquée plus haut à faire étudier principalement les filles.

Tableau 4
Études des filles de type III par rapport aux autres filles et par rapport aux garçons du même type

	Garçons de type III		Filles de type III		Filles d'autres types		Total	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
Primaire	19	54	12	48	68	70	80	66
Collège	14	43	8	32	20	21	28	23
Lycée	1	3	4	16	8	8	12	10
Université	0	0	1	4	1	1	2	2
Total	35	100	25	100	97	100	122	100

Ce tableau, même s'il est fondé sur un faible nombre de cas, montre que les filles de type III étudient proportionnellement plus que leurs frères, et qu'elles étudient aussi plus que les autres filles : le rapport aux études n'est pas le même selon le sexe des enfants. De même, un agriculteur nous a expliqué pourquoi son fils *çaçula* n'a pas étudié :

Extrait d'entretien 26 : Çaçulas et études chez les agriculteurs de type paysan communautaire (Devalino, III)

Enquêteur – Avec Paulo, ça a été ainsi... Il ne voulait pas étudier ?

Devalino – Non, il a étudié, mais il n'avait pas l'envie... il n'avait d'intérêt... Parce que s'il avait eu envie d'étudier, il n'aurait pas... voulu de lot, voulu travailler dans l'agriculture. Il aurait voulu étudier, il aurait voulu travailler juste ce qu'il faut pour payer la partie financière des études. Parce qu'avoir une bourse d'études, c'est difficile, il aurait dû payer avec les études parce que n'est pas gratuit les études, alors en travaillant on s'en occupait. Les parents s'en occupaient...

Enquêteur – Les parents s'en occupaient...

Devalino – Mais il n'a pas voulu continuer, il a étudié tant qu'il pensait en avoir besoin, le suffisant, il a étudié. Jusqu'à la fin du collège, par là.

Paulo, comme les enfants de Mizraël, n'avait pas envie d'étudier. Mais là, Devalino nous dit que s'il avait étudié, il n'aurait pas voulu de lot, dissimulant à peine le fait que cela l'arrange parce qu'il avait besoin de lui sur le lot. Ainsi, les enfants garçons du type III sont invités à étudier, mais sans plus. Une fois qu'ils ont fini leurs études (et avant leur mariage), ils travaillent dans une relation de quasi-égalité avec leur père :

Extrait d'entretien 27 : L'intéressement à la production des agriculteurs de type paysan communautaire (Mizraël, II)

Enquêteur – Donc vous leur avez donné de la terre. Vous leur avez donné une quantité définie, ou un morceau de la vôtre ?

Mizraël – Non, ils ont planté... et ils ont déboisé un morceau. J'ai donné un morceau de terre pour déboiser : déboise là, plante un morceau de cacao pour toi... Ils ont déboisé et planté, et il y a du cacao à eux, dont ils s'occupent.

Enquêteur – Alors le cacao est à eux ?

Mizraël – Oui, le cacao est à eux là où ils l'ont travaillé. Mais là où c'est moi qui ai planté, et qui m'en suis occupé, 60 % est à eux et 40 % à moi. C'est une chose que l'on a faite pour les influencer à travailler n'est-ce pas. Parce que si on ne l'avait pas fait, si on n'avait pas donné une chance aux fils, déjà qu'ils n'ont pas étudié ce qu'il fallait pour être une personne plus élevée... alors il faut leur donner une chance, pour qu'ils travaillent.

Ceux-ci ont des conditions très différentes de celles des autres jeunes puisqu'ils ne travaillent pas uniquement avec leurs parents, mais qu'ils ont un intéressement à la production : sur les terres du père, les enfants ont un statut meilleur que celui du métayer (ils ne donnent que 40 % à leur père), et surtout ils peuvent développer leurs propres cultures sur les terres qu'ils exploitent en propre (et garder 100 % de la production) ; la totalité des bénéfices est alors pour eux. Si les arguments employés rappellent ceux de José Goiano, les enfants de Mizraël ne travaillent plus avec leur père, mais travaillent entièrement pour eux.

Ce sont des formes de relation nettement plus contractualisées que celles des agriculteurs du type I, où l'on se contente d'évoquer un travail en commun avec un don de bétail. Ici, le travail en commun, « l'aide », se fait une partie du temps ; le reste du temps, les jeunes garçons, même célibataires, travaillent pour eux. Au moment du mariage, ils deviennent, pour une partie d'entre eux, complètement indépendants.

Le mariage, facteur de différenciation entre un travail contractuel et un travail en commun

Le mariage introduit progressivement une distinction entre les jeunes : progressivement puisque, comme nous l'avons vu, les jeunes (garçons) ont une indépendance acquise tôt, et que le mariage, comme dans le cas des enfants de Mizraël, peut ne pas changer les formes de travail avec les parents ; de même, certains jeunes mariés vont rester plusieurs années sur le lot de leurs parents jusqu'au moment où ils vont aller prendre une terre.

Mais cette situation intermédiaire se prolonge pour certains jeunes mariés, qui n'ont toujours pas, à 40 ans, quitté la terre de leurs parents. Et de fait, on constate que des familles d'agriculteurs issus du sud du pays ont toujours un ou deux enfants mariés qui vivent sur leur lot et travaillent avec eux. C'est le cas des enfants de Claudino :

Extrait d'entretien 28 : Les relations de travail de fils mariés et célibataires avec leur père de type paysan communautaire (Sylvano)

Enquêteur – Alors votre père, il avait quatre lots ?

Sylvano – Oui, il en avait cinq mais il a tout vendu. Il ne lui en reste que quatre.

Enquêteur – Qui vit avec lui dans le lot ?

Sylvano – Dans le lot, il y a trois frères. Deux célibataires et un marié qui y habitent.

Enquêteur – Et les célibataires, ils ont quels âges ?

Sylvano – Un a quarante ans, l'autre 31 ou 32... C'est le *caçula*.

Enquêteur – Et les deux vivent avec le père ?

Sylvano – Ils travaillent avec lui. L'autre aussi travaille avec lui. Il a son bétail là-bas.

Enquêteur : Le marié ?

Sylvano – Oui.

Enquêteur – Et les deux autres, ils sont employés, ou quelque chose comme cela ?

Sylvano – Non, ils travaillent avec le père, ils ont leur bétail, tout ensemble. Mélangé. Et ils travaillent. Ils ont du travail qu'ils font à leur propre compte, pour eux. Ils travaillent comme employés à faire des corrales. Ils font pour eux. Dans cette histoire, le père n'a rien à voir. Mais le reste, c'est tout avec le père. Ils avaient leur propre lot, mais ils ont vendu. Maintenant, ils travaillent ensemble.

Enquêteur – Et chacun a son propre bétail ?

Sylvano – Ces deux célibataires, oui, ils l'ont. Le marié aussi. C'est tout marqué, avec leur marque. Et le père, il a son bétail.

Deux célibataires (dont le *caçula*) vivent chez le père et travaillent une partie du temps avec lui ; et un fils marié est dans cette situation où il plante pour lui-même et aide de temps en temps son père. Ces formes de travail peuvent aller dans certaines familles jusqu'à une division de la production si la famille travaille ensemble. Cela permet d'assouplir la notion de dernier-né. Le dernier-né est souvent « socialement construit », comme dans le cas du droit d'aînesse en Béarn : « il apparaît que ce droit est attaché non point à une personne particulière, homme ou femme, premier ou second né, mais à une fonction socialement définie » (Bourdieu, 1962, p. 36). Cette fonction particulière, s'occuper des parents sur leur lot, échoie en priorité au dernier fils, mais peut fort bien s'appliquer à deux enfants. Par ailleurs, la présence d'un enfant marié sur le lot n'est pas antinomique.

Par contre, à même localisation, les relations de travail entre un enfant célibataire et un marié sont différentes : alors que le garçon marié ne semble aider son père que ponctuellement et avoir son propre bétail qu'il gère à part, les deux célibataires travaillent à la fois avec leur père et pour eux.

Avec les autres enfants, ceux qui sont partis dans leur propre lot, le travail familial se fait sous la forme d'échanges de jours de travail : un jeune ne travaille plus que ponctuellement avec son père lorsqu'il est marié. Et quand il travaille, cela prend la forme d'un échange de services : ils s'aident quand ils en ont besoin ; sinon, il n'y a pas d'échange. Même si les relations de travail peuvent apparaître relativement inégalitaires, elles sont incomparables avec le système paternaliste, où un fils donne la moitié de la production à son père.

Formes de travail avec les enfants (avant et après mariage) et emphase particulière donnée aux études pour les filles sont les principales différences entre les agriculteurs de ce type et ceux du type précédent : la proximité géographique est plus importante que le travail en commun. Les relations de travail dans ce type sont donc davantage fondées sur l'échange que sur le travail en commun ; la relation de travail est d'ordre plus contractuel, entre deux individus certes pas égaux mais placés dans un rapport de dépendance limité et exprimé. La forme de vie en commun de ces familles est fondée sur un contrat clairement exprimé, et accepté la plupart du temps par tous (sauf dans le cas du fils *caçula*) ; la communauté dont on parle est donc fondée en partie sur un système contractuel.

Typologie paysanne et stabilisation des fronts pionniers

Cette typologie a, bien entendu, des incidences spatiales. C'est ce que l'on peut visualiser avec la carte 6. Du même type que les cartes 4 et 5, cette nouvelle carte représente cette fois non seulement l'opposition agriculteur occasionnel-paysan, mais les différents types de paysans présents sur le front pionnier pour trois localités du front pionnier de la Transamazonienne, situées à l'ouest d'Altamira (*travessão* du kilomètre 100, Nord et Sud). Nous avons représenté les différents types de paysans par des dégradés de gris, et avons qualifié par différents types de flèches les relations de travail entre membres d'une famille. On notera que quand il n'y a pas de relation, c'est presque toujours parce que les enfants sont salariés sur la terre d'un autre agriculteur.

Cette zone a été plus privilégiée que la zone Est dans la mesure où l'État y a appuyé bien plus fortement l'agriculture familiale (la zone Est était initialement réservée à la grande propriété). Ce choix de l'État a été motivé par le fait que, dans les études préliminaires, il apparaissait que les sols étaient particulièrement bons dans cette zone – la *terra roxa*, sur laquelle les agriculteurs peuvent implanter du cacao et représentée sur la carte. On constate d'ailleurs sur la carte que la CEPLAC, entreprise publique brésilienne chargée de la promotion et de l'aide à la culture du cacao, a un centre d'expérimentation dans la zone. Enfin, le *travessão* est situé à dix kilomètres d'une petite ville, Medicilândia.

C'est donc une zone particulièrement favorisée que représente la carte 6, à la différence du *travessão* représenté sur les cartes 4 et 5. Quelques familles, une dizaine au maximum, structurent fortement l'espace de ces trois localités. On y constate une faible concentration foncière, qui, lorsqu'elle a lieu, se fait au profit d'une famille de colons qui s'est enrichie, et non d'un propriétaire absentéiste. On notera enfin la forte densité d'agriculteurs sur les sols les meilleurs.

En distinguant les agriculteurs en fonction de leur type, on confirme la faible proportion d'agriculteurs occasionnels : sur les 57 agriculteurs représentés, seuls dix d'entre eux appartiennent à ce type. Par ailleurs, on note qu'il y a de nombreux paysans communautaires (type III, 19 familles), en

particulier sur les sols les plus riches. Cela s'explique par le fait que ces agriculteurs, plus capitalisés que les autres, ont pu choisir les terres où ils se sont installés... Et ont donc choisi, quand ils le pouvaient, les sols les meilleurs. D'ailleurs, même si nous ne l'avons pas représenté sur les cartes 4 et 5, les paysans communautaires sont absents du *travessão* 332 Nord et, plus largement, de la zone de colonisation à l'est d'Altamira. La plupart de ces agriculteurs ont leurs enfants proches d'eux, et ces enfants sont rarement des salariés agricoles.

De même, la situation des familles de paysans paternalistes est assez conforme aux résultats présentés ci-dessus. Des familles ont réussi à installer leurs enfants à proximité, et entretiennent avec eux des relations de travail régulières, sous la forme de l'aide caractérisée plus haut. Quelques familles paysannes paternalistes n'ont pas réussi à maintenir ces relations de travail, leurs enfants se salariaient dans d'autres exploitations agricoles. Enfin, nous avons représenté sur cette carte un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire, qui vit en bordure de la route Transamazonienne et possède de nombreuses terres vers l'intérieur, sur lesquelles un seul de ses enfants est installé.

Cette carte permet d'approfondir et de confirmer le modèle d'avancée et de stabilisation des fronts pionniers mis en évidence plus haut, en montrant que les paysans communautaires sont présents sur les meilleures terres, et que certains paysans ne réussissent pas à maintenir leurs enfants proches d'eux. Mais d'une manière générale, cette carte tendrait à montrer qu'il n'y a pas de crise de reproduction de l'agriculture familiale dans la mesure où peu de situations de crise sont observables. Mais elle ne représente que les enfants stabilisés dans la même localité que leurs parents, et ne permet d'observer que de loin les relations de travail à l'intérieur des familles. Or cela mériterait d'être questionné de plus près.

*

* *

Ce chapitre a permis de proposer un modèle d'évolution des fronts pionniers fondé sur une mise en évidence des différentes logiques sociales de gestion du milieu. Deux types de logiques profondément différentes ont été identifiées : il s'agit, d'une part, des logiques des agriculteurs occasionnels, déterminées en grande partie par les opportunités ou les contraintes offertes par le milieu ; d'autre part de logiques de reproduction sociale de type paysan.

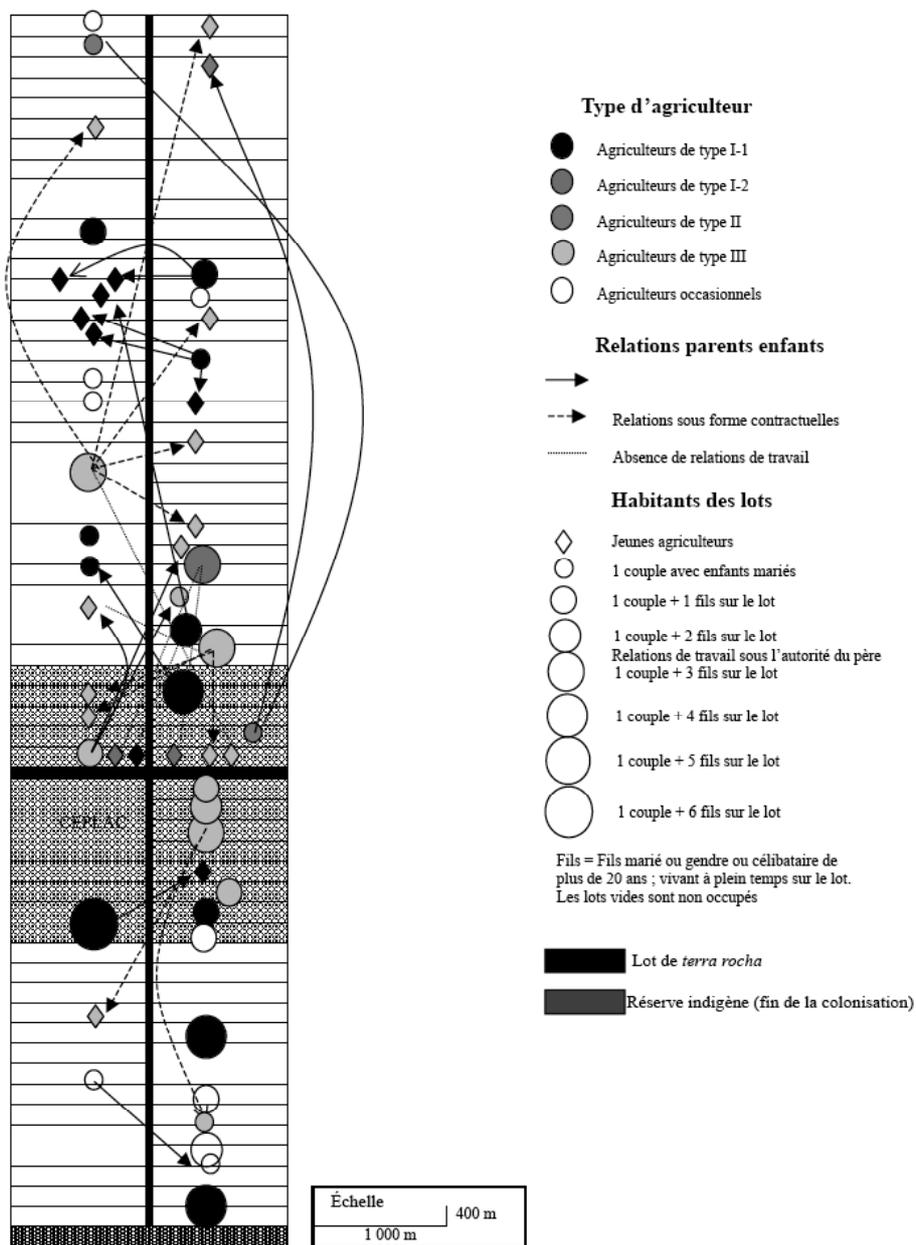
Nous avons surtout consacré notre analyse aux logiques paysannes. Ce travail se justifiait par le fait que, souvent, les modèles d'évolution des fronts pionniers ne prenaient en considération que les caractéristiques du milieu et non les logiques des paysans qui les exploitent. Dans ce cas, ils décrivaient surtout les comportements des agriculteurs occasionnels, censés répondre aux *stimuli* du milieu, et peu ceux des paysans. Or ceux-ci constituent, une fois que la première vague de colonisation est passée et lorsque de bonnes conditions sont réunies, la majorité des agriculteurs familiaux. Il y a là une diversité de l'agriculture familiale qui peut servir de fondement à des politiques de développement.

D'une manière générale, les paysans fonctionnent selon des logiques rattachables à l'idéal-type paysan, en particulier au niveau des liens entre famille et exploitation. La reproduction sociale des familles paysannes implique, le plus souvent, de migrer, c'est-à-dire de déplacer l'exploitation agricole. La migration paysanne apparaît donc, du point de vue de la famille, durable – même si elle implique une déforestation. D'où le fait que les migrations ont tendance à se faire de manière cyclique.

Évidemment, ce modèle général n'exclut pas le fait que les migrations peuvent avoir lieu à d'autres moments : lorsque la pression foncière exercée par les grands propriétaires est trop forte ; lorsqu'un agriculteur entre, de fait, en faillite et que la vente de sa terre est la seule solution pour rembourser des dettes ; ou lorsque des coups du sort les frappent. Mais ces accidents ne viennent que perturber le cycle général. Les paysans ont certaines logiques sociales fondamentales, logiques qui doivent pour se dérouler composer avec le milieu dans lequel elles se développent. Les contraintes ou les opportunités dressées par le milieu ne sont pas déterminantes, elles sont un élément de définition des pratiques paysannes.

Dès lors, et dans le cas des paysans uniquement, la stabilisation du front pionnier passe soit par une transformation radicale du milieu, soit par une modification du fonctionnement social. La

première modification est, nous l'avons vue dans le premier chapitre, lente à se mettre en place. La modification sociale est, en revanche, une hypothèse que font les acteurs du développement durable : une crise interviendrait entre parents et enfants. Mais le schéma ci-dessus suggère que des relations tendues avec les parents ne constituent pas forcément une crise : en effet, l'autonomisation des jeunes apparaît normale dans ce système et il peut être tout aussi normal que cette autonomisation fasse l'objet de tensions. On ne peut diagnostiquer une crise de l'agriculture familiale qu'à partir du moment où il y a une sortie radicale de ce système. De plus, cette crise doit être évaluée à partir des objectifs affichés par les paysans.



© X. Arnauld de Sartre, CNRS, et Monique Morales, IRSAM – Université de Pau, 2005

Carte 6

Plan des débuts des *travessões* 100 Nord et Sud

CHAPITRE III

JEUNESSE ET CRISE DE L'AGRICULTURE PAYSANNE

Il y aurait, dans le monde rural de la région Transamazonienne, une profonde crise sociale qui se manifesterait au moment du changement de génération et dont l'exode rural serait la principale manifestation. « Le monde rural est en train de perdre sa jeunesse », nous déclarait un responsable syndical. Quel que soit le contexte, deux interprétations de l'exode rural sont couramment apportées. L'exode rural pourrait être, pour reprendre les mots de P. Bourdieu, consécutif à « l'élargissement de l'espace social » des agriculteurs : leur confrontation avec la ville entraînerait une modification de la perception que les agriculteurs ont d'eux mêmes... et une crise de la société paysanne.

Mais cette vision est assez fortement critiquée : elle serait fondée, selon M. Gervais, M. Jollivet et Y. Tavernier sur une vision dichotomique du couple rural-urbain.

Les deux entités constitueraient deux systèmes concurrents, « deux mondes, deux civilisations. [...] Si l'un se développe au détriment de l'autre ou, à la rigueur, en entraînant l'autre dans son sillage, c'est par pur effet de domination, dû à sa faculté d'innover, opposée à la routine traditionnelle du monde rural. La ville est prométhéenne, d'elle part le changement. Quant à la campagne, au mieux, elle suit le mouvement, s'adapte, et si elle change, c'est en restant fidèle à ses traditions et en respectant leur logique propre. » [Gervais *et al.*, 1977, p. 12]

Selon eux, et c'est là l'hypothèse qui structure leur vision des rapports entre rural et urbain au cours du XX^e siècle en France, « l'agriculture et le monde rural évoluent en fait au gré de l'économie et de la société globale » (Gervais *et al.*, 1977, p. 15). C'est une façon différente de penser le changement dans le monde rural : cela revient à dire que « les évolutions des années 1960 auront été rendues possibles et nécessaires par les transformations internes de la famille, du village, des représentations collectives paysannes et des équilibres politiques durant la période précédente » (Gervais *et al.*, 1977, p. 16). Dans l'autre cas, il s'agit de considérer que « la perception sociale est toujours relationnelle et les changements de position tiennent autant aux transformations internes et substantielles de la condition qu'aux changements de perspective » (Champagne, 1986, p. 48). C'est au fond la conception même des paysans qui est en jeu dans ce débat : s'ils se contentent de subir des transformations qui les dépassent, on peut les considérer comme « une classe objet » (Bourdieu, 1977). Cette classe tendrait à se reproduire de manière mécanique, mécanique qui peut se casser lorsqu'elle est mise en concurrence. L'autre perspective conduit au contraire à faire des paysans une classe sujet de sa propre reproduction, qui construit ses propres stratégies de reproduction au gré des transformations qui affectent l'ensemble de la société.

Décider entre les deux positions revient à faire d'abord le point sur les pesanteurs qui touchent les jeunes, et voir s'ils réagissent tous de la même façon face à elles : si c'est le cas, alors il y a bien un changement qui s'applique de manière mécanique sur eux ; dans la négative, on peut estimer qu'ils choisissent leur propre voie. Nous avons déjà étudié en détail les déterminismes familiaux ; il faudra rapporter les jeunes par rapport à la typologie réalisée plus haut. De même, il faudra étudier comment ces derniers sont confrontés à la ville, et à d'autres éléments *a priori* structurants. Leurs réactions permettront de comprendre comment ils réagissent face aux attentes qui sont placées en eux.

Une situation statistiquement proche des attentes des parents

Construction d'une catégorie statistique de la jeunesse

Obtenir des données sur la situation des fils et filles d'agriculteurs est un travail peu aisé. Nous ne disposons en effet pas de données fiables sur la situation des jeunes agriculteurs : aucune enquête ne permettait de savoir exactement ce que faisaient les fils et filles d'agriculteurs de la Transamazonienne. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons au départ appliqué un questionnaire auprès de 86 familles du front pionnier, questionnaire qui devait nous permettre de caractériser les familles d'agriculteurs et d'obtenir des données statistiques sur leurs enfants. Cela nous

a permis d'obtenir des données sur 542 fils et filles de colons toujours en vie¹, soit une moyenne de 6,3 enfants par famille.

Pour chaque jeune, nous disposons de données reprenant : leur nom, sexe, date de naissance (et éventuellement de décès), la situation scolaire actuelle, le niveau d'étude maximum atteint, la situation familiale et la date de sortie du lot parental ; la localisation actuelle, les différentes activités exercées, sa situation foncière et les échanges de travail entretenus avec les parents. Si ces données permettent de se faire une idée de la situation des jeunes, nous avons vu que l'intérêt était de pouvoir comparer cette situation aux attentes des parents. Dès lors, nous avons essayé de transformer en indicateurs statistiques les attentes des parents par rapport à leurs enfants.

Le plus simple est sans conteste la proximité géographique des différents membres de la famille, que nous pouvons facilement estimer par les questionnaires. Cela se complique cependant dans le cas de migrants, qui ont pu avoir leurs enfants installés à côté d'eux un jour, puis qui sont partis vers une autre zone de colonisation. Comme les raisons menant au départ peuvent être très nombreuses, nous avons préféré mettre à part les enfants qui se sont détachés suite à des migrations des parents² : cela ramène à 519 le nombre de jeunes de l'échantillon.

À cette réserve près, on peut élaborer des catégories, en distinguant entre les jeunes en ville et ceux qui sont dans le monde rural. Pour ceux qui sont dans le monde rural, on distingue : les enfants qui vivent sur le même lot que leurs parents ; ceux qui sont sur un lot dont les parents sont propriétaires ; ceux qui vivent dans la même localité que leurs parents ; ceux qui vivent dans une localité voisine ; ceux qui vivent dans une localité de la région ; ceux qui sont partis dans une autre région. Pour ceux qui sont en ville, on distinguera entre trois types de ville : les villes proches de la localité des parents ; les petites capitales de la région, proche là encore des parents ; les autres villes du pays, principalement les capitales du Sud-Sud-est, du Nord et du Nordeste. Restent les jeunes « partis dans le monde », et dont les parents n'ont aucune nouvelle³ ; et ceux qui sont dans un *garimpo* (mine d'or).

Une fois ces distinctions géographiques opérées, on a pu s'attacher au deuxième critère, celui du statut du travail. Pour les jeunes restés dans le monde rural, il est relativement simple puisque les parents distinguent entre d'une part les propriétaires terriens, qui ont leur propre terre ou sont sur

1. Quatorze enfants, sur les 556 jeunes de l'échantillon, sont décédés après un an ; soit un taux de mortalité de 25 % (certaines familles étant cependant touchées plus que d'autres).

Trois grandes causes de mort précoce apparaissent : mortalité en couche (deux cas), par maladie (sept cas : paludisme ou maladies d'enfance mal traités, mauvais usage de médicament ou maladies inconnues) ou accidentelle (cinq cas : chute d'arbre, morsure de serpent, accident de la route).

2. 23 jeunes, issus de douze familles, n'ont pas suivi leur famille en Amazonie : ils représentent 3 % de notre échantillon, ce qui confirme le fait que les migrations sont dans leur très grande majorité familiales. Par ailleurs, seize de ces 23 jeunes sont des filles, ce qui là encore confirme bien que le père entreprend une migration pour donner de la terre à ses enfants garçons ; alors que les filles, elles, suivent leurs maris ou restent dans la région d'origine lorsqu'elles ont un bon emploi. Cette dernière situation se retrouve aussi chez les garçons restés dans la région d'origine, qui peuvent sinon être chez leurs beaux-parents.

3. Pour quelques jeunes de notre échantillon, les parents ont été bien en peine de nous expliquer ce qu'ils font : soit que ces jeunes vont d'emploi précaire en emploi précaire, et n'envoient que rarement des nouvelles à leurs parents (ce sont alors des *peões do trecho*) ; soit qu'ils sont partis après une dispute avec la famille. Le cas de Zélio peut nous aider à comprendre ces situations (Zélio, I) :

Enquêteur – Quand vous êtes rentrés chez vos parents pour la première fois [après avoir passé un temps dans un *garimpo*], c'était dans le but de rester ?

Zélio – Je suis rentré et j'allais rester. Mais je me suis séparé avec ma première femme, ça a été tous les problèmes, tout le monde a commencé à s'en mêler, le beau-père, etc. ; et comme j'avais ramené de l'argent du *garimpo* et que j'avais acheté ce lot, qui aujourd'hui appartient à mon beau-père... bon enfin, c'est resté comme cela. J'ai pris la décision, un jour, avec seulement les habits que je portais, de partir. Je n'ai rien pris de ce qui m'appartenait et je suis parti. J'ai tout laissé derrière moi. Je suis parti et je me suis mis en tête : « Il faut passer un moment hors d'ici »... Parce que si j'étais rentré au bout de deux ans, ça aurait été la même histoire. Alors au bout de cinq ans, je me suis dit : « Bon, maintenant ça doit être plus calme, personne ne m'embêtera plus. C'est bon, je peux rentrer ».

Pendant cinq années, les parents n'ont pas su ce qu'il faisait ; si on les avait rencontrés à cette époque, ils auraient dit que leur fils est « dans le monde ».

celles de leurs parents ou beaux-parents, et les non propriétaires. Parmi cette dernière catégorie, nous pouvons distinguer entre les métayers, les salariés agricoles à plein temps (qui sont souvent garçons vachers) et les *agregados* qui ne sont pas sur le lot d'un parent direct. Pour ceux qui sont en ville, la distinction est plus improbable. En effet, la profession donnée par les parents est très souvent approximative, voire exagérément flatteuse. Plus généralement, une distinction entre salarié et non salarié se révèle assez peu efficace, vu qu'un jeune peut être salarié dans de bonnes (infirmier, professeur ou mécanicien dans un grand garage) ou de moins bonnes (employé journalier) conditions, alors qu'un non salarié peut être dans le secteur informel (vente de biscuits) ou commerçant ayant pignon sur rue. Enfin, les données fournies par les parents ne sont pas toujours fiables, et nous avons souvent obtenu des informations contradictoires des voisins ou des personnes qui nous accompagnaient en enquête. Dès lors, nous n'avons pas pu construire, pour les jeunes partis en ville, de catégories précises.

Enfin, le travail avec les parents est plus difficile à traiter. Les situations de paternalisme familial sont très difficiles à prendre en compte statistiquement, parce qu'elles demandent des entretiens plus approfondis ; on peut juste les estimer par un questionnaire (en connaissant le nombre de jours de travail par exemple, la manière dont ils s'organisent). Pour ceux qui habitent près de chez leurs parents, nous avons alors opéré une distinction entre travail régulier et ponctuel ; de nombreuses variantes existent, mais impossibles à quantifier de manière systématique. À l'opposé, ceux qui vivent loin de leurs parents ne fournissent aucune aide directe, mais peuvent participer sous forme d'argent. Les jeunes qui sont dans une ville proche ou ceux qui sont dans des localités voisines ont des échanges avec leurs parents. Mais ceux-ci peuvent prendre des formes très variées : de l'aide financière directe à l'hébergement quand un membre de la famille va en ville, en passant par la participation ponctuelle aux travaux des champs, etc. Ces données sont difficiles à quantifier et non généralisées. On peut les présenter sous la forme d'aides ponctuelles, que l'on applique aux enfants qui sont dans les villes proches.

D'une manière générale, le travail avec les parents a été mal mesuré statistiquement : si on peut l'estimer, il faudra revenir sur quelques entretiens pour bien le prendre en compte. Nous avons cependant, malgré ces limites, construit sept catégories statistiques (figure 1).

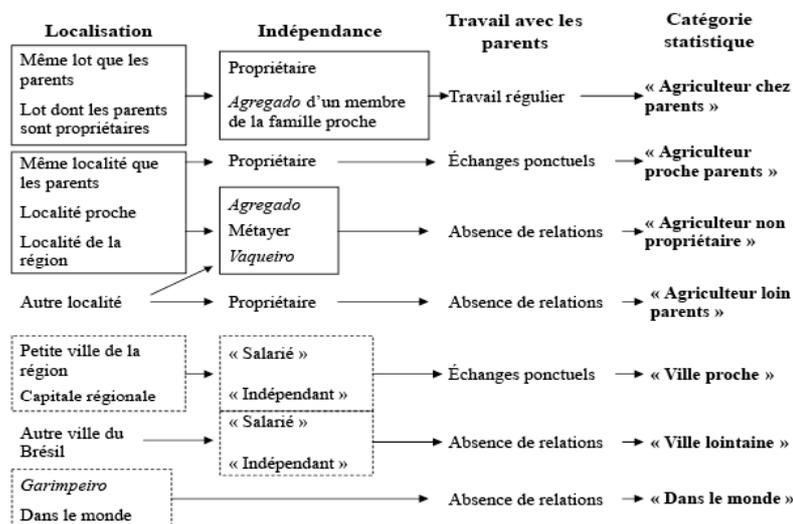


Figure 1

Catégories statistiques de la situation des jeunes

La construction de ces catégories s'est faite en partie par une agrégation de catégorie (marquée par des encadrés). Nous avons procédé à deux types d'agrégation : une agrégation « logique » (marquée par un encadré en ligne continue) et une agrégation « statistique », faite afin de pallier un manque de données ou d'obtenir des catégories de taille représentative (marquée par un encadré en lignes pointillées). Ce deuxième type d'agrégation pose évidemment problème : nous l'avons fait soit quand il nous semblait que cela ne changeait pas fondamentalement le type de relations aux parents, soit quand les données recueillies ne nous permettaient pas de faire mieux. Par ailleurs, nous devons

rajouter une différence très discriminante, qui s'applique surtout aux célibataires : la situation scolaire. Ceux qui étudient sont soit chez leurs parents (niveau scolaire jusqu'à la fin de l'école primaire), soit en ville (au-delà) : comme cette situation est dépendante de facteurs extérieurs au fonctionnement de la famille, nous ne la prendrons pas en compte.

Description globale de la situation des jeunes agriculteurs : un exode rural limité

Outre les situations dans lesquelles se rencontrent les jeunes, les différences selon le genre et la situation matrimoniale structurent les discours parentaux ; on peut donc utiliser aussi cette différence pour décrire la situation des jeunes agriculteurs.

Tableau 5
Situation globale des jeunes agriculteurs

	Filles						Garçons						Total	
	Célibataire			Mariée			Célibataire			Marié				
	Nb	%	Écart relatif	Nb	%	Écart relatif	Nb	%	Écart relatif	Nb	%	Écart relatif	Nb	%
Agriculteur chez parents	14	38	++	14	8	----	48	68	+++	54	32	0	130	29
Agriculteur proche parents	0	0		54	31	+++	0	0		34	20	0	88	19
Agriculteur loin parents	0	0		10	6	+	0	0		3	2	--	13	3
Agriculteur non propriétaire	3	8	---	30	17	0	8	11	-	24	14	0	65	14
Ville proche	16	43	++++	48	27	0	10	14	--	40	23	0	114	25
Ville lointaine	2	5	--	19	11	+	5	7	-	15	9	0	41	9
Monde	2	5		2	1		0	0		1	1		5	1
Total	37	100		177	100		71	100		171	100		456	100

Écart relatif = écart à la moyenne pondéré. Afin de simplifier la lecture, nous avons utilisé une simplification par seuil. Le seuil a été fixé à 15 % ; lorsqu'il n'a pas été franchi, nous notons 0. Puis, le nombre de signe équivaut au nombre de fois où le seuil a été franchi. Lorsque nous ne notons rien, c'est que le calcul n'était pas possible (effectif ou effectif théorique trop limité).

Ce tableau constitue une description statistique de la situation des fils et filles de colons (venus en Amazonie et qui n'étudient pas) à partir des catégories des parents. On y constate que, d'une manière générale, 65 % des enfants qui n'étudient pas se situent dans le monde rural, alors que 34 % sont en ville et 1 % dans le monde. On peut donc dire que l'agriculture est une destination privilégiée des jeunes, ce qui ne contredit pas les souhaits des parents. Par contre, cela remet en question l'idée d'une crise généralisée de l'agriculture familiale.

De même, la proximité des jeunes par rapport à la famille d'origine est flagrante : 48 % des jeunes sont à côté de leurs parents (même lot ou agriculteur proche parent) et, alors que le mariage est un moment où l'on se sépare des parents, 52 % des garçons mariés et 39 % des filles mariées sont proches des parents (même lot ou à proximité), alors que 32 % des garçons mariés et 8 % des filles mariées sont sur le même lot que leurs parents. Les écarts relatifs sont assez significatifs pour décrire la situation des filles, qui se trouvent géographiquement proches de chez leurs parents ; par contre, ils sont assez peu opératoires pour décrire la situation des garçons (à part qu'ils ne se situent pas loin de leurs parents ni « dans le monde ») : la localisation des garçons mariés semble, à la lecture des écarts à la moyenne pondérés, aléatoire.

Les célibataires, quant à eux, reproduisent les différences de genre : si la situation des célibataires prend les mêmes proportions de répartition rural-urbain que celles des mariés, les garçons restent dans leur très grande majorité chez leurs parents ou s'emploient comme salariés (mais ces cas-là sont inférieurs à ce que serait une répartition aléatoire, ce qui montre que ce n'est pas une destination privilégiée), alors que les filles célibataires ont plus tendance à aller dans une ville proche.

On peut donc dire que ce tableau confirme, dans une certaine mesure, les discours des parents sur leurs enfants : environ la moitié d'entre eux restent proches de leurs parents. Mais de nombreuses répartitions semblent aléatoires, en particulier celle des enfants mariés ; ce qui confirme le fait qu'on ne peut pas ériger de règles de la répartition des fils et filles de colons. C'est pour cette raison que nous avons, avec la typologie, mené des distinctions à l'intérieur de la jeunesse ; c'est leur opérationnalité que nous testons avec le tableau 6.

Tableau 6
Situation des jeunes agriculteurs selon le type de famille d'origine

	Type I-1			Type I-2			Type II			Type III			Agr. occasionnels			Total	
	Nb	%	Écart relatif	Nb	%	Écart relatif	Nb	%	Écart relatif	Nb	%	Écart relatif	Nb	%	Écart relatif	Nb	%
Agriculteur chez parents	17	27	+	7	16	-	8	19	-	17	29	++	3	10	---	52	29
Agriculteur proche parents	19	30	0	15	35	+	8	19	--	12	21	-	10	35	+	64	21
Agriculteur loin parents	4	6		2	5		2	5		2	3		0			10	3
Agriculteur non propriétaire	9	14	0	11	26	++ +++	4	9	--	6	10	-	3	10	-	33	13
Ville proche	9	14	--	6	14	--	15	35	+++	16	28	+	9	31	++	55	24
Ville lointaine	5	8	0	1	2	-----	5	12	++	5	9	0	4	14	++ ++	20	8
Monde	0			1	2											1	1
Total	63	100		43	100		43	100		58	100		29	100		236	100

D'une manière générale, le tableau 6 apparaît assez distinctif, confirmant le caractère opératoire de notre typologie (le test du khi-deux, avec tolérance de Fisher⁴, est significatif), et ceci bien que ce tableau ne distingue pas en fonction du sexe : on observe peu de répartitions aléatoires, et les répartitions correspondent bien à celles de la typologie⁵. On peut donc dire qu'environ 50 % des jeunes des types I et III ont tendance à se conformer aux attentes de leurs parents et à participer à la reproduction de l'agriculture familiale. Cela confirmerait que l'idée d'une crise de reproduction de l'agriculture familiale est largement infondée.

Il faut cependant être prudent avant d'affirmer cela : l'idée d'une crise est surtout avancée pour la nouvelle génération, celle des moins de 35 ans. Or, les données que nous présentons ici s'appliquent à tous les jeunes, y compris les célibataires et ceux qui ont plus de 35 ans ; ceux-là pourraient, statistiquement parlant, masquer les plus jeunes ; alors que les célibataires gonfleraient les effectifs des jeunes chez les parents. Nous allons donc traiter uniquement les jeunes agriculteurs mariés (ce qui ramène l'échantillon à 348 cas) et mener une distinction en fonction de l'âge (tableau 7).

4. En excluant les situations « dans le monde » et « agriculteur loin parents ».

5. Si les jeunes de type I-1 ont tendance à se répartir aléatoirement entre le lot de leurs parents et les lots proches, cela est dû au fait que garçons et filles sont considérés dans cet échantillon ; et que les garçons sont chez leurs parents, les filles à proximité de leurs parents ; ce qui tend à rendre aléatoires les répartitions.

Tableau 7
Situations des fils et filles de colons mariés selon leur âge

	16-20 ans			21-25 ans			26-30 ans			31-35 ans			36-40 ans			+ 40 ans			Total	
	Nb	%	Écart relatif	Nb	%	Écart relatif	Nb	%												
Agriculteur chez parents	4	31		12	20	0	25	26	++	13	18	0	13	19	0	1	3	----	68	20
Agriculteur proche parents	4	31		17	29	+	19	20	--	13	18	--	19	28	0	16	43	++ ++	88	25
Agriculteur loin parents	0	0		3	5		5	5		2	3		3	4		0	0		13	4
Agriculteur non propriétaire	5	38		11	19	+	10	10	--	14	19	+	9	13	-	5	14	0	54	16
Ville proche	0	0		14	24	0	27	28	0	21	29	0	18	26	0	8	22	-	88	25
Ville lointaine	0	0		1	2		9	9	0	10	14	++	7	10	0	7	19	++ +++	34	10
Monde	0	0		1	2		2	2		0	0		0	0		0	0		3	1
Total	13	100		59	100		97	100		73	100		69	100		37	100		348	100

Les proportions de jeunes présents chez leurs parents et ceux qui en sont proches évoluent de manière opposée : les jeunes présents chez leurs parents sont de moins en moins nombreux, alors que ceux qui en sont proches sont de plus en plus nombreux. Mais si ce résultat paraît évident, les proportions, elles, le sont moins : c'est, en effet, à quarante ans que le nombre d'agriculteurs présents chez leurs parents diminue très fortement, alors que le nombre de ceux qui sont proches semble compenser cette évolution. Un effet de contexte peut expliquer ce résultat : les jeunes âgés de plus de 40 ans sont souvent arrivés en Amazonie déjà mariés, et ont profité de la migration pour acquérir une terre ; alors que les autres, si leurs parents n'ont pas fait d'anticipation foncière, se trouvent dans une situation foncière fermée, et sont obligés de rester chez leurs parents. Mais si on excepte les jeunes de plus de 40 ans, on constate non seulement que les jeunes qui travaillent avec leurs parents sont nombreux et de tous âges, mais aussi qu'ils acquièrent leur indépendance assez tardivement.

Cela confirme le fait que la migration est le seul moyen pour les jeunes d'obtenir de la terre, tout en perpétuant des liens paysans. Dès lors, un des moyens de refuser ces liens est de partir vers la ville ou d'aller sur la terre d'un autre, voie que semblent choisir les jeunes de la tranche d'âge 31-35 ans. On sait qu'ils sont, en l'absence de migration (ce qui est souvent leur cas, puisque nous les avons rencontrés dans une zone de colonisation ancienne), dans une situation foncière fermée (ils sont sous-représentés dans les catégories de propriétaires terriens). Pour eux, l'alternative varie entre le travail chez leurs parents, l'agriculture sans être propriétaire ou la ville : or, on constate qu'ils ont tendance à privilégier ces deux solutions, puisqu'ils sont surreprésentés dans ces catégories. Par contre, les jeunes de tranches d'âge inférieures ont choisi de rester avec les parents : ils ne sont pas encore autonomisés, et la question de leur futur se pose encore.

Aller sur la terre d'un autre est non seulement un des moyens d'acquérir de la terre lorsque les parents ne peuvent pas la donner, mais aussi d'aller quelque part lorsque les jeunes ne veulent pas travailler sur la terre des parents : cela permet d'accumuler un capital pour acheter de la terre. Mais on ne constate pas, sur les courbes, des évolutions nettes dans le nombre d'agriculteurs non propriétaires (sauf pour la tranche d'âge 31-35 ans), et leur nombre reste élevé pour les jeunes de plus de quarante ans ; ce qui montre que c'est un moyen d'ascension sociale qui marche assez mal, et qu'une partie importante des agriculteurs non propriétaires est appelée à le rester. Il s'agit donc dans ce cas d'une non reproduction de la situation d'agriculteur indépendant.

On constate par ailleurs que le nombre de jeunes en ville évolue de la manière suivante : 25 % des jeunes de la tranche d'âge 21-25 ans sont en ville ; puis, ce taux va augmenter brutalement pour les 26-30 ans (35 %), connaît un pic pour les 31-35 ans (41 %), puis diminue pour se stabiliser autour de

36 %. Le départ en ville se décide donc après 25 ans ; mais les départs en ville semblent définitifs (pas de retour massif vers la campagne si on analyse selon un individu théorique), et pas particulièrement importants pour les tranches d'âge les plus jeunes. Par contre, cela confirme la tendance des jeunes de 31 à 35 ans à s'éloigner de leurs parents.

Ces résultats confirment ce que montraient les tendances générales et les approches par typologie, à savoir que l'on n'observe pas par la statistique une crise de la jeunesse qui agirait sur une catégorie particulière de jeunes ; et qui laisserait prévoir un exode rural. On assiste certes à un phénomène différencié pour les jeunes de la tranche d'âge 31-35 ans, mais le phénomène ne se confirme pas avec les tranches d'âge les plus jeunes. Deux explications sont possibles : soit il s'agit d'une situation conjoncturelle, telle que la crise économique qui frappait la région au moment où ils étaient en âge de décider de leur futur ; soit cette tranche d'âge correspond à celle où un jeune acquiert son indépendance.

D'une manière générale, la moitié des jeunes (hors type II) réalise les souhaits de leurs parents ; alors que l'autre moitié se trouve dans des situations qui n'apparaissent pas, dans les discours des parents, souhaitées. L'existence d'une crise générale de l'agriculture familiale ne peut donc être confirmée, même si des comportements apparaissent bien dévier de la norme exposée dans le chapitre II. Mais les données analysées ici ne permettent pas, rappelons-le, des conclusions définitives : l'aide aux parents, critère essentiel chez bien des agriculteurs, est en effet mal décrite dans les cas d'agriculteurs qui sont en dehors du lot parental. Mais on peut tout de même essayer d'expliquer les localisations rencontrées, et les facteurs qui font que, dans la limite des données que nous analysons, les jeunes reproduisent ou non les volontés parentales.

L'impossible modélisation du comportement des jeunes agriculteurs

Le débat présenté en introduction sur les causes d'éventuelles crises peut se traduire par deux hypothèses explicatives : si les jeunes réagissent par rapport à leur milieu, alors leurs comportements seraient massifs et modélisables. Sinon, la diversité des situations interdirait une telle modélisation. Nous venons de voir qu'on n'observait pas de phénomène massif ; mais cela peut être dû au fait que les jeunes en crise sont placés dans des situations différentes des autres ; leurs comportements pourraient en tout cas être modélisables. C'est pour cette raison que nous avons mené une analyse de régression multiple dont l'objectif est d'évaluer le degré de dépendance entre une variable dépendante et un ensemble d'autres variables indépendantes. La variable dépendante est une des variables de localisation que nous avons distinguées dans la partie précédente. Les variables indépendantes sont des groupes de facteurs qui, par hypothèse, peuvent « expliquer » les variations de la variable dépendante.

Quinze facteurs peuvent, selon la littérature scientifique (en particulier, Léna et Maciel da Silveira 1993 ; De Reynal *et al.* 1997 ; Laurian *et al.* 1998), influencer sur la localisation des jeunes agriculteurs – facteurs que Laurian *et al.* classent en deux groupes : un niveau individuel et un niveau familial. À ce dernier niveau, on trouve des facteurs tels que la localisation du lot familial (municipe d'origine, localisation du lot par rapport à la route principale et aux villes), le passé des familles (région d'origine, nombre de migrations, date d'arrivée dans la région), les caractéristiques économiques du lot (situation économique de la famille, type d'agriculteur) et le nombre d'enfants dans la famille. Au niveau des facteurs individuels, on retrouve des facteurs tels que l'âge, l'âge d'arrivée dans la région, le genre, la situation matrimoniale, la position dans la famille (premier ou dernier-né des garçons), et le niveau scolaire.

Dans la mesure où la plupart de ces groupes de facteurs sont qualitatifs (ou pouvant être regroupés en classes), c'est une régression logistique qu'il faut effectuer. Cela impose, premièrement, d'analyser chaque localisation de manière isolée, pour voir l'apparition ou non du phénomène. Ainsi peut-on étudier si les fils se localisent en ville ou à la campagne, et pour ceux qui sont à la campagne sur le lot des parents ou ailleurs, etc. Celle-ci sélectionne dans les groupes de facteurs proposés à l'analyse ceux qui sont considérés comme variants avec la donnée dépendante, et propose pour chacun des facteurs une estimation de la probabilité d'apparition de l'événement étudié. Nous avons mené les analyses pour l'ensemble des fils de colons de l'échantillon (515 cas), pour les jeunes de moins de 36 ans qui n'étudient pas (356 cas) et pour les jeunes mariés de moins de 36 ans (258 cas). De ce fait, la variation due à l'âge est minimisée ; la situation scolaire et matrimoniale disparaît de l'analyse. Les analyses de

toutes les localisations sur la population des deux premières catégories (échantillon total et 35 ans qui n'étudient pas) font apparaître, sans surprise, que l'âge, la situation scolaire (si un jeune étudie ou pas) et la situation matrimoniale sont essentiels pour expliquer les localisations. Pour cette raison, nous ne présentons ici que les localisations des jeunes mariés de moins de 36 ans qui n'étudient plus.

Aucune des analyses de régression logistique réalisée n'a permis de formuler un modèle des comportements : les indices de conformité du modèle ne sont pas significatifs, et les représentations graphiques montrent une grande dispersion de la population de l'échantillon. Par contre, l'analyse a permis de distinguer, par méthode rétrograde et progressive, des facteurs qui sont corrélés aux différentes situations des jeunes (tableau 8). Ces facteurs, s'ils ne permettent pas d'expliquer l'ensemble des localisations des jeunes, restent importants pour les comprendre.

Tableau 8
Facteurs expliquant les migrations des jeunes agriculteurs

Localisation ville-campagne			Localisation à l'intérieur du monde rural		
Groupe de facteurs	Facteurs	Poids relatif	Groupe de facteurs	Facteurs	Poids relatif
Région d'origine	<i>Sud et Sudeste</i>	0,445	Situation économique	<i>Pauvre</i>	0,484
	<i>Nordeste</i>	0,664		<i>Difficile</i>	0,305
	<i>Front pionnier</i>	0,378		<i>Moyen</i>	0,424
		<i>Aisé</i>		0,815	
Niveau d'étude atteint	<i>Non scolarisé</i>	1 (théorique)	Type d'agriculture pratiqué	<i>Diversifié</i>	0,645
	<i>Primaire</i>	0,615		<i>Annuelles</i>	0,515
	<i>Collège</i>	0,336		<i>Bétail</i>	0,411
	<i>Lycée</i>	0,261		<i>Permanentes</i>	1 (théorique)
<i>Université</i>	0 (théorique)	<i>Métayer</i>		0,097	
			Région d'origine	<i>Sud et Sudeste</i>	0,618
				<i>Nordeste</i>	0,393
				<i>Front pionnier</i>	0,571

Poids relatif : probabilité qu'à la situation testée d'apparaître (0,5 = dispersion aléatoire ; 0 = probabilité nulle ; 1 = probabilité certaine). « Théorique signifie » que les facteurs n'ont pas été analysés car il n'y avait pas de variation.

Deux types de facteurs ont été retenus : les facteurs de type agro-économique (situation économique et type d'agriculteur), et d'autres tenant à l'histoire des individus (niveau d'étude) ou des familles (origine géographique). Les autres facteurs n'ont pas été retenus⁶.

Il y a, fort logiquement, covariation du niveau d'étude et de la localisation. Plus un jeune étudie, plus il a de chances de sortir de l'agriculture : les cas extrêmes des non alphabétisés et de ceux qui ont intégré l'Université montrent bien la relation entre études et sortie de l'agriculture. Un résultat plus étonnant est celui de l'origine géographique de la famille. On peut expliquer cette covariance par le fait que les agriculteurs du Sud du Brésil ont, comme le montre Anne Le Borgne-David (1998), une tendance à préférer un emploi salarié à une difficile situation d'agriculteur. Il semble que les

6. Un test khi-deux appliqué à chacune de ces situations ne s'est jamais révélé significatif. Les facteurs tenant à la localisation du lot des parents n'ont pas été retenus (mais l'échantillon ne comporte que peu de cas de jeunes issus des fonds de *travessões* ou de zones périurbaines). Le municipale d'origine apparaît lui aussi peu important, en dehors des zones de cacao. L'histoire migratoire des familles (nombre de migrations) et leur temps de présence en Amazonie (avec peu de familles arrivées récemment dans l'échantillon) n'ont pas non plus été retenus dans l'analyse. De même, le nombre d'enfants dans la famille est peu discriminant, ainsi que la taille de la propriété parentale (cette dernière donnée variant toutefois peu dans l'échantillon).

Nordestinos aient un comportement comparable. Par contre, les *Maranhenses* et les agriculteurs issus du Centre du pays tendent à rester plus dans l'agriculture : cela a sans doute à voir avec le fait que ces familles (au moins celles de l'échantillon) ont une forte tradition migratoire et agricole. On ne peut cependant guère, à ce niveau de l'analyse, expliquer ces phénomènes plus en détail.

La localisation à l'intérieur du monde rural entre le même *travessão* et un autre *travessão*⁷ (échantillon de 168 jeunes mariés de moins de 35 ans) fait apparaître comme significatif le niveau économique des familles⁸, le type d'agriculteur⁹ et le nombre de migrations de la famille.

Une famille riche va avoir tendance à installer ses enfants à proximité ; pour une famille pauvre, la répartition est quasiment aléatoire, et demande à être expliquée. Pour une famille en situation difficile ou moyenne, la tendance des enfants semble être plus à la sortie du *travessão* que pour les autres familles. Ces résultats se retrouvent en partie dans la catégorie type d'agriculteur, où ceux qui ont le plus de cultures pérennes sont aussi les plus riches : la tendance est donc à rester. Les métayers, sans terre, voient eux partir tous leurs enfants vers d'autres localités. Ceux qui font en priorité du bétail ont tendance à voir leurs enfants sortir du *travessão* (l'élevage demande des surfaces importantes), alors que la tendance est plutôt, pour les autres, à conserver les enfants proches.

Même si aucune tendance générale ne se distingue, l'analyse de régression multiple présente deux types de résultats : des groupes de facteurs assez évidents (âge, sexe, situation scolaire) sont retenus ; alors que le résultat sur le type de famille confirme la typologie présentée au chapitre précédent. En effet, ces données montrent bien que la situation économique et le type d'agriculture pratiqué par les parents influent pour une partie importante sur la localisation dans le monde rural. Mais ces facteurs ne permettent pas d'expliquer les départs du monde rural : ils semblent plus être des facteurs facilitant que déterminant les localisations des jeunes qui restent dans le monde rural.

Par contre, on peut supposer qu'une différence de localisation entre la ville et la campagne est plus à même d'expliquer ces situations ; c'est ce que permettent de voir les facteurs socio-culturels tels que l'origine géographique des familles et le niveau d'étude atteint par les jeunes. L'origine géographique des colons est très étroitement liée à la typologie que nous avons réalisée : les agriculteurs issus des fronts pionniers du Nord renvoient aux types I et II, alors que ceux du Nordeste côtier¹⁰ renvoient souvent (mais pas toujours) aux agriculteurs occasionnels et ceux du Sud au type III. Ces analyses montrent que les agriculteurs issus d'autres fronts pionniers ont plus tendance à rester dans le monde rural que les autres agriculteurs, et qu'ils réussissent d'ailleurs à devenir propriétaires proches de leurs parents ; cela peut confirmer le fait que les migrations vers un nouveau front pionnier sont souvent un moyen pour les parents de fournir de la terre à leurs enfants. Cela semble réussi, puisqu'une analyse par pourcentage montre que, dans ce cas, les agriculteurs ne se retrouvent pas en ville ou dépendants d'un patron, comme le veulent leurs parents (12 % des fils d'agriculteurs venus d'autres fronts pionniers du Nord sont employés sur des lots qui ne sont pas les leurs, ce qui correspond au taux le moins élevé de tous les types). La répartition de ce type d'agriculteur paraît sans

7. La localisation à l'intérieur d'un même *travessão* fait, comme nous l'avons vu dans la partie précédente, apparaître une différence de genre uniquement. Par ailleurs, nous ne disposons pas d'un nombre de cas suffisant pour une localisation dans une autre zone rurale.

8. Nous avons évalué la situation économique des familles de la façon suivante : pour une famille de six à huit personnes (la moyenne dans la région), est considérée comme pauvre une famille d'agriculteur qui n'a pas de lot propre, ou qui a moins de trente têtes de bétail et aucun pied de culture pérenne et qui est obligé de vendre régulièrement de la force de travail. Ensuite, un agriculteur qui a entre 31 et 50 têtes de bétail et ne vend sa force de travail qu'occasionnellement est considéré en situation difficile. En situation moyenne, un agriculteur qui ne vend jamais de force de travail, en contracte et possède de 51 à 100 têtes de bétail ou mois de 10 000 pieds de cacao est considéré dans une situation moyenne. Qui possède plus de 100 têtes de bétail ou 10 000 pieds de cacao est considéré comme riche.

9. Nous avons distingué entre : métayer, plantant uniquement des cultures annuelles, agriculteur diversifié, agriculteur à dominante élevage et planteur de cultures pérennes. Ces catégories reprennent en partie les précédentes.

10. Il s'agit d'agriculteurs qui proviennent d'États majoritairement situés en bord de mer, ou de régions côtières dans des États qui, comme la Bahia, ont à la fois une grande façade maritime et une grande pénétration à l'intérieur des terres.

doute la plus proche de l'idéal-type paternaliste paysan, confirmant notre typologie plus qu'apportant des données nouvelles.

D'autres agriculteurs fonctionnent de manière différente : les agriculteurs issus du Nordeste côtier, plus urbanisés (de fait, ces agriculteurs-là ont souvent passé un moment en ville), ont une forte tendance à être agriculteurs non propriétaires ou, bien que moins nettement, en ville. De même, la localisation sur le même lot que les parents est très rare : cela rattache ces agriculteurs aux comportements typiques des agriculteurs occasionnels, à condition que l'exercice de l'agriculture comme non propriétaire soit, dans leur cas, choisi. Les agriculteurs issus du Nordeste intérieur ont des répartitions plus aléatoires, mais qui tendent à les conduire loin de leurs parents, que ce soit en ville ou dans un lot éloigné. Quant aux agriculteurs issus du Sud et du Sudeste, leurs enfants se localisent préférentiellement sur le lot de leurs parents, en ville, et, dans une proportion non négligeable, comme agriculteurs non propriétaires (nous reviendrons plus loin sur ce point). Cette donnée ne ferait finalement que confirmer notre typologie : comparer les jeunes entre eux doit être fait sur cette base.

Un fait reste mal analysé par la statistique : le départ en ville de jeunes issus des types I et III, alors que ceux-ci étaient destinés à rester dans le monde rural.

Passage en ville et crise de l'agriculture familiale

On peut essayer, dans cette partie, de comprendre comment le passage en ville agit sur les jeunes. Pour cela, nous avons utilisé des entretiens biographiques ; la nature de ce matériau nécessite une mise au point préalable sur la manière dont nous l'avons récolté et analysé.

Du questionnaire à l'entretien biographique

L'entretien biographique, évidemment, ne décrit pas la réalité d'une situation vécue, mais la manière dont celle-ci est mise en scène pour un enquêteur. Cependant, cette « mise en sens » n'est pas parfaitement contingente à la situation d'énonciation. Mais comprendre la cohérence d'un itinéraire requiert certains préalables dans l'analyse, dont celui de replacer les jeunes par rapport aux mêmes « espaces des possibles », c'est-à-dire de comparer des jeunes issus de familles de mêmes types et aux revenus comparables.

Nous venons de montrer que tous les jeunes ne réagissent pas de la même façon face aux différentes possibilités qui s'offrent à eux. Suivant la manière dont ont été vécues les différentes étapes de la biographie, différentes options peuvent être prises par les jeunes. C'est de ces options que les entretiens biographiques doivent permettre de rendre compte. Certes, la manière dont une situation est vécue est certes rapportée *a posteriori*, mais elle peut, à condition d'être soumise à une analyse de discours rigoureuse, expliquer une situation passée à partir de la recherche d'une rationalité organisant non seulement le discours, mais aussi la biographie de la personne rencontrée. Tout l'enjeu réside donc dans la mise en évidence du sens donné à ces logiques. Max Weber distingue plusieurs types de rationalités (ou logiques) : une rationalité en finalité, qui vise à l'organisation de moyens en vue d'une fin ; une rationalité en valeur, qui justifie l'action rationnelle par des valeurs ; une rationalité traditionnelle, qui consiste en la reproduction d'une « tradition » ; et une rationalité émotionnelle. Mettre en évidence ces logiques permet de comprendre comment les jeunes ont agi.

Ces présupposés expliquent la manière dont ont été réalisés et analysés les entretiens. Afin de pouvoir comparer les jeunes avec des univers de possibles qui s'offrent à eux, nous avons toujours essayé de mettre en rapport les entretiens avec les types de familles dont ils sont issus. Nous avons donc rencontré des jeunes issus de chaque type d'agriculteur identifié ci-dessus, jeunes issus pour moitié de familles avec lesquelles nous avons déjà réalisé des entretiens. Cela permettait de replacer les jeunes par rapport aux attentes de leurs parents, de les comparer directement à ces derniers.

Dans tous les cas, nous avons constitué notre échantillon en rencontrant des jeunes se trouvant dans les différentes situations décrites statistiquement : nous avons donc rencontré des jeunes mariés et célibataires ; filles, garçons et *caçulas* ; qui sont soit chez leurs parents, soit proches d'eux, soit salariés agricoles, soit en ville ; nous avons par ailleurs rencontré un jeune dans le monde et trois jeunes présents en zone rurale loin de leurs parents. Nous n'avons pas tenté de faire un échantillon dont le nombre de jeunes rencontrés serait proportionnel au nombre de cas statistiques, mais plutôt

d'avoir pour chaque catégorie essentielle un nombre d'entretiens suffisant pour comprendre une catégorie de jeunes. Il fallait en plus que chaque type de famille soit correctement représenté. Il n'a, bien entendu, pas été possible de constituer un échantillon parfait. Nous avons au total réalisé 58 entretiens avec des jeunes agriculteurs, qui se répartissent de la manière suivante :

Tableau 9
Échantillon des entretiens avec les jeunes

		Homme			Femmes			Total
		Marié	Céli- bataire	Total	Mariée	Céli- bataire	Total	
Type I	Agr. chez parents	6	8	14	2	3	5	19
	Agr. proche parents	5	1	6	4		4	10
	Agr. loin parents	1		1				1
	Agr. non propriétaire	1		1				1
	Ville proche			0				0
Type II	Agr. chez parents		1	1				1
	Agr. proche parents				1		1	1
	Agr. loin parents							0
	Agr. non propriétaire							0
	Ville proche	1		1	2		2	3
Type III	Agr. chez parents	2	1	3		2	2	5
	Agr. proche parents	4		4				4
	Agr. loin parents							0
	Agr. non propriétaire	2		2				2
	Ville proche			0	1		1	1
Agr. occasionnel	Agr. chez parents		1	1				1
	Agr. proche parents	4		4				4
	Agr. loin parents	2	1	3				3
	Agr. non propriétaire							0
	Ville proche				1		1	1
	Dans le monde		1	1			0	1
Total		28	14	42	11	5	16	58

Cet échantillonnage comporte bien des imperfections. Les lacunes portent sur plusieurs catégories. La première tient au type de famille : les jeunes issus de familles de type II (et, dans une moindre mesure, les agriculteurs occasionnels) sont largement sous-représentés, ce qui s'explique d'une part par le fait qu'ils sont souvent éparpillés (en particulier, les enfants de type II vivent en ville), d'autre part que ces familles sont moins nombreuses. Les jeunes présents en ville sont largement sous-représentés dans notre échantillon. Cela s'explique en grande partie par l'objet de notre recherche, qui reste centré sur les fils d'agriculteurs présents dans le monde rural (une autre thèse menée dans la même région, celle de L. Granchamp-Florentino, 2001, ayant elle porté sur ceux qui sont présents en ville) ; dès lors, les jeunes présents en ville ne constituent qu'une catégorie d'appoint, servant à compléter nos données. Mais même ainsi, cette catégorie reste trop peu importante compte tenu des évolutions de notre sujet ; et les conclusions que nous apportons sur les départs en ville portent les marques de ce vide. Par contre, de nombreux jeunes actuellement dans le monde rural sont passés par la ville, et leurs discours peuvent être intéressants.

Ensuite, les filles sont également sous-représentées dans notre échantillon. Cela s'explique certes par le fait que notre propos principal concernait les jeunes agriculteurs : le cas des jeunes filles est bien entendu essentiel pour cela, mais il n'était pas au centre du travail ; elles constituaient, comme les jeunes en ville, une catégorie d'appoint. Mais lorsque, étonné par leur situation, nous avons décidé d'élargir notre échantillon, nous nous sommes heurté à un problème lors de la récolte des données : quatre jeunes filles interrogées (soit presque un quart) ont pleuré au cours de leur entretien ; démuni face à leur détresse (dont nous parlerons au chapitre suivant), nous avons préféré, puisque nous ne disposions pas de dispositif social d'appui, de stopper ces entretiens – au risque d'avoir un échantillon incomplet.

Les entretiens ont été réalisés suivant le même protocole ; cela devait permettre de comparer les entretiens entre eux, ce qui suppose de faire varier au minimum les facteurs extérieurs à l'entretien. D'une manière générale, il s'agit d'entretiens semi-directifs où nous demandions aux interviewés de raconter leur vie, de leur naissance jusqu'au moment présent (telle était la consigne de départ, qui se traduisait la plupart du temps par une question de départ du type : vous êtes né en quelle année ? à quel endroit ? et ensuite, qu'avez-vous fait ?). L'objectif était de laisser les personnes interrogées s'exprimer le plus librement possible, mais nous étions forcé, lorsque la personne était peu loquace, de poser un grand nombre de questions ; d'une manière générale, ces questions ont été presque toujours nécessaires auprès des jeunes célibataires qui, nous y reviendrons, considéraient qu'aucun événement digne d'être souligné n'avait marqué leur vie.

Nous avons analysé ces entretiens selon deux méthodes : la première revenait à comparer les discours des jeunes à ceux de leurs parents et des syndicalistes-agents de développement. Il ne s'agissait donc pas de tirer des catégories de l'analyse d'entretiens, mais d'utiliser des catégories produites dans d'autres entretiens pour voir le sens qu'elles prenaient dans les entretiens des jeunes. Cela revenait alors à faire une analyse thématique des entretiens. Cette analyse est principalement celle que nous avons utilisée dans ce chapitre. L'autre analyse revenait à comprendre la logique interne des discours, de manière à saisir (en tenant en particulier compte des différentes dimensions des discours, comme dans le cas des entretiens des parents), les rationalités à l'œuvre et, *in fine*, les logiques spécifiques des itinéraires des jeunes.

L'hypothèse d'un fossé entre le rural et l'urbain

La manifestation la plus évidente de la crise de l'agriculture familiale serait l'exode rural. Selon les syndicalistes, cet exode toucherait de façon massive les jeunes agriculteurs. Nous avons vu que les analyses statistiques ne confirmaient pas ce caractère généralisé de l'exode rural (il touche un tiers des jeunes) ; tout au plus peut-on supposer qu'une partie plus importante des jeunes de la tranche d'âge des 31-35 ans est en train de partir vers la ville, sans que cela prenne un caractère massif. Cependant, il est apparu que lorsque les jeunes avaient un contact avec la ville, la tendance était souvent à ce qu'ils quittent le monde rural.

Un des discours qui tendrait le plus à confirmer le fait que le passage en ville agit comme un élément déclencheur des crises dans le monde rural est le discours de Graciliano Filho : ce fils d'un agriculteur de type I-2 déjà cité (Graciliano) a quitté l'exploitation parentale pour se soigner en ville d'une maladie que lui-même qualifie d'imaginaire ; et n'est pas rentré chez ses parents. Voilà ce qu'il raconte sur le moment où il est allé en ville :

Extrait d'entretien 29 : Un jeune parti en ville « pour connaître autre chose » et « rentré par obligation » (Graciliano Filho, I)

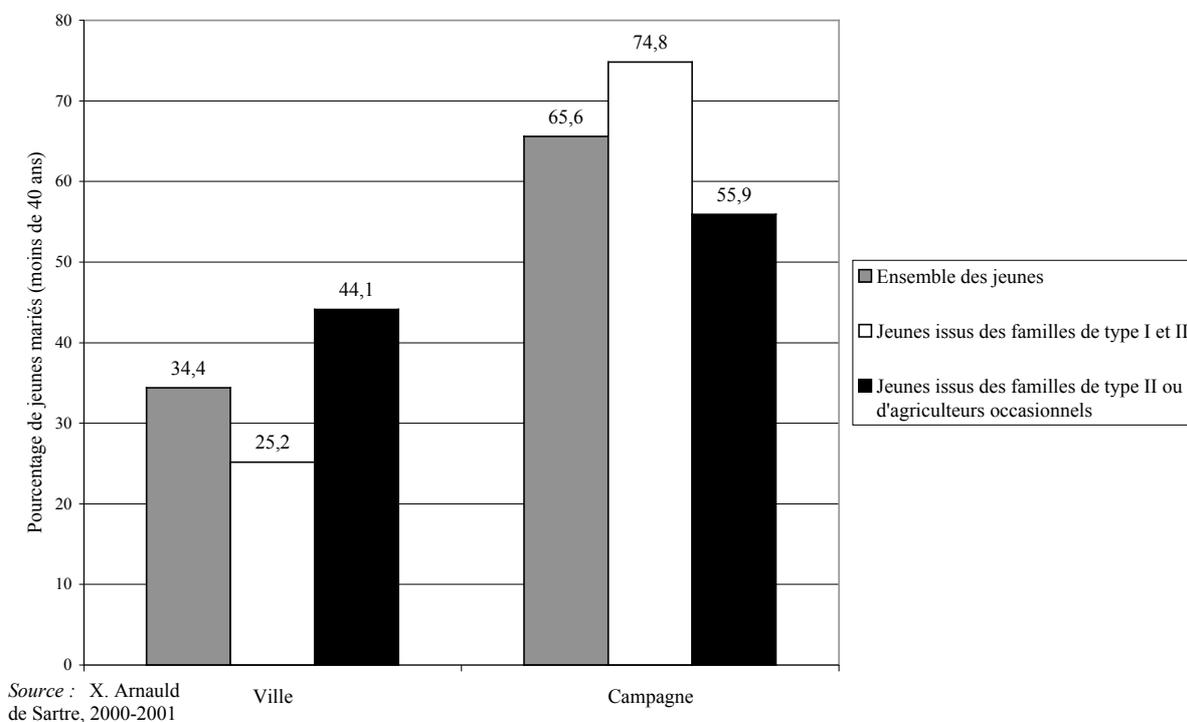
Graciliano Filho [Début de l'entretien] – Au début, comme je ne savais pas trop comment fonctionnaient les choses, mon idée c'était simplement de rester ici. Parce que je ne connaissais pas les choses à l'extérieur. Ici c'est ainsi, jamais personne n'a quitté la maison, il n'y en a qu'un qui s'est marié et l'autre qui est parti, mais les autres ont toujours été unis à l'intérieur de la maison. J'aime ici, mais j'ai fait ce voyage et ça m'a changé les idées, un peu... Je suis revenu parce qu'il n'y avait pas le choix, mon frère s'est cassé la jambe. Il avait besoin de moi. Mais bon maintenant j'ai bien envie de rester ici.

Graciliano Filho confirmerait, à lui seul, le fait que le passage par la ville provoque une crise identitaire chez les jeunes agriculteurs qui se refusent alors à rentrer chez leurs parents ; cela renverrait

alors clairement à une crise de l'agriculture familiale, que l'on peut schématiser par une opposition entre deux civilisations. De fait, cette opposition est souvent reprise localement, villes et campagnes semblant s'opposer dans les discours des agriculteurs comme des citoyens : la connaissance de la ville par les jeunes ruraux les conduirait à concevoir de manière dépréciative leur condition actuelle. Cette explication est très courante dans les discours d'urbains ou d'agriculteurs partis en ville. Mais cela pourrait être simplement le discours que des urbains projettent sur la campagne. Or les choses semblent plus complexes : Graciliano Filho, parti en ville suite au choc qu'a constitué pour lui la rencontre avec le milieu urbain, semble, maintenant qu'il est rentré dans le monde rural, décidé à y rester. De fait, l'opposition rural-urbain n'apparaît pas toujours nettement dans les discours des paysans, ceux-ci pouvant articuler la ville et la campagne dans leurs stratégies.

Exode rural et stratégies familiales

La typologie des familles a montré qu'il fallait distinguer radicalement entre deux types de familles en ce qui concerne le départ vers la ville : les familles qui poussent, plus ou moins consciemment, leurs enfants à s'insérer en ville (type II et agriculteurs occasionnels) ; celles qui, au contraire, refusent une telle insertion (types I et III). De ce fait, les chiffres concernant l'exode rural doivent être relativisés en fonction du type de famille. C'est ce que nous proposons avec le graphique suivant¹¹ :



Graphique 1
Exode rural et stratégies familiales

Les jeunes de types I et III sont largement moins sujets à l'exode rural que ceux des types II et que les agriculteurs occasionnels. Cela reflète une capacité de « l'agriculture familiale » de jouer par rapport à l'opposition de civilisation : tous les types n'y sont pas sujets de la même façon. L'exode rural peut ainsi s'inscrire dans des stratégies parentales.

Les familles des paysans de type II et des agriculteurs occasionnels ont poussé leurs enfants à quitter le monde rural ; parce qu'ils ne se reconnaissaient plus dans l'agriculture, les colons de ce type

11. Il représente la situation des jeunes mariés, vivants, venus avec leurs parents et âgés de moins de 40 ans.

ont favorisé les études de leurs enfants. C'est ce que l'on retrouve avec l'extrait d'entretien d'une fille de Vasco :

Extrait d'entretien 30 : Départ de l'agriculture et stratégies éducatives des agriculteurs occasionnels (Francisca)

Enquêteur – Tu peux commencer par le début.

Francisca – Attends Xavier, donne-moi une indication de comment je dois commencer.

Enquêteur – Tu es née en quelle année ?

Francisca – Je suis née en 1977, à Altamira.

Enquêteur – Et ensuite, tu es allée là-bas [dans le *travessão*] ?

Francisca – Oui, je suis allée là-bas, au 90.

Enquêteur – Et tu y es restée jusqu'à quand ?

Francisca – Jusqu'à mes 15 ans, jusqu'en 1991. Et puis en 1991 je suis allé à Altamira pour étudier et travailler dans une maison de famille, parce que je n'avais pas d'endroit où rester. Tu comprends ? Alors je suis venue ici, en maison de famille, j'ai étudié et j'ai redoublé deux fois. J'ai redoublé la cinquième série [première année du collège] et la sixième série [deuxième année du collège]. Alors en sixième, j'ai voyagé à Fortaleza, en 1995. Alors j'y ai passé 1995, 1996, 1997 et 1999. Je suis restée à Fortaleza jusqu'en 1999, j'y ai fini le lycée, et alors je suis rentrée ici pour tenter de nouveau d'y travailler. J'ai commencé à travailler comme infirmière, et puis j'ai trouvé un petit ami [rires]... Et je suis tombée enceinte. Alors je me suis arrêtée à Altamira une nouvelle fois. Je suis tombée enceinte, le bébé est né, et je vais faire un cours d'infirmière pour pouvoir travailler de nouveau dans les métiers médicaux. C'est la belle vie de la fille venue de la colonie.

Enquêteur – Et ton père n'a jamais [rien dit contre le fait que tu ailles à Fortaleza] ?

Francisca – Il n'a jamais fait la moindre objection.

Enquêteur – Et ta mère non plus ?

Francisca – Ma mère non plus.

Cet extrait d'entretien, qui illustre assez bien comment se déroule le début d'un entretien, montre aussi l'itinéraire classique d'une fille de famille d'agriculteurs occasionnels : elle est restée chez ses parents jusqu'à la fin de l'école primaire, et part ensuite en ville ; elle ne rentrera plus dans le monde rural, alors même que ses études ont échoué. Tout cela ne semblant pas avoir déclenché de conflit particulier avec ses parents.

Le cas des fils d'agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire (type II) est plus complexe. La sortie des enfants du monde rural s'inscrit très nettement dans une stratégie parentale : il faut que les parents aient envie que leurs enfants étudient, et qu'ils aient les moyens d'entretenir leurs enfants en ville et de se passer de leur main-d'œuvre. Gercir apparaît assez caractéristique de situations où, même s'ils n'étudient pas, les enfants sortent de l'agriculture sans réellement réaliser une rupture par rapport aux objectifs de leurs parents :

Extrait d'entretien 31 : L'itinéraire d'ascension sociale en ville d'un fils d'agriculteur citadin (Gercir)

Gercir [début de l'entretien] – Oui... Bon, j'ai eu une vie assez difficile, n'est-ce pas? Je vivais à la campagne, et donc il n'y avait pas de technologie, pas de télévision, pas de radio, et on survivait avec ce que l'on produisait nous-même. Ce que l'on produisait, c'était pour notre alimentation, tout venait de notre propre travail. Et puis on a grandi, et on est venu en ville pour étudier parce qu'il n'y avait que l'école primaire à l'intérieur, n'est-ce pas, alors on est venu étudier en ville, mais on ne pouvait pas étudier, il fallait travailler pour pouvoir se maintenir, n'est-ce pas ? Alors j'ai commencé à travailler à... J'avais à l'époque 13 ou 14 ans, je travaillais comme jardinier. Et puis après je suis passé dans une confiserie, puis une lançonnette [restauration rapide], puis de la lançonnette je suis allé dans un bar, je travaillais dans un bar, je travaillais tous les matins et quand j'avais des jours de congé je travaillais aussi la nuit, il y avait des nuits... Et puis j'ai travaillé cinq ans dans ce bar, et je suis allé travailler dans une pharmacie. Alors j'ai travaillé dans la pharmacie et je suis allé faire le service militaire, je suis sorti de l'armée et je suis retourné dans la pharmacie... J'y suis resté dix ans dans cette pharmacie. J'ai commencé comme vendeur, et puis quatre ans plus tard j'ai été promu gérant. [...]

Enquêteur – Je vais vous poser des questions maintenant. Vous avez vécu dans les champs jusqu'à 13 ou 14 ans, c'est cela ?

Gercir – Oui, jusqu'à 13 ou 14 ans.

Enquêteur – De quoi vous rappelez-vous ? Vous aimiez la vie là-bas ?

Gercir – Je n’aimais pas non. J’avais très peur du noir... Il n’y avait pas d’énergie. Et je n’ai jamais été courageux. Pendant la journée, ça allait, mais la nuit... Et puis je n’ai jamais aimé le travail des champs non plus, pour travailler sous le soleil, avec les fourmis qui piquent, les difficultés des champs je ne m’y suis pas adapté non, j’y restais parce que j’y étais obligé. Mais maintenant que je suis venu en ville, je ne veux pas y retourner non, d’aucune manière.

Enquêteur – Vous n’avez jamais voulu y retourner ?

Gercir – Non, d’aucune manière. Juste, si, pour aller se promener. Pour se promener, j’y vais oui. Mais pour y vivre... je n’ai plus envie non.

Enquêteur – Vous avez étudié jusqu’à la fin du primaire, et ensuite ?

Gercir – Jusqu’en première année [du lycée] simplement.

Gercir a connu un parcours professionnel ascendant, qui l’a fait passer de jardinier à gérant de pharmacie ; il fait partie de la classe moyenne d’Altamira, et le discours que tient Gercir sur le monde rural est assez symptomatique de cette classe. Pour lui, cela symbolise aussi une certaine pauvreté, celle que l’on peut qualifier par l’économie de subsistance ; et un « retard », avec l’absence des éléments qui caractérisent le confort moderne, tels que l’électricité, la télévision. Son discours se retrouve souvent en ville : ce sont pour les citadins les principaux problèmes du monde rural, et la première cause de sortie de l’agriculture.

Mais on comprend que la sortie du monde rural de Gercir n’est pas que le résultat d’une répulsion pour le monde rural. Au contraire, elle s’inscrit dans une stratégie parentale très nette. Déjà, même si Gercir n’est pas parvenu là par ses études (au moins directement), ses parents sont satisfaits de sa position sociale (sa mère, avec laquelle nous avons réalisé un entretien, s’en montre assez fière). Car son parcours de sortie du monde rural a été vivement souhaité et préparé par ses parents : ceux-ci disent ne l’avoir jamais poussé à revenir, et ont mis l’accent sur les études de leurs enfants. De plus, les enfants ont rarement vécu sur l’exploitation familiale : on apprendra, à un autre moment de l’entretien, que ce qu’il appelle le monde rural est en fait une agroville située à quinze kilomètres du lot parental et où il a été scolarisé dès le début (il dira : « on considérait l’agroville comme le lot des parents ») ; il n’allait sur le lot parental « que les week-ends ». Même si pour Gercir cette agroville fait partie de la zone rurale (alors que pour d’autres, c’est déjà la ville), le fait que la famille se soit divisée entre le lot et l’agroville – et donc que le père se soit séparé de la main-d’œuvre que constituent ses enfants garçons – signifie qu’ils avaient très clairement une stratégie d’insertion en ville. Ce discours montre, comme le dit L. Granchamp-Florentino (2001), que les départs en ville ne font pas toujours l’objet de ruptures au sein des familles.

C’est en effet une des caractéristiques des familles du type II que de pousser leurs enfants à quitter le monde rural. Nous ne pouvons cependant pas, avec l’échantillon dont nous disposons, aller beaucoup plus loin dans l’analyse de ce type. En effet, il apparaît dans les discours des pères de famille (le plus souvent) une réelle rancune vis-à-vis de leurs enfants partis en ville sans avoir réussi leurs études. Mais cette rancune peut cacher plusieurs choses : d’une part des pratiques différenciées entre le mari et son épouse, celle-ci ayant poussé les enfants à étudier ; d’autre part, elle pourrait révéler un discours socialement admis sur ce que font les jeunes, destiné à un enquêteur mais ne reflétant pas la situation réelle. Comme nous ne disposons pas d’entretiens avec des jeunes issus de ce type dont la présence en ville relève d’une crise profonde avec les parents (ce qui ne veut pas dire que ces crises n’existent pas), nous ne pouvons aller plus loin dans ces analyses.

On ne peut cependant pas exclure qu’il y ait des crises profondes entre les agriculteurs de ces types et leurs enfants ; celles-ci nous ont été rapportées avec trop de fréquence pour qu’elles soient inexacts. De même, il serait hors de question de nier que la ville peut être la destination suite à une rupture avec les parents, ou même que la ville peut agir sur les représentations des jeunes. Nous reviendrons sur ces analyses dans les chapitres suivants. Retenons pour l’instant que toutes les sorties du monde rural ne sont pas liées à des crises, même si cela peut parfois être le cas.

Les transformations internes de l'agriculture familiale : formes d'exercice de l'activité agricole

L'autre élément essentiel des stratégies paysannes était le travail avec les enfants : ce serait un des moyens de percevoir une éventuelle crise de l'agriculture paysanne. Les formes d'exercice de l'activité agricole concernent principalement les jeunes issus de familles paysannes. Il faut distinguer deux modalités principales : pour les agriculteurs du type paysan paternaliste, il s'agit d'exercer l'agriculture en famille, au bénéfice souvent du père qui capte le fruit du travail des membres de sa famille ; pour les agriculteurs de type paysan communautaire, il s'agit principalement d'exercer le métier d'agriculteur de façon indépendante, c'est-à-dire en étant propriétaire de sa propre terre. La manière dont les jeunes réagissent par rapport à ces deux attentes, essentielles dans bien des discours, nous paraît, tout autant que l'exode rural, à même de révéler l'existence d'une crise de l'agriculture paysanne du front pionnier amazonien.

Le paternalisme familial : acceptations bourruées et remises en question

Le paternalisme familial consiste en un contrôle du travail des enfants même après leur mariage ; il s'agit, au moment où les jeunes sont censés se séparer du foyer parental, de créer une dette en fournissant au nouveau couple leur outil de travail ; ou en leur rappelant la dette qu'ils ont envers leurs parents. Ces dettes sont difficilement remboursables, et les jeunes sont tenus de travailler, selon différentes modalités, avec leurs parents. Même s'il s'agit là d'un principe général, les différentes modalités de travail sont le résultat de négociations entre les jeunes et leurs parents, et dépendent des revenus qu'ont les parents, des besoins en travail qui sont les leurs, etc. C'est la manière dont les fils d'agriculteurs des types I acceptent le travail avec leurs parents que nous allons ici examiner.

Une acceptation teintée de contestations

Comme souvent dans les familles paysannes du front pionnier, les jeunes disent, dans quelques entretiens, que, au moins jusqu'à 35 ans, ils ont travaillé de façon volontaire avec leurs parents ; et qu'ils ont obtenu leur indépendance tardivement, sans jamais cesser de travailler avec ces derniers. C'est au moins ce qu'affirme José Bahiano : Bahianais parti travailler un temps à São Paulo pour « découvrir la ville » et « aider ses parents », il revient auprès d'eux lorsque ceux-ci partent pour un front pionnier ; il les quitte après s'être disputé à mort avec son voisin, ce qui l'oblige à s'exiler dans le Pará, où son père vient le rejoindre. Voici le récit des formes de travail avec les parents :

Extrait d'entretien 32 : Le « travail ensemble » dans une famille de type paternaliste paysan selon un fils d'agriculteur (José Bahiano, II)

Enquêteur – Pourquoi votre père vous a-t-il rejoint dans le Pará ? Il avait peur que vous ne reveniez dans le Maranhão ?

José Bahiano – Oui, nous sommes une famille qui a toujours été très unie, nous avons été élevé ensemble et nous ne nous sommes jamais séparés, je me suis marié, j'ai trouvé cette femme là-bas mais on vivait tout proche les uns des autres, il vivait là et moi un peu plus bas, mais on se voyait tous les deux jours. Je travaillais et je les aidais, je faisais leurs champs, et ils m'aidaient eux aussi à faire mes champs, on travaillait ensemble. Alors pour nous, ça a été très fort, et nous n'avons jamais voulu travailler loin les uns des autres.

Enquêteur – Travailler ensemble, qu'est-ce que cela signifie ?

José Bahiano – Ensemble, ça veut dire que l'on travaille en *mutirão*, tu comprends ?

Enquêteur – Oui, mais ça veut dire que vous faites les champs ensemble, c'est cela ?

José Bahiano – On se mettait tous ensemble. On mettait ensemble cinq personnes, on travaillait un champs, on finissait la surface que l'on voulait déboiser et nettoyer, et on allait pour le lot d'un autre, et on faisait la même surface que le propriétaire voulait et c'est ainsi qu'on travaillait.

Enquêteur – Ces cinq personnes étaient de la même famille ?

José Bahiano – Ça pouvait être de la même famille, mais si quelqu'un d'autre voulait faire partie du groupe pour travailler ensemble, en *mutirão*, il entrait. C'était une union, et c'était un groupe, on organisait un groupe et l'on pouvait faire le travail des autres, de toute façon. Et l'on faisait un champ plus grand.

Cet extrait d'entretien est assez difficile à traduire, car les formes de travail renvoient à un vocabulaire précis que nous ne pouvons traduire littéralement. Le *mutirão* consiste en la réunion de travailleurs qui s'associent pour faire des tâches difficiles ; ils effectuent, quand il y a réciprocité, les

tâches chez tous les membres du *mutirão*, de manière successive. Il y a donc une certaine forme de réciprocité, que l'on semble retrouver dans le travail régulier au sein de cette famille. Mais R. Araújo (1993; Araújo et Schiavoni, 2001) a montré que le *mutirão*, par exemple, pouvait être détourné au profit d'un des membres : ainsi, préparer les champs pour la culture doit se faire dans un laps de temps précis, à la fin de la saison sèche et avant la première pluie ; pour que le champ brûle bien, condition nécessaire à l'obtention de bons rendements, il faut que les arbres aient séché trois semaines. Dans ce cas, le premier bénéficiaire du *mutirão* est souvent avantagé par rapport aux autres, le dernier pouvant, si les pluies arrivent trop tôt, ne pas avoir le temps de laisser sécher son champ.

Parfois aussi, la réciprocité n'est pas de mise : ainsi en va-t-il d'un gendre avec son beau-père¹² :

Extrait d'entretien 33 : Les relations de travail inégalitaires dans un *mutirão* familial (Francisco)

Enquêteur – Vous travaillez avec votre beau-père ?

Francisco – Il y a des fois où je vais travailler. Chaque fois qu'il a besoin et qu'il fait appel à moi, j'y vais.

Enquêteur – Et il vous appelle pourquoi faire ?

Francisco – Il m'a appelé la semaine dernière parce qu'il a fait un champ. Ça n'a pas bien brûlé, alors il m'a appelé, il a réuni un *mutirão* de personnes pour l'aider, il m'a appelé et j'y suis allé. J'ai travaillé presque trois jours là-bas.

Enquêteur – Comment procédez-vous ? Par un échange de travail ?

Francisco – Non, j'ai juste travaillé. J'ai travaillé pour lui.

Enquêteur – Il paye ?

Francisco – Les autres oui, il les paye. Mais moi, non. Quand il a besoin, j'y vais, c'est tout.

Enquêteur – Et vous faites beaucoup ça ?

Francisco – Non, c'est difficile, juste quand il fait un champ et que ça ne brûle pas bien, il nous avertit et l'on y va.

Le déséquilibre des relations est évident : le *mutirão* n'implique pas ici de réciprocité, mais un salaire pour certains, et une aide gratuite sans réciprocité pour d'autres. La différence de cet entretien par rapport au précédent, c'est soit que, dans le cas de José Bahiano, il n'y a pas une inégalité dans les échanges, soit que celle-ci n'est pas verbalisée. La verbalisation, quand elle intervient, est souvent la première étape d'un refus du paternalisme familial : en effet, elle rompt l'illusion de réciprocité, et fait apparaître les relations comme étant inégalitaires. Mais pour l'instant, Francisco ne remet pas en question son aide à son beau-père ; d'autant qu'il ne considère pas cette inégalité comme anormale.

Francisco comme José Bahiano travaillent avec leurs parents ou beaux-parents, et n'ont commencé à se séparer d'eux – de manière partielle – que tardivement ; en ceci, ils rappellent le cas de Wilson qui fait ses propres cultures d'un côté (le café) et, de l'autre, travaille avec ses parents. Et même si, parfois, les relations de travail sont à leur désavantage, ils les acceptent, apparemment, facilement. Cela n'exclut pas des conflits, comme ceux que rapporte Orlando :

Extrait d'entretien 34 : Relations de travail entre un fils âgé et marié et son père de type paternaliste paysan (Orlando, II)

Enquêteur – Donc vous travaillez avec votre père depuis plus ou moins quinze ans ?

Orlando – Jusqu'à aujourd'hui on travaille ensemble, parce que je n'ai jamais été de ceux qui se séparent de leurs parents, n'est-ce pas ?

Enquêteur – Et alors vous avez travaillé avec votre père même jusqu'à quand ?

Orlando – On continue encore à travailler ensemble, n'est-ce pas, toute la vie on travaille ensemble, toute la vie. Je n'ai jamais eu envie de me séparer de lui, il n'a qu'un seul fils garçon, et quand je dis à ma mère que je veux partir, elle se « réclame de la malchance » (*reclama da sorte*), alors bon... C'est bon, on continue à tout supporter ici, parce que le vieux, tu te doutes comment il est, n'est-ce pas, quand on vieillit, on commence à abuser, à abuser, et il faut vraiment supporter cela... Et jusqu'à aujourd'hui je suis resté avec lui sans discontinuité (*direito*).

12. Cet homme présente tous les signes extérieurs du patriarcat familial : il a sept fils de plus de 25 ans, qui tous travaillent sur ses deux lots contigus de cacao. Cependant, le père a refusé de nous accorder un entretien et a invité ses fils à faire de même ; et nous n'avons pu aborder la famille que par le gendre.

Enquêteur – Comment travaillez-vous alors ? Vous préparez les champs ensemble et ensuite ?

Orlando – Oui, on nettoie la forêt (*brocar*), on déboise, on plante et récolte tout ensemble, n'est-ce pas, il n'y a pas de séparation.

Enquêteur – Et ensuite, vous divisez la production ?

Orlando – Oui, dans ce cas, on récolte ensemble, et ce que je récolte est à moi, ce qu'il récolte est à lui.

Enquêteur – Chacun récolte ce qui est à lui ?

Orlando – Oui, que ce soit du maïs, du manioc, du *feijão*, des fèves, du riz, ça n'a pas d'importance, ce que je ramasse et que je mets dans mon abri est à moi, ce qu'il prend est à lui, et l'on ne se dit pas : « on va faire les champs et diviser, ce qui est de ce côté est à toi et de ce côté à moi », on ne fait pas ça non.

Enquêteur – Et maintenant, vous travaillez ainsi ?

Orlando – Oui, c'est toujours comme cela, ça a toujours été comme cela.

Enquêteur – Et quand vous vous êtes marié, ça n'a rien changé ?

Orlando – Non, ce qui a changé ça a juste été le système de maison, parce que pour faire vivre parents et enfants dans la même maison, c'est impossible. Il y a beaucoup de cas où nous on s'entend bien avec les parents, mais des fois il arrive que la femme elle ne s'entende pas bien. Mais de toute façon, on a toujours vécu proche, cette maison-là [il montre une maison à moins de quinze mètres] c'est la leur, toute la vie on a été proche, on a toujours travaillé ensemble.

Orlando affirme bien travailler avec son père, et d'une manière assez peu différenciée (il n'y a que la production qui est séparée, et encore de manière peu nette) : âgé de presque 40 ans, il vit encore chez ses parents, desquels il ne se séparera probablement pas avant leur mort. Même s'il souhaite partir, même si les relations de travail sont pesantes, la pression que fait peser sur lui sa mère et son sentiment de devoir par rapport aux parents (c'est Orlando qui, dans un passage d'entretien cité plus haut, dit devoir s'occuper de ses parents qui se sont occupés de lui jusqu'à ses quarante ans) le font rester. Ainsi, même si cela n'empêche pas une certaine contestation, un certain nombre de jeunes reproduisent avec leurs parents des relations de travail de type paternaliste : endettés auprès d'eux, parfois souffrants de la situation, ils acceptent de travailler sous l'autorité des parents. Mais ces cas, finalement, sont assez peu nombreux ; et les contestations amènent souvent à définir des relations de travail différentes, qui permettent de renouveler – avec des évolutions internes – ces formes de travail. Si ces contestations étaient isolées, on pourrait les considérer comme normales, comme caractéristiques de tensions au sein d'une même famille. Pourtant, elles deviennent dans d'autres cas des remises en question plus profondes, qui peuvent conduire soit à un changement radical des formes de travail, soit à des ruptures nettes ; qui empêchent à coup sûr de parler de reproduction du paternalisme paysan.

Des contestations à la rupture : dénonciations du caractère inacceptable du paternalisme paysan

Le fait de qualifier les relations avec son père d'« exagérées » peut amener des jeunes à chercher à s'émanciper de leurs parents. Un entretien a été pour cela particulièrement éclairant : nous avons rencontré un père qui entrait parfaitement dans les conceptions du paternalisme paysan. Mais un conflit l'a opposé à son fils, suite auquel ce dernier est parti sur son propre lot. Ce jeune, âgé de 35 ans, est le dernier-né de la famille et avait été désigné pour s'occuper de son père. Or, il a, à plusieurs reprises, tenté de partir de chez son père ; il s'est dans un premier temps dirigé vers une *fazenda*, où il s'est salarié comme *vaqueiro* ; mais lassé de l'exploitation dont il était l'objet, il est revenu chez son père :

Extrait d'entretien 35 : Avoir son lot, un moyen de s'émanciper de l'autorité paternelle (José Cearense Filho, II)

Alors je suis rentré [du travail dans la *fazenda*], je suis allé dans son lot une nouvelle fois, et j'ai commencé à travailler jusqu'à ce que surgisse ce petit droit [de propriété sur une terre] que j'ai pu acheter, alors j'ai compris que ce qui est à nous est meilleur parce qu'on fait comme cela... Si on veut faire un champ à un endroit qui nous plaît, on le fait ; si on veut planter du café ou du cacao, on le fait... Avec le père, il doit montrer que c'est à lui. Tant qu'il est encore vivant, il supervise : « Non mon fils, fais dans ce coin là-bas », et je suis obligé de le faire. Alors j'ai compris qu'en pouvant acheter un petit morceau de terre comme celui que j'ai acheté, je fais mon travail là où je le veux.

Ce jeune refuse de se soumettre à l'autorité de son père, et voit comme seule manière d'y parvenir de devenir lui-même propriétaire. Il ne se considérait en tout cas pas, chez son père, comme sur sa propre terre ; et souffrait de devoir se soumettre à l'autorité de ce dernier. Dès lors, de la même manière qu'il a quitté son patron dans la *fazenda*, il quitte son père pour devenir propriétaire. C'est là la seule autonomie dont il peut se targuer. Cela confirme le fait qu'en acceptant la terre des parents, les jeunes acceptent de se soumettre à l'autorité du père. Mais ce jeune, et surtout sa femme, nous ont permis de comprendre des éléments qui vont au-delà de l'autorité paternelle – et renvoient bien au paternalisme paysan tel que nous l'avons décrit :

Extrait d'entretien 36 : La fin du mythe de l'aide volontaire dans une famille de type paternaliste paysan et le départ du fils vers son propre lot (José Cearense Filho, III)

Enquêteur – Comment ça se passait chez votre père ? Vous faisiez vos propres champs ?

José Filho – Oui, on avait nos champs à faire. Tous les ans, on faisait nos champs.

Raimunda [épouse de José Filho ; bien qu'ayant assisté à tout l'entretien, c'est la seule fois qu'elle parle] – Les champs étaient à son père, parce qu'il travaillait comme métayer avec son père, n'est-ce pas ? Ce qu'il récoltait était réparti entre les deux.

José Filho – Oui, mais ce n'est pas parce qu'il me le demandait. C'est parce que c'était un plaisir de diviser. C'était un plaisir que j'avais. Quand je récoltais 200 sacs de riz, cent étaient pour lui, cent pour moi. L'an passé j'ai fait un champ là-bas, j'ai planté un *baixão*, j'ai fait du *feijão* et je lui en ai donné la moitié. Alors j'ai planté du riz, parce que c'était le moment de planter du riz, j'ai cueilli 62 sacs et j'ai divisé avec lui.

Enquêteur – Dans son lot ?

José Filho – Oui, ce champ, c'était dans son lot. J'ai divisé avec lui, un sac pour lui, un sac pour moi. Ce qui est à moi est encore là-bas, je l'amène ici petit à petit. Parce que comme je n'ai pas de véhicule, je l'apporte sur le dos des animaux. Mais... il ne me demandait rien non plus. Parce que j'avais envie de faire cela, j'en avais le courage, la volonté de faire comme cela. Je le faisais. Maintenant que je suis ici chez moi, non. Mais bon, s'il a besoin de céréales, s'il lui en manque et qu'il vient les chercher ici, alors je ne lui vends pas non. Alors... il les amène là-bas, il va les manger là-bas...

Cet extrait d'entretien reprend bien des éléments du paternalisme paysan : fiction du don volontaire, importance quantitative de ce don (José Filho donne à son père la moitié de sa production, et on apprendra plus tard qu'il s'occupe en plus de son bétail : un métayer a un statut plus avantageux). Mais ce qui nous intéresse ici, c'est le fait que ce caractère inégalitaire ait été formulé explicitement ; c'est l'épouse de José Filho qui, par une simple phrase, montre que les relations du fils avec son père doivent s'interpréter comme des relations de patron à employé (elle parle de métayage), et pas des relations familiales. À partir de là, elle rompt le mythe de l'échange égalitaire, et montre les relations sous un jour nouveau. José essaye alors de minimiser cette comparaison, de montrer par là que les relations familiales agissent comme cachant les relations d'exploitation. La reconnaissance, antérieure à l'entretien, du caractère inégalitaire des échanges a conduit, tout autant que la non acceptation de l'autorité du père, à l'achat du nouveau lot. En effet, dans ce nouveau lot, les relations sont beaucoup plus égalitaires : et c'est au père de venir demander à son fils de l'aide. Celle-ci n'est plus due, comme auparavant, mais à gagner. Le statut de José a profondément changé avec l'accès à la terre.

Or, ce type de stratégie n'est pas rare : puisque accéder à la terre est le moyen de s'émanciper de formes de travail pesantes, nombreux sont les jeunes qui font ce cheminement, contre l'avis de leurs parents. Cela explique les récriminations de ces derniers. Dans une situation où l'accès à la terre n'est pas difficile – à condition d'accepter une migration vers une zone de colonisation récente – les jeunes ont une certaine facilité à s'émanciper de leurs parents ; ces derniers doivent alors composer avec les revendications de leurs enfants pour ne pas risquer de les voir s'éloigner d'eux définitivement. C'est ce qui se passe dans certaines familles.

De la contestation à la négociation de nouvelles formes de travail

Lorsque des jeunes se rendent compte du caractère inacceptable de formes de travail, ils peuvent, en négociant, mener à des évolutions internes. Ainsi Graciliano Filho, qui témoignait plus haut d'un fort écart entre ville et campagne, a-t-il profité de son retour pour négocier de nouvelles formes de travail :

Extrait d'entretien 37 : Changer les relations de travail dans la famille, la condition pour qu'un fils d'agriculteur reste chez son père (Graciliano Filho, II)

Graciliano Filho – Je suis revenu parce qu'il n'y avait pas le choix, mon frère s'est cassé la jambe. Il avait besoin de moi. Mais bon maintenant j'ai envie de rester ici. [...] J'ai étudié à la MFR, et j'ai appris beaucoup de choses. Sur le moment, je n'ai pratiquement rien appliqué, mais bon c'était difficile parce que nos conditions financières... Mais réellement on a fait peu de choses. Donc l'idée... Mais j'ai une idée fixée maintenant, rester ici, surtout avec les autres maintenant, il me semble qu'ils ont changé, il n'y a pas que moi, mais tout a changé, c'est plus organisé, bien qu'il y ait encore beaucoup de problèmes... C'est notre seule solution, mais j'espère arriver à beaucoup de choses.

Enquêteur – Donc vous pensez rester ici sur le lot ?

Graciliano Filho – Oui, mes projets sont ici maintenant, n'est-ce pas ? Quand je suis rentré, je pensais tout le temps à retourner dans l'État de Minas, pour y vivre, mais c'était une illusion, c'est un endroit bon ici. Pour travailler, travailler pas simplement avec les bras, mais on a appris beaucoup de choses, il faut planifier, savoir administrer... Sinon, il faut changer.

Enquêteur – Qu'entendez-vous par planifier ?

Graciliano Filho – Planifier ainsi, avec la famille : ce que l'on va faire, par exemple si on fait ceci, est-ce que ça va marcher, est-ce que ça va bien produire... nous, ça fait semble-t-il trente et un ans qu'on est ici, et l'on peut dire que nous n'avons pratiquement rien. Ce que l'on possède a été fait ainsi... Ça n'a pas été pensé, pour voir si ça allait marcher.

Graciliano Filho dit que l'idée de partir de chez ses parents ne lui était pas venue, car il lui semblait naturel d'être là. Mais l'école familiale rurale a eu un effet à ce niveau-là : en effet, l'école lui a montré que les méthodes de gestion de son père n'étaient pas adaptées, qu'il fallait les « rationaliser », parler en termes d'investissement et de rendement ; « travailler avec sa tête ». Cela renvoie explicitement aux objectifs de la professionnalisation de l'agriculture familiale. Mais ceux-ci n'ont pas les effets escomptés par les syndicalistes : ils n'amènent pas forcément à faire rester les jeunes dans le monde rural. En effet, même s'il ne fait pas explicitement le lien entre ce que lui a appris l'école et son départ de la maison de ses parents, il dit bien qu'il compte rester parce que les méthodes de gestion de sa famille sont plus adaptées maintenant à ce qu'il espérait trouver. Il précise à un autre moment ce qu'il entend par changements dans la famille :

Extrait d'entretien 38 : Du travail « pour le père » au travail « pour soi » (Graciliano Filho, III)

Enquêteur – Comment travaillez-vous avec votre père? Vous divisez la production ?

Graciliano Filho – Maintenant oui. Mais avant, on travaillait... On peut dire qu'on travaillait uniquement pour lui. Il dirigeait tout, et l'on ne pouvait rien dire. On disait des choses, mais il n'écoutait pas. Maintenant je pense que ses idées ont changé, et maintenant on travaille, on a du *cupu-açu* qui produit, on a récolté déjà, on peut le vendre et l'argent sera pour nous. Ce n'est plus un problème cela non. Avant, c'était très difficile. Tout passait par sa main. Maintenant non, ça a changé petit à petit.

Le changement dont parle Graciliano Filho tient principalement au fait que l'autorité du père étant déclinante (nous reviendrons plus tard sur les raisons de ce déclin, en particulier quant au rôle de la formation dans cette rupture), il peut faire entendre sa voix pour une gestion différente de l'exploitation, et surtout parvenir à conserver une partie de la production. Or, c'est ce changement qui a eu lieu chez son père et ses frères qui lui permet de souhaiter maintenant rester agriculteur.

Ainsi, les contestations du paternalisme paysan conduisent-elles à des évolutions nettes dans le fonctionnement des familles. De la rupture avec les parents se traduisant par un départ du lot familial à une renégociation des formes de travail, on peut dire que ces évolutions modifient considérablement les objectifs du paternalisme paysan mis en évidence dans le chapitre II. Or, le refus du don des parents, ou du moins le refus du contre-don que doivent les enfants, va au-delà de simples ruptures à l'intérieur des familles : c'est un changement profond qui se dessine. En effet, si le fonctionnement autour du don est caractéristique de l'échange au sein de sociétés non capitalistes (Polanyi, 1944 ; Salhins, 1972), et si les systèmes de travail en famille sont caractéristiques des sociétés paysannes (Chayanov, 1966), alors le refus du don et du travail qu'il implique ne signifierait rien moins que la sortie de ces systèmes. C'est une hypothèse que l'on peut faire à cette étape de notre réflexion. Mais le type de traitement auquel nous soumettons nos questionnaires (traitement thématique sur un nombre réduit de questionnaires) ne saurait permettre, pour l'instant, d'apporter des conclusions définitives ;

on ne peut pour l'instant que fortifier cette hypothèse avec les agriculteurs du type paysan communautaire.

Les contestations des fondements du mode de vie paysan communautaire

Les fils des paysans communautaires semblent eux aussi en rupture nette avec leurs parents : les attentes des parents dans ce cas-là ne tiennent pas tant aux formes de travail en commun, mais à une certaine proximité géographique et à des rencontres régulières entre parents et enfants – *caçulas* mis à part. L'essentiel pour ces familles est d'exercer le métier d'agriculteur de manière indépendante. La migration est le moyen qui permet à la fois de garder sa famille proche et de conserver un statut indépendant pour les jeunes : en permettant d'acquérir de la terre pour tous les enfants sans modifications techniques, elle fournit une occasion privilégiée de transmettre de la terre au plus grand nombre possible d'enfants.

A. Le Borgne-David a décrit ce phénomène, parlant pour le caractériser de mythe de la terre libre :

Les mécanismes [de reproduction] se développent dans un contexte de « terre sans fin » ; ils aboutissent à mettre en place un processus migratoire où le mythe de la terre libre joue un rôle important : l'idée partagée est que l'accès à la terre ou à plus de terre par la migration permet à la fois la reproduction économique et sociale du groupe migrant comme celle du groupe restant sur place. La migration offre à chacun d'eux l'opportunité de reproduire sa condition de « propriétaire-travailleur autonome ». [Le Borgne-David, 1998, p. 32]

La terre libre agit comme « un mythe mobilisateur » qui définit les pratiques de reproduction. La thèse de A. Le Borgne-David est que les jeunes agriculteurs de ce type ne veulent pas reproduire les migrations qui ont conduit leurs parents en Amazonie : ceux-ci ne sont pas prêts à faire une nouvelle migration pour donner de la terre à leurs propres enfants, et refusent même souvent de suivre leurs parents dans une migration, « renonçant au rêve qui animait leurs pères et grands-pères » (Le Borgne - David, quatrième de couverture). Ils préfèrent, et c'est le titre de la thèse de A. Le Borgne-David, « le salariat à la *malaria* » ; c'est-à-dire le travail salarié aux risques et aux difficultés qu'impliquent une nouvelle migration. Cela constitue une véritable rupture dans l'histoire de ces paysans, « une inflexion majeure dans l'histoire du Brésil » selon l'expression de H. Théry (préface au livre de A. Le Borgne-David, 1998).

Nos travaux confirment très largement cette tendance : les fils d'agriculteurs du type III préfèrent aujourd'hui être salariés, agriculteurs sur de petites surfaces ou loin de leurs parents, plutôt que d'accepter une nouvelle migration ; certes, il y a toujours des *caçulas* pour rester auprès d'eux, mais ceux-ci ont les mêmes griefs que ceux des fils d'agriculteurs du « paternalisme paysan » (nous ne les détaillerons donc pas ici). L'indépendance, pour ces enfants, ne s'acquiert pas à tout prix. Ceux-ci préfèrent être salariés que de vivre dans de mauvaises conditions. Selon A. Le Borgne-David, c'est le décalage entre la situation rêvée entre la migration et la réalité qui est à l'origine de ce retournement de situation : « la frustration de ce désir d'autonomie peut provoquer une rupture de la dynamique de reproduction familiale dans l'espace et par conséquent entraîner l'élaboration de nouvelles stratégies de reproduction » (Le Borgne-David, 1998, p. 21). Pourtant, on constate ici que les jeunes qui refusent une migration sont issus de familles qui ont nettement amélioré leur niveau de vie par la migration : Claudino, Devalino, Averino – tous sont, par rapport à leurs voisins et par rapport aux récits des conditions dans la région d'origine, dans des situations privilégiées. Pourtant, les enfants ne considèrent pas ces situations si privilégiées.

Certes, on pourrait dire que le problème ne viendrait pas tant des conditions objectives d'existence que des représentations que l'on se fait de ces conditions :

On peut supposer par exemple que si cette distribution des terres avait eu lieu au XVIII^e siècle, les familles de colons auraient été plus satisfaites, et par conséquent plus stables. [...] Les contacts plus réguliers qu'autrefois avec la ville et le développement des modèles de consommation font que les habitants désirent aujourd'hui aligner leur style de vie sur le modèle urbain. [Le Borgne-David, 1998, p. 138]

L'autonomie doit être accompagnée d'un certain confort, et c'est l'absence de ce confort qui conduit à la frustration dont parle A. Le Borgne-David : c'est la perception de la situation qui aurait conduit à changer les stratégies de reproduction des groupes sociaux.

Cette analyse correspond bien à une certaine réalité sur le terrain : l'urbanisation des modes de vie et des désirs des habitants. Mais elle peut être utilement complétée par une étude du troisième élément important des familles de ce type, la proximité géographique. La migration est, pour les paysans de ce type, un moyen de conserver un mode de vie paysan centré autour du statut de propriétaire terrien, mais aussi d'une certaine proximité géographique. Pour les enfants, cette proximité est moins importante. Ainsi un fils parle-t-il d'acheter un lot, même loin de ses parents :

Extrait d'entretien 39 : Famille nucléaire versus famille communautaire (Irinéo, I)

Enquêteur – Vous avez déjà travaillé en ville ?

Irinéo – Non, juste quand j'étais à l'armée. Juste. Le problème de travailler en ville c'est que... Parce que notre profession en tant qu'agriculteur, opérateur de machine... Ce que je peux faire en ville, c'est en tant qu'opérateur, et de toutes les manières, je vais devoir laisser ma famille et aller travailler à l'extérieur. Je ne vais pas laisser un lieu où je suis avec ma famille, même je gagne un peu moins, mais laisser ma famille que je vois tous les jours... Pour gagner un peu plus il faut rester un mois loin, peut-être plus d'un mois... Pour moi, ça ne compense pas. Pour moi il vaut mieux être où est la famille. Quand on peut être ensemble, avec la famille, et travailler, c'est bon. Pour rester avec la famille.

Enquêteur – Quand vous parlez de votre famille, c'est votre épouse ?

Irinéo – Exact, en premier lieu c'est elle, n'est-ce pas. En premier lieu mon épouse. Les autres parents, si on devait être un peu loin, acheter une terre et être un peu loin d'eux, si on se voit de temps en temps... Pour moi, cela ne me retient pas non. Le plus important c'est d'être ensemble, avec la femme et les enfants. Mais les enfants, de toute façon il va falloir s'en séparer. Parce qu'ils étudient, ils vont devoir aller loin. Mais être loin de l'épouse, ça non.

Enquêteur – Mais loin du reste de la famille, oui ?

Irinéo – Oui oui. Ça pour moi il n'y a pas de problème. Je ne pense pas ça : « Je ne peux pas rester loin de mes parents ». Pour ça, non.

On voit dans ce passage d'entretien que, pour Irinéo, s'éloigner des parents ne présente pas de problème ; de même, la proximité avec les enfants ne paraît pas nécessaire. C'est de son épouse que Irinéo ne veut pas s'éloigner. On peut dire que l'on observe clairement, dans ce cas, un recentrage sur la famille nucléaire, et sur le couple ; au détriment de la famille élargie. M. Gervais *et al.* (1977) identifient « l'avènement du couple » comme un des éléments profonds de la fin des sociétés paysannes. Si on ne peut pas considérer à partir de ce cas que « l'avènement du couple » soit généralisé, on peut au moins, dans un cas précis, noter qu'il correspond aussi à l'acceptation d'un travail salarié (rappelons qu'Irinéo est salarié dans le monde rural).

Ce dernier extrait d'entretien peut en partie donner sens aux précédents, en ceci qu'il montre le refus global d'un mode de vie. Or, c'est bien un refus global que permettent de diagnostiquer ces entretiens : en préférant le salariat à la *malaria*, un refusant un mode de vie communautaire, c'est l'ensemble du mode de vie « paysan communautaire » que refusent ces jeunes. Même si la rupture n'est pas généralisée, un certain nombre de signes nous permettent, comme dans le cas des agriculteurs de type paternaliste paysan, de faire l'hypothèse qu'elle est en cours.

*

* *

Ainsi le monde rural des fronts pionniers est-il bien en train de changer : même si ces changements ne sont pas généralisés, et ne se manifestent pas sous la forme de remises en questions brutales et passionnées, ils révèlent dans certains cas ce qu'on peut qualifier de « crise ». La notion de crise est toute relative, et nous l'entendrons dans le sens que propose C. Dubar :

Si l'on introduit l'hypothèse que chaque période d'équilibre relatif, de croissance continue et de règles claires, de politique stable et d'institutions légitimes, s'accompagne d'un ensemble de catégories partagées par le plus grand nombre, d'un système symbolique de désignation et de classement fortement intériorisé, alors la rupture de cet équilibre doit constituer une dimension importante et spécifique de la crise. Le changement de norme, de modèles, de terminologie provoque une déstabilisation des repères, des appellations, des systèmes symboliques antérieurs. [Dubar, 2001, p. 11]

La période d'équilibre relatif correspondrait à la situation décrite dans les chapitres précédents – où un système social se rattachant d'une manière générale à l'idéal-type paysan et pouvant se décliner en plusieurs sous-types semblait cohérent et fortement intériorisé par tous. De ce point de vue, il semble bien qu'il y ait une évolution dans les catégories de perceptions de la situation paysanne.

Deux limites doivent cependant être apportées. D'une part, on ne peut pas parler, *a priori*, de crise générale. Elle ne se traduit tout d'abord pas sous la forme d'un exode rural massif. Ce dernier touche environ un tiers des jeunes et n'est pas forcément la manifestation d'une crise. Certes, il peut révéler des aspirations différentes, mais il renvoie souvent à des stratégies de reproduction sociale consciemment mises en place par les parents. D'une manière générale, cela impose de prendre en compte l'origine familiale (et sociale) de ces jeunes, pour pouvoir les comparer précisément aux attentes de leurs parents. De plus, la crise n'est pas généralisée : de nombreux jeunes ont parfaitement intériorisé les places qui leur étaient assignées et sont, parfois plus que leurs parents, les défenseurs des valeurs paysannes paternalistes ou communautaires. Mais le fait que d'autres jeunes (dont on parle forcément beaucoup puisque leurs attitudes transforment les habitudes) adoptent des comportements radicalement différents, et négocient sur cette base des relations différentes avec leurs parents, révèle la profondeur des transformations du monde rural.

Toutefois cette profondeur peut encore être discutée : concernant le travail familial, il est difficile de savoir si les remises en question observées sont fondamentales ou conjoncturelles. Certes, les discours font bien apparaître des ruptures profondes ; mais peut-être les paysans qui aujourd'hui se réclament d'une tradition immanente ont-ils eux-mêmes tenus des discours semblables lorsqu'ils ont voulu se séparer de leurs parents. Il faudra tester cela en étudiant d'autres normes paysannes. Or nous avons, à la fin du chapitre, montré que les crises pouvaient renvoyer parfois à des comportements familiaux qui se détachent de ceux de la famille communautaire. Il y aurait, si cette hypothèse est confirmée, une crise très profonde de l'agriculture paysanne.

Par ailleurs, et c'est là une autre limite de ce chapitre, nous n'avons pas répondu à la lancinante question de l'origine de ces transformations. Certes, nous avons vu qu'elles ne s'appliquent pas de manière mécanique – et que leurs causes ne sont pas modélisables. Mais cela n'empêche pas la diffusion discrète de transformations qui seraient impulsées par la ville – ville qui constituerait un modèle culturel puissant entrant en concurrence avec le modèle rural. Il faudra, pour pouvoir répondre à cette question, étudier les différentes modalités selon lesquelles apparaît le changement – ce qui fera l'objet du dernier chapitre.

Cela devrait nous permettre de donner des hypothèses sur les évolutions en cours en Amazonie, en particulier dans les rapports à l'espace des agriculteurs familiaux. En effet, si nous avons montré qu'au système paysan était associé un mode particulier de construction du territoire – caractérisé par une agriculture extensive conduisant à la migration, la crise de ce système se traduirait par la construction d'un autre type de territoire. C. Albaladejo *et al.* (1996) considèrent, dans une perspective piagétienne qui ne nous semble pas très éloignée de celle de C. Dubar (2001) rapportée plus haut, que les fronts pionniers évoluent de phase en phase : chaque phase serait caractérisée par un équilibre relatif qui entrerait en crise à un moment donné ; de cette crise naîtrait une nouvelle configuration territoriale. Si nous sommes actuellement à une période charnière dans le front pionnier amazonien et que cette période a toutes les chances, du moins dans les zones de colonisation ancienne étudiées, de dessiner la forme de stabilisation du front pionnier, alors caractériser le mode de rapport à l'espace que les jeunes agriculteurs mettent en place est primordial pour comprendre les évolutions du front pionnier. C'est un scénario d'évolution possible que les deux prochains chapitres vont permettre de préciser.

CHAPITRE IV

LES BOULEVERSEMENTS DE LA FAMILLE PAYSANNE

Les relations de travail avec les parents peuvent apparaître contestées par les aspirations des jeunes : la fiction du don, le mode de vie communautaire sont refusés par une partie des jeunes – et certains affirment leur refus en partant en ville. Mais on ne peut pas pour autant conclure à une non reproduction complète de l'agriculture paysanne : il pourrait s'agir d'une simple accélération du cycle de vie des familles paysannes, avec une volonté d'obtenir l'indépendance plus tôt que ne le souhaiteraient les parents – et donc contre leur volonté. Il s'agit donc à présent d'interpréter le sens que prend le refus ou l'acceptation de travailler avec les parents pour les jeunes ; et le sens que prend leur accès au métier d'agriculteur. Le refus de travailler avec les parents doit-il s'interpréter comme une simple volonté d'indépendance ou comme une rupture totale par rapport à l'agriculture paysanne ? Et dans ce cas, assiste-t-on à la mise en place d'une agriculture professionnelle ? Quels sens prennent pour les jeunes les différentes catégories de l'installation en agriculture ?

Il faut, pour comprendre ces catégories, changer de méthode d'analyse des discours des jeunes agriculteurs. Nous avons jusqu'ici qualifié l'agriculture familiale de front pionnier à partir de la littérature scientifique existante et des discours dont nous disposions, puis nous avons comparé la typologie ainsi réalisée aux pratiques des enfants. Dans le cas présent, la littérature sur ce que font ces jeunes manque – et comparer les objectifs que les acteurs de développement ont pour les jeunes avec les pratiques de ces derniers ne peut être un but en soi tant le résultat paraît acquis d'avance. Nous mènerons donc une analyse spécifique des logiques des parcours des jeunes, afin de faire émerger les catégories des jeunes. Cette technique, moins efficace du point de vue de la validation d'hypothèses, veut être au plus près des catégories que les jeunes utilisent pour penser leur situation actuelle et passée. Il s'agit de dégager de l'ensemble des entretiens des thèmes communs qui, si on les compare les uns aux autres, permettent de distinguer entre les entretiens et de se faire une idée de la logique sociale typique à laquelle ils renvoient.

La famille est un des thèmes qui est apparu de façon récurrente dans les entretiens : lorsque l'on demandait aux jeunes de parler de leur vie, c'est d'abord leur vie familiale qu'ils évoquaient. Ce résultat est cohérent par rapport aux conceptions de l'agriculture paysanne : si l'agriculture est une affaire de famille, il est normal que lorsque l'on parle d'agriculture, on parle de famille. Mais le fait le plus étonnant est que les discours sur la famille portent principalement sur les relations à l'intérieur de la famille, mais déconnectées du travail agricole. On assiste, dans les discours, à la séparation des sphères domestique et économique. Si cela est confirmé, si la famille devient autonome par rapport au travail, alors on peut alors dire que l'agriculture paysanne a profondément changé de nature.

Le cycle de vie des familles faisait passer de manière progressive les jeunes agriculteurs de la condition d'« aide familial » à celui de « chef d'exploitation familiale ». Il s'agit, pendant cette période, de préparer un jeune à un ensemble fonction-place dans la société, celui de chef d'une exploitation paysanne ; ce processus d'attribution se réalise de manière presque mécanique dans le cadre d'une société communautaire où prévaut un système de places préassignées (Pharo, 1983) : on peut parler de socialisation communautaire (Dubar, 1991). La socialisation se passe de manière radicalement différente aujourd'hui, et elle produit des résultats profondément différents. En effet, il apparaît avant l'installation des jeunes agriculteurs une période où ceux-ci ne sont pas dépendants de leurs parents mais vivent, de façon autonome, ce qu'ils appellent leurs « expériences » ou leur « jeunesse » (*moçidade*) ; cela correspond en grande partie à ce que O. Galland (1990) appelle un « nouvel âge de la vie », « la jeunesse ». Cette différence profonde dans le processus de socialisation des jeunes (en particulier des types paysans) implique des comportements différents de ces derniers en relation aux familles qu'ils créent : celles-ci ne sont plus, dans certains cas, rattachables à un idéal-type paysan.

Le mariage apparaît non plus systématiquement lié à la fondation d'une exploitation agricole, mais comme une fin en soi, devant permettre (dans certains cas bien précis) une entente entre les

membres du couple, et les enfants ne sont plus employés sur l'exploitation mais poussés aux études ; cela se traduit par une réduction très importante du nombre d'enfants et un changement de discours sur les enfants. Autant d'éléments qui permettent de parler d'émergence d'une famille moderne.

La redéfinition des rôles à l'intérieur de la famille : émergence de « la jeunesse » et renégociation de la place de l'épouse dans la famille

Dans les familles paysannes présentes sur les fronts pionniers (voir en particulier Woortmann, 1995 ; Albaladejo, 2003), il n'y a pas, entre le moment où un jeune travaille pour son père et le moment où il se marie, de véritable période d'autonomie : les parents tentaient de garder leurs enfants auprès d'eux le plus longtemps possible, afin de pouvoir bénéficier du produit de leur travail. Or, on constate dans les itinéraires biographiques que, de plus en plus souvent, apparaît une période de la vie que les jeunes qualifient de « jeunesse » qui correspond à une phase d'expérimentation de différentes expériences qui renvoient à de profonds changements dans le mode de vie communautaire. Et cela d'autant plus que les filles sont les premières à renégocier leur place dans la famille – ce qui conduit à des modifications profondes du fonctionnement des familles.

La jeunesse, un nouvel âge de la vie ?

Entre le moment où un jeune quitte l'école (l'âge minimum légal est fixé à 14 ans) et celui où il devient agriculteur autonome (soit sur son propre lot, soit sur un lot parental) se passe normalement un long moment pendant lequel il est censé, selon ses parents, aider la famille. Comment caractériser cette période ? Rétrospectivement, les jeunes mariés avec des enfants considèrent cette période comme bénie, puisqu'ils pouvaient être insoucians, faire la fête. Mais le discours émanant de jeunes célibataires est bien différent. Nous avons mené quinze entretiens avec des jeunes célibataires de plus de 16 ans, et obtenu deux types de discours : d'une part, des jeunes qui affirmaient une profonde insatisfaction par rapport à leur situation actuelle ; d'autre part des jeunes qui souhaitaient utiliser leur jeunesse pour se structurer, se former, vivre des expériences. Ces récits émanaient de jeunes qui, objectivement, n'étaient pas placés dans la même situation : les premiers sont ceux de célibataires vivants et travaillant à plein temps chez leurs parents ; les seconds sont ceux de jeunes qui ont eu la possibilité d'étudier (en particulier grâce à la MFR) et qui ont utilisé cette possibilité pour multiplier les expériences.

Les entretiens des jeunes travaillant chez leurs parents et n'ayant pas la possibilité de faire autre chose ont des caractéristiques formelles très proches : ils sont courts, nous ont obligé à poser de nombreuses questions auxquelles il ne nous est souvent répondu que par oui ou non. Ils sont donc difficiles à analyser, et on peut considérer *a priori* qu'ils constituent des « entretiens de mauvaise qualité ». C'est ce que fait apparaître l'extrait d'entretien suivant :

Extrait d'entretien 40 : La volonté de quitter le monde rural d'un jeune célibataire (Joselmo)

Enquêteur – Votre mère disait que vous vouliez travailler en ville. Vous voulez, ou vous préférez rester ici dans les champs ?

Joselmo – S'il y avait un moyen de travailler en ville, ce serait mieux que de rester ici dans les champs.

Enquêteur – Pour quelle raison ?

Joselmo – Parce que les choses sont plus faciles.

Enquêteur – Plus faciles ?

Joselmo – La vie dans les champs est très difficile, et en ville (*rua*) tout est plus facile, il y a plus de facilités.

Enquêteur – Vous avez déjà vécu en ville ?

Joselmo – Non.

Enquêteur – Mais vous pensez que c'est comme cela.

Joselmo – Oui.

Enquêteur – Mais vous pensez à un emploi précis ?

Joselmo – J'ai des idées, mais je n'ai pas fait d'études. Et pour travailler en ville, il faut avoir fait des études.

Enquêteur – Mais maçon, charpentier, il n'y a pas besoin d'avoir fait d'études.

Joselmo – Il faut faire suivre des cours non ?

Enquêteur – Et vous pensez en suivre ?

Joselmo – Non.

Enquêteur – Donc vous voulez vivre en ville, mais...

Joselmo – Oui, c'est bien d'étudier et de vivre en ville.

Cet extrait montre, par sa forme, que l'entretien a été difficile : nombreuses relances, discours rapides, etc. Le fond confirme bien cette idée, puisque l'interviewé ne parvient pas à exprimer autre chose que la contradiction entre une volonté et les actions qu'il mène pour atteindre cet objectif. Outre le décalage entre aspirations et pratiques, on peut, pour interpréter ces entretiens, se référer aux discours de plusieurs jeunes qui réfléchissent sur leur situation antérieure et disent qu'ils avaient alors une certaine gaucherie, une timidité, qui les empêchait de s'exprimer facilement.

Extrait d'entretien 41 : La honte de la timidité d'un jeune célibataire du monde rural (Graciliano Filho, IV)

Enquêteur – Vous avez dit une autre chose aussi, que vous aviez honte des fois. Quand aviez-vous honte ?

Graciliano Filho – Non, cette histoire de honte que j'avais c'était plus de parler avec les gens et de me tromper dans les mots, des choses de ce genre tu comprends. Par exemple, si je devais te dire quelque chose, j'aurais eu peur que tu remarques que je me trompe... Mais je pense que c'est stupide, parce que de nos jours se tromper... se tromper est normal... Souvent j'ai eu à parler face à de nombreuses personnes, et je n'ai pas senti... Je pense que c'est une histoire d'habitude, la honte dont je te parle c'est celle-ci. En plus je pense que l'on doit avoir honte... Parce que la honte... L'éducation, c'est apprendre la honte.

Graciliano Filho explique ici d'où peuvent venir les difficultés des entretiens des jeunes célibataires : d'une sorte de honte face un étranger ; honte de mal parler, honte de dire quelque chose de mal... Cette honte traduit bien le sentiment d'infériorité qu'ont ces jeunes par rapport aux citadins. Deux autres jeunes ont exprimé le même rejet de leur honte, et dit que, s'ils avaient grandi en ville, ils ne seraient pas si honteux. C'est ce qu'explique Ivanilde, une institutrice à qui nous demandions si elle avait des projets pour sa fille :

Extrait d'entretien 42 : Timidité des jeunes célibataires et vie dans le monde rural (Ivanilde, I)

Enquêteur – Que souhaites-tu pour ta fille ? Tu le sais déjà ?

Ivanilde – Pour ma fille, je n'ai pas encore défini quoi que ce soit. Mais je souhaite le meilleur pour elle, n'est-ce pas ? Lui donner une vie digne, je ne veux pas qu'elle soit élevée comme je l'ai été, c'est très triste, aujourd'hui je suis une personne très... je ne sais pas, très mauvaise, jusqu'à aujourd'hui je suis très désemparée, parfois je vais à une réunion à l'école... Et je ne suis pas quelqu'un qui peut s'exprimer au milieu des autres, au milieu d'un groupe, je suis très réservée, je pense que c'est la conséquence de ce que je n'ai pas été élevée dans un milieu plus social, c'est très mauvais... Jusqu'à aujourd'hui j'ai des difficultés, jusque dans la salle de cours.

Enquêteur – Et tu en as honte... Tu penses que cela vient des champs ?

Ivanilde – Je pense oui.

Enquêteur – Et si tu avais été élevée ici le long de la Transamazonienne, ce serait différent ?

Ivanilde – Je ne sais pas... plus ou moins... Pas tellement hein ?

Enquêteur – Et en ville, ce serait différent ?

Ivanilde – En ville, oui, c'est sûr.

Ivanilde exprime le même refus que Graciliano Filho, qu'elle met en relation avec ses origines rurales. Pour elle, le fait d'avoir été élevée dans le monde rural est responsable de sa gaucherie, lui fait honte ; elle ne sait pas ce qu'elle veut pour sa fille, mais elle est sûre de ne pas vouloir cela. Il apparaît alors que leur timidité est surtout liée au sentiment d'infériorité dont parle Ivanilde. On peut supposer que ces entretiens se sont révélés durs à mener dans la mesure où nous placions les jeunes dans une situation inconfortable : avoir à raconter une vie dont ils ne sont pas satisfaits, et qui les conduit à s'évaluer négativement, les mettait profondément mal à l'aise. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas multiplié ces entretiens : de quel droit pouvions-nous demander à des jeunes d'exprimer leurs insatisfactions ? Mais ils révèlent un « complexe d'infériorité » qui constitue un terreau favorable aux changements : insatisfaits de leur position, les jeunes vont vouloir la changer lorsque l'occasion s'en présentera.

C'est ce que font les jeunes qui ont eu la possibilité d'étudier : à l'opposé de cette timidité, les jeunes qui ont étudié venaient nous demander des entretiens. Les jeunes des MFR ont ceux-ci de différent des précédents qu'ils ont eu, pendant trois ans, la possibilité d'étudier en alternance, et de passer de longs moments avec d'autres jeunes. Pendant leurs études, ils ont pu vivre loin de manière souvent indépendante de leurs parents, se former, prendre confiance en eux. Ils rejettent alors la gaucherie dont ils auraient fait preuve s'ils n'avaient pas étudié.

On peut comprendre ce rejet à partir de ce que disent M. Gervais *et al.* des changements dans le monde rural français au cours du XX^e siècle :

Le jeune s'engouffre dans la brèche ouverte par les événements, pour cesser d'être un « attardé ». Jusque-là, « il avait honte de sa gaucherie, de sa timidité, de son ignorance, parce qu'elle l'humiliait devant les autres » et qu'elle faisait son « complexe d'infériorité ». Maintenant, il assume sa condition, « il se juge lui-même et, non sans excès de sévérité, il se condamne », mais c'est en même temps pour exiger que cela cesse. [Gervais *et al.*, 1977, p. 274, citant Jouve, 1944]

On observe que, profitant de la possibilité d'étudier dans les MFR qui leur est offerte, les jeunes perdent leur timidité et leur statut « d'attardés » pour revendiquer une place différente ; c'est ce qu'exprimait Graciliano Filho plus haut. Parallèlement à cela, ils vont revendiquer la possibilité de vivre une certaine jeunesse.

Mais les jeunes vont plus loin. Ils souhaitent continuer leurs études, et certains refusent, alors que c'était l'objectif des MFR, de devenir agriculteur. Joël explique ainsi les raisons pour lesquelles il a refusé sa seconde demande en mariage :

Extrait d'entretien 43 : Prolonger sa jeunesse en faisant des études (Joël)

Enquêteur – Alors quelle est ta perspective aujourd'hui ? L'école va se terminer, et que vas-tu faire ?

Joël – L'an prochain, j'ai beaucoup de choses à faire. S'il y a des places dans une école quelconque, à Castanhal [école de technicien agricole] ou à Altamira, j'étudierai. J'ai l'intention d'étudier, étudier, étudier. Mais cette année, ça ne va pas être possible. Je dois me présenter à la caserne parce que je ne me suis pas présenté encore. Et il y a ma famille pour laquelle je dois faire quelque chose, des cultures, travailler, parce que quand tu étudies tu n'as pas beaucoup de temps. Alors je dois faire une de ces choses. Aujourd'hui je vais me présenter à la caserne : si ça passe, je vais devoir servir un an ; si ça ne passe pas, alors je vais revenir ici, travailler dans les champs, planter des choses, développer des cultures. Aider la communauté... Je suis toujours à la recherche d'informations pour moi, le jour où il y aura une place dans un cours, si c'est possible pour moi j'irais.

Enquêteur – Vous ne pensez pas à prendre un lot ?

Joël – Pas tout de suite non.

Enquêteur – Et ensuite ?

Joël – Non. J'ai une petite amie, mais jusqu'à présent je n'ai pas dans l'idée de me marier non. Mais c'est intéressant d'en parler, parce que cette semaine, elle est venue avec une proposition pour moi... Pour que l'on renforce notre relation pour nous marier bientôt. Dans un an peut-être. Mais je lui ai dit que je n'en ai pas l'intention pour l'instant. Elle était un peu fâchée. Mais je ne pense qu'à étudier et faire mes choses. Parce que quand on se marie, il faut avoir plus ou moins une structure, une base solide pour vivre. Je commence juste maintenant, et si je me marie ça va me gêner dans mes projets. Il faut donner plus d'attention à l'épouse, la responsabilité... S'en occuper vraiment. C'est une responsabilité de plus que l'on accepte. Alors je suis... Je ne suis pas préparé pour ça non.

Joël explique avoir des projets qui l'empêchent de se marier, et de s'installer tout de suite. Âgé de 25 ans, alors qu'il ne travaille que rarement avec son père, Joël préfère éviter pour l'instant le mariage, afin de prolonger le plus longtemps possible ses études, ou d'aller faire son service militaire. Pour lui, la jeunesse est une étape de préparation pour la vie future. En effet, Joël explique à un autre moment de l'entretien qu'il ne veut pas devenir agriculteur mais technicien agricole – avec, éventuellement, un lot sur lequel il irait de manière plus ou moins régulière. Les jeunes dans ce cas ne sont pas rares : la plupart des anciens élèves de la MFR que nous avons rencontrés espèrent ainsi pouvoir continuer, après leurs études, à vivre de manière indépendante.

Pour ces jeunes, il est important de pouvoir vivre leur période d'insouciance, et de la faire durer le plus longtemps possible. Mais les anciens élèves des MFR ne nous semblent pas être fondamentalement différents des autres pour cette raison. En effet, on trouve cette volonté d'avoir une

jeunesse chez d'autres jeunes – mais ceux-ci n'ont pas toujours la possibilité de la vivre. Ivanilde raconte ainsi le contexte d'un mariage qu'elle regrette :

Extrait d'entretien 44 : Le mariage comme empêchant de vivre sa jeunesse (Ivanilde, II)

Enquêteur – Et tu avais très envie de te marier à cette époque?

Ivanilde – Non, je n'avais pas tellement envie de me marier, mais ma situation m'obligeait à me marier, parce que c'est un groupe de personnes qui vous surveille beaucoup, vous ne pouvez pas avoir de petit ami, on peut juste avoir des amis dans l'église, les gens se mêlent beaucoup de ta vie, moi je voulais quitter cette vie où la pression était très forte, je ne pouvais pas rester non.

Enquêteur – Les gens dont tu parles, ce sont les mêmes que ceux chez qui tu as habité à Anapú ?

Ivanilde – Les gens rapportaient beaucoup de choses aux oreilles de mon père, et mon père est quelqu'un qui n'a pas étudié, une personne très ignorante, avant de me marier il m'a même frappée très fort, il me frappait beaucoup tu sais. Mais ce n'est pas pour autant que je reprenais le droit chemin. Ma diversion, c'était d'avoir des petits amis, et mon père n'a jamais accepté aucun de mes petit-amis, même avec Roberto il hésitait. Je me suis mariée à 16 ans, ma jeunesse a été bien courte. [...]

Enquêteur – Et t'être mariée aussi tôt, pour toi, ça a fait que tu n'as pas pu vivre ta jeunesse ?

Ivanilde – Oui, c'est plus pour cela que je regrette de m'être mariée. Je ne conseille à personne de se marier.

Enquêteur – Si tôt ?

Ivanilde – Si tôt.

Enquêteur – Et par la suite ?

Ivanilde – Si c'était à refaire, je ne me marierais pas.

Ivanilde dit regretter de s'être mariée car cela l'a empêchée de vivre ce qu'elle appelle sa « jeunesse » ; obligée de se marier pour fuir la pression, y compris physique, qu'exerçait sur elle son père et qu'elle trouvait intolérable, Ivanilde montre bien la difficulté qu'il y a à vivre cette période de la vie dans un contexte très communautaire (caractérisé ici par l'interconnaissance et le regard des autres). Cela peut s'expliquer par le fait que la socialisation dans un contexte communautaire ne laisse que peu de place aux expériences des jeunes – en particulier, comme nous le verrons plus loin, des jeunes filles. Les deux éléments sont antinomiques : pour que les jeunes puissent vivre une certaine jeunesse, il semble qu'il faille qu'ils entrent en rupture avec leur « communauté » d'origine.

Or, il est intéressant de constater ce qu'Ivanilde entend par jeunesse : il s'agit d'une certaine licence sentimentale. Cela signifie que la jeunesse est l'âge des *namoros* ; pour d'autres encore, c'est étudier, ou trouver un emploi. Plus largement, la jeunesse est pour ces jeunes le moment où ils peuvent vivre des expériences de nature différente : étudier, flirter, essayer des emplois différents...

La jeunesse, âge des expériences ?

La jeunesse, pour Ivanilde, se caractérisait avant tout par la possibilité de sortir avec des garçons. Cela allait au-delà des simples flirts puisque Ivanilde ne s'est pas mariée vierge. Elle n'est qu'un exemple des jeunes plus libérés sexuellement. Cela traduit des changements profonds dans le monde rural. De fait, tous les observateurs s'accordent à dire que, récemment, le nombre de naissances hors mariage s'est multiplié : cinq jeunes avec qui nous avons fait des entretiens nous ont ainsi raconté qu'ils ont eu un enfant hors mariage. La fréquence des naissances hors mariage montre que garçons comme filles ont une vie sexuelle pré-nuptiale.

Pourtant, la sexualité des filles est assez durement réprimée : Ivanilde recevait des coups de son père. Il faut dire que, pour les filles plus que pour les garçons, la nécessité d'être vierge au moment du mariage s'appliquait avec force lors de la génération précédente. C'est ce que raconte Judite dans l'extrait d'entretien suivant :

Extrait d'entretien 45 : L'importance passée de la virginité des femmes (Judite, I)

Judite – Il y avait beaucoup à l'époque cette histoire de virginité, et bon à l'époque maman m'avait mis cela dans la tête, que si je n'étais plus vierge je ne valais plus rien. Elle disait exactement cela. Alors quand je suis partie de la maison, pour aller me promener, pour faire juste une promenade, elle arrivait et me battait, elle disait qu'elle ne voulait pas d'une fille... Déshonorée, c'est ça qu'elle disait.

La pression qui pèse sur les filles est particulièrement forte ; nous aurons l'occasion de revenir sur plusieurs exemples. Pour l'instant, il importe de voir que cela ne les empêche pas d'avoir une vie

sexuelle pré-nuptiale, avec des partenaires qui ne seront pas forcément leurs maris et qui ne les méprisent pas. Cela est un signe très évident d'un changement profond d'une génération à l'autre : les femmes comme les hommes s'autorisent des relations sexuelles pré-nuptiales qui ne débouchent pas toujours sur un mariage, même si ces relations sont condamnées par leurs parents. Cela fait dire aux jeunes que ceux-ci appartiennent à la « vieille génération » :

Extrait d'entretien 46 : La « vieille génération » face aux expérimentations des jeunes (Sandro)

Enquêteur – Vous avez déjà travaillé en ville ?

Sandro – Oui, mais maintenant je suis rentré à ma maison. Parce que pendant que j'étudiais à la MFR, je me suis mis avec une femme. Je n'en suis pas allé jusqu'à me marier. J'ai été vivre à Repartimento. J'ai travaillé comme employé pendant dix mois. C'était du travail passager, un mois ici, un mois là. J'ai travaillé comme aide [maçon], une autre fois dans une histoire de pâturage avec d'autres personnes, ça a été très mauvais. Ça a été une expérience mauvaise de quitter ma propriété pour travailler pour les autres. Vraiment mauvais. Ça ne m'a pas plu.

Enquêteur – Ça ne vous a pas plu ?

Sandro – Non, ça ne donne aucun bénéfice. Ça finit avec toi, on se sent humilié, les gens te crient dessus ; ça dépend de ce qu'on doit faire, mais c'est une chose très mauvaise.

Enquêteur – Vous y êtes resté dix mois ?

Sandro – Dix mois. Ensuite, je me suis séparé de la fille, et je suis rentré à la maison de mon père. Tout de suite après. Au début, il y a eu des problèmes. Mon père, il est comme cela, il réagit en fonction des lois anciennes, tu sais. C'est un système différent de celui d'aujourd'hui, ils sont très rigides. Alors il n'a pas aimé, il voulait que je me marie pour de bon. Mais je ne l'ai pas fait. Ça a été comme cela, on n'était pas mûrs, ça n'a pas marché. Alors il a dit, comme ça, que si je me repensais, si je voulais rentrer à la maison, je pouvais. Alors j'ai pensé qu'il était temps de me repentir, alors je me suis repenti pour de bon, parce qu'elle a fait beaucoup de choses pas bonnes, parce que ça ne m'a pas plu, et j'ai décidé de rentrer à la maison. Alors ça a été bien. Alors je suis retourné et j'ai continué à travailler, dans l'agriculture familiale, avec ma famille. Et toujours à étudier. Cela a eu lieu il y a un an.

Cet extrait d'entretien montre l'existence d'une période pendant laquelle un jeune expérimente, contre l'avis de son père, à la fois une vie de couple et le travail en ville, hors de l'exploitation paternelle. Cette expérimentation se fait sans beaucoup de risque : non marié, il peut se séparer si ça ne marche pas ; de plus, son père est prêt à le reprendre sur la ferme s'il « se repent ». De fait, cette forme de vie commune sans mariage se répand de plus en plus. Lorsque cette situation crée un conflit avec les parents, les jeunes disent que ceux-ci sont régis par des lois anciennes. Cela signifierait-il que les lois ont changé ? On peut le supposer, même s'il est difficile de savoir ce que faisaient les parents à la même époque.

Le phénomène apparaît pourtant récent. Un agriculteur nous a ainsi expliqué qu'aujourd'hui « les jeunes partent de chez les parents voir comment c'est ailleurs ; quand ils ont vu, ils reviennent ici ». Cette description correspond bien à l'itinéraire de Sandro et de nombreux autres jeunes agriculteurs : les expériences extra-agricoles qui précèdent parfois l'installation sur un lot sont fréquentes. Certes, ces expériences existaient pour les parents, mais elles renvoient à un contexte bien précis : les parents de type agriculteur occasionnel sont caractérisés par des parcours incluant très largement des expériences non agricoles ; certains agriculteurs (trois de notre échantillon) des trois autres types ont aussi connu une expérience extra-agricole, mais beaucoup moins fréquemment. En fait, il semble que le départ du lot parental était souvent dû à des difficultés financières : Devalino a passé deux ans en ville, et est revenu auprès de ses parents lorsque ceux-ci sont partis pour un nouveau front pionnier, où il a pu acheter de la terre ; José Goiano, Manoel Problema, le père de Sandro, ont eu des expériences dans les *fazendas* ou les *garimpos*, mais leurs épouses les attendaient dans le monde rural où ils investissaient l'argent qu'ils parvenaient à épargner. Mais dans la mesure où eux offrent à leurs enfants des conditions pour être agriculteurs, ils ne comprennent pas qu'ils fassent de même.

Dans le cas présent, les causes de départ des enfants n'apparaissent pas liées à la pauvreté, mais à une volonté initiatique.

Extrait d'entretien 47 : Les causes de départs vers la ville selon un jeune Bahianais : pauvreté dans la région d'origine et volonté de découvrir le monde (José Bahiano, III)

Enquêteur – Alors vous êtes resté vingt trois ans dans la Bahia ?

José Bahiano – Oui, à 18 ans, après avoir vécu dans cet endroit, dans cet intérieur très difficile, je me sentais très angoissé parce qu'on ne pouvait pas faire des études pour avoir de la culture, n'est-ce pas, et j'étais très jaloux de voir mes amis qui savaient lire et écrire, alors mon rêve c'était d'étudier. [...] Et là dans ma région il y avait beaucoup de gens qui voyageaient à São Paulo, qui travaillaient et quand ils arrivaient ils disaient que c'était très bien São Paulo. Ils arrivaient et ils disaient que c'était génial (*bacana*), et que là-bas ils voyaient bien que notre région était très pauvre, qu'il n'y avait pas de travail, bon je veux dire du travail qui permette de gagner de l'argent, nos conditions financières étaient très mauvaises, alors moi j'avais très envie de partir de la Bahia pour aller me promener dans la capitale pauliste, et travailler là-bas, sentir un peu le climat de São Paulo, pour savoir exactement ce qu'il en était de ce que les collègues disaient, et alors j'y suis allé, je suis allé à São Paulo, j'y suis resté deux ans, j'ai travaillé et quand je suis rentré, mon père m'avait écrit un message pour me dire que si je voulais l'accompagner dans le Maranhão il fallait que je vienne vite parce qu'il était en train de partir. Alors j'y suis allé, et je suis revenu quand on est parti dans le Maranhão.

La cause de départ est dans ce récit intermédiaire entre la pauvreté dans la région d'origine et la volonté de connaître autre chose. Cette volonté est très largement suscitée par les récits sur la ville des autres personnes : il y a une attraction pour l'inconnu, qu'on imagine idéal. Ici, on voit bien qu'il se termine par un retour sur l'exploitation parentale (c'est ce que montre aussi Garcia, 1989) ; mais dans d'autres cas, les jeunes ne rentrent pas sur le lot et restent en ville. Cette période de la vie des jeunes peut les amener à occuper différents emplois : les petits emplois en ville, mais aussi les *garimpos* (ils sont nombreux à y avoir travaillé), les travaux sur des grands projets (construction de barrage, de routes), les *fazendas* (plus ou moins honnêtes), la recherche de bois.

Le service militaire fait souvent partie de cet itinéraire initiatique : obligatoire au Brésil, il peut être assez facilement contourné. Les militaires disposent en effet de plus de jeunes en âge de servir que de besoins. Ils sont dès lors conduits à refuser beaucoup de monde, ce qui rend l'obligation purement théorique. Cela fait que beaucoup de jeunes qui aimeraient faire leur service ne peuvent souvent pas ; et que le moment où les jeunes vont s'inscrire sur les listes est souvent une source d'angoisse dans la mesure où ils aimeraient servir : Paulo, Roberto, Irineo, Zélio et d'autres ont servi et ramènent de leur service des discours à la fois terrifiants et fascinants. Le discours selon lequel l'armée forge les hommes est commun, et l'enjeu est grand d'être retenu : nous avons vu plus haut que Joël souhaitait servir, mais qu'il ne savait pas s'il serait gardé ; Valmir Problema a été déçu par son refus au service, tout comme Pelado. « Il y avait une trop bonne moisson de jeunes », disent-ils pour expliquer ce qui est vécu comme un « échec ».

Ces parcours ne concernent cependant pas tout le monde : tous ne souhaitent pas être militaires ou travailler hors de chez leurs parents. Mais dans notre échantillon, le nombre de jeunes qui ont un parcours qui les a menés directement du lot parental à leur propre lot est peu élevé : seul un quart d'entre eux sont dans ce cas. Les autres jeunes ont passé un long moment comme salariés agricoles, en ville ou dans un *garimpo*. Certains ont même connu les trois situations. Ces itinéraires sont nettement plus complexes que ceux que nous aurions pu attendre à partir des discours des parents et du cycle de vie des agriculteurs de front pionnier : il y a une véritable période de transition entre le travail chez les parents et l'installation en agriculture. Cette période correspond à un moment où les jeunes réalisent des expériences.

Pendant cette période d'expérimentation, les jeunes reçoivent d'autres influences que celles de leurs parents et apprennent à construire leur propre moyen d'être agriculteurs. Dès lors, il nous semble bien, pour reprendre les termes de C. Dubar (1991), que l'on assiste là au passage d'une socialisation de type communautaire (où il y a apprentissage des rôles) à une socialisation de type sociétaire, où les rôles sont construits. C'est aussi ce que font en particulier les filles d'agriculteurs, qui sont même les plus enclines à renégocier leur place dans la famille paysanne et à inventer des rôles dans le cadre d'une socialisation sociétaire.

La place des femmes dans le couple : en voie de renégociation ?

L'hypothèse de changement de mode de socialisation se fonde sur une analyse en deux temps : dans un premier temps, on considère que les jeunes rompent avec leurs parents et le mode de vie communautaire dans lequel s'inscrivent les différentes formes d'agriculture paysanne ; dans un second temps, on considère que cette rupture les conduit à faire des expérimentations et à construire leurs rapports aux autres et, en particulier, à l'agriculture paysanne, dans le cadre d'un mode de vie sociétaire. Or, il semble que les filles soient les plus promptes à renégocier leur place dans l'agriculture paysanne. En effet, ce sont elles qui y ont la place la plus dure ; ce sont donc elles qui ont le plus « intérêt » à réaliser la rupture, et à négocier une place différente.

Nous avons déjà cité des extraits d'entretiens de jeunes filles, et nous serons amené à en citer d'autres. Ils s'inscrivent dans le cadre des « entretiens des jeunes filles », qui constituent une catégorie qui n'est pas au cœur de notre échantillon (centré sur les jeunes agriculteurs) ; ils ont été menés, comme pour les jeunes célibataires, pour éclairer la catégorie principale. Or, nous nous sommes retrouvé avec ce type d'entretien dans la même situation que dans le cas des jeunes hommes : les filles, si elles parlaient plus que leurs homologues masculins, n'exprimaient pas moins une situation inconfortable. Dans ce cas, la difficulté de la situation s'exprimait non pas par un silence, mais par des pleurs, qui arrivaient souvent à la fin de l'entretien – d'où, comme nous l'avons dit plus haut, la décision d'arrêter les entretiens avec des jeunes filles.

Comme pour les jeunes célibataires, ces pleurs sont révélateurs de la situation difficile que vivent les jeunes filles. Les entretiens qui ont donné lieu à des pleurs sont ceux où les filles se trouvent dans une contradiction qui leur apparaît insurmontable entre une situation rêvée et une situation vécue ; où ces filles sont sous l'autorité soit du père, soit du mari. Dans tous les cas, il apparaît que ces filles sont à la recherche d'une place dans la société difficile à construire et à faire admettre, mais nécessaire de leur point de vue.

Les familles paysannes fonctionnent selon un système de places préassignées. Dans ce cadre, les filles n'ont pas une place privilégiée : les pères préfèrent avoir des garçons qui aident aux champs, à la production ; les filles, elles, aident à la maison, tâche nécessaire, mais peu noble (Garcia, 1986). D'où le fait que les pères expliquent que les filles « sont faites pour étudier ou pour se marier ». C'est à ce destin qu'il s'agit de les préparer. Le plus significatif de ce point de vue est le traitement différent que José Goiano faisait suivre à ses enfants célibataires : aux jeunes garçons, il donnait un certain nombre de têtes de bétail dont ils pouvaient disposer à volonté, y compris pour s'acheter des habits ou une moto ; les filles, elles, ne recevaient leur bétail qu'à leur mariage, et encore était-ce le mari qui recevait les bêtes. Cette différence montre bien comment les filles, dans le système paysan, passent de la dépendance du père à celle du mari. Si une jeune célibataire veut de l'argent pour pouvoir s'acheter quoi que ce soit, elle est obligée de demander à son père – et, on l'imagine, de justifier sa dépense.

La place préassignée à une jeune fille est peu enviable. Bien entendu ces places sont rarement tenues comme telles : les femmes ont une voix qu'elles peuvent faire entendre, et on imagine qu'elles sont écoutées. Ainsi avons-nous soulevé le problème des études des enfants, qui laissait apparaître le rôle discret que jouaient les femmes en faveur de l'étude de leurs enfants, rôle qui pouvait expliquer bien des situations aberrantes. De même, nous avons obtenu des informations capitales par le biais de femmes. Mais dans la plupart des cas (Dona Maria, Dona Cesalina), la voix qu'elles faisaient entendre allait explicitement dans le sens des normes du paternalisme ou du communautarisme paysan. Si elles avaient une position différente, cette position n'était pas officiellement exposée à l'enquêteur.

Or, ce qui apparaît radicalement nouveau, c'est que les jeunes filles sont porteuses de contestations de cette norme. Dans un extrait déjà cité, nous avons vu que l'épouse de José Filho a permis d'obtenir une information capitale : que José Filho travaillait comme métayer pour son père, et que cela était insupportable. Dans ce cas, on peut supposer qu'elle n'est pas pour rien dans le départ de ce dernier de chez son père. Cela nous semble révélateur du rôle que jouent certaines filles : celui de contestatrices des modèles paysans – qu'ils soient communautaires ou paternalistes.

Nous avons vu plus haut le récit d'Ivanilde dans lequel celle-ci expliquait avoir voulu vivre une jeunesse, et s'être ainsi opposée à son père – et avoir reçu des coups. Les coups que reçoit Ivanilde sont intéressants pour révéler les conceptions d'un père face aux transgressions de sa fille ; en ceci, il

n'est pas rare que des filles soient battues pour de tels actes. Mais ce qui est plus rare, c'est que cela soit verbalisé devant un micro. Cela constitue, pour Ivanilde, un moyen clair de dire qu'elle n'est pas d'accord avec un tel comportement. Ivanilde, comme d'autres jeunes filles que nous avons rencontrées, affrontent pères et maris pour revendiquer une place différente. En ceci, leur place n'est pas comparable à celles des femmes de la génération de leur mère : celles-ci pouvaient certes lutter, mais c'était dans le cadre d'une famille paysanne et d'un mode de vie communautaire. Alors qu'Ivanilde, Ivamar et d'autres luttent pour la mise en place d'un mode de vie différent.

Cela n'est pas facile pour toutes les filles : en effet, cela demande de changer la base économique du fonctionnement des familles. La seule manière qu'ont les femmes de recevoir un salaire est d'être institutrice dans le monde rural, ou de réussir dans leurs études pour partir étudier en ville – et pourquoi pas y trouver un emploi. Leurs parents les laissent parfois faire des études, considérant que « les filles sont faites pour étudier ». On ne s'étonnera donc pas que celles-ci s'engouffrent dans cette possibilité qui leur est offerte. Ainsi le niveau supérieur d'études des filles que nous avons déjà évoqué dans le chapitre II s'explique-t-il autant par les stratégies parentales que par l'usage qu'elles font de ces stratégies. Par la suite, les études mettent les femmes en contact avec d'autres femmes qui ont une place différente, ou avec la ville où les filles bénéficient d'une plus grande liberté. La combinaison de ces trois facteurs fait que l'on ne s'étonnera pas de voir une forte corrélation entre niveau d'études élevé et revendications de places différentes dans la société. C'est ce que l'on retrouve avec Maria, fille d'agriculteur de type III étudiante à Belém :

Extrait d'entretien 48 : Le refus du mode de vie communautaire d'une jeune fille d'agriculteur (Maria)

Maria – Toute jeune, j'avais cette attente, et je n'ai pas pensé à me marier jeune, et je ne cherchais pas beaucoup à avoir des petits amis, je ne voulais pas, en vérité, me fixer là-bas ni construire une famille avec les garçons de là-bas. Je pensais donc que c'était une toute petite ville, tout le monde se connaissait et on avait une relation de camaraderie, en fait, je n'avais aucune attente dans ce lieu. On ne peut pas y travailler, sauf pour être professeur, et il n'y a rien, même pas un cours de dactylographie, donc on ne peut penser à rien, même pas penser à faire de l'anglais, même pas de l'informatique, il n'y a même pas d'électricité. Mais c'était un coin tranquille et j'y ai été très heureuse, parce qu'il y avait tout ce côté de l'amitié, de connaître tout le monde, d'avoir des amis. Aller à l'église tous les dimanches, tout ça. Mais toujours je sentais ce besoin de suivre des cours, de faire d'autres choses, de ne pas voir les jours se répéter, toujours, toujours, toujours... se diriger vers un mariage, pour avoir des enfants, cela en vrai n'était pas une chose qui me satisfaisait. Et bon, je pense que mes frères qui vivent là ne sont pas moins heureux que moi, peut-être même plus heureux. Parce qu'en fait c'est cela qu'ils cherchaient [...]. Les jours passaient et je n'arrivais pas à en tirer quelque chose. Je ne sais pas, je savais tout y faire et il n'y avait pas d'activité que je ne savais pas faire. Je n'allais plus rien y apprendre, j'avais déjà appris, je savais déjà comment faire un potager, comment cultiver les plantes, [laver le linge], et je n'allais rien apprendre d'autre. Moi, je voulais apprendre, étudier. [...] Je savais déjà l'heure à laquelle je devais me réveiller, je devais prendre le repas de midi, je devais dormir. C'est un lieu où il n'y avait rien de très intéressant.

Cet entretien est particulièrement significatif d'un refus d'acceptation par les filles des places qui leur sont assignées dans le système paysan : refus des tâches ménagères, refus des travaux répétitifs des champs, refus de la pression de la société ; à ce système communautaire, elle oppose sa volonté d'étudier, d'apprendre des choses nouvelles. Comme si les études étaient une stratégie mise en place pour parvenir à exprimer ce refus. Ce discours, même s'il est une reconstruction *a posteriori*, montre bien le conflit de normes qu'il peut y avoir entre deux manières de tenir sa place dans la société : l'une est fondée sur la répétition et l'acceptation d'un mode de vie et de positions définies d'avance (c'est le sens que l'on peut donner à la dernière phrase de l'extrait) ; l'autre fondée sur l'apprentissage et l'autoconstruction permanente, qui se traduit dans les discours par une capacité à présenter ses actions de manière stratégique.

Il serait évidemment facile de dire que cela est le fruit d'un départ vers la ville et d'une assimilation complète de ce discours dominant. Pourtant, on trouve, de manière certes plus hésitante mais tout aussi claire, de telles revendications chez des jeunes filles qui se trouvent encore dans le monde rural et sont aux prises avec un mari qui voudrait qu'elles tiennent leur place de femme modèle. Dans ce cas, le conflit de deux modes de vie n'a pas été résolu par la migration, mais reste à

négoier au sein du couple. C'est le sens que l'on peut donner à l'entretien d'Ivanilde, qui vient de finir ses études au lycée :

Extrait d'entretien 49 : Volonté d'indépendance d'une jeune épouse (Ivanilde, III)

Enquêteur – Maintenant, tu souhaites entrer à l'Université ?

Ivanilde – Oui, j'en ai très envie.

Enquêteur – Pour avoir un bon emploi ?

Ivanilde – Je veux être un peu indépendante.

Enquêteur – Indépendante, c'est-à-dire avoir ton argent. Mais tu ne l'as pas déjà ?

Ivanilde – J'ai encore beaucoup besoin de Roberto.

Enquêteur – Et tu penses qu'en étant indépendante, ta relation avec Roberto va changer ?

Ivanilde – Oui, c'est cela mon rêve, être quelqu'un qui n'ait pas besoin de lui. Si on reste ainsi, c'est possible que ça change mais pas tellement, je pense que rien ne va changer non... C'est très mauvais de dépendre du mari, même pour acheter les choses dont tu as besoin ; ce n'est pas de l'individualisme, jusqu'à aujourd'hui je cherche ce qu'il y a de mieux pour nous, je ne suis pas une femme individualiste, et tout ce que je fais c'est pour payer les dettes, les dépenses de la maison parfois... Je veux sortir de petite vie vieille, où je dépends du mari pour tout, ça c'est vraiment embêtant.

Comme Maria, les études sont pour Ivanilde un moyen d'obtenir une indépendance ; mais celle-ci est à négocier dans le couple, et pas hors de l'agriculture familiale. Changer la base économique du couple, obtenir une certaine autonomie financière, est, pour elle, la condition nécessaire du changement de son couple (dont nous verrons plus tard les problèmes). Ivanilde dit bien que l'indépendance financière n'est pas une condition suffisante de cette autonomie, et elle considère à un autre moment de l'entretien que le plus simple serait de se séparer de son mari – ce qu'elle refuse pour l'instant. Mais d'autres jeunes filles n'ont pas hésité à franchir ce pas : il n'est pas rare de trouver, parmi les institutrices, des femmes divorcées. Dans ce cas, le divorce a été choisi par la femme. Même s'il est difficile d'en connaître les causes, il est probable qu'il soit dû au changement de la relation entre les époux : passé sous la forme d'un contrat, il associerait une femme à son mari pour partager sa vie avec lui. Lorsque le mariage échoue, lorsque le partage n'est pas considéré comme juste, le contrat peut être rompu. C'est en tout cas le sens que lui donne Ivanilde quand elle dit qu'elle pourrait finir par se séparer de son mari.

Le mariage apparaît alors comme un moment privilégié de l'étude des relations au sein de l'agriculture paysanne, pour tester notre hypothèse de l'émergence d'une forme de lien social de type sociétaire : si le concubinage est caractéristique des expériences des jeunes, le mariage pourrait l'être de l'ensemble des jeunes mariés.

Mariages et formes de lien social en émergence

Le mariage est le second moment essentiel pour saisir les transformations qui touchent les familles : si on suppose que les jeunes célibataires et/ou les jeunes filles apportent des contestations au sein de la famille nucléaire, alors il y a de fortes raisons pour croire que ces contestations se répercutent au niveau du mariage. L'essentiel du propos dans cette partie sera de montrer comment fonctionnait le mariage paysan, et vers quoi il évolue. Le mariage permet d'observer la manière dont se reproduit une société. Mais c'est un objet particulièrement difficile à étudier : le mariage tend en effet à être présenté de manière normative, comme un libre choix de la part des futurs conjoints ; P. Bourdieu (1972) a cependant montré que ce libre choix peut se comprendre comme étant l'obéissance implicite à une règle tout autant implicite.

L'entretien biographique doit alors plus que jamais être soumis à une analyse rigoureuse : nous verrons que très souvent, les récits de mariage décrivent une norme plus que des pratiques. La norme est une étape de la compréhension du mariage : en comparant les normes entre elles, on peut voir à quel type de mariage font référence les jeunes pour parler de leur mariage. Mais l'exposé d'une norme est d'autant plus intéressant qu'il peut être confronté à des pratiques : nous avons essayé, dans chaque entretien, d'obtenir un récit, le plus précis possible, de la manière dont le mariage s'est déroulé et décidé. Il y a donc deux niveaux dans l'analyse des entretiens : celui où les interviewés racontent les différentes étapes de leur mariage, des séquences de vie ; celui où ils justifient leur mariage, dans le but de convaincre la personne à qui ils s'adressent.

Le mariage, moment de la reproduction du mode de vie paysan, est non seulement très fortement contesté actuellement, mais évolue de manière très nette vers un nouveau type de mariage, que nous qualifierons de « mariage couple », signe d'une modernisation de la famille (Shorter, 1977).

Le « mariage paysan »

Une première catégorie de mariage – le mariage paysan – peut être construite à partir de l'analyse de discours. Ce mariage, marquant la reproduction de l'agriculture familiale, fonctionne selon des normes assez strictes : au prix de quelques simplifications, on peut l'ériger en idéal-type, inscrit dans le cadre de l'idéal-type paysan, par rapport auquel on peut comprendre comment les jeunes se conduisent aujourd'hui.

Nous avons jusqu'à présent traité le mariage en considérant que c'était le moment où se réalise la séparation d'un jeune avec sa famille : nous avons alors vu que tout le don de la terre avait comme enjeu de maintenir des relations de travail (ou familiales) au moment d'« instabilité du cycle familial » (Segalen, 1996) que constitue le mariage ; mais s'il est un moment d'instabilité pour les familles, il est en même temps « la clef de voûte de la reproduction familiale et sociale » (Segalen, 1996, p. 117) de la société, en particulier des sociétés paysannes.

En effet, un jeune, en se mariant, ne fait pas que se séparer de ses parents : il reproduit aussi certaines caractéristiques de l'agriculture familiale. Cela est très net avec le fait que le mariage est le moment où un jeune devient agriculteur autonome. Le mariage est très souvent la condition de l'exercice du métier d'agriculteur, règle commune à tous les mariages paysans, qu'ils soient de type I (paysan paternaliste) ou III (paysan communautaire), mais selon des modalités différentes (dans un cas, il y a maintien des formes de travail en famille ; dans l'autre, ce lien est plus distendu). Il y a donc une stricte corrélation entre le mariage et l'installation comme agriculteur, comme si l'un impliquait l'autre.

C'est ainsi que, très souvent, les parents tentent de retarder l'âge du mariage : en effet, si les parents perdent de la main-d'œuvre quand leurs enfants se marient, ils vont avoir tendance à reculer le plus possible l'âge du mariage. C'est ce que dit N. Woortmann dans le cas des mariages de jeunes issus de familles paysannes du Sud du Brésil (donc *a priori* des familles de type « paysan-communautaire ») : « Chez les colons pauvres le mariage tend à se faire tardivement. Les parents, en fait, ne font aucun effort pour que leurs enfants se marient. [...] En réalité, ce qu'ils cherchent à retarder, c'est la perte de la contribution des fils ou des filles à la production familiale » (Woortmann, 1995, p. 162). Il s'agirait là d'une règle de mariage liée à la condition paysanne au Brésil.

Cette règle de fonctionnement mérite d'être précisée par une étude des normes de mariage exposées dans les entretiens. Nous avons choisi, pour considérer le mariage tel qu'il se pratique chez les paysans, d'étudier un cas précis : cela permettra de l'approfondir et de comprendre les logiques qui l'organisent. Nous présenterons le cas du mariage d'un agriculteur dont le parcours nous est déjà connu : José Bahiano, agriculteur dont l'itinéraire migratoire se caractérise par des relations de travail avec ses parents très étroites (de type paternaliste paysan). Quand il quitte le Maranhão où vivaient ses parents, il arrive en Amazonie, seul : bien qu'ayant acquis rapidement un lot, il travaille comme salarié d'une *fazenda*. C'est au moment où il choisit de se marier qu'il ira travailler dans son lot. Auparavant, il préparait avant son exploitation dans le but explicite d'y fonder une famille :

Extrait d'entretien 50 : Un mariage paysan typique : préparation du mariage et de l'exploitation agricole (José Bahiano, IV)

Enquêteur – Mais vous ne vouliez pas vous marier avant ?

José Bahiano – Si je voulais me marier avant ? Je ne me trouvais vraiment pas prêt, j'étais arrivé il y a peu de temps, et je n'avais pas vraiment... Je ne savais pas si j'allais rester ici, je n'étais pas encore bien préparé, je n'avais pas mûri ma... Comment dire, je n'avais pas les idées bien mûres, sûres, et bon je pensais comme ça... Alors bon, ça n'a été qu'au bout d'un an que j'ai commencé à planifier les choses, je devais m'arrêter, mettre la tête à sa place pour penser, m'arrêter dans un coin et travailler, pour continuer avec ma petite amie. Je pensais que j'allais me marier, et que j'allais être très heureux. Alors j'ai commencé à me mettre ces idées dans la tête, et c'est à ce moment-là que j'ai déménagé là-bas, au fond, que j'ai fait ce travail et que j'ai commencé à me trouver le bois pour ma maison et rapidement j'ai pu faire la maison, et

quand j'ai terminé de la construire j'ai acheté des choses pour préparer pour le mariage, et quand tout cela était prêt j'ai pensé que j'étais prêt pour le mariage et l'on s'est marié.

Enquêteur – Et... Vous vous étiez parlé avant de vous marier, quand vous avez déménagé pour le fond du *travessão*, c'était pour vous marier ?

José Bahiano – Oui, quand j'ai déménagé là-bas, ça faisait déjà un an qu'on sortait ensemble. Alors je me suis arrêté pour penser, j'ai pensé qu'il y avait un futur parce que c'était une personne engagée dans la communauté, c'était une personne qui avait une connaissance... Comment dire, spirituelle... Une personne bien préparée, bien qu'elle était encore jeune à l'époque, elle avait 17 ou 18 ans, c'était quelqu'un de l'Église catholique, alors j'ai pensé que ça allait et j'ai déménagé là-bas et j'ai commencé à me préparer. Pour me préparer, j'ai fait rapidement la maison, ensuite j'ai acheté des choses, j'ai fait les meubles et l'on s'est marié.

Le mariage et l'installation comme agriculteur indépendant se réalisent au même moment. Il aurait pu, puisqu'il possédait déjà une terre, devenir agriculteur plus tôt. Mais cela nécessitait la présence de son épouse à ses côtés, comme condition de l'installation. De fait, dans beaucoup de cas d'accès au métier d'agriculteur, le mariage précède de peu le moment de l'installation. Le fait qu'un acte économique – la fondation d'une unité de production autonome – ait comme condition un acte social (et, plus précisément, familial) – le mariage – montre bien l'interdépendance qu'il y a entre les sphères économiques et sociales : en ceci, le mariage fonctionne comme un élément de reproduction de la condition paysanne. Le mariage et l'installation du nouveau couple sont le but de la relation entre les deux personnes :

Extrait d'entretien 51 : Un mariage paysan typique : le mariage, but de la relation entre deux jeunes (José Bahiano, V)

Enquêteur – Et quand vous lui avez parlé avant de vous marier, quand vous êtes allé là-bas, vous saviez que c'était pour vous marier ?

José Bahiano – Oui, quand je lui ai demandé si elle voulait sortir avec moi, elle a dit qu'elle n'acceptait que si c'était pour se marier, si c'était pour sortir elle ne voulait pas, n'est-ce pas. Alors quand je lui ai demandé pour sortir avec elle, elle m'a demandé si je lui promettais cela. Si je voulais la tromper, ou si ce n'était pas pour se marier, parce qu'elle était une jeune fille sérieuse. Alors je pense qu'elle attendait un mariage, tôt ou tard.

Quand les deux futurs époux ont décidé de « sortir ensemble », c'était, au moins aux yeux de la jeune fille, pour se marier. Enfin, la dernière caractéristique apparaît quant au choix de l'épouse : José Bahiano ne parle, à aucun moment, de ses sentiments amoureux, mais des qualités de la jeune fille. Celle-ci, enfin, appartenait à une famille alliée de la sienne :

Extrait d'entretien 52 : Un mariage paysan typique : un couple issu de familles alliées (José Bahiano, VI)

Enquêteur – Comment l'avez-vous rencontrée ?

José Bahiano – Je suis entré dans ce *travessão*, ils vivaient plus par là... Ils avaient une maison là-bas. Moi, j'allais à la maison de ma tante, qui était à trois kilomètres de chez eux, et bon on venait dans la communauté, il y avait une église, et on venait célébrer le culte, on allait à la messe. Alors on a commencé à se rencontrer pour les premières fois... Et à partir de là, on a commencé à être présenté, à se connaître, et alors ils ont déménagé dans le fond, à plus ou moins trente kilomètres, et moi je restais ici. Mais bon, elle venait toujours ici. Et bon elle venait, elle n'avait pas encore fini l'école primaire, et elle a continué à étudier de nouveau avec la professeur Maulina, juste à côté de la maison de ma tante où j'habitais. Et bon on... Elle est venue vivre dans la maison de ma tante, pour qu'elle puisse étudier, elles se connaissaient très bien, ses parents étaient compères de ma tante, et bon elle est venue vivre à la maison et elle étudiait. Moi aussi j'y étais, mais à l'époque je travaillais dans la *fazenda* qui est un peu au-dessus. Je passais maximum deux jours ici, le reste dans la *fazenda*. Alors elle a fini le primaire, et elle a commencé à donner des cours et elle est allée étudier en ville... Alors... Elle a terminé le collège, et elle a commencé à étudier le *gavião* [pour être professeur], mais bon elle donnait déjà des cours avec son niveau primaire au fond, pour les deux premières années. Et elle étudiait. Elle a continué à étudier. Et bon aujourd'hui encore elle continue à donner des cours, et à étudier. Elle est fonctionnaire, elle a réussi et continue à donner des cours. C'est comme cela qu'on s'est connu. Et on en est arrivé à se marier, et c'est ainsi qu'on vit aujourd'hui.

Enquêteur – Vous êtes sortis ensemble longtemps avant de vous marier ?

José Bahiano – Deux ans. On se connaissait bien, on est sortis ensemble deux ans ».

On voit que l'épouse de José Bahiano est une personne dont il connaît très bien la famille : sa famille (rappelons que ses parents ne sont pas encore arrivés du Maranhão au début du *namoro*) et celle de son épouse sont unies par des liens de parenté symbolique, un parrainage. Les familles sont voisines, et ont des conditions de vie sans doute comparables. Ces liens n'ont certes pas décidé le mariage, mais elles ont sans doute été importantes. En effet, ce mariage respecte bien un certain nombre que règles que M. Segalen considère essentielles dans le mariage paysan :

La règle fondamentale du mariage exige la proximité des époux, proximité géographique, sociale, professionnelle. De nombreuses recherches ont montré qu'on épouse son semblable, dans toutes les catégories sociales. Cette homogamie sociale est redoublée d'une homogamie géographique : les paysans se marient dans leur commune ou leur petite région. [Segalen, 1996, p. 120]

José Bahiano respecte parfaitement ces règles : proximité géographique, sociale et professionnelle au sens de l'activité exercée (les deux familles sont des familles d'agriculteurs). Pourtant, José Bahiano n'exprime ces critères à aucun moment de l'entretien. Cela ne veut pas dire qu'il n'obéit pas à des règles. On peut alors se référer à la théorie de P. Bourdieu sur le mariage :

À toutes les menaces que le mariage fait peser sur la propriété et à travers elle sur la famille qu'il a pour fonction de perpétuer, on oppose tout un système de parades et de coups pareils à ceux de l'escrime ou des échecs. Loin d'être de simples procédures, analogues à celles que l'imagination juridique invente pour tourner le droit et réductibles à des règles formelles et explicites, ces stratégies sont le produit de l'habitus, comme maîtrise pratique du petit nombre de principes implicites à partir desquels s'engendrent une infinité de pratiques qui peuvent être réglées sans être le produit de l'obéissance à des règles. [...] Les stratégies proprement matrimoniales ne sauraient donc être dissociées sans abstraction des stratégies successorales, ni davantage des stratégies de fécondité, ni même des stratégies pédagogiques, c'est-à-dire de l'ensemble des *stratégies de reproduction* biologique, culturelle et sociale, que tout groupe met en œuvre pour transmettre à la génération suivante, maintenus ou augmentés, les pouvoirs et les privilèges qu'il a lui-même hérités. [Bourdieu, 1972, p. 1124-1125]

On peut à partir de ce cas construire des indicateurs permettant de décrire les mariages paysans.

– Le mariage marque le moment de la séparation avec les parents. Les jeunes travaillent alors en grande partie à leur compte.

– Le nouveau couple s'installe dans une maison séparée de celle des parents ; le plus souvent dans le lot du mari. Les parents, en particulier dans le type paternaliste paysan et paysan communautaire, tentent de profiter du don de la terre pour conserver leurs enfants à proximité.

– De même, les parents de type paternaliste paysan ont tendance à retarder au maximum l'âge du mariage ; les parents de type paysan communautaire tentent de conserver auprès d'eux les enfants les plus jeunes.

– Les époux appartiennent à des familles proches géographiquement, socialement et professionnellement. Ces familles peuvent même être des familles alliées.

– Ils se connaissent relativement longtemps (voire depuis toujours) et décident, à un moment donné (suite à une « discussion »), de se marier.

– L'ensemble de ces principes tend à fonctionner comme une règle à laquelle les époux doivent se soumettre (de manière implicite) ; le non respect de ces règles, en termes de travail ou de choix des conjoints, expose les jeunes à des critiques de leurs parents.

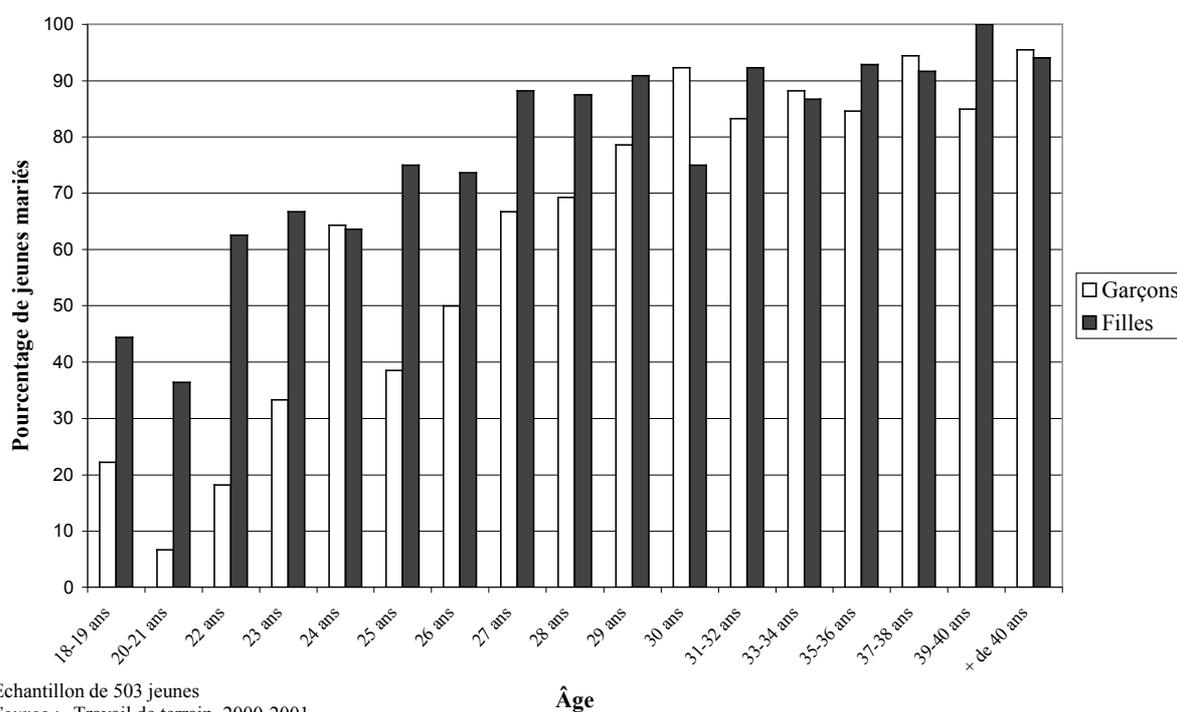
– Le mariage, parce qu'il est la condition de l'installation en agriculture, est un moment clef de la reproduction de la condition paysanne : il marque les liens profonds entre famille et agriculture, sphère domestique et sphère économique.

Mais l'intérêt de la description des traits caractéristiques d'une norme, par rapport à notre questionnement, est de voir comment celle-ci est reproduite ou non par les enfants. Ce sont donc principalement les écarts au modèle qui vont nous intéresser à présent.

Le « mariage paysan », entre reproductions et remises en question

On peut essayer de voir comment cette norme se retrouve dans les mariages qui nous ont été décrits. Pour cela, nous aurions pu transformer les critères de cet idéal-type en paramètres quantitatifs et mettre en place un questionnaire qui aurait permis d'estimer le nombre de jeunes qui reproduisent l'idéal-type du « mariage paysan ». Malheureusement, nous avons caractérisé cette forme de mariage au fur et mesure de l'avancement de notre travail, et n'avons pas pu récolter les données en conséquence. Mais les données dont nous disposons peuvent, si on les combine avec une analyse d'entretien, permettre de voir (sans pouvoir les quantifier) comment est reproduit ou non l'idéal-type du « mariage paysan ».

Nos données permettent d'estimer l'âge moyen de mariage des jeunes agriculteurs. D'une manière générale, les filles se marient plus que les garçons : 65 % des garçons sont mariés, contre 75 % des filles. Les âges auxquels les mariages ont lieu sont aussi différents. C'est ce que représente le graphique suivant, qui représente le taux de nuptialité de chaque tranche d'âge.



Graphique 2
Pourcentage de jeunes issus d'une même cohorte mariés

Les filles ont tendance à se marier plus jeunes que les garçons. De nombreux mariages ont lieu vers 18-19 ans¹, puis vont en se réduisant jusqu'à 22 ans, où un seuil minimum est atteint ; à 23 ans pour les filles, 24 ans pour les garçons, les pourcentages de jeunes mariés par cohorte grimpent fortement et de manière irrégulière jusqu'à 26 ans pour les filles, 30 ans pour les garçons. Ils atteignent des taux de 90 %, autour desquels les quotients se stabilisent. On peut donc dire qu'à 26 ans pour les filles, 30 ans pour les garçons, la situation matrimoniale d'un jeune est, sauf divorce ou veuvage, définitive ; peu de mariages ont lieu après. Les mariages des garçons sont relativement tardifs, leurs quotients de nuptialité ne tombant pas en dessous de 50 % avant 26 ans, alors que celui des filles se situe à 22 ans. Cela confirme le fait que, comme nous le disions plus haut, les parents tendent à garder leurs garçons près d'eux le plus longtemps possible, et à reculer l'âge du mariage des

1. Nombre de mariages ont lieu plus tôt ; nous ne disposons cependant pas de quantification précise de ces mariages.

garçons – jusqu’au célibat parfois. D’où le fait que la fuite de jeunes qui cherchent à se marier pose problème par rapport aux normes paysannes.

Le « mariage fuite », une contestation radicale du « mariage paysan »

Si le système du « mariage paysan » apparaît relativement aisé à caractériser, ses remises en question contemporaines sont plus difficiles à saisir. Des écarts à la norme ont sans doute toujours existé. Mais on observe actuellement une généralisation des « mariages fuites »². Les « mariages fuites » sont une contestation du « mariage paysan » : ils ont lieu lorsque les parents ne veulent pas qu’un mariage se conclue, et que les enfants sont obligés de s’enfuir l’un avec l’autre, pour les mettre devant le fait accompli. Dans ce cas, le mariage n’est pas célébré de manière officielle, mais le couple vit ensemble. Un récit, celui de Judite, peut nous aider à comprendre les raisons d’une fuite.

Extrait d’entretien 53 : Mariage fuite et contestation de l’autorité maternelle (Judite, II)

Enquêteur – Pourquoi as-tu fui avec ce garçon ?

Judite – Ecoute... Après un certain temps, où j’ai pu analyser, penser, réfléchir à cela... Je l’aimais beaucoup tu sais... Ce que je ressentais pour lui, c’était une chose que je n’avais jamais ressentie pour aucun de mes petits amis. Même avec celui avec qui je suis restée quatre ans, mais bon je ne le voyais que pendant les vacances. Mais bon c’était quelque chose de vraiment fort que je ressentais. Mais même ainsi, je pense que je n’aurais pas eu le courage de fuir avec lui. Je pense que ça a été... Je pense que j’étais fatiguée, angoissée, à cause de l’école, de mes collègues. Ça a été un de ces jours que j’ai décidé de fuir avec Gilmar, je fuyais comme ça... Ce n’était pas de ça que j’avais envie, mais je fuyais pour me libérer, du travail à la maison, du travail à l’école. Mais bon, à ce moment-là, j’avais l’illusion qu’en fuyant... Gilmar insistait tout le temps pour que je fuie, et quand j’ai vu que j’étais comme cela, autant sous pression, j’ai pris le chemin le plus facile que je trouvais.

Dans l’explication qu’elle donne de sa fuite, Judite convient que l’attraction pour son futur mari n’est pas une raison suffisante. Judite fuit surtout quelque chose : elle dit qu’il s’agit principalement de l’autorité de sa mère et des cours du lycée, trop durs. Elle en outre aussi la fille la plus âgée de sa famille et s’occupait, en tant que telle, de ses frères et sœurs plus jeunes.

Mais ce mariage fuite se révèle être un échec : Judite nous confiera plus loin dans l’entretien qu’elle s’est rapidement retrouvée « piégée » (comme elle le dit elle-même) dans la maison d’un homme qui ne la traite pas comme elle espérait. De fait, c’est ce qui peut expliquer les réticences de nombreuses filles à fuir :

Extrait d’entretien 54 : Le refus du statut d’épouse suite à un mariage fuite d’une jeune fille (Ivamar)

Ivamar – Je suis déjà sortie avec beaucoup de garçons, mais aucun de mes amoureux ne m’a jamais appelée pour me marier. Ils m’ont souvent appelée à m’enfuir, mais je n’ai jamais voulu, aujourd’hui encore j’ai un amoureux, on se dispute souvent, bien qu’on s’entende bien, mais il y a beaucoup de disputes, souvent... Mais ça revient toujours normal. Je l’aime beaucoup, je lui ai demandé s’il m’aimait et il m’a répondu que bien sûr il m’aime, mais je ne sais pas, il est très rustre, il est très agité, et bon c’est comme cela.

Enquêteur – Si tu pouvais te marier, tu voudrais...

Ivamar – Oui Xavier, j’aimerais bien.

Enquêteur – Mais pourquoi, quelle différence il y a-t-il entre marier et fuir ?

Ivamar – Non, ce n’est pas... Écoute Xavier, si on se marie, on est... Si on a un enfant... Si tu te maries et que tu as ton mari, tu es sûre... Tu es sûre que tu ne vas pas te séparer de lui rapidement. Si vous avez un fils, vous allez avoir une responsabilité très grande, il ne va pas pouvoir se séparer de toi sans rien dire, il va devoir assumer cette responsabilité, il ne peut rester comme cela.

Ivamar explique clairement que le mariage confère aux femmes un statut qui les met à l’abri de la « répudiation ». La difficulté de la fuite et du statut qu’elle procure explique que nous observions de nombreux mariages où la fuite n’est pas à l’origine du mariage – mais que le symptôme qu’il révèle reste le même.

2. Les mots employés localement pour le désigner sont : *fugir* (fuir) ou *casou fugido* (il s’est marié en fuyant). Nous garderons cette dernière expression.

Les mariages d'une semaine, des « mariages fuites » et/ou des « mariages indépendance »

Dans de nombreux entretiens, nous avons rencontré des personnes qui ont tenu un discours sur le mariage que l'analyse peut faire apparaître comme des « mariages fuites ». Le principal critère qui permet de reconnaître ces mariages est le temps qui s'écoule entre le moment où les futurs époux se rencontrent et le moment où ils se fiancent et/ou se marient. Le temps minimum de flirt dans ces mariages paraît être d'un an – parfois moins. Mais on constate des mariages où ce délai est nettement plus court.

Extrait d'entretien 55 : Un mariage d'une semaine (Pelado)

Enquêteur – Vous pouvez me raconter comment vous avez rencontré votre femme, comment vous avez décidé de vous marier ?

Pelado – Je peux oui. Ça a été lors d'une fête à Anapú où j'ai été. Je l'ai trouvée là-bas, je l'ai rencontrée à Anapú. Alors on a commencé à sortir ensemble, et ça a été très rapide. On est sorti ensemble une semaine, et alors je suis allé vivre chez elle, je suis passé dans sa maison. Et aujourd'hui, on est ensemble. Nous avons deux enfants, et l'on vit là-bas derrière.

On peut qualifier ces mariages de « mariages d'une semaine » : ils ne peuvent pas être dus au fait qu'une fille se retrouve enceinte, puisque celle-ci n'a pas eu le temps de s'en rendre compte. Quant à dire que ces mariages sont dus à une perte de virginité, c'est peu probable : il n'en est jamais fait mention dans les entretiens, ni hors des entretiens, dans les discussions informelles (pourtant riches en informations). Ces mariages sont pourtant un symptôme de crise du mariage paysan assez profonds. On peut distinguer entre deux types de mariages qui reprennent assez nettement les différences de genre : d'un côté, pour les filles, nous proposons de parler de « mariages fuites » ; et de l'autre, pour les garçons, de « mariages installations ». En effet, les arguments développés sur les raisons de ces mariages rapides sont de deux ordres.

Au début des entretiens, l'argumentaire tend, comme dans le cas de Judite, à être celui d'un coup de foudre : les jeunes commencent à parler d'attraction. Mais au fur et à mesure de l'entretien, cette façade se lézarde, pour faire apparaître d'autres raisons. Nous avons interrogé séparément chacun des membres d'un couple pour comprendre les raisons de leur mariage. Pour Ivanilde, le mariage est clairement un moyen de quitter une vie qu'elle détestait³ :

Extrait d'entretien 56 : Un mariage d'une semaine typique : le récit de la femme (Ivanilde, IV)

Enquêteur – Tu disais que tu ne voulais pas étudier, mais sortir du *travessão* : tu n'aimais pas cet endroit ?

Ivanilde – Non, il n'y a rien là-bas qui me plaisait si ce n'est ma famille, je n'aimais pas cet endroit et je ne l'aime toujours pas.

Enquêteur – Pourquoi ?

Ivanilde – Je pense qu'aujourd'hui si je suis arrêtée, timide, tout cela parce que j'ai vécu là-bas, cachée, il n'y avait aucune opportunité de ne rien faire si ce n'est aller à l'église, avoir cette routine, à la maison, à l'église, à la maison, c'est très triste la vie là-bas dedans. Je ne veux plus jamais y retourner.

Enquêteur – Et les études, ça a été la manière que tu as trouvée pour partir ?

Ivanilde – Oui, les études et suivre Roberto [son mari].

Enquêteur – Tu penses t'être mariée pour partir de là ?

Ivanilde – Je pense que ça a été le destin. Normalement, je n'aurais pas dû partir de là, mais il y a eu cette attraction pour Roberto et je me suis mis dans la tête que je devais me marier avec lui et qu'il pouvait m'aider à sortir de là. Ça a été plus pour partir oui.

Enquêteur – C'est pour cela que tu t'es mariée aussi rapidement ?

Ivanilde – Ça a été très rapide en effet, on s'est connu un lundi et l'on était fiancé le vendredi, on ne s'est pas marié le samedi uniquement parce que ce n'était pas possible, n'est-ce pas ?

Enquêteur – Et tu avais très envie de te marier à cette époque ?

Ivanilde – Non, je n'avais pas aussi envie que cela de me marier, mais ma situation m'obligeait à me marier, parce que c'est un groupe de personnes qui vous surveille beaucoup, vous ne pouvez pas avoir de petit ami, on peut juste avoir des amis dans l'église, les gens se mêlent beaucoup de ta vie, moi je voulais quitter cette vie où la pression était très forte, je ne pouvais pas rester non.

3. Nous avons déjà vu plus haut un extrait de cet entretien où Ivanilde expliquait regretter de n'avoir pas vécu sa jeunesse.

Ivanilde est très claire dans ce passage d'entretien : il fait suite au monologue du début de l'entretien, où elle expliquait (entre autres) toute l'horreur qu'elle avait du *travessão* où elle vivait. Elle explique ici que se marier a été une solution pour quitter la zone rurale. Le mariage rapide est donc, comme le mariage fuite, un moyen de s'enfuir de chez ses parents, et de refuser la pression de la communauté. En même temps, elle est attirée chez Roberto par son côté « fou » :

Extrait d'entretien 57 : Un mariage d'une semaine typique : ce qu'une épouse a aimé chez son mari (Ivanilde, V)

Enquêteur – Qu'est-ce qui te plaisait en lui ?

Ivanilde – Je ne sais pas l'expliquer, jusqu'à aujourd'hui je ne sais pas l'expliquer même pour moi, si je l'aimais, ce que je sentais pour lui : je l'admirais. Quand j'ai connu Roberto, il était tout fou, il avait des cheveux un peu longs et tout fous, il fumait, il buvait, il avait l'air d'un gamin tu sais... Tu ne lui aurais rien donné, mais j'aimais cette manière d'être. Ce n'était pas de l'amour non, mais comme une attraction, j'aimais sa manière d'être. Aujourd'hui encore j'ai en mémoire sa manière d'être, quand je l'ai connu, et j'ai aimé cela.

Enquêteur – Et tu t'es mariée ?

Ivanilde – Je me suis mariée, sa manière d'être un peu folle m'a conquise.

À la recherche d'une occasion de quitter sa communauté d'origine, Ivanilde apprécie chez Roberto ce qui tranche par rapport aux gens qu'elle connaissait : Ivanilde est issue d'une famille protestante où fumer et boire est interdit ; Roberto n'aurait pas inspiré confiance à ses parents (« on ne lui aurait rien donné ») ; et c'est cela qui lui a plu.

Roberto, quant à lui, expose des raisons à son mariage radicalement opposées à celles d'Ivanilde. En un mot, il voit en elle une épouse modèle avec laquelle il pourra reproduire un mode de vie communautaire. Cela serait inimaginable avec une fille venue de la ville :

Extrait d'entretien 58 : Un mariage d'une semaine typique : ce qu'un mari a aimé chez son épouse (Roberto, I)

Enquêteur – Pourquoi voulais-tu te marier aussi vite ?

Roberto – C'est une chose que je ne sais pas expliquer, bon une des choses que je prétendais c'était m'établir ici, avoir une terre et construire quelque chose et moi seul, je savais que je n'allais pas réussir. J'avais un rêve, de me marier et de m'établir, je pensais que c'était le moment et que si quelqu'un, une personne que j'imaginai comme étant la personne idéale, une personne bonne, une personne très gentille, c'est ce que je pensais d'Ivanilde quand je l'ai vue, alors j'ai pensé que ce serait elle. Quand je l'ai vue, je l'ai aimée au même instant, il aurait pu se passer peut-être, au moment où j'ai parlé avec elle, que je me dise que ce n'était pas la bonne personne et j'aurais abandonné, mais non, je pense que ça a été exactement ça, je pensais que c'était la bonne personne pour construire quelque chose. Je pensais que c'était la première chose, après j'ai acheté un lot, en même temps j'ai acheté un lot dans la vicinale, à quinze kilomètres, et j'ai eu l'idée de fou de vouloir aller là-bas, quinze kilomètres sans route, sans rien. Alors sœur Dorothy a su que j'avais ce lot et ne m'a même pas laissé aller là-bas, elle m'a montré des choses que je ne voyais pas, la difficulté, ce qui allait arriver, l'isolement et comme j'étais déjà marié à l'époque ma femme m'a demandé le divorce, si je vais dans le lot j'y vais seul, alors seul je n'y allais pas.

Enquêteur – Ivanilde a dit ça ?

Roberto – Elle a dit ça, on venait de se marier, ça faisait un mois qu'on était mariés, j'avais acheté un lot et j'étais décidé, et quand tout était prêt pour aller dans le lot, elle a dit : « Tu y vas seul, moi je vais rester ici, d'ici je ne retourne pas dans le *travessão*, je peux aller chez mes parents de nouveau, mais dans ton lot, je n'y vais pas non », et alors j'ai abandonné.

Enquêteur – Qu'est-ce que tu aimais chez Ivanilde, tu saurais le dire ?

Roberto – Je pense que c'est... son calme, c'est une personne très calme, son travail, dans sa maison, la manière dont elle se débrouillait avec ses frères, avec ses parents, c'est une fille qui... par exemple, si j'avais amené une fille de Fortaleza par ici, j'aurais eu des problèmes parce que, peut-être, elle ne se serait jamais adaptée ici, et ça aurait été un autre genre de fille, empruntée, ou je ne sais pas, qui est habituée à ce que tout lui tombe du ciel, qui n'aurait pas été quelqu'un de travailleur, qui travaille, qui sait qu'il est nécessaire de travailler pour survivre, je pense que je n'aurais pas les moyens de donner une vie comme celle-là, donc je pense que la première chose ça a été ça, le travail qu'elle faisait dans sa maison, la confiance que ses parents avaient en elle, et le fait de savoir que c'est une quelqu'un d'ici et qui aussi a, quand tu parles avec elle tu vois bien qu'elle a de l'idée, enfin je veux dire, une pensée, ou enfin bref que c'est quelqu'un d'intelligent, pas quelqu'un qui veut une aventure, qui veut jouer, mais quelqu'un qui réellement veut travailler, qui a le rêve de construire quelque chose.

On peut voir dans ce mariage de Roberto un « mariage paysan » typique : Roberto revenait à ce moment-là de ses études – et il était revenu pour s’installer en Amazonie (il parle de se fixer, s’attacher, s’établir). Pour lui, s’établir signifie « se marier » ; les deux éléments sont indissolublement liés. Cela confirme ce que nous disions plus haut sur le mariage. Par ailleurs, on voit bien que Roberto est obligé de composer avec les désirs de sa femme pour devenir agriculteur : lui dit qu’il aurait bien « tenté l’aventure » de l’installation en agriculture dans un lot qu’il avait acheté en fond de *travessão* ; mais qu’il a été obligé d’abandonner parce que sa femme refusait de le suivre. Quand on a lu l’extrait d’entretien d’Ivanilde, on comprend parfaitement ce refus : elle s’était mariée pour fuir le *travessão* ; et voilà qu’une fois mariée, il lui propose de retourner dans le même *travessão*, mais plus au fond encore. Le fait qu’il ne soit pas parti sans sa femme montre bien que celle-ci est la condition nécessaire à l’installation en agriculture.

De plus, les « critères » que Roberto donne (à notre demande) pour justifier son choix d’Ivanilde sont éloquentes. Il voyait surtout en elle ses origines rurales, donc sa capacité d’adaptation à une vie difficile ; sa capacité à s’occuper de ses frères et sœurs et la confiance que ses parents plaçaient en elle, donc la future mère de famille ; le sérieux, donc l’assurance de ne pas être trompé, et de vivre une histoire solide. Ces qualités vont dans le sens d’un mariage pour s’installer en agriculture⁴.

On n’est, bien entendu, pas sûrs que ce soient les raisons réelles du mariage qui sont avancées ici. C’est un thème trop personnel pour qu’il soit présenté ainsi. Mais même s’il y a un « mensonge », les arguments avancés ne viennent pas de nulle part : l’interviewé les considère comme crédibles, socialement acceptables. Ils renvoient donc à une norme sociale. Cependant, la réalité peut bien être celle d’une fuite. En effet, Roberto, en même temps qu’il se mariait pour avoir son propre lot, évitait de travailler sur celui de ses parents ; et, dans d’autres cas de mariages d’une semaine, on constate que les garçons qui se marient sont bien confrontés à la nécessité de s’enfuir de chez leurs parents. Ces mariages interviennent à un moment clef de la vie des jeunes : celui où décident de devenir agriculteurs, et où donc il faut qu’ils aient à la fois une terre et une épouse.

On pourrait alors parler pour qualifier ces situations de « mariage indépendance » : ce mariage est en même temps un « mariage fuite », même s’il ne se traduit pas par un départ fracassant. C’est le cas de beaucoup de ces mariages. En fait, on pourrait presque dire qu’il s’agit là de la version masculine de la fuite : en effet, la fuite est toujours celle d’une fille qui se marie contre la volonté de ses parents ; la fille profite de la complicité de ses beaux-parents, qui la reçoivent sans protester, voire qui participent directement à la fuite. Pour les garçons, fuir est plus difficile puisqu’ils n’ont pas d’endroit où aller : c’est l’homme qui doit fournir une terre à son épouse.

On peut cependant considérer avoir mis en évidence deux types de mariages. Ces mariages sont la conséquence du fait que le mariage est le moment de l’indépendance des jeunes :

– Le « mariage fuite » : décidé en peu de temps (parfois une semaine), il est principalement le fait de jeunes filles (moins de 20 ans, souvent autour de 16-17 ans) qui, bien que justifiant ces mariages par une rhétorique de la passion amoureuse, cherchent à s’émanciper de la tutelle paternelle et de formes sociales communautaires par le mariage.

– Le « mariage indépendance » : il s’agit de la version masculine du « mariage fuite ». Comme lui, il est décidé rapidement et est le fait de jeunes hommes qui cherchent à devenir agriculteurs indépendants pour s’émanciper de la tutelle de leurs parents. La justification du mariage apparaît plus ici celle du « mariage paysan ».

Ces deux mariages donnent lieu à une certaine colère des parents.

La question est alors de savoir si ces « mariages indépendances » ne font pas partie du système du « mariage paysan », version inversée du retardement de l’âge du mariage. On pourrait le croire en effet : dans la mesure où le mariage est le moment de la prise d’indépendance des enfants, ceux-ci peuvent avoir tendance à accélérer un peu le mariage pour accéder plus rapidement à leur

4. Un tel malentendu sur les fondements du mariage n’a pu donner un couple harmonieux. Mais cinq ans après l’entretien, les deux jeunes sont toujours mariés ; ils sont passés par de nombreuses crises, mais ont toujours su les dépasser.

indépendance. Cela a sans doute toujours fait partie du « mariage paysan ». Plus largement, rien ne nous permet de supposer que le mariage indépendance soit quelque chose de nouveau : au contraire, il était fort probable que, puisque le mariage permet d'avoir une indépendance, des « jeunes » aient toujours utilisé le mariage pour obtenir leur indépendance.

Mais la multiplication de ces deux formes de mariage, et surtout les protestations des parents qui se plaignent que leurs enfants se marient trop tôt (et de fait, le graphique présenté au début de ce chapitre montre que l'on assiste à des mariages jeunes : de 17 à 20 ans, de nombreux jeunes se marient), montrent l'importance de ce phénomène. Il peut être considéré comme une remise en question du « mariage paysan » : ce serait le moyen pour les jeunes qui pensent subir une pression trop forte de prendre leur indépendance par rapport aux parents. Ainsi peut-on dire que le « mariage fuite » et le « mariage indépendance » sont une contestation du « mariage paysan ». Cela va dans le même sens que ce que nous montrions dans le chapitre III, le refus par une partie des jeunes d'un mode de vie paysan, qu'il soit paternaliste ou communautaire. Cependant, on pourrait considérer que cette rupture était, au terme du chapitre III, acquise ; nous n'avons fait, en montrant les problèmes internes à la famille, que confirmer l'existence de cette rupture. Mais l'avantage de la question du mariage est qu'elle permet, par rapport à ce que nous évoquions jusqu'ici, de caractériser ce qui semble se dessiner en Amazonie. En effet, on pourrait montrer que les crises dans le « mariage paysan » marquent la disparition d'une certaine société « traditionnelle » – fondée autour de la famille élargie ; et l'émergence d'une certaine « modernité ». Cette modernité peut se comprendre dans les formes de lien social de type sociétaire.

Le recentrage sur le couple et l'hypothèse de la naissance de la famille moderne

Si le « mariage fuite » et le « mariage indépendance » traduisent une crise du « mariage paysan », cette crise ne renseigne pas sur ce que les jeunes sont en train de construire : or, un contre-modèle est proposé par les jeunes, et l'on voit se dessiner un nouveau type de mariage qui tendrait à remplacer le précédent. L'élément le plus net pour cela est l'apparition dans les entretiens d'un champ lexical jusque-là absent, celui du vocabulaire amoureux. Il traduit un centrage sur les relations à l'intérieur du couple, au détriment des relations avec la parentèle. Or, ce centrage est aussi la conséquence de l'échec d'un certain nombre de « mariages paysans » ou de « mariages indépendances », échec qui conduit à l'émergence d'un autre modèle de relations à l'intérieur de la famille.

L'hypothèse selon laquelle la « famille moderne » naît avec l'émergence du sentiment amoureux est formulée par E. Shorter : « L'intrusion du sentiment dans trois domaines différents [le couple, la relation mère-enfant, la famille] a contribué à déloger la famille traditionnelle des positions qu'elle occupait : au niveau des fiançailles, l'amour romantique vint détrôner les considérations matérielles qui présidaient à la formation du couple. Propriété et lignage allaient céder le pas au bonheur personnel et à l'épanouissement individuel comme critères du choix d'un partenaire dans le mariage » (Shorter, 1977, p. 13). Il semble bien, sans dire que la « famille traditionnelle » dont parle E. Shorter était préoccupée uniquement par des considérations matérielles, que l'émergence du sentiment amoureux marque la naissance d'un nouveau rapport à la famille et à la procréation.

On observe, de façon nette, l'apparition d'un vocabulaire amoureux pour qualifier les relations entre époux : nous avons déjà remarqué ce vocabulaire pour évoquer les premières explications qui sont données pour parler des mariages d'une semaine. Son apparition est tout aussi intéressante que la justification d'un mariage rapide par la volonté de s'installer : en effet, il révèle (principalement chez les jeunes filles) une norme – celle selon laquelle un mariage réussi doit passer par l'amour. Même si, dans ces cas-là, il s'agit souvent de « mensonges » destinés à cacher à l'enquêteur (et parfois à soi-même) que l'on s'est marié pour fuir une situation vécue comme insupportable, il n'empêche que sa mise en avant comme argument renvoie, sans aucun doute, à l'existence d'un mariage d'amour. Nous parlerons de mariage d'amour à chaque fois que l'argumentaire qui sert à justifier le mariage est l'argumentaire amoureux – sans nous demander quelles relations unissent en réalité les membres du couple. De fait, l'amour apparaît bien dans certains discours comme un modèle du mariage réussi. Ivanilde, l'épouse de Roberto, utilise dans l'extrait cité ci-dessus ce référentiel pour évaluer sa situation actuelle. L'amour apparaît bien comme un modèle pour le mariage : à partir de là, il est normal qu'il soit utilisé comme argument pour « expliquer » un mariage d'une semaine. Mais on

s'aperçoit que le vocabulaire amoureux s'emploie dans d'autres contextes que le « mariage fuite » : il sert à qualifier des rencontres qui ne débouchent pas immédiatement sur un mariage. Voici comment Irinéo qualifie sa rencontre avec son épouse :

Extrait d'entretien 59 : Le vocabulaire amoureux pour expliquer le mariage (Irinéo, II)

Enquêteur – Bon, à présent j'ai des questions sur votre mariage : vous vous êtes marié il y a combien de temps ?

Irinéo – Cela fait onze ans, en 1989.

Enquêteur – Et vous vous êtes rencontrés parce que vous étiez voisins ?

Irinéo – Ecoute, c'est presque cela, parce qu'on est voisins. Parce que... ils habitaient là-bas, sur le bord de la route, au kilomètre 101. Domingo [son beau-père] a acheté ce lot [où il vit actuellement], et venait travailler ici. Et c'est dans un de ces voyages qu'on a commencé à se voir, et, pratiquement, notre amour a été un amour au premier regard. On s'est vu, ensuite il s'est passé un an et quelques, deux ans, et nous n'avons pas eu l'opportunité de se parler, comme ça... Et puis depuis le premier jour que l'on s'est parlé jusqu'à aujourd'hui... On est sorti ensemble deux ans, on s'est marié, et... Nous sommes là jusqu'à aujourd'hui, grâce à Dieu nous nous entendons très bien.

Ce type de récit revient dans plusieurs entretiens : à chaque fois, les personnes interrogées parlent d'« amour à la première vue » ; puis passe un long moment de *namoro*, avant que le « coup de foudre » ne débouche sur un mariage ; enfin, le couple fait un commentaire (dans le cadre d'un entretien, ce commentaire est évidemment positif) sur les relations que les époux entretiennent entre eux. Or, ce type de mariage s'accompagne souvent d'un éloignement avec les parents. Nous avons déjà cité Irinéo à la fin du chapitre III : fils d'agriculteur de type « paysan communautaire », il expliquait que la proximité avec ses parents était peu importante s'il réussissait à être proche de sa femme. Il disait alors que le plus important, c'est l'épouse ; et que les parents viennent après. Nous avons alors parlé de centrage sur le couple – et, dans une certaine mesure, les enfants.

On s'aperçoit que son mariage est un « mariage d'amour ». Ce cas n'est pas isolé : Marcos, Elizeu, Reginaldo et Valmir Paraná décrivent leurs mariages comme ayant été inspirés par l'amour. Évidemment, nous disposons de trop peu de cas pour émettre des généralités valables pour tous les cas de « mariage d'amour » : mais on observe dans ce cas qu'il s'accompagne d'un recentrage sur le couple. Mais dans la mesure où la notion d'amour est trop difficile à saisir et aurait demandé un travail spécifique que nous n'avons pas mené, nous ne qualifierons pas ces entretiens comme des « mariages d'amour » – donc en fonction des intentions annoncées ; mais comme des « mariages couple » – en fonction des conséquences qu'il a sur la vie familiale.

Ce changement dans les rapports à l'intérieur de la famille peut être le signe d'un changement profond : le mariage d'amour, signe révélateur d'un centrage autour du couple, apparaît comme un élément caractéristique de la famille moderne (Shorter, 1977). Deux objections doivent cependant être soulevées.

La première concerne, bien entendu, la nouveauté des sentiments amoureux par rapport aux mariages des parents : est-ce que réellement la nouvelle génération serait plus sensible à l'amour que la génération précédente ? Répondre à cette question apparaît très difficile : il faudrait pouvoir disposer des récits de mariages des parents – ce que nous n'avons pas inclus dans le protocole de l'entretien des familles ; mais même si cela avait été fait, les entretiens réalisés auraient pu permettre de souligner l'émergence actuelle du champ lexical romantique pour parler de la rencontre des époux ; absolument pas de rendre compte de la situation au moment du mariage. Puisqu'une approche comparative entre les générations est impossible, tout ce que nous pouvons faire, c'est de comparer les récits d'une même génération : or, nous avons vu que dans les cas de « mariage paysan » (celui de José Bahiano, mais aussi les justifications paysannes de Roberto et Valmir Problema), le vocabulaire romantique n'apparaît pas. Ce qui semble se passer dans ce cas, c'est qu'une discussion entre deux jeunes conduit à la conclusion que le couple qu'ils formeraient « peut bien fonctionner » (*ia dar todo certo*), et qu'ils peuvent donc se mettre à vivre ensemble ; et les époux s'évaluent à partir de critères extérieurs, tels que le sérieux, l'activité exercée. Le tout ayant un rapport avec la famille d'origine. On peut donc différencier profondément les « mariages couples » des « mariages paysans » quant au sentiment amoureux.

La seconde objection concerne le fait que le centrage sur le couple pourrait apparaître cohérent avec le « mariage paysan », puisque le mariage entraîne la néolocalité des jeunes : même dans les cas de mariage les plus « traditionnels » s'observe une séparation d'avec les parents. Mais il nous semble que dans ces cas-là le centrage sur le couple va au-delà de la simple communauté de résidence. Ces mariages s'opposent en de nombreux points au mariage paysan : si on reprend la caractérisation que nous avons faite de ce dernier type de mariage, on constate que ces mariages peuvent entraîner un éloignement avec les parents (alors que lorsqu'il a lieu dans le cas de mariage paysan, cet éloignement est forcé), et surtout que les relations de travail avec les parents sont très rares. Ce sont des mariages qui interviennent tôt (pas à plus de 30 ans comme les mariages paysans). Autre point intéressant, on n'observe pas toujours une interconnaissance entre les familles, et lorsqu'il y a interconnaissance, les familles peuvent être très éloignées socialement (richesse des familles d'origine très différente par exemple, soit que l'homme [Elizeu] était plus riche, soit que sa femme [Reginaldo] était plus riche). Le *namoro* se retrouve donc bien, mais la discussion est justifiée par l'émergence de sentiments amoureux. Enfin, ce mariage peut intervenir avant (Reginaldo) ou après (Marcos) une installation en agriculture : dans ce cas, et c'est là un des principaux critères de ce type de mariage.

– Le « mariage couple » se reconnaît d'abord par l'emploi de mots relevant du champ sémantique romantique pour qualifier la rencontre entre les époux.

– Le mariage est décidé au bout d'une relation entre les futurs époux assez longue.

– Le mariage est indépendant de l'exercice autonome de l'activité agricole : parfois, l'activité est exercée avant le mariage ; ou longtemps après.

– Il entraîne un centrage des relations entre les deux membres du couple, au détriment souvent de la parentèle.

Ce type de mariage constitue une nouveauté par rapport au « mariage paysan » : le « mariage couple » renvoie à un type de relations sociales profondément différentes. Ces relations permettent de voir émerger ce que l'on appelle la famille moderne, et qui, selon E. Shorter, se caractérise avant tout par la naissance de sentiments intimes dans le couple et, par voie de conséquence, une attention plus particulière apportée au couple. Mais confirmer cette hypothèse demande, bien entendu, un travail spécifique : la famille, ce n'est pas simplement le couple ; mais aussi les enfants. Il faudrait voir si on observe de tels changements dans les relations avec les enfants.

Des « enfants patrimoine » aux « enfants individus » : bouleversements de la famille paysanne et émergence de la famille moderne

Nous avons noté un changement dans le statut d'aide familial et la place des femmes au sein des couples ; de même, nous avons montré que le mariage pouvait être le moyen de ce changement, et qu'il s'accompagnait en même temps de l'apparition d'un type de mariage nouveau. Or, on observe actuellement un changement profond entre deux générations, changement visible par la réduction du nombre d'enfants par famille : en une génération, on est passé de familles très nombreuses (plus de six enfants) à des familles réduites. Peut-on relier ce changement à ceux déjà observés ? Peut-on, comme nous l'avons fait pour la jeunesse et le mariage, donner un sens à ce changement, le relier à l'émergence d'une famille moderne ?

Cela est possible, puisque les thèses sur l'émergence d'une famille moderne mettent comme condition à cette émergence un changement de la relation aux enfants. Cela suppose en particulier une réduction du nombre d'enfants par famille. Si l'on dispose d'un appareil statistique efficace, on a là un avantage certain par rapport au mariage, qui demandait, lui, une analyse de discours très spécifique. Mais ce premier niveau d'analyse, indispensable pour fixer le cadre dans lequel se déroule la relation à l'enfant, ne saurait être en lui-même suffisant. On se retrouve alors confronté ici au même problème qu'avec le couple : le nombre d'enfants, comme l'âge du mariage, ne veulent rien dire si l'on associe le sens que cela prend pour les enquêtés.

En effet, les données sur le nombre d'enfants ne peuvent être interprétées que difficilement. M. Segalen montre qu'un travail sur la démographie revient à « interroger le couple au plus intime de lui-même, et utiliser l'enfant (vu à travers son nombre) comme révélateur des comportements sexuels,

affectifs et éducatifs » (Segalen, 1996, p. 150). Le nombre d'enfants renseigne certes sur les évolutions démographiques générales, mais aussi – et c'est sans doute là le plus important – sur les « mentalités », « les attitudes secrètes devant la vie que révèlent les statistiques » (Ariès, 1979, p. 1).

**De la « famille nombreuse » à la « famille réduite » :
un changement de « mentalités » ?**

Le Brésil est un pays qui, globalement, se situe en stade intermédiaire de sa transition démographique : le taux moyen de fécondité est par exemple de 2,38 enfants par femme, ce qui le place en 75^e position mondiale. Ces taux ont tendance à baisser régulièrement, puisque le taux de fécondité de la population brésilienne serait passé de 2,89 à 2,38 enfants par femme entre 1991 et 2000. Mais, au Brésil plus qu'ailleurs, cette situation globale cache des situations très inégales selon la région, la localisation du logement par rapport aux villes ou le niveau scolaire atteint. Les fronts pionniers concentrent la plupart des facteurs induisant une forte fécondité : la région amazonienne est en effet celle qui voit se maintenir les taux de fécondité les plus élevés (3,16 enfants par femme en 2000), alors qu'au sein même de cette région la zone rurale maintient des taux de l'ordre de 4,65 enfants par femme – ce qui correspond à la moyenne des taux de fécondité des municipes des fronts pionniers.

Si, d'une manière générale, la région Nord a des taux de fécondité supérieurs à ceux du reste du Brésil, on note qu'elle connaît une chute plus rapide que celle du reste du Brésil (excepté le Nordeste) : l'État du Pará voit son taux de fécondité baisser de l'ordre de 25 % sur la période 1991-2000. Si nous ne disposons pas de données officielles sur les municipes du front pionnier quant à cette baisse, elle a déjà été remarquée à la fin des années 1980 par P. Hamelin (1992), puis par P. Léna et I. Maciel da Silveira (1993) : au début des années 1990, les taux de fécondité passeraient de 8,5 à environ 5,5 enfants par femme. Puis, cette baisse aurait continué : un recensement touchant un échantillon aléatoire d'une famille sur dix mené en 1997 par les Syndicats des travailleurs ruraux de la région d'Altamira sur les municipes d'Altamira et Anapú confirmait cette baisse de la fécondité. En associant les données de P. Hamelin et du STR d'Altamira, on peut construire pour l'année 1997 le tableau suivant :

Tableau 10
Réduction de la fécondité dans les fronts pionniers en 1997

Année de naissance	1935-1942	1943-1947	1948-1952	1953-1959	1960-1964	1965-1969	Total
Nombre de femmes	26	26	39	58	76	43	268
Fécondité selon l'enquête STR	6,8	6,84	6,17	5,91	5	4,22	5,63
Fécondité estimée par Hamelin 1992	8,5	7,2	6,9	5,6	–	–	6,7

Source : P. Hamelin (1992) ; LAET-STR d'Altamira, 1997 (Zonage participatif, municipes d'Altamira et Anapú).

Ce tableau montre la diminution constante du nombre d'enfants par femme ; certes, la force de cette tendance est différente selon les enquêtes, mais il y a bien un changement radical de comportement. Cependant, on constate que cette réduction de la natalité cache en fait des inégalités très grandes selon les familles. Nous ne disposons pas, pour l'instant, d'études exhaustives sur la situation démographique dans le front pionnier. On peut réaliser à partir de notre échantillon la typologie suivante :

Tableau 11
Réduction observée et prévisible de la natalité entre deux générations de colons

	Enfants du couple ¹			Nombre d'enfants dans la famille d'origine	
	Nombre d'enfants	Prévus en plus ² ?	Total	Époux	Épouse
Situation encore inconnue, mais baisse importante prévisible du nombre d'enfants	1	?	?	6	10
	2	?	?	10	8
	1	?	?	10	?
	1	?	?	10	?
Familles nombreuses en baisse limitée du nombre d'enfants	4	1	5	7	?
	6	0	6	7	16
Famille de 4 enfants connaissant une baisse de l'ordre de la moitié du nombre d'enfants	4	0	4	8	?
	4	0	4	7	7
Familles de 2 à 3 enfants connaissant une baisse considérablement du nombre d'enfants	3	0	3	7	7
	3	0	3	10	?
	2	1	3	6	7
	3	0	3	10	8
Familles de 1 à 2 enfants connaissant une baisse considérable du nombre d'enfants	1	1	2	10	7
	1	1	2	7	10
	2	0	2	6	7
	2	0	2	?	7
	2	0	2	8	?
	2	0	2	7	?

1. Hors enfants d'un des membres du couple à l'extérieur.

2. Estimation menée à partir des dires des époux (pour le nombre d'enfants supplémentaires prévu) ou de la réalisation d'une stérilisation définitive (lorsqu'il n'y a pas d'autre enfant prévu).

Ce tableau permet de voir, pour quelques familles de jeunes agriculteurs, la manière dont se fait la réduction de la fécondité sur deux générations. On observe alors deux choses : le caractère massif du phénomène. Tous les jeunes couples réduisent leur nombre d'enfants par rapport à leurs parents. Mais cette réduction n'est pas linéaire : six couples veulent limiter leur nombre d'enfants à deux, alors que deux familles comptent cinq ou six enfants. Cette situation se révèle riche d'enseignements pour la compréhension des mécanismes menant à une réduction du nombre d'enfants. En effet, c'est dans l'explication des différences entre les couples que l'on peut trouver une clef de compréhension de la réduction de la fécondité.

La baisse du taux de fécondité est bien évidemment à relier à l'usage de contraceptifs : P. Hamelin montre qu'il y a, pour les tranches d'âge les plus jeunes, une tendance très nette à les utiliser. Ces méthodes consistent principalement dans l'usage de la pilule ou la stérilisation (par ligature des trompes). Si la pilule peut être considérée comme un moyen de contrôler l'espacement des naissances ou des grossesses prématurées, la stérilisation est un moyen plus radical. P. Hamelin constate que « la stérilisation n'est plus seulement réservée aux femmes de parité supérieure à quatre enfants, elle devient courante chez les femmes de moins de trente ans avec une parité de deux ou trois enfants » (Hamelin, 1992, p. 745) ; nous constatons dans notre échantillon que des femmes de 25 ans ayant deux enfants ont eu recours à cette méthode.

Mais que traduit l'usage de contraceptifs ? L'ancienne génération aurait-elle elle aussi voulu contrôler la natalité mais ne pas en avoir eu les moyens techniques ? Ou alors un besoin nouveau de

limiter le nombre d'enfants, en utilisant tous les moyens à disposition, aurait-il surgi ? Cela revient à poser la question suivante : la baisse du nombre d'enfants traduit-elle un changement de mentalité ou plus prosaïquement la possibilité actuelle de contrôler le nombre d'enfants ?

Il est certain que les techniques se sont pour partie démocratisées : même si une opération reste chère, la généralisation de l'accouchement à l'hôpital dénote un suivi gynécologique des femmes ; et la plupart des ligatures des trompes se font après un accouchement à l'hôpital. De même, la pilule se trouve dans de nombreuses pharmacies à des prix abordables et peut être achetée facilement. Pourtant P. Léna et I. Maciel da Silveira (1993) montrent que, selon une hypothèse basse, 30 % des femmes seulement ont recours à ces contraceptifs ; chiffre qui, même augmenté à 50 % (estimations de P. Hamelin), ne saurait, à lui tout seul, expliquer la diminution de la natalité.

Dans les discussions informelles avec les jeunes agriculteurs que nous connaissons le mieux, nous avons pu constater que la méthode la plus courante consiste dans des pratiques dites naturelles : la pratique du *coitus interruptus* ; doublée de l'utilisation d'une méthode qualifiée de « table » ou « courbe des températures ». Ces méthodes ne sont pas nouvelles. Même si elles ne donnaient pas de résultats fiables à 100 %, elles permettaient un certain contrôle des natalités – et d'éviter des familles de sept à dix enfants. La diminution du nombre d'enfants est certes facilitée par la diffusion de méthodes contraceptives, mais elle correspond à un choix des jeunes, différent du choix que faisaient leurs parents. Cela nous paraît l'élément le plus clair allant dans ce sens, c'est, outre les différences très nettes entre les parents et les enfants, l'existence de comportements différents face à la fécondité entre les familles de jeunes et surtout à l'intérieur des couples. C'est ce que peuvent montrer certaines de nos données.

Tout le monde n'utilise pas les techniques contraceptives de la même manière : P. Léna et I. Maciel da Silveira montrent que les revenus de la famille n'expliquent pas les différents usages de contraceptifs ; et l'on pourrait dire, à la lecture du tableau précédent (descendance des fils d'agriculteurs de notre échantillon) que la baisse de la natalité concerne de la même manière tous les types. Mais ce tableau montre qu'il y a une correspondance étroite entre le type de mariage réalisé par les jeunes et le nombre d'enfants du couple. Les jeunes qui ont le plus d'enfants sont tous à ranger dans la catégorie des « mariages paysans » ; alors que les familles qui ont deux et trois enfants résultent des catégories de « mariage fuite », « mariage indépendance » ou « mariage couple ». On pourrait donc dire que les mariages allant contre le mode de vie paysan se traduisent par une réduction du nombre d'enfants.

Deux exceptions sont cependant à noter : celle du mariage de José Bahiano et celle du mariage de Roberto et Ivanilde. Le mariage de Roberto et Ivanilde avait donné de la part de Roberto un argumentaire très « paysan » (étonnant pour ce fils d'agriculteur occasionnel) ; alors qu'Ivanilde se situait très nettement dans une perspective de rupture avec un mode de vie communautaire et une recherche d'amour. Or, un des principaux points de friction entre les deux membres du couple vient du nombre d'enfants qu'ils désirent : la grossesse d'Ivanilde, qui a eu lieu juste après le mariage, est intervenue contre sa volonté ; elle voudrait maintenant se limiter à cette fille. Roberto, lui, a épousé Ivanilde justement parce qu'elle était issue d'une famille nombreuse (dix frères et sœurs) et aurait, pour cette raison, accepté de nombreux enfants. Sa déconvenue est grande, et le couple se dispute très souvent sur ce thème. Le compromis auquel ils sont parvenus se situe autour de deux (Ivanilde) ou trois (Roberto) enfants.

Le fait qu'il y ait des désaccords dans les couples est, plus encore que la corrélation type de mariage-nombre d'enfants par famille, révélatrice du fait que la réduction du nombre d'enfants résulte de choix que tous ne font pas. Les méthodes contraceptives sont différemment utilisées par les différentes familles, et surtout au sein d'un même couple, par les différents membres du couple. C'est ce que montre un récit du second « mariage paysan » ayant donné lieu (de manière définitive, puisque l'épouse a fait une ligature des trompes) à une réduction drastique du nombre d'enfants, le mariage de José Bahiano. José Bahiano a, jusqu'ici, été un fils d'agriculteur typique du paternalisme paysan : son itinéraire migratoire, ses formes de travail avec les parents et son mariage entrent parfaitement dans ce cadre. Dès lors, il est très étonnant qu'il n'ait que deux enfants. Il nous a cependant expliqué les raisons :

Extrait d'entretien 60 : La difficile négociation de la réduction du nombre d'enfants dans un couple (José Bahiano, VII)

Enquêteur – Vous vouliez avoir plus d'enfants ?

José Bahiano – Oui, je voulais, parce que j'aime beaucoup les enfants. Alors quand on s'arrête [d'avoir des enfants], les deux que l'on a grandissent, ils deviennent petits garçons, et ils commencent à avoir honte de nous, il n'y a plus cette tendresse particulière, on a toujours eu un dialogue depuis petit, mais on remarque qu'ils commencent déjà à avoir honte de nous embrasser, d'aller dans nos bras, ils se cachent la figure. Ils se croient déjà adultes, et ils nous fuient. Et nous, on aime les enfants, on aime les toucher, les sentir, les embrasser... J'ai toujours voulu qu'elle ne fasse pas la ligature [des trompes] pour qu'il soit toujours possible que, quand on le décide, arrive une grossesse ; pas sans l'attendre, pas une grossesse inattendue, mais une grossesse que l'on a décidée, pour qu'il soit toujours possible d'avoir un autre fils. Mais ça n'a pas été possible.

Enquêteur – Comment faites-vous pour planifier ?

José Bahiano – [Silence] Bon, on pense comme cela... Ce fils, Junior, est né alors que nous étions mariés depuis un an... Alors on a planifié la chose suivante : on veut un autre fils quand Junior aura trois ans, parce qu'il est déjà grand, ou quatre ans. De cette manière, il pourra surveiller l'autre pendant que sa mère fera les choses à la maison et ira à l'école. [...] Mais bon parfois on oublie le contraceptif pour éviter la grossesse, on faisait avec la petite table, toute cette histoire, parce que parfois le médicament, elle ne se sentait pas très bien avec le médicament, alors on a utilisé la méthode suivante : durant la période fertile on devait observer un temps sans avoir de relations sexuelles, jusqu'à ce que passe la période fertile pour qu'il n'y ait pas de grossesse. Et toujours on a fait ainsi. Mais bon un jour, des fois, on... parce que je sens bien ce que je t'ai déjà dit, je suis quelqu'un en bonne santé, grâce à Dieu, parce que je suis encore jeune, et je suis un homme pour une femme à n'importe quel moment. [...] Alors rien ne me manque de ce côté-là, je suis quelqu'un c'est comme si j'avais 18 ans ou 14 ans. Je me sens ainsi, comme si j'avais toute l'énergie d'un jeune homme. Oui ? C'est pour cela, je pense que je suis un homme très fort de ce point de vue.

Enquêteur – Donc vous n'avez pas réussi à respecter la table, n'est-ce pas ?

José Bahiano – Ah oui, j'ai oublié de quoi on parlait. C'est pour cela, des fois on... bon elle a dit comme cela : « Non, on ne peut pas avoir des relations sexuelles, parce qu'on va avoir un autre enfant, et l'autre est encore petit, il ne peut pas s'occuper d'un autre ». Mais j'ai dit : « Mais non, tu as déjà passé la période, tu as perdu le compte, tu n'as pas compté les bons jours ». Elle a dit : « Je le sais mieux que toi » ; mais je ne l'ai pas cru... j'ai insisté, n'est-ce pas, et elle, pour ne pas me contrarier peut-être, elle a accepté. Alors bon... un autre est venu, quand Junior a eu deux ans José Neto est né.

Ce récit fournit une première explication du faible nombre d'enfants du couple : l'épouse est malade durant ses grossesses, et a dû pratiquer une stérilisation pour ne pas risquer de nouvelles grossesses difficiles. Mais on note déjà que sa maladie ne mettait pas sa vie en danger ; et que la stérilisation n'était pas inévitable. D'où le fait que le mari ait été consulté pour qu'il donne son accord. Or, il donne cet accord contre son gré : l'argumentaire de l'amour pour les enfants est probable ; mais il apparaît surtout, après tout ce que nous avons dit sur José, que celui-ci rêvait sans doute d'une grande famille, et qu'il n'a accepté qu'à contrecœur une famille réduite.

Mais il y a plus : ce couple avait décidé d'espacer ses naissances. Les raisons invoquées tiennent au statut de l'épouse, qui ne peut s'occuper des enfants toute la journée puisqu'elle enseigne ; notons que ce statut intervient aussi dans la décision de ne plus avoir de grossesses, puisqu'elle devait travailler en même temps que ses grossesses. Le mari, lui, n'a pas d'intérêt à espacer les naissances ; et de fait, il est moins attentif que sa femme au respect de la méthode contraceptive. Ce moindre intérêt est déjà en lui-même intéressant quant aux relations de couple, mais il pourrait traduire plus que cela : son désaccord (conscient ou pas) avec le contrôle des naissances, et sa volonté d'avoir, comme ses parents, des enfants nombreux et rapprochés.

Certes, il argumente souvent dans le sens contraire, et la venue d'un enfant contre leur volonté serait le produit d'un accident favorisé par sa « santé sexuelle ». Mais il est probable que celui-ci aurait volontiers reproduit une famille paysanne ; et que faire l'amour à sa femme durant la période fertile, sans même pratiquer le retrait anticipé, pourrait être un moyen de parvenir à cette fin. Si cela constitue une simple hypothèse, elle est rendue probable par le fait que l'on observe que, dans ce couple, le mari et la femme n'ont pas les mêmes conceptions du contrôle des naissances.

Celles-ci font donc l'objet de choix de la part des familles, et ces choix sont récents : les parents n'avaient pas pratiqué ces méthodes, et tous ne les ont pas adoptées. Mais il ne fait aucun doute que le

contrôle des naissances est récent et généralisé. Dès lors, on peut dire, avec P. Ariès, que « le principal vecteur de fécondité est, maintenant, l'action consciente, volontaire et réfléchie, de l'homme, de l'individu ou de l'État. On n'imagine pas, à vrai dire, de révolution plus profonde des mœurs et du comportement. C'est, en fait, le phénomène le plus considérable de notre histoire » (Ariès, 1979, p. 345). C'est cette révolution des mœurs que les discours des parents sur leurs enfants peuvent nous aider à préciser.

Le changement de la relation à l'enfant : éducation, affectivité et études

Nous avons vu que les discours que les parents tenaient sur leurs enfants mariés s'organisaient essentiellement en quatre grands types d'arguments : genre et place dans la famille, aide fournie aux parents, proximité géographique et statut du travail. On peut essayer à présent de comparer les discours que les jeunes tiennent sur leurs propres enfants. Évidemment, cela est beaucoup plus complexe dans la mesure où les statuts ne sont pas les mêmes : les jeunes ne parlent pas d'enfants mariés, mais de jeunes enfants ; ce sont donc plus des aspirations que traduisent les discours des jeunes que des réactions à des situations vécues.

Interpréter ces données sur la baisse de la fécondité ne s'est pas avéré facile : en effet, lorsque dans les entretiens nous demandions aux jeunes les raisons pour lesquelles ils voulaient peu d'enfants, nous obtenions des réponses qui nous paraissaient aller de soi : « quand on a moins d'enfants, on peut mieux s'en occuper ». Déçu de ces réponses qui nous paraissaient évidentes, nous avons essayé de demander aux personnes les mieux connues de notre échantillon les raisons de cette baisse du nombre d'enfants : mais tout ce que nous obtenions, c'est un ensemble de variations sur le même thème. Ce n'est que tardivement que la lecture des ouvrages de P. Ariès nous a permis de faire des hypothèses d'interprétation de cette réponse qui allaient tout à fait dans le sens de notre thèse : la réduction du nombre d'enfants, lorsqu'elle est le résultat d'un choix, peut être un des meilleurs indicateurs du changement de mentalités si elle est associée à une transformation de la place de l'enfant dans la famille. Cette thèse, bien qu'élaborée en Europe, est intéressante pour qualifier les changements que l'on observe dans la famille paysanne amazonienne.

Dans le cadre de la famille paysanne, l'enfant fait partie du patrimoine : c'est lui qui doit en assurer la continuité (ce que montre aussi Garcia, 1983). On observe dans les discours un changement en ceci que les enfants ne sont plus pensés en fonction de leur place dans la famille et de la possibilité de reproduire la famille paysanne. Les attentes ont changé de nature : plus que personnes devant assurer la continuité du patrimoine, les enfants portent les espoirs d'ascension sociale des jeunes ; parallèlement, la manière dont ils sont éduqués est changée.

Cette attention est, pour P. Ariès, essentielle pour le surgissement de la famille moderne. Cela constitue une nouveauté dans les familles paysannes. Alors que l'essentiel de l'éducation des enfants passait par l'apprentissage, à partir de 7 ans, du métier d'agriculteur par lente familiarisation, cette éducation passe aujourd'hui par la prise en compte de l'enfant comme d'un individu qui a besoin d'une attention particulière de la part des parents : les parents estiment avoir un rôle d'éducateurs et des responsabilités pour le futur de leur enfant. Le jeune enfant n'est plus seulement un futur aide familial : il faut lui donner une éducation. De nombreux parents, au fur et à mesure que grandissent leurs enfants, souhaitent que ceux-ci restent non pas à les aider – mais au contraire qu'ils partent étudier. Cette fois, ce ne sont plus seulement les filles qui étudient, mais tous les enfants.

C'est ce que nous ont expliqué de nombreux parents, dont Milton Graciliano.

Extrait d'entretien 61 : Réduire le nombre d'enfants pour pouvoir leur payer à tous des études (Milton Graciliano)

Enquêteur – Et ensuite [après votre mariage], vous avez eu des enfants ?

Milton – Oui, quatre enfants. Les trois premiers sont des hommes, et il y a une petite fille.

Enquêteur – Et vous en voulez plus ?

Milton – Jeune homme, je crois que l'on va s'arrêter là. Mon épouse n'a pas encore été opérée, moi non plus, mais quatre fils, je pense que c'est suffisant.

Enquêteur – C'est suffisant ?

Milton – Oui, je pense que oui. La crise dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, on... il y a des gens qui ont beaucoup d'enfants, mais ils n'ont pas les moyens de leur donner des études, de s'en occuper.

Moi, je donne des études à mes enfants... et je vais voir si je suis... Je vais leur donner des études tant que je le pourrai, mais on ne peut pas tout faire pour eux parce qu'on n'a pas les moyens, n'est-ce pas ? Si c'est de la volonté de Dieu aussi...

Comme José, Milton veut que ses enfants étudient ; mais pour lui, cela signifie qu'il doit, pour pouvoir s'occuper correctement de ses enfants, en limiter le nombre. On retrouve là l'argument avancé à chaque fois pour expliquer la réduction du nombre d'enfants : il faut avoir moins d'enfants pour mieux pouvoir s'en occuper. Tenir ce discours qui paraît à première vue si évident suppose un changement dans la manière de considérer les enfants : ceux-ci ne sont plus une main-d'œuvre potentielle qui fait partie du patrimoine de la famille mais des individus qui auront leur propre futur, que l'on espère en outre différent de la vie que les parents ont eue. Cela explique que les parents souhaitent que la socialisation ne soit plus effectuée uniquement dans le cadre de la famille, mais aussi par l'école.

Réduction de la natalité et changement d'orientation pour les enfants vont de pair. Ces phénomènes peuvent être interprétés comme allant dans une même direction, celle de l'émergence d'une famille moderne, telle que l'a décrite P. Ariès :

L'enfant devient très accaparant. L'intérêt qu'on lui accorde se traduit aussitôt par des projets d'avenir, toute la vie des parents consiste alors à trouver des moyens matériels nécessaires à la réussite de leurs enfants : éducation, fortune, mariage : tout l'effort, qui était autrefois dirigé sur le patrimoine est désormais reporté sur la situation future, l'établissement de chaque enfant en particulier. Or, pour être affectif, cet effort a besoin d'être concentré, il s'affaiblit en se dispersant. [...] On aura un nombre d'enfants limité par les ambitions qu'on nourrit pour eux et les ressources dont on dispose. Les deux facteurs sont aussi importants l'un que l'autre et interfèrent. [...] Le nouveau rôle que l'enfant joue dans la famille entraîne automatiquement une contraction de la natalité. Celle-ci échappe au jeu des forces naturelles pour dépendre de la prévoyance parentale. [Ariès, 1979, p. 332-333]

Or, ce qui apparaît étonnant c'est que ce phénomène de réduction de la natalité et de recentrage sur les enfants est présent dans la très grande majorité des discours : autant nous pouvions, pour les mariages, faire une typologie des types de mariages, autant celle-ci semble plus difficile avec le comportement vis-à-vis des enfants tant les tendances paraissent homogènes. L'opposition entre, d'une part, une « famille paysanne » où les enfants font partie du patrimoine familial et travaillent avec leurs parents, et, d'autre part, une famille moderne dans laquelle les enfants sont investis d'un projet d'ascension sociale hors de l'agriculture par les études, recouvre surtout (bien que pas complètement) les différences de génération. Quelques jeunes vont effectivement attendre de leurs enfants qu'ils reproduisent ce qu'ils ont fait – et, par là même, l'agriculture familiale – mais ces attentes sont rares ; et se traduisent tout de même par une réduction de la fécondité et un envoi des enfants aux études.

Cela nous conduit à suggérer que la distinction la plus évidente ne concerne peut-être pas l'opposition entre les différents types de jeunes mais entre deux générations et, surtout, à l'intérieur des couples : en effet, ce sont les femmes qui sont les plus promptes à réduire la natalité et à envoyer leurs enfants étudier – et il est fort probable que certains hommes suivent ou subissent les conséquences de ces transformations.

*

* *

La séparation des sphères domestique et économique traduit bien une certaine modernisation de la famille paysanne. Cette modernisation est portée en particulier par les jeunes agriculteurs et par les jeunes filles, et se traduit au niveau de la constitution des couples et de la conception de l'éducation des enfants. Certes, elle ne touche pas également tous les fils d'agriculteurs. Selon le type de famille dont ils sont originaires, mais aussi selon d'autres facteurs tenant pour partie aux biographies mises en évidence et, peut-être, selon l'influence encore mal identifiée qu'exerce sur eux la « ville », certains jeunes reproduisent, en grande partie, les caractéristiques de la famille paysanne – alors que d'autres les rejettent ou les transforment.

Quels sont les jeunes qui reproduisent ces caractéristiques ? quels sont ceux qui ne le font pas ? Quelles raisons expliquent ces différences ? Ces questions sont d'autant plus importantes qu'elles renvoient à un débat de fond portant sur la nature de la modernisation observée dans les fronts pionniers. Si nous avons caractérisé cette dernière à partir de la littérature scientifique de la modernisation du monde rural français, ce n'est pas pour autant que le processus va conduire au même résultat. La modernisation d'une société prend des formes relativement comparables partout où elle a lieu, mais les bases socio-culturelles sur lesquelles elle se fonde et les conditions particulières de chaque milieu lui impriment une forme toujours différente. La modernité que nous observons alors dans les fronts pionniers est forcément originale – ce qu'il faut montrer à présent.

CHAPITRE V.

LES JEUNES AGRICULTEURS, DES SUJETS EN EMERGENCE

Si les formes d'organisation sociale des agriculteurs familiaux sont un élément essentiel pour expliquer les logiques de gestion de l'espace, alors la transformation de ces modes d'organisation sociale doit avoir des conséquences très nettes sur ces logiques. L'objectif de ce chapitre est de mettre en évidence les logiques de gestion des lots des jeunes agriculteurs, et ce qu'elles permettent de prévoir pour leurs types de rapport à l'espace. L'exercice est plus difficile qu'avec les parents : leurs logiques pouvaient être mises en évidence à la fois par les itinéraires de ces agriculteurs et les discours qu'ils tenaient sur les pratiques de leurs enfants ; on pouvait alors identifier une cohérence dans les discours sur ces deux thèmes, les rattacher aux événements réellement vécus par eux, ce qui permettait finalement de comprendre les logiques de gestion du couple famille-exploitation et donc de mobilité des familles. On disposait enfin, pour s'aider dans notre travail, d'une importante bibliographie sur les agriculteurs familiaux au Brésil.

Non seulement nous manquons, pour parler des jeunes agriculteurs, de sources bibliographiques, mais en plus les itinéraires racontés sont plus courts, et beaucoup de choses sont encore en construction, donc plus difficiles à saisir. La confrontation avec l'expérience étant plus difficile, le recours à l'analyse de discours est central. Nous avons déjà étudié un certain nombre de thèmes ressortant dans les discours des jeunes agriculteurs, en particulier quant au travail avec les parents et aux rapports avec la famille nucléaire. Mais un ensemble d'autres éléments, notamment quant à l'exercice du métier d'agriculteur, doit encore être exploré. C'est ce que nous ferons dans un premier temps.

Nous disposerons alors des codes organisant les discours des jeunes sur les grands thèmes de leurs biographies : rapports avec les parents, « jeunesse », mariage, rapports à leurs enfants et enfin rapports à l'agriculture. On pourra alors chercher à voir comment, dans la cohérence générale des récits biographiques, sont reliés (ou strictement cloisonnés) ces différents thèmes, quelle cohérence les jeunes leur donnent, quels arguments ils utilisent pour rendre compte de leurs expériences. C'est, finalement, la manière qu'ont les jeunes de se mettre en récit que nous analyserons ici, la manière dont ils réussissent à composer avec différentes logiques pour construire, par une mise en récit, une identité personnelle et se poser comme sujets.

Discours sur l'agriculture et pratiques de gestion des lots des jeunes agriculteurs

La pluralité des logiques à partir desquelles sont construites les identités individuelles apparaît d'abord lorsqu'on analyse les discours sur l'agriculture. Si on reprend la terminologie proposée par M. Weber (1921), une rationalité instrumentale peut être repérée, dans les discours, par des argumentaires visant à justifier les choix agricoles par des raisons économiquement rationnelles (en particulier en termes d'investissement et de résultats) : l'apparition de tels discours elle permet de savoir si l'exploitation est pensée comme une fin en soi, un moyen de production dans lequel on investit de l'argent et du travail dans l'attente de revenus. Cette gestion des lots s'oppose à la logique domestique, en priorité tournée vers la satisfaction d'objectifs familiaux.

Logique traditionnelle de gestion des lots et économie domestique

Le fait d'avoir toujours pratiqué l'agriculture en famille montre le lien entre agriculture et famille ; considérer cela comme normal renvoie clairement à une « logique traditionnelle », qui consiste à justifier des pratiques par référence à une tradition non contestée. Les agriculteurs ne parlent que rarement de l'agriculture en tant que telle, mais l'associent aux buts qu'ils lui assignent. Le discours suivant, d'un jeune agriculteur que nous connaissons maintenant bien, permet d'illustrer cela :

Extrait d'entretien 62 : Les raisons du choix des productions agricoles (José Cearense Filho, IV)

José Cearense Filho parle de son indépendance récemment acquise sur le lot où il se trouve. – De même je fais le calcul, plus tard, de faire un petit champ ici dans la forêt et de planter du cacao, du poivre, parce qu'une chose définitive donne de l'argent liquide pour nous plus tard. Maintenant je suis en train de rouvrir cette terre, j'ai déjà planté du pâturage parce qu'on a un peu de bétail (*gadinho*). Alors il y a un peu de bétail, il faut mettre une vache dedans pour tirer le lait pour que les enfants puissent boire, pour élever une productrice de lait, parce que c'est bon. Mais plus tard, ma prévision est de planter quelque chose de définitif. J'aime planter. Je travaille dans les champs, mais j'aime planter des choses : patates, ignames, bananes, alors avec un peu de temps il y a quinze pieds de banane qui sortent... et d'ici à six mois il y aura une caisse de bananes pour que les enfants mangent.

José Cearense Filho justifie deux de ses choix par des objectifs familiaux (du lait et des bananes pour les enfants) ; un choix par son goût pour planter ; et un choix par la nécessité de planter une culture permanente pour obtenir de l'argent liquide. Ces trois éléments mettent en évidence une logique familiale (donner à manger aux enfants), une logique axiologique (il dit choisir les plantes qu'il sème par goût) et une logique un peu plus économique. Mais celle-ci n'apparaît pas sous une forme instrumentale, mais pour « obtenir de l'argent liquide », nécessité caractéristique de l'économie domestique.

Cela ne veut pas dire que l'on n'observe pas, dans certains discours, une rationalité instrumentale ; mais celle-ci apparaît après les autres formes de rationalité. C'est ce que l'on retrouve dans un extrait d'entretien de Wilson Graciliano :

Extrait d'entretien 63 : L'articulation entre différentes formes de rationalité dans les discours des jeunes paysans (Wilson)

Wilson parle de ce qu'il possède sur le lot, qu'il partage avec son père et plusieurs de ses frères. – J'ai vingt têtes et quelques seulement. On ne peut pas en avoir plus : on peut avoir au maximum seulement cinquante têtes de bétail. Je sais qu'il n'est pas possible d'en avoir plus que cela. Donc on doit penser un peu, faire avec tout, alors on pense qu'on pourrait maintenant... mettre tout ensemble et planter un peu de poivre ensemble, tu sais. Tous les fils ici on doit se mettre ensemble et tout planter. À partir de l'an prochain, on va faire un champ de poivre. Parce que le poivre ici ça donne beaucoup, tu sais. Notre terre est très bonne en poivre, elle produit très bien, et... c'est une des cultures qui occupe une petite surface, avec moins de travail parce qu'on plante et c'est tout. Et pour le prix que ça coûte, ça aide trop. [...] Parce que je vais te dire la vérité : le café, que nous avons à Médicilândia coûte soixante centimes le kilo. J'ai payé pour le récolter 80 centimes pour cueillir une mesure (*latta*) de café. Ça veut dire la chose suivante : vous devriez payer la mesure de café. [...] Dans mon cas, j'ai payé 80, j'ai un préjudice de 25 centimes pour le prix que j'ai payé. Maintenant, c'est la fin de l'année et le prix a déjà augmenté. Et c'est comme cela avec les choses. Mais bon, on peut en vivre oui. Juste avec le café que ça n'est pas possible, ça n'est pas possible, ici il faut avoir un peu de tout. Tu dois avoir tes champs de riz, j'en ai toujours. Du riz, du maïs, parce que le maïs est nécessaire, parce qu'il faut en donner aux poules, élever un porc, une chose et l'autre. Et le riz pour la maison. Parce que vous devez aussi acheter d'autres choses. Si vous avez simplement un champ de café, il doit être grand. Mais il y a beaucoup de coûts aussi. C'est une question compliquée... Alors, on pensait hier que... avec mon frère et compère Edimilson, on pensait la chose suivante... À partir de cette année, on pensait planter notre poivre.

Cet extrait révèle des points communs avec l'extrait précédent. Les choix s'inscrivent dans une stratégie à la fois familiale et polyculturelle : familiale parce qu'à chaque fois que Wilson parle d'une culture, il dit avec qui il va la réaliser (ou l'a déjà réalisée) ; polyculturelle parce que là encore, les cultures permanentes sont pensées comme une source de revenus qui doit se rajouter aux productions de base, nécessaire pour la vie de la famille. Le choix de la culture permanente est intéressant : Wilson dit avoir planté du café mais ne plus trouver rentable de le récolter ; pour cette raison, il va planter du poivre. Les cours du café étaient, au moment où Wilson a planté son café, particulièrement intéressants ; mais que ces cours ont chuté lorsque ses plants ont commencé à produire. De même, les cours du poivre étaient, au moment de l'entretien, excellents ; mais ils ont déjà amorcé une chute importante en raison d'un début de surproduction. Wilson suit, avec quelques années de retard, les cours ; ce qui fait que lorsque ses cultures sont productives, celles-ci ne sont plus aussi rentables qu'avant ; voir, comme ce serait le cas du café, non rentables. On verra plus loin que Sydney évoque le même problème ; mais lui possède du café et du poivre, dont il s'occupe chaque année, quels qu'en soient les cours, dit-il ; de cette manière, il explique avoir toujours une culture productive au moment

où les cours sont au plus haut. On perçoit ainsi toute la différence qu'il y a entre les deux modes de gestion : Sydney est habitué aux variabilités des cours et à leur caractère cyclique ; alors que Wilson, qui en dépend moins que Sydney puisqu'il produit des cultures annuelles, découvre ces notions.

Dans un certain nombre d'entretiens, les manières de parler de l'agriculture ne se réfèrent pas à une rationalité instrumentale : l'application d'une telle rationalité à ces discours apparaît aberrante et conduirait à conclure qu'ils sont irrationnels. En fait, il faut comprendre que ces formes de gestion visent d'abord à assurer non seulement la survie de la famille, mais aussi les formes de liens sociaux qu'elle développe ; et que l'insertion sur le marché vient dans un second temps, et reste subordonnée à ces objectifs. Moins dépendants du marché, ces agriculteurs le connaissent aussi moins bien ; ils n'ont pas pris l'habitude de penser selon ses lois. On peut alors parler de forme d'économie domestique partiellement insérée sur le marché, c'est-à-dire d'une logique traditionnelle partiellement associée à une logique instrumentale ou axiologique. Ces logiques de gestion des lots s'opposent aux rationalités instrumentales que nous avons vues surgir dans un certain nombre de discours.

Les rationalités instrumentales à finalité économique de jeunes agriculteurs

Sydney, par la façon dont il parle de l'utilisation des prêts, stigmatise des pratiques de gestion non rationnelles en même temps qu'il révèle une rationalité instrumentale :

Extrait d'entretien 64 : Le « travail avec la tête », une forme de rationalité instrumentale (Sydney, I)

Sydney – Dans les champs, il y a des moments où c'est plutôt difficile : si les personnes ne savent pas travailler avec la tête, elles jettent tout ce qu'elles ont par la fenêtre. Parce que les choses ici ne sont pas faciles, n'est-ce pas, dans les champs je vois beaucoup de gens qui prennent [de l'argent] pour faire une culture et qui plantent, très bien, ils parviennent à planter, parfois ils peuvent financer cela à la banque, prendre de l'argent, planter, mais ça ne suffit à faire pousser, il faut bien investir, comme il faut, tu sais. Et parfois si tu n'as pas la tête tu prends le financement pour acheter du bétail, et tu vas acheter une nouvelle moto, et alors quand ça finit et que vient le temps de payer la banque, le lot est pire qu'avant. Alors la personne doit savoir se débrouiller (*mexer*) dans les champs, elle doit savoir se débrouiller.

Sydney plaide ici, comme on le verra plus tard, pour une agriculture rationalisée. Mais dans cet extrait, la façon dont il parle de l'usage de l'argent des prêts réalisés par d'autres agriculteurs est caractéristique de l'apposition d'une rationalité instrumentale sur des pratiques dont la logique est avant tout domestique¹.

On retrouve ce type d'argumentaire, plus développé, dans l'entretien de João. La rentabilité de la production y semble le premier critère de justification de ses choix :

Extrait d'entretien 65 : Choix des cultures et critère de rentabilité (João)

Enquêteur – Et quand avez-vous commencé à travailler uniquement dans votre lot ?

João – D'abord, je suis venu travailler avec mon père ici, m'occuper du lot de là-bas, mais il y avait toujours des désaccords de travail, je voulais faire d'une façon mais il me poussait dans une autre direction, alors il était contre tout ce que je voulais faire, il pensait toujours que j'avais tort, alors j'ai dit : « Bon alors vous faites comme vous le voulez et moi je fais comme je le veux », et voilà. Il est devenu écologiste (*virou ecologista*) tu sais. Il ne voulait pas couper du bois, il ne voulait pas déboiser ni faire brûler les choses et donc il n'était pas possible de travailler avec lui, parce que celui qui vit ici ne peut pas laisser la jachère entrer dans sa maison, les mauvaises herbes allaient jusqu'à la porte de la maison, il fallait ouvrir un espace dans le terrain pour travailler, élever quelque chose et je suis allé faire ce qui donnait du bénéfice, enfin pas ce qui donne du bénéfice (*lucro*) mais qui avait un peu plus de futur, ne pas travailler avec ces cultures ingrates où tu ne fais que travailler gratuitement et après il ne te reste... Même pas un petit bénéfice (*saldozinho*) n'est-ce pas ? Et eux ils voulaient que je reste à faire des champs, faire un petit champ de riz, planter du maïs, planter du *feijão*, planter du manioc, planter juste dans ce petit coin là. L'année suivante tu fais un petit truc là, comme s'il n'y avait pas d'autre terre tu sais ? Comme s'il n'y avait que ce petit bout

1. D'une manière générale, la gestion des prêts constitue un outil intéressant pour lire les logiques de gestion agricole. Alors que certains affichent une logique explicitement capitaliste, fondée sur une logique de rentabilité, d'autres vont gérer leur prêt principalement pour atteindre des objectifs familiaux – ou, plus largement, paysans : acheter des terres pour les enfants, les salarier sur l'exploitation, etc.

de terre où tu es né et où tu as élevé tes enfants et petits-enfants, juste dans ce petit bout de terre... Alors j'ai vu qu'il n'y avait pas de futur, que c'était un type de travail qui était bon pour être fait dans une autre région, mais pas ici, il n'y a pas de solution, il y avait beaucoup de travail et au final tu n'avais rien... J'allais mourir au travail sans rien gagner, alors je les ai quittés (*sai fora deles*) et je suis allé à Surubim travailler, j'y ai amené la femme et l'enfant, à l'époque il n'y en avait qu'un, et j'ai commencé à travailler sans condition, j'avais fait du travail ici mais j'ai tout laissé au père car il était contre ces déboisements, et j'ai été mettre trois hectares et il était tout le temps contre : « Non tu ne peux pas faire ainsi, tu vas déboiser toute la forêt et quand tu vas avoir besoin d'un champ tu n'auras plus de forêt » ; et moi je lui ai dit : « Non, je dois faire un champ parce que le bétail a faim et je ne veux pas vendre le bétail par manque de pâturage », je peux vendre tout le bétail, mais le vendre parce que je n'ai pas de pâturage alors ça non, je vais déboiser un point c'est tout, j'ai travaillé trois ou quatre ans à déboiser.

On voit dans cet extrait se développer tout un argumentaire en faveur de l'élevage. L'argumentaire lui-même peut se comprendre en partie comme une justification adressée à l'enquêteur, perçu comme membre d'une ONG qui diffuse des pratiques « écologistes » et qui en plus est un grand ami de son père. Mais ce discours est intéressant surtout parce qu'il se réfère à une rationalité instrumentale : il emploie deux termes pour parler de bénéfice (*lucro* et *saldo*), parle de rentabilité du travail, de seul moyen d'« assurer le futur de ses enfants » ; il dira plus loin que « le bétail est la seule production qui donne une chemise à l'homme ». Il se dit donc adapté aux conditions économique et foncière de la région et prend comme acquis que la migration d'une génération à l'autre est inévitable pour faire des cultures rentables (ses petits-enfants ne seront pas élevés là où ses enfants l'ont été). Il se place donc consciemment dans une logique à court terme d'exploitation des sols par l'élevage ; la pérennité à long terme étant assurée par la migration.

Mais ce vocabulaire est en même temps associé à des objectifs familiaux (penser au futur des enfants) et à son « goût » pour l'élevage. On voit par ailleurs se mêler au discours une conception de la bonne terre qui est une terre « déboisée », « propre », débarrassée des mauvaises herbes qui ne doivent pas venir l'envahir « jusqu'à la porte de sa maison » : c'est ce qui pourrait expliquer en partie sa propension à déboiser. Cette rationalité instrumentale est donc en partie guidée par des facteurs non économiques tels que le goût, la famille et des représentations de la bonne culture : cela renvoie à une rationalité de type axiologique. Mais l'usage d'un argumentaire de type capitaliste pour justifier ses pratiques est révélateur de pratiques de gestion différentes de celles que nous avons analysées précédemment : dans son cas, il ne s'agit pas d'assurer ses revenus par une diversification de l'exploitation, mais au contraire de se spécialiser dans une production jugée rentable. On peut dire que la rationalité qu'il utilise comme référence est d'abord instrumentale, et qu'il l'associe, secondairement, à une rationalité axiologique et domestique.

Ces formes de rationalité s'opposent très nettement aux logiques domestiques des jeunes paysans. Mais entre ces deux extrêmes, on constate que la plus grande partie des jeunes tient des discours qui ne sont pas aussi facilement analysables : la logique de gestion des lots qui y apparaît n'est pas aussi claire que celle que des entretiens précédents. Or cela est corrélé avec le fait que ces jeunes sont des pluriactifs.

Les différentes formes de pluriactivité : quel type de rationalité ?

Si, dans de nombreux cas, on ne parvient à comprendre précisément comment sont gérés les lots, c'est que les jeunes pratiquent ou ont pratiqué à la fois l'agriculture et une activité non agricole : il s'agit donc dans ce cas de comprendre comment est pensée l'insertion entre ces deux types d'activité. On distingue deux types de pluriactivité : une pluriactivité synchronique, c'est-à-dire que les jeunes ont, au même moment, une source de revenu non agricole ; une pluriactivité diachronique, c'est-à-dire que les jeunes ont alterné, dans le passé, travail agricole et travail non agricole ; et que l'argent obtenu hors de l'agriculture leur a permis d'investir sur leur lot. Enfin, des jeunes mélangent les deux formes de pluriactivité, c'est-à-dire qu'ils ont eu un passé pluriactif et le sont restés aujourd'hui ; alors que d'autres sont aujourd'hui employés dans l'espoir de pouvoir être, demain, propriétaires de leur lot ou en condition d'exercer une agriculture rentable.

Il faut préciser trois caractéristiques communes à ces deux formes de pluriactivité : la première, c'est que les activités pratiquées en dehors des lots sont plus rentables que la simple vente de main-

d'œuvre. Ce n'est pas seulement leur force de travail que vendent ces jeunes, mais une compétence précise : Henrique est conducteur de tracteur ; Algénil et João travaillent comme charpentiers ou dans des scieries ; Roberto est technicien agricole ; Domingo, Reginaldo et Zélio étaient *garimpeiros* ; José Fernando multipliait les petits emplois en ville ou comme *vaqueiro* ; José Bahiano est agent de santé ; enfin, Irinéo et Milton sont employés chez d'autres agriculteurs, mais des activités assez lucratives et ils sont intéressés au bénéfice (soit comme métayer, soit comme *vaqueiro* bien payé et profitant d'une partie des productions).

La seconde caractéristique, c'est que ces emplois ne sont pas dépréciés par ces jeunes. Alors que la vente de sa force de travail est mal considérée par leurs parents, elle ne donne pas lieu dans ce cas à des discours négatifs ; sans doute parce qu'elle fournit des revenus intéressants qui peuvent être utilisés ensuite en fonction des besoins. La finalité de ces activités est intéressante pour comprendre en quoi ces formes de travail ne sont pas condamnées.

En effet, et c'est là la troisième caractéristique de ces formes de pluriactivité, l'argent gagné en dehors du lot est utilisé en complément de revenus de l'agriculture. Cela se fait de trois manières différentes : ça peut être soit une manière d'acheter un lot, soit un investissement dans des cultures particulières, soit un revenu de consommation courante. Or chacun de ces types d'utilisation de l'argent gagné hors du lot renvoie à une forme de rationalité particulière.

L'objectif d'acheter un lot est sans doute la manière la plus simple de comprendre l'articulation entre travail à l'extérieur et agriculture. L'achat d'un lot permet soit d'accéder ou de maintenir un statut de propriétaire ; soit de maintenir une forme d'indépendance par rapport aux parents en achetant son propre lot ou en évitant de retourner sur un lot parental. En tout cas, c'est ainsi qu'un certain nombre de jeunes ont accédé au statut de propriétaire indépendant ; et c'est dans cet espoir que d'autres sont aujourd'hui hors de chez leurs parents. Cette volonté d'avoir des « bonnes conditions » explique que ces jeunes aient préféré « le salariat à la *malaria* » (Le Borgne-David, 1998) : ils auraient pu envahir un lot en fond de *travessão*, comme a tenté de le faire Milton. Mais ils veulent pratiquer une agriculture rentable, grâce à laquelle ils pourraient maintenir un bon niveau de vie, envoyer les enfants à l'école.

On voit se mêler dans ces discours différentes formes de rationalité : ils disent bien agir en fonction d'un but, ce qui les renverrait à une rationalité instrumentale. Mais ce but est très étroitement associé à plusieurs facteurs : d'une part, la volonté d'être indépendants de leurs parents, ce qui renverrait, pour le cas des fils d'agriculteurs de type I (et les *caçulas* issus de familles de type III), à une rationalité antitraditionnelle ; d'autre part, la recherche d'un statut de propriétaire indépendant, ce qui renvoie à une rationalité fondée en valeur (de type axiologique).

Mais la pluriactivité peut aussi être associée, dans d'autres discours, à une rationalité de type instrumental à but économique : l'argent gagné hors du lot est alors réinvesti dans l'agriculture. On trouve des jeunes qui investissent dans des cultures particulières l'argent qu'ils ont gagné en dehors de l'agriculture, de la même façon qu'ils l'auraient fait s'ils avaient obtenu un prêt :

Extrait d'entretien 66 : Pluriactivité et investissement dans l'agriculture (Zélio, II)

Enquêteur – Et donc avec l'argent du *garimpo*, vous avez acheté un lot... Celui où vous vivez actuellement...

Zélio – Non, ce n'est pas avec l'argent du *garimpo* que j'ai acheté ce lot. C'est mon père qui m'en a donné la moitié, celui-ci [il montre le lot face à l'endroit où nous réalisons l'entretien]. Seulement je n'y vis pas, je vis dans le lot du beau-père.

Enquêteur – Et où travaillez-vous ?

Zélio – Dans ce lot-là [il montre à nouveau le lot], mon lot.

Enquêteur – Et qu'y faites-vous ?

Zélio – Avec l'argent du *garimpo* j'ai planté du cacao. J'ai planté 8 500 pieds de cacao, c'est déjà planté. Il a deux ans, ça va faire trois ans en janvier. Alors il y a un bon morceau de terre qui commence à produire, je pense que l'an prochain je vais faire une bonne récolte. Ça a été avec l'argent du *garimpo*, le meilleur moyen que j'ai trouvé pour l'investir, ça a été dans un petit champ de cacao. Alors j'ai aussi 4 500 pieds de café, qui a déjà beaucoup fleuri cette année, ça va donner une bonne petite récolte. J'ai planté 5 900 pieds de banane, presque 6 000. Il y a déjà des bonnes bananes, et maintenant la sœur [sœur Dorothy, qui a implanté une usine de fabrication de farine de banane] dit qu'elle va commencer à me les acheter. [...]

Enquêteur – Et vous avez des champs [de cultures annuelles] ?

Zélio – Des champs... Oui, j'avais du riz, mais j'ai déjà récolté. Mais cette année, j'en ai fait peu, simplement huit lignes, deux hectares. Du maïs aussi.

On voit dans cet entretien la façon dont se sont complétés les deux types d'activité (même si ce n'était pas au départ l'objectif de Zélio). Il utilise ici un vocabulaire qui ressemble à celui utilisé plus haut par João, en termes de rentabilité². La pluriactivité peut se comprendre par rapport aux objectifs des agriculteurs, qui sont ici des objectifs de rentabilité ; ça les rapproche des agriculteurs qui fonctionnent selon une rationalité instrumentale à but économique. Cela montre la complémentarité qu'il peut y avoir entre les pluriactifs et les agriculteurs agissant selon des finalités économiques.

Mais il faut bien préciser qu'il y a une différence fondamentale entre les deux types d'agriculteurs : les agriculteurs agissant selon une rationalité instrumentale à finalité économique ont, au moment où ils réalisent leurs investissements, conscience des fins pour lesquelles ils investissent ; alors que pour les pluriactifs que nous avons cités, l'accumulation d'argent a servi *a posteriori* à cet investissement. Ils n'avaient pas, lorsqu'ils sont partis de chez leurs parents, l'intention de gagner à l'extérieur de l'argent qu'ils réinvestiraient dans l'agriculture : ainsi avons-nous vu plus haut que Zélio est parti de chez ses parents pour des raisons « émotionnelles » (toujours selon la typologie de Max Weber), parce qu'il s'était disputé avec sa femme ; de même, un autre jeune de ce type, José Fernando, est parti après s'être disputé avec son père. Les deux sont revenus dans l'agriculture contraints et forcés. Cela montre la nécessité qu'il y a d'associer, dans le cas de ces pluriactifs plus que dans tout autre cas, leur condition actuelle et leurs itinéraires antérieurs.

À côté de ces deux types de pluriactifs (commandés les uns par une rationalité axiologique, les autres par une rationalité instrumentale construite *a posteriori*), on trouve des jeunes qui dissocient complètement l'agriculture de leurs activités non agricoles. Pour beaucoup de jeunes, la pluriactivité peut permettre d'assurer un revenu plus ou moins fixe qui vient se rajouter à ce que produit le lot. Il y a une forme de complémentarité entre les deux sources de revenus : l'agriculture produisant les biens qui seront consommés sur l'exploitation, le travail à l'extérieur du lot permettant de gagner de l'argent pour acheter des biens de consommation courante. Rappelons que cela ne s'inscrit pas uniquement dans une stratégie de survie : il s'agit souvent de jeunes qui estiment gagner plus en se salariant qu'en travaillant sur leur lot. Ils ont un modèle de consommation plus élevé que celui de leurs parents : ils n'achètent pas uniquement des biens de subsistance, mais ont des contacts réguliers avec la ville où ils peuvent passer plusieurs jours, payent ou veulent payer des études à leurs enfants, possèdent des habits plus variés que ceux de leurs parents (et plus à la mode) et certains ont même une télévision (dans le meilleur des cas).

Cela amène à distinguer entre les différentes formes de pluriactivité : alors que les autres pluriactifs étaient régis par des volontés d'indépendance ou d'investissement, ceux-ci agissent surtout en fonction d'objectifs de consommation. En effet, on constate que, dans certains cas, des jeunes qui ont deux activités ne réinvestissent pas l'argent gagné dans une activité sur un lot : nous les qualifierons de pluriactifs cloisonnés, que l'on trouve soit sous forme synchronique (Elizeu, Ademilson), soit sous forme diachronique (Orlando, João, Domingo, João Antônio, Sandro, Graciliano Filho et Joël ont connu ces formes de travail). Dans ce cas, soit les jeunes ne gagnent pas assez pour pouvoir subvenir à leurs besoins et réinvestir sur un lot ; soit ils dépensent tout l'argent en consommant plus que ce qui est nécessaire pour leur survie. C'est ce que Domingo explique avoir fait à un moment de sa vie, alors qu'il a effectué de nombreux emplois salariés :

Extrait d'entretien 67 : Pluriactivité et consommation (Domingo)

Enquêteur – Pour quelle raison êtes-vous parti ?

Domingo – Écoute, c'était par vocation (*era vocação*). On n'avait pas notre propre terre pour travailler, alors on mettait un champ chez les autres... J'ai décidé de faire un tour dans le *garimpo*. Peut-être que là j'allais pouvoir trouver une chose et arriver à acheter une propriété, pour que l'on puisse se mobiliser dessus. Alors j'ai été au *garimpo*. La première fois que je suis parti j'ai passé... Non, je suis parti pour Tucuruí la première fois [il y avait alors les travaux de construction d'un barrage], j'ai été à Tucuruí

2. Mais cette fois-ci, et alors que les deux agriculteurs sont presque voisins (et ont des sols de qualité comparable), l'un a trouvé plus rationnel de faire de l'élevage, quand l'autre a préféré du cacao.

travailler. Je suis resté six mois comme aide. Je n'avais pas de profession vraiment. J'y suis resté comme aide. J'y suis resté encore un moment, j'y suis resté deux fois avant de partir. Mais bon je n'avais pas l'intention d'abandonner l'entreprise non, je gagnais correctement (*razoavel*).

Enquêteur – Et vous êtes rentré, vous aviez une bonne quantité d'argent alors...

Domingo – Non, à l'époque non. C'était important ce que j'avais. Parce que là où j'habitais, on ne pouvait pas obtenir cela. Parce que si l'entreprise avait payé tous ses employés à 100 % du salaire, j'aurais eu, c'était à l'époque du *cruzeiro* [monnaie précédent la monnaie actuelle, le réal] j'aurais eu cinq billets de château, parce qu'à l'époque il y avait aussi l'autre billet, celui de l'Empereur. Alors à cette époque, j'ai pris 365. Si ça avait été à 100 % du salaire, j'aurais eu 730. Ça aurait été une bonne quantité d'argent, parce que ce que je gagnais là-bas, ça me permettait de m'amuser et d'en envoyer un peu à la maison. Mais à l'époque je ne pensais pas à appliquer l'argent non.

Ce récit permet de comprendre toute l'ambiguïté de la pluriactivité : Domingo est parti surtout pour des problèmes financiers, même si par la suite il se dira content d'avoir pu ainsi « découvrir le monde ». Cela explique l'ambiguïté de l'usage de l'argent dans la zone de migration : il en envoie une partie à ses parents et dépense l'autre... sans l'investir, contrairement à ce qu'il affirmait au départ. Ce genre de situation n'est pas rare, et nombre de ceux qui ont une expérience non agricole s'en sont surtout servis pour « découvrir le monde ». Mais même lorsque l'argent n'est pas investi sur le lot, ces expériences sont importantes car les jeunes s'ouvrent à un modèle de consommation qui n'était pas celui dans lequel ils ont grandi. Ils peuvent alors difficilement se contenter, lorsqu'ils rentrent chez leurs parents, d'une consommation minimale (quelques habits et les denrées alimentaires qu'ils ne peuvent produire), ce qui va sans doute les pousser soit à rechercher d'autres formes de financement sur le lot, soit à changer les méthodes de gestion et à s'ouvrir à une économie plus mercantile. C'est en tout cas ce qui explique qu'une partie des agriculteurs plus capitalistes ont connu ces formes d'accumulation.

Selon quel type de rationalité peut-on caractériser ces expériences ? Elles ne sont pas motivées en fonction d'une fin précise (ou alors leur usage ne correspond pas à la fin annoncée), ni en fonction d'émotions ou de traditions. Comme pour les rationalités précédentes, ce n'est qu'*a posteriori* qu'on peut leur donner du sens : ce sens n'est compréhensible que par rapport aux itinéraires biographiques des jeunes et à leur insertion à la société nationale.

Les formes de pluriactivité regroupent donc un certain nombre de cas bien distincts ; mais elles ont en commun de permettre de gagner plus que si un jeune restait chez ses parents, surplus qui est investi soit dans l'agriculture, soit qui vient compléter les revenus de l'agriculture. On peut, sur cette base, faire une première typologie des formes de gestion des lots.

1. Une gestion de type domestique : les exploitations mélangent plusieurs types de culture (élevage, cultures annuelles et un peu de cultures pérennes) ; cette pluriactivité est justifiée par une volonté d'assurer l'alimentation de la famille et une insertion dans le marché.

2. Des pluriactifs qui utilisent le travail à l'extérieur du lot pour acquérir un statut de producteur indépendant. Mais nous avons vu que cette catégorie était ambiguë, car on ne parvient pas à comprendre à quel type d'agriculture se réfèrent ces jeunes : veulent-ils simplement être indépendants pour réaliser une agriculture en famille (de type domestique) ? Ou préfèrent-ils acheter un lot de bonne qualité pour pouvoir y investir dessus ? Ou veulent-ils enfin garder un niveau de vie plus raisonnable qu'en zone de colonisation récente ?

3. Puis, on observe des pluriactifs consommateurs. Comme les autres, ils ont des activités non agricoles relativement rentables par rapport aux salaires que leur permettrait d'obtenir l'agriculture, mais ils ne réinvestissent pas cet argent dans leur lot, l'utilisant à des fins de consommation. Mais quel sens prend cette consommation ? S'agit-il d'une manière de faire étudier leurs enfants pour qu'ils sortent de l'agriculture ?

4. On trouve ensuite des pluriactifs investisseurs qui réinvestissent l'argent des salaires obtenus à l'extérieur dans leur exploitation. Ces pluriactifs peuvent être diachroniques (ils ont travaillé à l'extérieur) ou synchroniques. On observe là encore un discours d'investissement sur l'exploitation.

5. Enfin, on trouve une gestion de type entrepreneurial : là, la spécialisation est plus grande, et surtout elle est justifiée par des arguments de type capitaliste. Les cultures choisies sont réputées être rentables, même si cette réputation varie selon les agriculteurs.

Ces cinq modes de gestion des lots et d'insertion dans le marché permettent de réaliser une typologie des rapports à l'agriculture des agriculteurs familiaux. Mais cette analyse montre surtout l'intérêt qu'il y a à travailler non pas uniquement à partir des pratiques effectives, mais à partir de la manière dont ces pratiques sont mises en ordre dans des récits : car c'est dans les récits qu'apparaît le sens qui organise non seulement les discours, mais aussi l'identité des jeunes agriculteurs... et qui permet finalement d'en faire une typologie.

Typologie des fils et filles de colons : entre agriculture paysanne et entrepreneurs capitalistes

Nous disposons maintenant d'un ensemble d'éléments (rapport aux parents, à la famille nucléaire et au travail agricole) qui peuvent nous permettre de caractériser les jeunes agriculteurs, en particulier dans leur rapport à la modernité. Or ces rapports sont variés : réaliser une typologie est le seul moyen que nous ayons à notre disposition pour caractériser les différentes logiques auxquelles renvoient les comportements des jeunes agriculteurs. C'est ce que nous avons fait dans le tableau 12.

La combinaison de deux méthodes nous a permis de réaliser cette typologie : nous avons d'une part fait la synthèse des différentes typologies intermédiaires réalisées, synthèse que nous avons, d'autre part, complétée par une identification des logiques sociales des discours (Demazière et Dubar, 1997).

Tableau 12 :
Typologie des logiques sociales des discours des jeunes agriculteurs

Type	Principaux thèmes abordés dans les discours	Argumentaire développé dans l'entretien	Logique sociale du discours	Effectif
Obligés volontaires (A)	Relation aux parents	Importance de l'aide aux parents	Traditionnelle (paternalisme paysan)	7
Agriculteurs libérés (B)	Relation aux parents et aux enfants	Importance de l'indépendance acquise par rapport aux parents ; volonté d'étude des enfants	Axiologique (indépendance) et un peu traditionnelle	3
Producteurs en construction identitaire (C)	Activité agricole et relation avec les parents	Importance de l'indépendance par rapport aux parents et de la rentabilité de l'agriculture	Antitraditionnelle (contre le paternalisme paysan) et axiologique (agriculture conférant une identité sociale)	7
Ruraux pluriactifs (D)	Activité non agricole	Activité secondaire et couple plus important que l'agriculture	Axiologique (vie en famille dans le monde rural)	8
Entrepreneurs familiaux (E)	Activité agricole et relation avec la famille nucléaire	L'activité pratiquée doit permettre d'avoir un bon niveau de vie pour la famille	Instrumentale (à des fins de production) et axiologique (vie en famille nucléaire)	5
Entrepreneurs agricoles (F)	Activité agricole	L'agriculture est une fin en soi devant permettre un enrichissement	Rationalité instrumentale de type capitaliste	5

Trois grandes logiques sociales structurent les discours : une logique traditionnelle, une logique axiologique et une logique instrumentale. C'est dans cet ordre que nous présenterons les différents types d'agriculteurs. Mais ces logiques sont rarement seules à structurer les discours ; elles sont au contraire associées à d'autres types de logiques. On ne peut donc pas caractériser les jeunes agriculteurs de manière univoque : d'où le fait que nous ayons identifié six types d'agriculteurs. Leurs itinéraires apparaissent construits à partir de la combinaison de différentes logiques, faisant d'eux des « sujets » géographiques qui composent avec le milieu selon différentes logiques.

Rationalités traditionnelles et volonté d'indépendance : entre reproduction de la condition paysanne et contestations de cette condition

Dix jeunes, sur les 34 étudiés, centrent leurs discours sur leurs relations aux parents, en particulier au travail avec le père : tous sont fils d'agriculteurs de type paternaliste paysan. Les catégories des parents structurent les discours d'un peu moins d'un tiers des jeunes. Mais cela ne veut pas dire que tous ces jeunes reproduisent les valeurs du paternalisme paysan : acceptation du travail salarié, critiques de l'autorité paternelle, acquisition d'un lot propre, réduction du nombre d'enfant, etc. Si certaines de ces caractéristiques peuvent être interprétées comme une simple accélération de la prise d'indépendance qui finit par arriver dans les familles paternalistes paysannes, d'autres, en particulier celles qui concernent la réduction du nombre d'enfants et l'acquisition d'un lot par des enfants jeunes, doivent être comprises comme révélant des transformations profondes du paternalisme paysan. Nous avons donc distingué un type qui reproduit bien certaines valeurs du paternalisme paysan et un autre type qui marque une rupture très nette. C'est dans cet ordre que nous allons les présenter.

Avant cela, notons que c'est dans les types A et B que l'on retrouve les jeunes les plus âgés de notre échantillon : leur moyenne d'âge est de 35 ans, alors que les autres agriculteurs ont une moyenne d'âge légèrement inférieure à 30 ans. Dans la mesure où ces types reproduisent le mieux les attentes des parents, il semblerait que la rupture avec l'agriculture paysanne soit un phénomène qui concerne la génération la plus jeune des fils de colons.

Les jeunes des types A : les obligés volontaires... en rupture discrète avec le paternalisme paysan ?

Sept jeunes font partie du type A : tous travaillent la plus grande partie du temps chez leurs parents. On peut distinguer deux formes de travail : d'un côté (type A-1), ceux qui ont tout en commun avec leurs parents et ne commercialisent pas leurs productions (ce sont leurs parents qui en disposent) ; de l'autre (type A-2), des jeunes qui travaillent une partie de leur temps pour eux, font la distinction entre leurs productions et celles de leurs parents, mais travaillent régulièrement avec les parents, qui leur ont d'ailleurs fourni la terre qu'ils travaillent.

Les relations de travail avec les parents sont le premier critère qui vient à l'esprit quand on caractérise ces jeunes : c'est là leur principal point commun. Ils ont accepté les relations de don - contre-don, et s'inscrivent dans une stricte continuité du paternalisme paysan. Nous avons déjà cité plusieurs discours de ce type pour montrer que ces jeunes acceptent ces relations (voir en particulier les discours d'Orlando, José Bahiano et de Wilson). Dans tous les cas, les jeunes travaillent tout le temps avec leurs parents, qualifient ce travail sous la forme de l'aide volontaire et ne s'en plaignent pas au point de la remettre en question. On peut donc dire que ces jeunes fonctionnent selon une logique de type traditionnelle, la tradition étant ici celle du paternalisme paysan.

C'est parce que ces jeunes reproduisent le mieux les valeurs du paternalisme paysan que nous les avons appelés les « obligés volontaires ». Le mot « obligé » a déjà été employé par P. Léna *et al.* (1996) pour désigner celui qui reçoit et accepte le don. D'autres mots peuvent être employés pour qualifier les personnes qui entrent dans une relation fondée autour de la dette : dominant-dominé, patron-client ; mais l'expression qui nous semble la plus adaptée est celle de « redistributeur paternel-obligé » :

La dette ainsi définie, le plus humble cadeau du débiteur à son créancier, est évidemment perçue par celui-ci comme le simple dû d'un obligé, tandis que le même présent, provenant du maître marchand, est reçu par son employé ou client comme une faveur obligeante. [...] Les patrons, agents et bénéficiaires directs de l'exploitation, en viennent à prendre aux yeux de leurs victimes la posture inverse d'être d'exception, bons et magnanimes. Ils deviennent des protecteurs et des redistributeurs paternels. [Geffray, 1996, p. 156]

L'obligation n'est ainsi pas perçue comme telle par celui qui reçoit la terre. Tout est fait pour que le travail avec les parents apparaisse comme volontaire : c'est un « plaisir » de fournir cette « aide ». Dès lors, nous avons adjoint au mot « obligé » le mot « volontaire » pour caractériser des relations qui se disent libres. Pourtant, il apparaît, par rapport à la citation de C. Geffray proposée ci-dessus, une différence importante : alors qu'il dit que le patron apparaît bon, il n'en va pas de même dans les cas que nous connaissons. On observe rarement des discours tendant à faire du père une figure d'« être

d'exception, bon et magnanime ». Cela s'explique sans doute par le fait que des relations de travail quotidiennes entre un père et un fils engendrent, de manière presque normale, des tensions. Mais ces tensions peuvent amener à des crises assez sérieuses. Même si aucun des jeunes de ce type n'en arrive à ce point, ces crises n'en restent pas moins possibles.

Par ailleurs, ces jeunes présentent plusieurs caractéristiques qui marquent une nette différence par rapport aux biographies des parents : les relations familiales sont fondées sur des bases non forcément paysannes ; et ils ont des itinéraires migratoires qui passent souvent par une destination non agricole. Au niveau des itinéraires biographiques, trois de ces jeunes (Orlando, Domingo et José Bahiano Filho) ont passé un long temps hors de l'agriculture familiale, dans des formes de pluriactivité cloisonnée destinées à leur permettre de « découvrir le monde ». Cette découverte a impliqué, pour les parents, une perte de main-d'œuvre pour quelques années.

Mais les ruptures les plus évidentes se situent au niveau des relations familiales : il n'y a qu'un seul célibataire vivant toujours chez ses parents ; tous les autres se sont mariés. Bien que ces mariages soient tardifs (renvoyant en cela au mariage paysan), on observe, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, que trois mariages sur les cinq réalisés dans ce type ont posé des problèmes à analyser : Pelado, Orlando et João Batista ont fait des mariages d'une semaine. Cependant, nous ne disposons pas de discours précis sur ces mariages qui pourraient nous permettre de les classer parmi les mariages fuites : mais il est évident qu'ils ne correspondent pas aux normes du mariage paysan dans la mesure où les époux ne se connaissaient pas une semaine avant le mariage, que les familles étaient étrangères, qu'il n'y a pas eu de demande officielle... et que ces jeunes ne sont d'ailleurs pas mariés devant une autorité religieuse ou étatique ; ils sont *junto*. À ces trois mariages problématiques, il faut ajouter les difficultés qu'un autre jeune connaît aussi : ainsi, sur six jeunes mariés, un mariage est de type paysan (celui de José Bahiano Filho), un mariage donne lieu à une crise et trois sont des énigmes.

On peut donc dire que ce type A connaît, au niveau familial, de nets problèmes. De quelle nature sont ces problèmes ? La volonté de se marier rapidement peut renvoyer à des éléments de crise avec les parents, montrant ainsi clairement la perte de contrôle du mariage par les parents – élément pourtant fondamental du système paternaliste paysan. D'autant qu'on assiste parallèlement à une réduction du nombre d'enfants : les caractéristiques familiales et/ou biographiques montrent qu'aucun des jeunes n'a un profil comparable à ceux des agriculteurs de type paternaliste paysan au même âge. Il y aurait une « rupture discrète » avec l'agriculture paysanne, d'autant plus discrète qu'elle se camoufle derrière des discours volontiers paysans, affirmant un travail avec les parents choisi et parfois revendiqué... Mais ces discours cachent mal des pratiques qui ne correspondent pas à ces idéaux. Même si ces ruptures sont, dans les cas de Wilson et José Bahiano Filho, dues à leurs relations avec leurs épouses (ils sont donc des acteurs passifs du changement), il n'en demeure pas moins qu'elles marquent une rupture profonde dans ce type.

Cette rupture discrète peut même être considérée comme une rupture en puissance dans la mesure où, dans le cas des jeunes de type B, elle devient effective. Reste à interpréter la nature de ce « passage à l'acte ».

Les jeunes de type B, des agriculteurs libérés ?

Parler, pour les jeunes de type B, d'agriculteurs libérés a une connotation volontairement provocatrice : en effet, cela suppose que nous ne parlions plus de paysans pour les caractériser, et surtout que nous considérions que ce sont des travailleurs « captifs » qui se sont libérés des liens qui les tenaient. Assurément, l'expression est exagérée ; mais elle rend compte d'une certaine réalité.

Ce terme reprend celui qu'emploie R.A. Garcia pour caractériser l'univers de représentation des agriculteurs du Nordeste brésilien. Il décide, pour parler de la migration des jeunes vers la ville de São Paulo, de partir de deux catégories qui organisent l'ensemble des discours des agriculteurs familiaux : les catégories de *liberto* et *sujeito* (Garcia, 1989), qui peuvent se traduire par libre et assujéti. L'assujéti est dépendant d'un patron ; quand le travailleur « libre » est propriétaire de sa propre terre. Pour les paysans du *Nordeste*, ces catégories ne renvoient plus tellement à un vocabulaire esclavagiste, mais à une adaptation de ce vocabulaire à la réalité qu'ils vivent.

C'est bien ainsi qu'il faut entendre, dans le discours de José Bahiano : le fait d'une part qu'il soit parti, étant jeune, de la Bahia vers São Paulo pour obtenir l'argent nécessaire à son installation en agriculture (manifestant ainsi une volonté comparable à celle des jeunes que décrit R.A. Garcia) ; le fait d'autre part qu'il refuse la condition d'assujetti d'un *fazendeiro* qui lui permettait à peine de manger. Il voulait « construire quelque chose pour le futur », ce qui passait par l'obtention d'un statut d'indépendant.

Notre pari ici est de considérer que ces catégories qui s'appliquent au travail avec un patron valent aussi pour les jeunes parlant de leurs relations avec leurs parents. C'est bien à sa libération d'une tutelle jugée insupportable que fait référence José Cearense Filho quand il dit que sur son lopin de terre, il peut pratiquer l'agriculture comme il l'entend, sans avoir à obéir à son père... et, nous dit sa femme, sans avoir à donner la moitié de la production à ce dernier. On a déjà vu le changement de relation de travail entre le moment où un jeune faisait ses cultures dans le lot de son père (situation évoquée au début de l'entretien) et celui où il est allé dans son propre lot : lorsque José Cearense Filho fait ses cultures dans son propre lot, il ne donne plus automatiquement à son père ; mais lorsque celui-ci en fait la demande. Cela change énormément de choses : ce n'est plus José Filho le débiteur, mais il devient le redistributeur, lorsque son père en a besoin ; la relation est, pour ainsi dire, renversée. Ce serait José Cearense Filho qui créerait une dette.

Évidemment, parler d'affranchis pour qualifier les relations de ces jeunes avec leurs parents a un sens d'autant plus provocateur que deux de ces jeunes sont employés sur la terre d'autres personnes : ils pourraient, dès lors, être dépendants d'un patron. Milton est un de ces jeunes ; on peut expliquer de trois façons son départ du lot paternel : son père dit qu'il n'avait pas les moyens de vivre sur ce lot ; lui dit qu'il voulait avoir sa propre terre de bonne qualité ; son frère qu'il voulait « travailler individuel », ou « séparé ». Les trois explications se mêlent sans doute pour expliquer ce départ ; mais en tout cas, elles n'impliquent pas que la condition de métayer soit mal vécue : Milton espère bien pouvoir s'acheter un jour son propre lot, d'autant plus qu'il avait déjà réalisé une migration vers un fond de *travessão* pour se procurer un lot. Cette migration avait échoué à cause des conditions de vie jugées trop difficiles dans la forêt. En plus, cela empêchait d'avoir accès à des écoles pour les enfants.

On constate le même type de discours avec José Cearense Filho : il a été salarié dans une *fazenda*, et considère que ce statut serait avantageux si les patrons payaient ce qu'ils doivent à leurs employés. Ce discours constitue une certaine nouveauté dans le cas d'agriculteurs habitués à refuser la condition de salariés. Cela peut être dû au fait que ces jeunes ont réalisé un calcul de rentabilité, et décidé d'aller là où était leur intérêt ; ils ont librement choisi de vendre leur force de travail. Dès lors, on peut dire qu'ils sont des « salariés du capitalisme » :

Leur condition est très différente [de celle des obligés]. Ils sont saisis (comme les obligés) dans une structure de fiction, mais le scénario n'est pas le même. Les salariés ne confrontent pas la valeur de leur production avec celle des biens de leurs employeurs par exemple (ceux-ci n'ont par ailleurs rien à leur vendre). Il s'agit plutôt, pour les producteurs salariés, de mesurer le coût de leur travail : car ils sont convaincus de le vendre librement et, si tout va bien, de le vendre à son prix. Ils ne reçoivent en réalité, comme les obligés, que le prix des moyens de subsistance et ne vendent donc, eux aussi, que leur capacité de travail. Mais peu importe, la structure de la fiction est telle, cette fois, que l'exploité n'est plus redevable de sa force de travail : il en est propriétaire et croit faire face comme tel au capitaliste. C'est dans le creuset de ce face-à-face entre propriétaires, c'est-à-dire entre égaux, fussent-ils fictifs, que surgit la figure originale du contrat entre exploités et exploités. Cette disposition n'est pas moins imaginaire que la dette des obligés, mais elle n'est pas moins structurelle non plus. Et la structure imaginaire capitaliste s'oppose ici à celle du paternalisme sur un point dont les conséquences sociologiques sont considérables : l'égalité formelle des partenaires de l'exploitation. [Geffray, 1996, p. 158]

Ces jeunes seraient alors insérés dans une économie de type capitaliste : ils seraient sortis d'une économie de type domestique. Le passage d'une économie domestique à une économie capitaliste est corroboré par le fait que ces jeunes ne peuvent plus être considérés comme des paysans : en effet, la réduction du nombre d'enfants (seul José Cearense a six enfants ; les autres en ont respectivement quatre, trois et un) est nette chez eux aussi, et s'accompagne d'un discours qui montre que ceux-ci désirent que leurs enfants aillent en ville. Quelques-uns des extraits d'entretiens qui montraient ce changement du statut de l'enfant sont le fait d'agriculteurs de ce type B. Comme nous l'avons dit dans le chapitre IV, cette réduction du nombre d'enfant, et le fait que les agriculteurs désirent qu'ils partent

en ville, marquent une rupture par rapport au mode d'économie domestique qui repose sur le travail de l'ensemble des membres de la famille. Faire étudier ses enfants est un moyen qu'ils évitent la vie que l'on a soi-même connue.

Deux choses doivent être précisées quant au départ des enfants : d'une part, cela montre une crise des conceptions de l'agriculture. Les parents estiment que c'est une activité difficile. Dès lors, ils ne souhaitent pas la transmettre à leurs enfants : ils estiment que le monde rural n'est pas le lieu par lequel doit passer la reproduction de leur famille. Ce n'est pas pour autant que des attentes de type paternaliste vis-à-vis des enfants ont disparu : en effet, la crise de l'agriculture paysanne implique certes que les jeunes enfants ne participent plus directement à la production agricole et que sont placés en eux d'autres espoirs. Cependant, certains parents continuent d'attendre d'eux une aide, quand ceux-ci seront en ville. C'est ce que montre l'extrait d'entretien suivant (toute fin de l'entretien) :

Extrait d'entretien 68 : Faire étudier les enfants, un moyen pour les parents de quitter le monde rural ? (José Cearense Filho, V)

Enquêteur : Vous ne voulez pas aller en ville non ?

José Cearense Filho : En ville, j'ai déjà eu envie d'y aller, ainsi... Mais pour trouver un bon emploi, il n'y a pas de possibilité, à cause des études que je n'ai pas faites. Alors tout ce qu'on trouve, c'est un petit emploi faible (*empreginho fraco*), n'est-ce pas ? Pour un père de famille qui a six enfants, ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? Maintenant j'ai, bon, une idée comme ça, pour plus tard... Quand ils auront l'âge, mes fils auront fait des études qui leur auront permis d'avoir un emploi en ville, pour que je puisse acheter une maison en ville, avec eux qui travaillent là... Pour qu'ils puissent m'aider. Ça, j'ai un calcul pour plus tard. J'ai le calcul de m'acheter une petite maison en ville, pour plus tard.... Ce calcul, je le fais : s'ils réussissent à suivre des études et qu'ils ont un emploi, il est possible qu'il y en ait d'entre eux qui aient envie de m'aider aussi, un vieux c'est aussi cela, alors les études qu'ils auront suivies ils pourront dire : « Non restez mon père, parce que je suis employé (*empregado*) et je peux vous aider à quelque chose », n'est-ce pas ? [...] Mais plus tard, quand je serai très fatigué de travailler dur...

On voit dans cet extrait apparaître une synthèse entre différentes aspirations, chez un père de famille qui rappelons-le a six enfants. Ce nombre relativement élevé d'enfants³ est corrélé avec des attentes assez précises vis-à-vis d'eux : une « aide » pour ses vieux jours de la part d'enfants qui auraient étudié et pourraient, avec le salaire que leur procurerait leur emploi, subvenir aux besoins de leurs parents installés en ville. Dès lors, les enfants réaliseraient les désirs frustrés d'études de la part des parents et leur volonté de partir en ville.

Cet extrait d'entretien conduit à conclure sur le type de logique sociale qui caractérise les entretiens de ce type : leur logique est avant tout de type axiologique, la valeur orientant l'action de ces jeunes étant l'indépendance par rapport aux parents. Mais il s'y mêle secondairement une logique traditionnelle (de type paternaliste) dans la mesure où certaines attentes vis-à-vis des enfants (comme dans l'entretien ci-dessus) ou les discours sur des situations passées (obligation dite volontaire) visent à justifier des actions par le fonctionnement de type paternaliste paysan. Enfin, leur situation actuelle est souvent justifiée par une logique antitraditionnelle, par réaction à ce que leur proposent leurs parents.

Les jeunes de ce type ne sont plus tout à fait des paysans : leur refus du don les fait sortir d'une économie de type domestique, et la réduction du nombre d'enfants, la volonté de les faire étudier, fait sortir ces agriculteurs du mode de production paysan. Certes, ils gardent certaines caractéristiques paysannes (comme, par exemple, le paternalisme, ou la volonté d'avoir leur propre terre), mais le terme d'agriculteur, plus neutre que celui de paysan, permet de rendre compte de ces ruptures par rapport au mode de vie paysan. Des agriculteurs, qui s'estiment affranchis des liens qui les retenaient à leurs parents. En ceci, ils constituent un type intermédiaire entre les paysans des types A et les jeunes du type C.

3. José Filho a six frères et sœurs, et sa femme... quinze ! Il y a donc, même dans leur cas, une réduction du nombre d'enfants ; même si elle est plus limitée pour José.

Itinéraires pluriactifs et constructions identitaires

Si les jeunes des types précédents étaient agriculteurs à plein temps, ceux des types C et D, issus des familles de tous les types, associent l'agriculture et d'autres formes d'activité (que ce soit de façon diachronique ou synchronique). Nous avons vu plus haut la difficulté d'identifier uniquement sur la base de l'activité qu'ils pratiquent la logique qui sous-tend leurs discours : ils doivent être compris par rapport à l'ensemble de leur biographie, qui donne les clefs des constructions identitaires qu'ils réalisent. Or, celles-ci nous semblent, dans le cas de jeunes que nous avons classés dans le type C, particulièrement difficiles et consécutives à des « choes » biographiques majeurs, tels que les études ou le travail hors de l'agriculture ; elles se traduisent dans ces cas par des discours renvoyant à une rationalité instrumentale. Dans d'autres cas, ceux des jeunes de type D, c'est la pratique de l'agriculture dans les fonds de *travessões* qui est vécue de manière difficile. Par contre, lorsqu'elle peut être faite dans un monde rural considéré positivement, elle est bien vécue par les jeunes.

Les jeunes de type C : des producteurs en constructions identitaires ?

Ces jeunes sont, plus ouvertement encore que les précédents, en conflit avec leurs parents : ils se plaignent dans leurs discours non seulement de l'autorité excessive de ces derniers, mais aussi de leurs pratiques agricoles qu'ils considèrent être peu rentables. Ils peuvent par ailleurs tenir des discours très négatifs sur l'agriculture, et tous ont déjà tenté au moins une fois de sortir du monde rural. De fait, les crises caractérisent ces jeunes : crise identitaire, crise familiale, *etc.*

Pourtant, ils tiennent des discours montrant leur volonté de pratiquer une agriculture « performante » : s'ils sont en crise, c'est parfois contre les pratiques jugées archaïques de leurs parents ; ou contre une agriculture qui n'est pas assez rentable et ne confère pas une identité valorisante. De ce fait, c'est par leurs crises que l'on peut présenter les jeunes de ce type, en commençant par les trois plus jeunes, issus des Maisons familiales rurales et qui sont en crise contre leurs parents et le type d'agriculture que ces derniers pratiquent (type C 1) ; puis, en continuant par des jeunes qui eux s'inscrivent en réaction contre leurs parents, mais aussi contre l'agriculture en général (type C 2).

Trois jeunes issus des MFR sont présents dans ce type. Ce ne sont pas les seuls jeunes des MFR que nous avons rencontrés : un autre, Marx, est un jeune de type D ; l'autre, Valmir Problema, compte parmi les jeunes de type E. Mais ces trois jeunes-là ont beaucoup de caractéristiques communes : ils sont pluriactifs, mais, à la différence de Marx (et des jeunes de type D), disent vouloir réinvestir l'argent qu'ils gagnent hors de l'agriculture sur un lot. Ils ont tous travaillé en ville, et tous ont tenté de quitter l'agriculture. C'est la Maison familiale rurale (et les réseaux qu'ils ont tissés autour d'elle) qui, selon eux, les a fait rester dans l'agriculture. Ils sont encore célibataires et espèrent le rester le plus longtemps possible afin de pouvoir étudier encore quelques années : ce sont des jeunes qui ont eu par le biais de leurs études la possibilité de vivre une jeunesse ; et ils ne veulent pas « s'installer » tout de suite.

Leurs études, tant par le mode de vie qu'elles supposent que par le type d'agriculture qu'elles les ont amenés à découvrir, ont créé une rupture par rapport aux parents. Même si les MFR sont pensées en stricte continuité des parents qui définissent les programmes et « participent » de la gestion de l'école, elles montrent aux jeunes que l'agriculture peut être pratiquée de manière différente de ce que faisaient leurs parents. De plus, en voulant créer une forme de relations entre les élèves qui favorise la vie de groupe, en particulier au niveau de la prise de décisions et de partage des tâches, elle conteste indirectement l'autorité exercée par le père. Ce dernier, à la fois condamné par le type d'agriculture qu'il pratique et la manière qu'il a de « l'imposer », se trouve alors en décalage profond avec ses enfants :

Extrait d'entretien 69 : Le décalage avec ses parents d'un jeune passé par la Maison familiale rurale (Graciliano Filho, V)

Graciliano Filho – J'ai étudié à la MFR, et j'ai appris beaucoup de choses. Sur le moment, je n'ai pratiquement rien appliqué à la maison, mais bon aussi nos conditions financières sont très difficiles... mais vraiment, ce que j'ai fait à l'époque c'est bien peu de choses. Alors mon idée... Bon, j'ai une idée sûre, de rester ici, surtout que maintenant les garçons (*meninos*)... Il semble qu'ils aient changé, qu'il n'y a pas que moi, mais tout a changé, c'est plus organisé, bien qu'il manque encore beaucoup de choses...

C'est notre solution, j'espère parvenir à beaucoup de choses. [...] Il faut beaucoup planifier, savoir administrer... Sinon, il faut changer.

Enquêteur – C'est-à-dire planifier ?

Graciliano Filho – Planifier comme cela, avec la famille, ce que l'on va faire, par exemple si on fait cela : qu'est-ce que ça va donner, est-ce qu'il va y avoir des rendements... Nous ici, ça fait trente et un ans semble-t-il qu'on vit ici, et jusqu'à aujourd'hui on peut dire que l'on n'a presque rien. Ce que l'on a, ça a été fait comme ça... Ça n'a pas été une chose pensée comme cela, pour voir si ça allait marcher. Maintenant pour plus tard, surtout depuis que j'ai été à la MFR, j'ai appris beaucoup de choses, comment travailler ; mais c'est encore difficile, il faut mettre cela en pratique et nous n'avons pas les moyens. Mais on avance, comme dans le cas de l'élevage d'abeilles, on a pris [le projet], et on va le développer... Il y a d'autres choses que l'on va développer.

On retrouve ici de nombreux éléments caractéristiques des jeunes de ce type. Tout d'abord, ils ont connu un long moment hors de l'agriculture – et ne sont pas toujours revenus de leur plein gré. Lorsqu'ils sont revenus de force, ils tentent de s'accommoder de leur condition d'agriculteur en pratiquant l'activité comme ils l'entendent : ils sont souvent partis parce qu'ils rejetaient un mode de vie (ce que l'on perçoit dans ce discours lorsque Graciliano Filho explique qu'il veut bien rester parce que ses frères, et pas seulement lui, ont changé) ; et n'acceptent de rester qu'à condition de ne pas reproduire ce qu'ils refusaient hier.

On voit dans ce discours l'importance de la formation scolaire : Graciliano Filho critique très fortement, à partir de ce qu'il a appris à l'école, les pratiques agricoles de son père. Pour lui, celles-ci sont irrationnelles et, par conséquent, peu productives : ce terme, irrationnel, renvoie à celui utilisé plus haut par Sydney pour stigmatiser les mauvais usages des prêts, et invite à classer la rationalité à laquelle fait référence Graciliano comme une rationalité instrumentale à finalité économique ; il révèle en même temps une vision très positive de l'agriculture. Par ailleurs, il dira à un autre moment de l'entretien qu'il peut à présent discuter avec son père ; alors que c'était auparavant impossible. C'est contre une certaine forme d'agriculture que ces jeunes s'inscrivent : Joël, Sandro, refusent l'agriculture que pratiquaient leurs parents. Ce refus, on a vu avec Graciliano Filho qu'il peut se traduire par un exode rural ; Sandro aussi est parti, un temps, vers la ville. C'est aussi ce qui pourrait se passer avec Joël qui affirme vouloir être agriculteur... mais pas vouloir exercer l'agriculture comme activité principale.

D'autres jeunes ont un profil comparable à celui des anciens étudiants des MFR : ils utilisent une rationalité instrumentale pour parler de leurs activités agricoles. Ainsi, Zélio, dans l'extrait d'entretien cité plus haut, disait-il avoir investi l'argent qu'il a gagné dans le *garimpo* dans la meilleure activité agricole possible. Nous avons alors relevé le fait que ce discours ne pouvait être compris qu'à la lumière de l'ensemble du parcours de Zélio, qui n'a décidé de son investissement qu'une fois qu'il est rentré chez ses parents. Zélio est un jeune qui, après avoir fait son service militaire, est parti deux ans dans le *garimpo*. Revenu dans la localité où vivent ses parents, il a acheté un lot avec l'argent qu'il avait épargné et s'est marié. C'est jusque-là un itinéraire classique d'accession à la propriété par une migration. Mais ensuite, il quitte de nouveau l'agriculture parce qu'il divorce ; il repart sur un coup de tête (chapitre III) dans le *garimpo* ; il reste alors absent cinq ans. À son retour, qui devait n'être au départ qu'un simple « passage » chez ses parents, il reste « attaché », forcé par ces derniers à rester les « aider » dans leurs vieux jours. Il accepte de rester mais, « parce qu'ici tu ne peux qu'être marié », il se marie ; son père lui donne alors demi-lot (celui qu'il avait avant est resté avec son ancienne belle-famille).

Ce second mariage montre que si Zélio est prêt à rester dans le monde rural, il faut pour cela qu'il soit indépendant de ses parents : le mariage lui permet d'avoir son propre foyer, et lui donne plus de liberté pour négocier l'aide qu'il peut fournir à ses parents. Cela est corrélé avec le fait qu'il dit pratiquer une agriculture fondée sur une rationalité instrumentale ; mais il garde une image assez négative de l'agriculture :

Extrait d'entretien 70 : « Travailler dans les champs, c'est juste un moyen » (Zélio, III)

Enquêteur – Et vous ne vouliez pas travailler dans les champs ?

Zélio – Pour ce que l'on gagne et ce que l'on passe dans les champs, travailler dans les champs c'est juste un moyen (*só um jeito*). Mais que j'aime, non. Parce qu'on reste par là, jeté dans un coin, sans valeur... Celui qui travaille dans les champs n'a pas de valeur.

Zélio évalue surtout l'agriculture par rapport au statut qu'elle lui confère en ville, un statut très déprécié. Il en va de même pour l'autre jeune du type C 2, José Orlando : celui-ci a quitté avec fracas ses parents, qui vivent aujourd'hui dans le Maranhão, parce qu'ils avaient une autorité trop pesante. Après avoir tenté plusieurs fois de travailler en ville, il est revenu contre son gré dans l'agriculture, chez un oncle, et s'est marié avec la fille d'un voisin. Il dit aujourd'hui qu'il aimerait faire autre chose, qu'il n'aime pas l'agriculture, mais que c'est une activité qui lui permet au moins de survivre.

Mais leur vision négative de l'agriculture est, finalement, la seule différence profonde qu'il y a entre ces deux jeunes et ceux qui ont suivi un cursus de Maisons familiales rurales. Mais, comme eux, ils pratiquent une agriculture qu'ils veulent rationnelle, identifient la sphère économique comme une sphère individualisée par rapport à la sphère domestique. Ces jeunes sont régis par une rationalité de type instrumental. Mais si cette rationalité est profondément indépendante des valeurs de la famille paternaliste (à tel point que l'on pourrait parler de logique antitraditionnelle), elle n'est pas indépendante des valeurs attribuées à l'agriculture : ces valeurs associent donc étroitement dans les discours de ces jeunes logique instrumentale et logique axiologique. C'est pour cette raison que l'on peut les qualifier de producteurs dans la mesure où l'agriculture, pour eux, est avant tout une activité économique ; mais par contre, on ne peut pas les qualifier d'agriculteurs, ni d'entrepreneurs dans la mesure où leurs discours sur l'agriculture sont différents et/ou en construction.

Les valeurs qu'ils attribuent à l'agriculture sont, dans tous les cas, attribuées par rapport à un regard extérieur. Si le regard des jeunes issus des MFR est positif, c'est qu'il correspond à la politique de valorisation identitaire prônée par les syndicalistes : mais c'est là aussi une vision importée de l'extérieur, suite à ce que nous pouvons appeler un « choc biographique ». Il n'y aurait entre ces jeunes que la référence extérieure qui changerait. Certes, celle-ci est importante, mais elle ne change pas fondamentalement leurs logiques. Finalement, on pourrait faire l'hypothèse que le fait que l'agriculture soit séparée de la famille entraîne, pour ces jeunes, une crise ou une valorisation identitaire de l'agriculture : en tout cas, en faire une activité autonome demande à ce qu'elle soit chargée affectivement, qu'elle apporte une identité. Et cette identité peut être, selon les influences que reçoivent les jeunes, positive ou négative.

Les jeunes de type D : des ruraux pluriactifs ?

Les jeunes que nous avons classés dans ce type ont des discours assez déconcertants : ils parlent très peu de l'agriculture, et très peu aussi des relations familiales nouées autour : par contre, leurs discours insistent sur des moments clefs de leur biographie ou sur leurs activités non agricoles. Or, ces jeunes sont des pluriactifs, tant par leurs itinéraires que par leur situation actuelle. Leur pluriactivité est pensée de manière indépendante de l'agriculture : ils ne réinvestissent pas l'argent gagné à l'extérieur dans le lot. Ce sont des pluriactifs cloisonnés. Cela explique qu'ils ne parlent pas de l'agriculture comme d'une activité économique particulière ; c'est l'activité qu'ils pratiquent quand ils sont « dans les champs », qu'ils ne font pas autre chose.

Ils sont assez atypiques par rapport aux autres agriculteurs, et difficiles à caractériser : on peut parler, comme le font C. Laurent et J. Rémy pour qualifier des pluriactifs français, de « polyactifs non intégrés », qu'ils définissent ainsi :

Les différentes activités sont juxtaposées sans que l'intégration aille au-delà d'une simple compatibilité en termes de temps de travail. Il s'agit le plus souvent d'une exploitation agricole reprise dans le cadre d'une succession familiale. Une activité agricole productive (céréales par exemple) est menée de front avec une (ou des) activité(s) totalement distincte(s) (commerce, activité salariée, etc.). [Laurent et Rémy, 1998, p. 17]

Si ces jeunes ont une activité agricole, on ne peut pas pour autant dire qu'ils sont des agriculteurs. Ils se définissent plus par rapport au monde rural que par rapport à l'agriculture, que ce soit en négatif

ou en positif. Ces jeunes utilisent souvent pour parler de leur vie des arguments du type « le monde rural est agréable car il est plus tranquille », etc. Mais leur situation par rapport au monde rural est ambiguë, et peut être négative ou positive.

Si tous font référence, dans leur discours, à la ville, il faut distinguer deux types de discours : certains peuvent, comme dans le cas des agriculteurs affranchis, révéler une prise de distance par rapport au monde rural. Cela est très net dans le cas d'Henrique, Carlito, Marx et Ademilson ; par contre, Sylvano, Elizeu, Roberto et João Antônio valorisent leur vie dans le monde rural sans, comme pour Ademilson, qu'il y ait une ambiguïté sous forme d'une attirance frustrée pour la ville. Le cas de Sylvano et Elizeu est intéressant : ce sont deux frères qui ont hérité de leur père un lot dans une zone éloignée de la Transamazonienne. Ils ont été vivre sur le lot, mais les deux estimaient que les conditions de vie y étaient trop difficiles. Ils ont alors décidé d'aller dans des zones plus « développées » : Sylvano est devenu métayer dans le cacao, et ne pense pas aujourd'hui retourner dans un lot agricole ; Elizeu, lui, a dans un premier temps été salarié agricole mais a pu, grâce à l'aide fournie par son beau-père, s'acheter un lot dans une zone de colonisation plus ancienne. Ils agissent alors non plus en fonction de volonté d'indépendance, mais en fonction de leur goût pour un mode de vie particulier.

Ce sont donc principalement des jeunes qui fonctionnent selon une rationalité de type axiologique : leur action est orientée par des valeurs liées au monde rural dont ils sont originaires. On peut citer un extrait d'entretien significatif de ce type de rationalité :

Extrait d'entretien 71 : La rationalité axiologique d'un jeune agriculteur (Roberto, II)

Enquêteur – Et alors, après l'école [il a fait pendant quatre années une formation de technicien agricole, en partie à Fortaleza] ? Ça s'est terminé ? Vous êtes formé ?

Roberto – Ma petite amie voulait que je reste, mais j'avais comme une promesse de rentrer dans la région, cette illusion que je pourrais tenter de contribuer à quelque chose, je ne sais pas si c'était une illusion, mais [je voulais] tenter de contribuer à quelque chose, parce que toute [cette histoire] a commencé au travers de sœur Dorothy qui avait fait tout un travail, à cause aussi de l'influence de mes parents qui, à l'époque, étaient très impliqués dans cette histoire de travail, pour faire quelque chose pour améliorer la région, je pensais qu'ici je pourrais réaliser, dans ce cas, un rêve. Alors je suis rentré en novembre 1995.

Roberto justifie, dans cet extrait d'entretien, ses choix par une « promesse » de rentrer dans la région pour contribuer à son développement : formé comme technicien agricole, il devait, comme il le fait aujourd'hui, participer à des projets de développement. L'autre choix qui s'offrait à lui aurait été justifié par des arguments de type émotionnel, pour rester auprès de sa fiancée. Or, on retrouve bien ces deux types d'arguments dans les autres discours des jeunes de ce type : ils restent dans le monde rural parce qu'ils « y sont bien », parce que « c'est [leur] région ». Jamais l'agriculture, comme activité économique ou comme favorisant des liens familiaux, n'est évoquée. L'agriculture fait partie pour ces jeunes d'un mode de vie ; et c'est ce mode de vie qui est ou non rejeté. Ce sont plus des ruraux que des agriculteurs.

Mais cela ne donne jamais lieu à des crises fortes : ces jeunes ne s'opposent pas fortement à leurs parents, pas plus qu'ils ne disent entretenir de bonnes relations avec eux. Dans la mesure où ils sont, d'un point de vue économique, indépendants de leurs parents, ils entretiennent avec eux des rapports normaux qui ne transparaissent pas dans les entretiens. Cela est une caractéristique des jeunes qui ont autonomisé sphères domestiques et sphères économiques.

Les agriculteurs familiaux, entre logiques familiales et logiques capitalistes

Les autres jeunes de notre échantillon mettent d'abord en évidence dans leurs discours l'activité qu'ils pratiquent, et non les relations avec leurs parents : leurs rationalités ne sont pas d'abord des rationalités de type traditionnel, ni même antitraditionnel. Nous ne pouvons donc pas les classer parmi les paysans ; nous préférons alors revenir, provisoirement et pour mieux la dépasser, à l'expression « agriculteurs familiaux », en utilisant ce terme dans le même sens que celui qui lui est donné par H. Lamarche (1991). Dans sa typologie des agriculteurs familiaux, fondée sur une opposition entre un axe familial et un axe de dépendance par rapport au marché, H. Lamarche proposait quatre « modèles

types d'exploitations familiales » : le modèle paysan, le modèle « entreprise familiale », le modèle alternatif (ou en transition) et le modèle « entreprise agricole ». Bien que nous n'ayons pas décliné les jeunes agriculteurs en fonction des mêmes axes qu'H. Lamarche, cette typologie rappelle que l'agriculture familiale est une vaste catégorie d'agriculteurs qui lie étroitement famille et exploitation ; elle doit être déclinée en plusieurs sous-ensembles. Un de ces sous-ensembles est celui des paysans, mais les autres étudiés ci-dessus entrent dans les types intermédiaires. Ceux que nous allons ici présenter peuvent, eux, être rattachés aux types « entreprise agricole ».

Tout un ensemble de jeunes sont des pluriactifs qui tiennent des discours qui individualisent l'agriculture. Mais, à la différence des agriculteurs de type « producteurs en constructions identitaires », ces discours ne sont corrélés avec aucune crise (ou valorisation) identitaire ou familiale majeure (sauf dans deux cas) ; au contraire on assiste dans certains cas à des valorisations de l'agriculture. Ces valorisations sont de deux ordres : d'un côté, il y a des jeunes qui privilégient une pratique raisonnée de l'agriculture, parfois loin des parents, mais très reliée à des objectifs familiaux (autour de la famille nucléaire) ; de l'autre, des jeunes argumentent leurs entretiens par une rationalité de type instrumental. Cela renvoie à deux logiques sociales profondément différentes, d'où le fait que nous ayons classé les premiers jeunes dans le type E et les seconds dans le type F.

Les jeunes de type E : des entrepreneurs familiaux ?

Si tous les jeunes affirment avoir des pratiques comparables à celles dont parlait Graciliano Filho plus haut, certains produisent dans un but d'enrichissement, alors que d'autres privilégient la possibilité de pouvoir mener une existence « tranquille », avec leur « famille [nucléaire] ». Irinéo a ainsi refusé de pratiquer une activité plus rentable que celle qu'il a dans le but de rester au côté de sa famille nucléaire :

Extrait d'entretien 72 : Rester dans le monde rural pour rester avec sa famille (Irinéo, III)

Enquêteur – Vous avez déjà travaillé en ville ?

Irinéo – Non, juste quand j'étais à l'armée. Juste. Le problème de travailler en ville c'est que... parce que notre profession en tant qu'agriculteur, opérateur de machine... Ce que je peux faire en ville, c'est en tant qu'opérateur, et de toutes les manières, je vais devoir laisser ma famille et aller travailler à l'extérieur. Je ne vais pas laisser un lieu où je suis avec ma famille, même si je gagne un peu moins, mais laisser ma famille que je vois tous les jours... Pour gagner un peu plus il faut rester un mois loin, peut-être plus d'un mois... Pour moi, ça ne compense pas. Pour moi il vaut mieux être là où est la famille. Quand on peut être ensemble, avec la famille, et travailler, c'est bon. Pour rester avec la famille.

Le travail dont il parle, opérateur de machine, son frère Henrique (de type « ruraux pluriactifs ») l'a accepté. La différence entre les deux frères montre l'importance que prend l'agriculture pour Irinéo et, de manière plus large, pour les jeunes de ce type.

Les logiques de ces jeunes font apparaître une rationalité de type instrumental : il s'agit bien d'organiser leurs moyens en fonction d'une fin, la production et l'amélioration de leurs conditions de vie. Mais tous les moyens ne sont pas bons pour eux : ils veulent construire pour une famille, et en collaboration étroite avec l'épouse. Dès lors, leur rationalité instrumentale se trouve étroitement liée à une rationalité de type axiologique, qui peut se caractériser par des valeurs autour du couple et de la famille nucléaire. Dès lors, on peut qualifier ces jeunes, en reprenant la terminologie de H. Lamarche d'entrepreneurs familiaux. Entrepreneurs car ils sont rattachables à une rationalité instrumentale à finalité économique ; familiaux parce que le moyen et la finalité de ces pratiques restent familiaux. Cependant, ces logiques familiales sont profondément différentes des logiques paysannes en ceci que leurs enfants sont destinés à sortir un jour de l'agriculture, sans qu'il apparaisse une volonté de lier le départ des enfants à celui souhaité par les parents (comme dans le cas des jeunes de type B).

Les agriculteurs de type F : des entrepreneurs agricoles

Ces objectifs familiaux de la production distinguent clairement les jeunes du type précédent des jeunes de ce type F. En effet, si ces jeunes ont eux aussi un discours entrepreneurial, la logique qui organise leurs discours est nettement plus individuelle. Ces entretiens présentent tous un argumentaire tendant à rendre compte du parcours du jeune sous la forme de celui d'un entrepreneur individuel qui

est arrivé seul à la situation dans laquelle il se trouve aujourd'hui : partis de rien, ils « sont arrivés là », grâce à leur travail, à leur « bonne tête » et à leur gestion financière.

Tous les jeunes de ce type s'estiment indépendants de leurs parents ou de leurs beaux-parents, mais selon trois modalités différentes. D'abord, évidemment, parce que leurs parents sont morts (Marcos) ou les ont quittés tôt (Aldénil). Dès lors, ces jeunes sont restés, malgré leur jeune âge, sur le lot parental ; c'est seuls qu'ils ont commencé à travailler. Deux autres jeunes (João et Algénil) se sont disputés avec leur père pour des raisons tenant à la production : dans ce cas, les pratiques paternelles sont considérées comme irrationnelles, soit que le père a « des idées venues de je-ne-sais-où » (João), soit qu'il ait « perdu la tête » et soit « devenu fou » (Algénil) ; dans les deux cas, le père est accusé de dilapider son capital. Dès lors, les fils disent avoir des pratiques beaucoup plus rationnelles. Enfin, Sydney dit avoir reçu de son père une aide initiale (le droit de planter son cacao dans le lot paternel), mais dit aussi avoir fait fructifier ce capital par ses propres moyens.

C'est là leur seconde caractéristique commune : ils disent parvenir à gérer parfaitement bien, grâce à leur « bonne tête », à leur capacité de gestion et à leur dur labeur, le capital initial. Ils ont fait des transactions qui leur sont favorables (parfois, ils prêtent même de l'argent) et qu'ils précisent dans le détail ; ils ont choisi des cultures rentables et/ou ont su se salarier dans des activités productives ; et ils combinent aujourd'hui plusieurs sources de revenus qui leur assurent une bonne situation. Cette gestion rationnelle donne à leurs actions une rationalité instrumentale : ils organisent leurs moyens en vue d'une fin précisément délimitée.

Mais, c'est leur troisième caractéristique commune, le capital qu'ils ont amassé ne leur paraît pas suffisant pour arriver à leurs fins. Ils ont des idées pour l'accroître encore : achat de nouveaux lots (Sydney, João, Aldénil), réalisation d'une plus-value foncière (Marcos), faire un nouvel emprunt (João, Algénil), se lancer dans le commerce (Algénil, João) et/ou dans la politique (Algénil).

Ces trois caractéristiques renvoient bien au modèle de l'entrepreneur, du type *self made man*. Mais cet entrepreneur est, profondément, un entrepreneur agricole. Car, et c'est là leur dernier point commun, ce sont les seuls jeunes (hors ceux des MFR) qui valorisent l'agriculture comme étant une activité nécessitant un savoir précis – savoir qu'eux possèdent et qui leur a permis d'arriver là où ils en sont. Ils parlent d'eux-mêmes comme d'agriculteurs, même s'ils associent cette activité à d'autres activités. C'est ce que l'on retrouve dans l'encadré suivant :

Extrait d'entretien 73 : La revendication d'un savoir agricole (Sydney, II)

Enquêteur – Donc vous avez quitté les études pour travailler avec votre père ?

Sydney – Oui, je suis parti des études parce que j'avais... Parce que mon influence venait de la culture de la terre (*lavoura*). De nos jours, tout dépend des études. Mais moi je n'ai pas aujourd'hui... Je ne regrette pas, parce que je sais me débrouiller avec les gens, avant de faire la culture et avant de... de la former pour la donner à un métayer, on doit parler avec les gens, faire les quatre opérations de calcul, je sais mesurer la terre pour les gens dont je vais employer, tout cela... Même que beaucoup de gens qui ont étudié jusqu'à la huitième série [fin du collège] ne savent pas mesurer la terre, n'est-ce pas... Il y a des gens... Alors je pense que la volonté de travailler avec les cultures.... Mais l'agriculteur, s'il étudie, il se sent perdu. Aujourd'hui, il y aurait beaucoup de savoir avec la pratique, la pratique vaut énormément.

Il y a là une valorisation du savoir agricole par rapport au savoir procuré par les études. C'est lorsqu'un savoir est valorisé que surgissent des mots pour qualifier l'agriculture autrement que par le lieu où elle est exercée ou par les relations nouées autour : alors que nous invitons par notre question à parler de l'agriculture comme activité pratiquée en famille, Sydney ne répond pas par rapport à la famille ; il qualifie l'agriculture de *lavoura*, mot qui désigne la culture de plantes ; et emploie même du mot agriculteur pour s'autodésigner... Alors que plus haut les jeunes parlaient d'eux comme des « travailleurs des champs ». Sydney se distingue en ceci des entrepreneurs familiaux, qui considèrent toujours l'agriculture par rapport à la famille.

Enfin, la famille est toujours absente de leurs discours. João, Algénil et Sydney ne parlent jamais de leur épouse ; quant à Aldénil, il dit préférer ne pas se marier tant qu'il n'a pas encore réussi à mettre en place ce dont il rêve. De même, rien n'est précisé pour les enfants, sauf João qui, classiquement, justifie sa volonté d'augmenter ses revenus pour pouvoir laisser quelque chose à ses enfants. Dès lors, on peut dire que ce sont des entrepreneurs agricoles individuels.

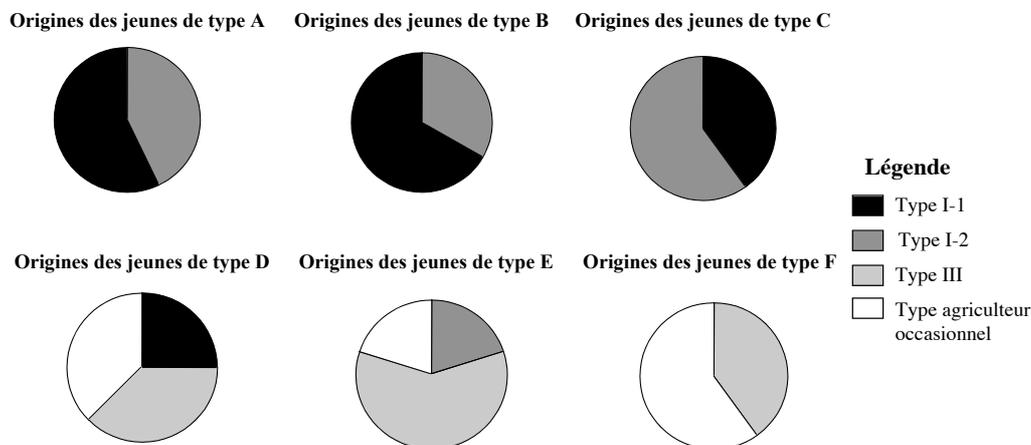
Il faut interpréter ce type d'argumentaire par rapport au contexte dans lequel il est émis : mettre en évidence ses propres qualités au détriment de celles de sa famille constituée, dans le cadre d'une organisation sociale de type communautaire, une nouveauté. Il s'agirait du surgissement de l'individualisme, qui renvoie à une forme de lien social de type sociétaire. Or, ce mythe de l'entrepreneur individuel est en même temps un des fondements de l'idéologie capitaliste : il renvoie à l'apparition d'un argumentaire capitaliste chez certains jeunes du front pionnier. Cela, évidemment, constitue un changement considérable. Mais ce dernier point ne fait finalement que résumer l'ensemble des bouleversements qui touchent le monde rural des fronts pionniers : les jeunes ne peuvent pas être qualifiés à partir des logiques paysannes ; ils construisent leurs itinéraires par la multiplication des expériences, expériences qu'ils organisent dans des discours qui leur permettent de se poser comme sujets de leur propre vie. Ce phénomène de multiplication des expériences est essentiel pour comprendre les bouleversements qui affectent le front pionnier.

Des itinéraires construits à partir d'héritages familiaux

L'émergence de jeunes agriculteurs construisant leurs itinéraires sur la base des traditions héritées de leurs parents est un des résultats le plus frappant de notre travail. Il est la preuve que les jeunes ne reproduisent pas un modèle qui se voudrait immuable. Mais cette non reproduction ne signifie pas non plus qu'ils font quelque chose de fondamentalement différent. Ils ont hérité d'un prisme qui leur donne des clefs de lecture de leurs expériences et des transformations de leur milieu. C'est ce que nous voudrions systématiser à présent, en comparant les jeunes à leurs parents et en essayant de comprendre les décalages observés.

Des itinéraires fondés sur l'origine familiale

Si on confronte chacun des types observés aux types d'origine de leurs parents, on constate que les itinéraires des jeunes sont fondés sur les types d'origine.



Graphique 3
Type de famille d'origine des jeunes de chacun des types

Les graphiques représentent des nombres peu élevés de jeunes (entre trois et huit) : ils n'ont donc qu'une valeur indicative. Ils permettent cependant de constater que, sauf exceptions, les jeunes des types A à C sont originaires du type paternaliste paysan ; alors que les jeunes des types D à F sont principalement originaires des familles de type paysan communautaire ou agriculteur occasionnel. L'origine des jeunes des types A à C est peu étonnante : cela s'explique par le fait que ces types se définissent en grande partie par rapport au travail avec les parents, caractéristique des agriculteurs de type I. Par contre, le fait que des jeunes issus de familles de type paternaliste paysan ne se retrouvent pas dans les types D à F est plus étonnant : cela reviendrait à considérer que les jeunes issus des

familles de type I ne peuvent avoir des rationalités de type économique que lorsqu'ils sont en crise avec leurs parents (type C).

Si donc on observe bien le passage d'économies domestiques (jeunes issus de familles des types I à III) à des économies de type capitalistes (jeunes de types E et F, et en partie ceux de type C), il semble que ce passage soit beaucoup plus difficile lorsque l'économie domestique est en plus liée à des formes de relation de type paternaliste. C'est ce que permet de constater le fait que la plupart des jeunes issus des types I se retrouvent dans les types A et B, et rarement dans les types E et F : la mise en place de logiques entrepreneuriales ou pluriactives est rendue plus difficile par l'origine des jeunes. Les cas des jeunes de type C et du jeune de type E, qui tiennent des discours renvoyant à des rationalités instrumentales, montrent qu'il faut pour cela qu'ils réalisent une rupture par rapport à leurs parents. Cela se comprend par les oppositions entre paternalisme et capitalisme (voir les travaux de Léna *et al.*, 1996) : le paternalisme imprime des habitus sociaux qui ne disparaissent pas tout seuls. Il faut pour cela que soit vécu un « choc biographique », comme la sortie vers la ville (jeunes de type C 2) ou les Maisons familiales rurales (jeunes de type C 1). Ainsi les origines sociales des jeunes sont elles importantes pour expliquer leur situation actuelle. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que les jeunes reproduisent les comportements de leurs parents : si on considère que seuls les jeunes de type A reproduisent les attentes des parents paternalistes paysans, alors on peut dire que moins de 40 % des enfants de ce type sont dans ce cas.

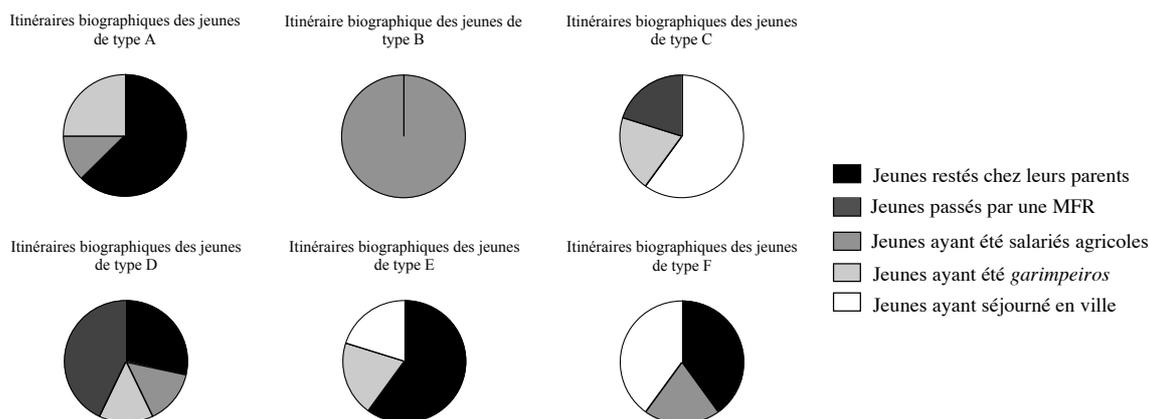
On peut faire le même type de remarque avec les jeunes issus des familles de paysans communautaires. Comme les précédents, ils ne se retrouvent que dans certains types. Le type de jeune agriculteur qui leur ressemble le plus serait les entrepreneurs familiaux, type qui est déjà assez éloigné des caractérisations que nous avons faites des parents. Mais même ainsi, moins de la moitié de ces jeunes se retrouvent dans ce type : les autres sont soit des pluriactifs, soit des entrepreneurs capitalistes. La pluriactivité renvoie au choix des jeunes qui préfèrent se salarier plutôt que de partir dans des zones de colonisation nouvelle.

Par contre, il est tout à fait cohérent de constater que les jeunes issus des familles d'agriculteurs occasionnels se retrouvent dans les types D à F. En effet, leurs parents étaient eux-mêmes des pluriactifs ; en faisant de même, les jeunes du type D ne font que reproduire les pratiques de leurs parents. De même, ce sont des agriculteurs qui sont très insérés sur le marché (soit qu'ils soient eux-mêmes commerçants, soit qu'ils aillent régulièrement en ville) : leurs enfants (présents dans le type F) ne font que reproduire ces caractéristiques. L'absence de considérations familiales (paternalistes ou communautaires) dans les discours des parents se retrouve aussi dans le fait que ces jeunes ne soient pas (à une exception près) des entrepreneurs familiaux ou dans les types A à C.

Même si les itinéraires des jeunes se font sur des bases particulières, la plupart des itinéraires montrent de forts décalages, certains marquant même de profondes crises : le rapport entre type I et types C, D et E ; le passage du type III au type D ; et, dans une moindre proportion, le passage du type IV au type F et du type I aux types A et B. Il faudrait à présent expliquer ces itinéraires divergents en cherchant dans les biographies les causes à la fois des reproductions et des écarts des jeunes issus de familles de type paternaliste paysan et paysan communautaire. C'est ce que nous pouvons faire en introduisant un débat sur la place que tiennent les « chocs biographiques » dans les itinéraires des jeunes.

Les chocs biographiques, un facteur de crise ?

Deux éléments semblent particulièrement reliés aux crises de l'agriculture familiale : le passage en ville d'un côté et la formation dans une MFR de l'autre agissent comme des « chocs biographiques » entraînant des crises de l'agriculture paysanne. Le débat que cela introduit est important : en effet, nous avons vu dans le chapitre III que l'introduction de crise par des facteurs extérieurs signifierait que l'agriculture paysanne n'est pas maîtresse des changements qui la touchent et que, au fur et à mesure qu'elle entre en contact avec des éléments qui lui sont étrangers, elle entre en crise. Nous avons représenté dans le graphique suivant les événements biographiques majeurs qui ont touché chaque type d'agriculteur.



Graphique 4
Itinéraires biographiques et typologie des jeunes

La ville, en particulier, jouerait un rôle dans la crise de l'agriculture familiale : les jeunes passés par la ville reviendraient rarement dans le lot de leurs parents. Cependant, elle n'agit pas de manière univoque sur les représentations : son rôle doit être apprécié à partir des familles d'origines des jeunes, et surtout de la manière dont a été vécue une expérience en ville (positivement ou négativement). Ainsi les jeunes qui ont été en ville ne se retrouvent-ils que dans les types qui marquent une rupture par rapport à l'agriculture paysanne, en particulier les types C, D et F.

Ces graphiques confirment à la fois qu'il existe des itinéraires biographiques dominants pour chaque type et les effets contrastés des différents itinéraires biographiques. Les jeunes de type A ont, pour la plus grande partie d'entre eux, passé toute leur vie chez leurs parents. Sinon, ils ont pu soit connaître temporairement des formes de salariat agricole (cas de José Bahiano Filho), soit avoir passé un temps dans un *garimpo* (Orlando et Domingo). Les jeunes de type B ont tous connu, avant de se salarier, d'autres formes de salariat agricole de longue durée, montrant l'ancienneté de leurs pratiques. Les producteurs en construction identitaire sont, eux, soit passés par la ville, soit par une Maison familiale rurale.

Pour les jeunes issus de familles de type paternaliste paysan, la crise de l'agriculture peut bien être liée à un événement biographique comme le passage en ville, par le *garimpo*, une MFR ou le salariat agricole. Mais le passage par un *garimpo* n'est pas toujours corrélé avec une crise de l'agriculture paysanne, sans doute parce que cette forme de pluriactivité, qui permet au travailleur d'être intéressé au bénéficiaire, n'est pas considérée par les parents comme entrant en opposition avec l'exercice indépendant d'une activité ; et, s'il reste temporaire, il ne s'oppose pas non plus au paternalisme paysan, pouvant même aider à la vie de la famille par un salaire extérieur ; par contre, quand il dure plus longtemps (comme la ville), il peut être corrélé avec une crise. De même, le passage par la ville ou le contact avec des citadins ne se traduit pas systématiquement par l'imposition d'un discours négatif sur l'agriculture : parmi ceux qui, plus haut, considèrent l'agriculture à partir des catégories de l'agriculture paysanne sans y adjoindre de jugement de valeur, un certain nombre d'entre eux (Domingo, Orlando, José) ont passé un moment hors de l'agriculture. Mais Zélio, à la différence d'autres jeunes qui ont passé un temps hors du monde rural, est revenu contre son gré :

Extrait d'entretien 74 : « Je suis resté attaché » (Zélio, IV)

Zélio – Je suis arrivé ici, et quand j'ai parlé de repartir... Le vieux s'est mis à pleurer, la vieille aussi réclamait qu'ils étaient déjà vieux, et que mes frères étaient tous mariés... Alors je suis resté. Je suis resté presque obligé tu sais... Et je suis ici... Pour rester ici célibataire, dans un endroit comme celui-ci... Ce n'est pas possible, il faut se marier. Alors je me suis marié.

Zélio semble bien être resté agriculteur par force : c'est surtout cela qui pourrait expliquer son regard sur l'agriculture. Ainsi le temps passé hors de l'agriculture est-il moins important que les conditions dans lesquelles sont partis et surtout revenus les jeunes. Il en va de même pour un autre jeune, José Orlando qui, après plusieurs tentatives d'insertion en ville qui se sont révélées

infructueuses, a dû retourner dans l'agriculture. Mécontent de sa situation, il tient un discours comparable à celui de Zélio.

Le *garimpo* comme le salariat agricole et le départ en ville peuvent n'être que des révélateurs d'une crise du paternalisme paysan. C'est ce que l'on constate très bien avec trois fils issus d'une même famille et soumis, pour deux d'entre eux, aux mêmes influences : Wilson et Milton sont toujours restés chez leurs parents. Pourtant, l'un (Wilson) est aujourd'hui classé dans le type A, l'autre (Milton) dans le type B : le départ de Milton est volontaire, et son frère ne cesse de s'en plaindre. De même, ils ont un troisième frère (Graciliano Filho) qui a passé un long temps en ville, et a presque quitté sa famille : il n'est revenu que parce qu'il y était obligé. Nous avons vu dans ce chapitre que s'il pensait maintenant rester, ce n'était que parce que les conditions qui l'ont poussé à partir ont changé. Est-ce que sa formation a eu l'effet d'un choc biographique que la ville n'a fait que révéler ? C'est ce que nous verrons plus tard ; mais pour l'instant, retenons que la ville n'agit pas pour lui comme un déclencheur de crise, mais comme un révélateur.

Cela est confirmé par le fait que pour les jeunes issus de familles de type paysan communautaire ou agriculteur citadin, le changement peut venir de manière interne, sans qu'il soit corrélé à un passage en ville : ainsi, les jeunes ruraux pluriactifs ont-ils pu tout aussi bien passer un long temps en ville qu'être toujours restés chez leurs parents ; il en va de même pour les jeunes de type entrepreneurs individuels (celui qui a eu une expérience de salariat agricole [Marcos] étant orphelin de père depuis longtemps). Plus encore, les entrepreneurs individuels issus de familles de type paysan communautaire ne sont jamais allés en ville et ont changé de type de manière interne, sans intervention extérieure. Une longue expérience urbaine n'est pas l'étape nécessaire au passage d'une économie domestique à une économie capitaliste.

On pourrait cependant objecter que c'est l'image positive de la ville, et non un voyage en ville, qui serait à l'origine de ces crises. Pourtant, la ville n'est pas perçue uniformément par tous les jeunes. L'hypothèse d'une dévalorisation de l'agriculture par l'image positive que renverrait la ville n'est pas confirmée par nos analyses de discours. Au contraire, on observe que la ville peut agir sur les jeunes comme un élément les conduisant à valoriser la vie dans le monde rural. C'est ce que l'on trouve dans l'extrait d'entretien suivant :

Extrait d'entretien 75 : Les effets répulsifs des images de la ville (Sydney, III)

Enquêteur – Bon alors, plus ou moins c'était cela. J'ai une dernière question : que pensez-vous du travail dans les champs ? Vous aimez ou non ?

Sydney – Regarde, de la manière dont vont les choses, ce que l'on voit à la télévision, je vois beaucoup de gens en ville qui passent par de ces choses... Il n'y a pas d'emploi même pour ceux qui ont étudié, alors je dis que j'aime les champs. Parce que dans les champs on tente d'aimer ce qui nous donne des résultats. Parce que moi, comme cela, moi-même si j'avais fait des études, si j'avais la chance d'avoir un bon emploi, très bien. Mais quand quelqu'un est en ville avec un emploi, dans une entreprise ou quoi que ce soit, elle est en crise, je ne sais pas quoi... C'est beaucoup de difficultés. Alors je dis que j'aime les champs parce que dans les champs les gens sont plus tranquilles, parce qu'aussi on ne dépend pas des autres.

Dans cet extrait d'entretien, Sydney parle des conditions de travail dans le monde rural ; il est possible que ce soit nous qui, en utilisant le mot « champ » (*roça*) dans notre question, ayons amené notre interlocuteur à employer ce mot dans l'entretien ; et peut-être même à l'opposer implicitement à la ville. Mais même dans ce cas, on perçoit que la comparaison avec la ville n'est pas toujours au désavantage de l'agriculture : dans son cas, la comparaison est favorable à l'agriculteur qui se voit dans une situation moins difficile que celle des citadins. Il a un emploi, un certain calme, une absence de violence. Ce point de vue par rapport à la ville se retrouve dans d'autres entretiens, tels que ceux d'Elizeu, Ademilson, Valmir Paraná, João ou Aldénil.

On peut s'interroger sur le rôle que joue la télévision dans les représentations de la ville. Celle-ci est de plus en plus présente dans les fronts pionniers, et on pourrait facilement supposer que cela est directement lié à l'émergence d'une image positive de la ville. Mais si Sydney évoque le rôle de la télévision dans ses représentations, il montre que, au contraire, celle-ci n'agit pas comme un outil montrant la modernité citadine à laquelle les jeunes aspireraient : elle l'amène à rejeter la ville. La télévision n'agit alors de manière univoque sur les représentations des jeunes. Par contre, une analyse

du rôle de la télévision au Brésil montre qu'elle conduit à réduire les distances entre les groupes sociaux, à rapprocher les urbains des ruraux (Hamburger, 1998). Elle ne doit pas être comprise comme ayant une action unique sur un groupe particulier, mais comme s'inscrivant dans les logiques des itinéraires personnels.

Or, les transformations qu'elle amène dans ce cas nous semblent être liées aux conditions de vie des jeunes. Sydney, parce qu'il est plus riche que les autres, pourrait valoriser la vie dans le monde rural. Pourtant, on constate que parmi les jeunes qui valorisent le milieu dans lequel ils vivent, tous ne vivent pas dans de bonnes conditions : Elizeu vit dans un lot de mauvaise terre, éloigné de la route et est obligé de vendre sa force de travail à l'extérieur ; Valmir Paraná possède certes son propre lot, mais il débute sur celui-ci et n'a encore qu'un médiocre niveau de vie (que son père, lui aussi en difficulté, ne peut pas relever).

Le passage en ville est un élément important des biographies, mais il ne joue pas le rôle d'un choc biographique nécessaire au changement de l'agriculture familiale : plus que de provoquer ces changements, il sert surtout à les révéler. Les Maisons familiales rurales agissent exactement de la même façon. Elles sont un des moteurs du changement dans les familles de type paternaliste paysan, où elles agissent comme des chocs biographiques produisant une rationalisation des discours (rationalité instrumentale) et une valorisation identitaire (rationalité axiologique). Mais ces éléments n'ont pas le même effet sur tous les jeunes, ce qui traduit une réinterprétation en fonction des itinéraires de la personne.

Les itinéraires des jeunes, que ce soit le passage en ville ou ce qu'ils décident suite à une formation dans une MFR, sont le reflet de logiques déjà largement en cours : plus que des « chocs biographiques », ce sont des révélateurs de tendances déjà à l'œuvre. Il y a donc une tendance générale à la rupture au sein des familles paysannes sur le front pionnier.

Mosaïque identitaire et stabilisation du front pionnier

Dans les discours couramment entendus en ville, la ville comme les MFR apparaîtraient comme des crises dans l'agriculture familiale, l'une considérée négativement par les agents de développement (en provoquant l'exode rural), l'autre positivement (en permettant une professionnalisation de l'agriculture familiale). Ces discours reflètent une opposition entre un monde rural traditionnel (voire retardé) et un monde moderne, soit urbain, soit agricole. Mais on constate dans notre analyse que les changements dans l'agriculture ne se traduisent pas forcément par sa professionnalisation ou par l'exode rural, mais par son insertion dans son contexte régional, contexte lui-même en voie de complexification. C'est ce que nous proposons de montrer à présent en étudiant d'abord la rationalité instrumentale des jeunes agriculteurs puis celle, plus massive, des pluriactifs ; avant de nous interroger sur les fondements de cette pluriactivité, et le type de stabilisation du front pionnier qu'elle permet de supposer.

La typologie des agriculteurs montre qu'il existe trois types d'agriculteurs qui ont une rationalité de type instrumentale (pouvant être associée à d'autres types de rationalité). Ce type de rationalité correspond aux attentes de gestion capitaliste d'un lot exprimées par les syndicalistes. Mais les syndicalistes associaient ce type de gestion à une identité positive d'agriculteur et à une conception corporatiste de l'agriculture, comme groupe défendant ses intérêts face à l'État. Cela devait permettre une professionnalisation de l'agriculture familiale et une stabilisation du front pionnier. Or, cette combinaison ne se retrouve pas dans les types que nous avons identifiés : la stabilisation du front pionnier que certains jeunes mettent en œuvre ne passe pas forcément par leur professionnalisation.

Les jeunes du type qui correspondrait le mieux aux attentes des syndicalistes (type C, producteurs en constructions identitaires), composé de certains jeunes sortis des Maisons familiales rurales, sont très incertains pour leur avenir : ils ont des itinéraires souvent marqués par des passages en ville, et hésitent encore à être agriculteurs. La réussite de leur agriculture dépend en grande partie d'une rupture avec les pratiques des parents, ce qui suppose des conflits familiaux : leurs identités sont encore en construction, ils ne sont pas définitivement implantés. D'autres éléments que l'école (et le syndicat) interviennent dans cette construction : la famille d'origine, et les influences diverses que peuvent subir les jeunes – en particulier des influences qui mettent à mal leurs conceptions de

l'agriculture. Ces influences, les autres jeunes du type C les ont reçues. Elles ne sauraient pour l'instant être la condition d'une agriculture durable.

Par ailleurs, les jeunes de type F qui associent une rationalité instrumentale à une image positive de l'agriculture ne sont pas non plus des jeunes qui participent à la mise en place d'une agriculture durable. Des jeunes ont certes une image positive de l'agriculture, qu'ils associaient à des compétences et des savoirs précis. Mais à leurs pratiques économiques et à leur identité positive d'agriculteur n'est pas associée une vision corporatiste de la profession. Au contraire, ces jeunes cherchent dans leurs discours à se distinguer des autres agriculteurs : ils parlent des autres comme de personnes qui ne savent pas gérer leurs lots, leur argent.

Cette volonté de s'individualiser se retrouve dans les objectifs qu'ils se donnent et dans des pratiques qui, si elles sont multipliées, mettent en péril la stabilisation du front pionnier. C'est ce que fait João quand il explique qu'il y a de la terre à volonté dans la région : cela signifie soit qu'il peut en acheter, et participer ainsi de la concentration de la terre ; soit qu'il peut migrer vers une autre terre, et revendre sa terre au plus offrant, sans doute un *fazendeiro*. Marcos aussi gère sa terre de cette façon : pour lui, le possible goudronnage de la route Transamazonienne (au travers du projet *Avança Brasil*) amènera sans aucun doute une augmentation de la valeur de sa terre ; c'est pour réaliser une plus-value foncière qu'il a acheté des terres dans une autre localité. Il explique ainsi qu'il pourra augmenter son capital de production. Marcos associe clairement cela à un projet d'ascension sociale qui devrait faire de lui un *fazendeiro*, propriétaire de sa voiture et de nombreuses têtes de bétail ; quitte à ce que cette ascension se fasse au prix d'une migration. Le type F est donc un type constitué de migrants potentiels.

Ces pratiques ne sont pas apparues avec cette génération : elles ont déjà été identifiées, soit comme stratégies de spéculation foncière (De Reynal *et al.*, 1997), soit comme stratégies de reproduction sociale (Wanderley, 1998). Nous les avons associées dans le premier cas à des agriculteurs de type IV, dans le second cas à des stratégies paysannes. Ce qui est nouveau ici, c'est qu'elles apparaissent pour des agriculteurs qui ne sont pas des agriculteurs citadins, et qui ne sont plus des paysans. D'un point de vue purement économique il ne fait aucun doute que leurs stratégies de spéculation foncières sont rentables. Mais justement parce que ces stratégies ne sont pas reliées à une vision plus globale de l'intérêt de « l'agriculture familiale », elles ne permettent pas une stabilisation du front pionnier.

On observe pourtant que des jeunes ont une rationalité de type instrumental et ne participent pas de l'avancée du front pionnier : ce sont les jeunes entrepreneurs familiaux. À ceux-ci, il faut rajouter les ruraux pluriactifs qui, eux aussi, participent de la stabilisation du front pionnier.

Pour les premiers, l'agriculture doit être pratiquée à proximité des services de base – quitte à ce que ce soit sur des petites surfaces et que leur lot ne soit pas des plus rentables. Cela est dû au fait que ces jeunes n'ont pas comme seuls objectifs l'accroissement de leurs revenus (et le modèle de réussite sociale du *fazendeiro*), mais aussi la possibilité de faire faire des études à leurs enfants ; et pour leur épouse d'exercer un métier ou de continuer à se former. Plus encore, ces jeunes réclament une forme de sociabilité qui n'est pas possible en fond de *travessão* : ils veulent pouvoir se rendre en ville, vivre dans une agroville ou dans une zone rurale « développée », avoir l'électricité chez eux. Ils refusent une nouvelle migration. Dès lors, l'agriculture qu'ils mettent en place doit être adaptée à ces objectifs : elle doit fournir des revenus liquides sans être consommatrice d'espace (elle exclut donc une spécialisation dans l'élevage). Les cultures pérennes et/ou fruitières sont pour ces agriculteurs une source essentielle de revenus, qui est souvent réalisée par le biais de l'aide d'organisations non gouvernementales ou par le recours à un prêt. Ces jeunes ne font pas cela pour revendiquer une place pour l'agriculture familiale dans le front pionnier, pas plus qu'ils n'ont une image positive du métier d'agriculteur : au contraire, c'est de la vie dans le monde rural qu'ils ont une image positive. Cette vision positive du monde rural les rapproche des ruraux pluriactifs : plus que tous les autres, ces deux types participent à la stabilisation du front pionnier.

Les ruraux pluriactifs sont les plus nombreux dans le front pionnier. Si on y adjoint des jeunes comme ceux des types B et C qui refusent d'aller en arrière du front pionnier, on trouve un nombre important d'agriculteurs qui ne souhaitent ni une nouvelle migration, ni un départ en ville. Ils désirent

au contraire pratiquer l'agriculture et leur activité non agricole. Ils constituent un vivier pour la stabilisation des fronts pionniers.

Il n'y a pas de fatalisme du front pionnier : la crise de l'agriculture paysanne n'a pas entraîné un vide des campagnes, mais l'invention de formes nouvelles de pratiquer l'agriculture, soit en l'intégrant sur les marchés (quand c'est possible), soit en l'associant à d'autres sources de revenus. Ces jeunes ne sont pas pour autant des agriculteurs professionnels : soit parce qu'ils ne pratiquent pas l'agriculture à plein temps, soit parce qu'ils ne se reconnaissent pas une identité d'agriculteur, soit enfin parce qu'ils ne considèrent pas faire partie d'un groupe qui a ses intérêts à défendre. Pour eux, l'ancien front pionnier est l'endroit où ils ont envie de vivre dans de bonnes conditions. C'est pour cela qu'ils désirent y rester. Plus que des agriculteurs, qui peuvent être définis par leur activité économique, ce sont des ruraux, qui ne peuvent être pensés hors du monde rural qu'ils construisent et qui les a construits.

Vers une ruralisation du front pionnier

Le front pionnier se trouve actuellement à une phase de stabilisation (Albaladejo *et al.*, 1996) ; si les éléments influant sur l'évolution des fronts pionniers ont changé et qu'on ne peut donc pas prédire l'évolution des fronts pionniers, toute la question était de savoir quel type de région était en cours de construction. On assiste à une stabilisation des familles : le changement de génération n'a pas signifié le départ vers un nouveau front pionnier. Cette stabilisation avait un préalable : la « dépayssannisation⁴ » des agriculteurs familiaux. En effet, la dépayssannisation a trois conséquences fondamentales (qui agissent à la fois comme des causes) sur l'évolution du front pionnier : une baisse de la pression sur la terre, qui ne rend pas nécessaire la migration vers un nouveau front pionnier ; l'augmentation du niveau général d'éducation ; l'acceptation du travail salarié et de la pluriactivité.

Nous avons déjà amplement traité de la migration ; mais les deux derniers points méritent d'être mis en rapport avec le type de région en émergence. En effet, l'augmentation du nombre d'individus ayant accès à l'éducation et/ou travaillant comme pluriactifs sont les signes de la mise en place d'une région complexe à l'arrière des fronts pionniers, région qui est articulée au reste du Brésil. Ces deux éléments révèlent au moins trois choses : la première, c'est que les fronts pionniers sont fortement intégrés à la ville ; la seconde, c'est que l'État y est de plus en plus présent ; la troisième, c'est qu'émergent des activités non agricoles au sein même des anciens fronts pionniers, les transformant en espaces ruraux.

L'intégration à la ville est une évidence quand on regarde les taux d'urbanisation de la frontière : l'Amazonie est urbaine (Becker, 1994). Mais l'intégration à la ville ne se fait pas selon un modèle de domination de la ville sur le monde rural – domination selon laquelle resteraient ceux qui n'ont pas pu partir. La stabilisation des jeunes agriculteurs dans le monde rural est la résultante de choix qui sont rarement faits par défaut ; elle implique une articulation de la ville à la campagne, ce dont rendent compte les emplois pluriactifs. Nombre de jeunes ont occupé un emploi qui a supposé leur départ pour la ville, où ils peuvent exercer temporairement une activité de maçon, conducteur d'engin, mécanicien ou employé d'une scierie ; de même, le nombre d'agriculteurs partis *garimpeiros* a été, dans notre échantillon, très élevé au moment de « l'âge d'or » des *garimpos*. Cela n'a pas empêché ces jeunes (qu'ils aient été *garimpeiros* ou travailleurs en ville) de revenir dans une localité.

On retrouve là la perspective développée par L. Granchamp-Florentino (2001) qui montrait que les petites villes de la Transamazonienne étaient très intégrées au monde rural : certaines familles voyaient dans la plurirésidence de ses différents membres une stratégie d'amélioration du niveau de vie. C'est ce que l'on retrouve dans le monde rural : la pluriactivité des jeunes et l'extension de l'éducation scolaire font partie de stratégies pour permettre une stabilisation de la famille. Si le phénomène n'était pas visible au niveau de l'ancienne génération, il est devenu courant avec les jeunes actuels. L'articulation de différentes activités ne signifie pas forcément qu'il s'agit d'un moyen progressif de quitter le monde rural : certains peuvent partir pour mieux rester, et d'autres faire de la plurilocalité un mode de vie.

4. Ce barbarisme est en fait la traduction du mot espagnol *decampesinación*.

Parallèlement, la vie dans le front pionnier s'est considérablement améliorée. La fréquence des emplois de fonctionnaires (ou d'employés de l'État) montre que les services de l'État y sont nettement présents. C'est d'abord sensible au niveau des institutrices. Alors qu'auparavant c'étaient les filles des colons les plus puissants des *travessões* qui captaient cette source de revenus supplémentaires pour leur famille en l'attribuant à celle de leur fille qui avait un niveau d'école primaire (parfois moins), la plupart des institutrices que nous avons rencontrées suivaient une formation d'équivalent lycée qui leur permettait d'obtenir le même diplôme que leurs homologues urbaines ; ce n'étaient plus les filles ou les femmes de potentats locaux, mais les personnes les plus formées de leur *travessão*. Cela signifie qu'est petit à petit en train d'émerger un corps d'enseignantes qui sont formées pour cela et choisies en fonction de leurs compétences ; elles sont le signe que l'État ne passe plus uniquement par un réseau de clientèle, mais qu'il peut s'implanter durablement dans le front.

Le même phénomène se retrouve avec les agents de santé : cet emploi, réputé au départ servir des personnes choisies dans des réseaux clientélistes, procure un revenu minimum légal par mois pour un travail qui ne correspond pas à un mi-temps. À présent, le niveau scolaire des agents de santé augmente, et les municipalités exigent désormais que leurs agents de santé aient un niveau de fin du collège ; ce qui signifie que certaines personnes, pourtant protégées par un patron, peuvent perdre leur emploi au profit de quelqu'un de mieux formé. À ce niveau aussi, l'État prend une place de plus en plus importante dans les localités.

L'éducation est sans doute le signe le plus clair de la présence de l'État dans les localités. Certes, ce n'est pas une éducation de bonne qualité ; mais il est très rare à présent de rencontrer des enfants qui ne sachent pas lire et écrire, et la plupart des personnes les plus jeunes de notre échantillon ont au moins un niveau primaire. C'est un changement considérable par rapport à la génération précédente. Le phénomène est tel que les parents exigent (et obtiennent parfois) que les premières années du collège puissent être effectuées dans le monde rural : la sixième et la cinquième peuvent être suivies dans certains *travessões*, les cours étant assurés par des enseignants d'une matière (par exemple, les mathématiques) venant passer quinze jours dans une localité. Petit à petit, des enseignants du monde rural améliorent leur niveau scolaire et assurent ces cours. C'est tout le niveau scolaire de la zone rurale qui augmente, et tous les sièges de municipes ont des lycées ; et parfois certaines agrovilles en sont pourvues. Certains sièges de municipes demandent et obtiennent la tenue de cours d'été de l'Université qui permettent à certains de leurs habitants d'acquérir un niveau universitaire en plusieurs années.

Ce sont là des changements considérables, signes qu'une société régionale se maintient dans les fronts pionniers : l'État accompagne ces transformations et il n'est plus guère possible de parler d'un abandon de sa part.

Enfin, le troisième changement est lié au fait qu'on trouve dans les zones en arrière du front pionnier des personnes qui ne sont pas spécifiquement, voire pas du tout, des agriculteurs ; mais des personnes fournissant des services aux agriculteurs ou à d'autres entreprises. Aux côtés des commerçants, des charpentiers construisent les maisons et les bâtiments d'exploitation ; des mécaniciens assurent la réparation des machines qui sont apparues dans le front pionnier (motos, tronçonneuses), des agriculteurs travaillent dans l'exploitation du bois ou pour les entreprises qui ont des chantiers dans la région, des chauffeurs de camions assurent des lignes régulières vers les villes, etc. La liste de ces « métiers » serait longue ; elle traduit une diversification des activités. Les sources de revenus non agricoles ne viennent pas que de la vente de la force de travail d'un agriculteur en difficulté (comme c'était le cas lorsqu'un employé allait chez un patron), mais aussi de la vente de savoir-faire spécifiques ou de services.

Le salariat, qui auparavant était considéré de façon négative, comme une soumission à un patron, n'est plus envisagé par les jeunes comme une infamie. Son acceptation marque l'entrée dans une économie de marché qui se substituerait à des formes d'exploitation paternalistes. Mis en parallèle avec l'émergence de l'État, l'apparition et l'acceptation du salariat semblent indiquer une normalisation des relations à l'intérieur de la frontière : celles-ci ne sont en effet plus fondées sur une logique ou une fiction strictement familiale, mais sur l'acceptation des mécanismes du marché et

l'apparition de l'État. Cela confirme la thèse selon laquelle se complexifient les relations à l'intérieur de la frontière.

Certes, les agriculteurs restent les plus présents, et les conceptions paysannes marquent encore en grande partie les fronts pionniers ; mais on ne peut plus réduire les fronts pionniers à ces agriculteurs. Un monde rural est en émergence, reprenant la plupart des caractéristiques du monde rural proposées par B. Kayser (1989) : celui-ci ne s'oppose pas à la ville, pas plus qu'il en est une annexe. Il est une entité à part ; celle-ci se traduit par des choix de résidences, la diversification des activités, la présence de plus en plus forte de l'État assurant un fonctionnement qui n'est plus uniquement fondé sur la famille. C'est un phénomène assez exceptionnel au Brésil, puisque la région Transamazonienne est en train de devenir la troisième région dont l'économie est fondée sur l'agriculture familiale.

La modernisation de l'agriculture familiale ne se traduit pas toujours par sa professionnalisation : au contraire, la ruralisation de l'agriculture paysanne montre que la sphère économique peut être liée à des dimensions familiales ou axiologiques sans que l'on parle de paysannat. C'est une forme de modernité alternative qui s'observe et qui permet la stabilisation du front pionnier.

Conclusion

Modernisation alternative et diversifiée... telle est la voie que suivent les jeunes agriculteurs du front pionnier de la Transamazonienne. Certes, la diversité était présente dès l'origine, matrice fondamentale sans laquelle on ne peut comprendre les dynamiques présentes dans ces régions d'apparence si complexe. Mais cette diversité ne se réduit pas à un contexte pourtant réputé homogénéisateur, où la ville et la société nationale deviennent plus présentes, où les lois presque mécaniques du marché tendent à agir comme un rouleau compresseur. Certes, ces dernières entraînent une modernisation de l'agriculture familiale, mais celle-ci se réalise sur une base peu homogène et suit un processus qui est loin d'être uniforme – d'où sans doute le produit hybride qui en résulte, que l'on peut qualifier de monde rural en émergence.

Tout se passe comme si les modifications du contexte dans lequel ces familles d'agriculteurs ont été plongées et dont les membres sont acteurs étaient réinterprétées par chacun des jeunes agriculteurs en fonction du prisme de sa propre expérience, de sa propre culture familiale – prisme qui doit de surcroît composer avec celui de son conjoint ou de sa compagne. La mixité des mariages, résultant de la diversité sociale originelle, agit aux côtés de la fin de l'isolement et de l'autarcie pour expliquer les modifications que l'on observe sur le front pionnier. Les fonctionnements sociaux ne peuvent être distingués de ceux du milieu dans lequel évoluent ces jeunes agriculteurs, puisque tous deux se transforment ensemble.

Fondamentalement, le moteur de cette transformation est sans doute à rechercher dans les récits de ces jeunes qui réussissent à construire un discours sur eux-mêmes fondé sur la construction d'une individualité, sur l'émergence d'un sujet. C'est parce qu'ils sont devenus des personnes conscientes des contraintes qui pèsent sur eux et des limites de leur environnement, des sujets qui veulent agir depuis un milieu particulier pour le transformer et se transformer eux-mêmes, que les changements que l'on observe sont possibles et qu'un monde rural peut émerger dans la région de la Transamazonienne. Le processus de subjectivisation, que nous avons vu à l'œuvre dans les trois derniers chapitres, est la condition pour qu'une volonté de transformation de la région se manifeste. À ce titre, les Maisons familiales rurales sont sans doute l'outil le plus efficace de ce processus, même si ses résultats sont loin de ceux escomptés par les promoteurs de ces expériences.

D'où l'intérêt de généraliser cette expérience dans la perspective des bouleversements qui risquent d'affecter la région dans les années à venir. La progression impressionnante d'un front du soja (Bertrand, 2004), la reprise d'une politique d'aménagement de l'Amazonie (Laurance *et al.*, 2001 ; Mello et Théry, 2002), en particulier dans la région de la Transamazonienne par la construction d'un grand complexe hydro-électrique (Arnauld de Sartre, 2004), hypothèquent grandement le futur de la région. Les MFR permettraient de préparer les agriculteurs familiaux aux défis qui les attendent : non pas parce qu'elles professionnaliseraient les jeunes ou qu'elles permettraient d'éviter un exode rural, mais parce qu'elles leur donneraient la capacité de réagir de façon originale par rapport aux transformations qui les touchent.

Nous avons dans cet ouvrage fourni des clefs de compréhension des logiques des jeunes agriculteurs. Si les résultats ne sont pas directement transposables dans d'autres situations, nous espérons que l'approche, elle, l'est. Nous avons voulu, pour comprendre les transformations en cours et mettre en évidence des marges de manœuvre pour l'action, utiliser une approche largement qualitative. Elle a permis de montrer que ces marges sont réelles dans la région de la Transamazonienne : on y observe des innovations discrètes, qui ne portent pas uniquement sur les modes d'exercice de l'activité agricole mais, plus largement, sur les transformations des rapports au milieu et à eux-mêmes des sujets qui composent la société locale. Ces innovations, soutenues et encouragées, peuvent produire des résultats à grande échelle.

Tables

Tableau 1 : Le passé migratoire des agriculteurs familiaux	21
Tableau 2 : Comparaison du niveau d'étude atteint par les enfants de colons de moins de 40 ans qui n'étudient plus.....	41
Tableau 3 : Principales oppositions structurant les discours des parents sur leurs enfants en fonction des différents types.....	44
Tableau 4 : Études des filles de type III par rapport aux autres filles et par rapport aux garçons du même type.....	53
Tableau 5 : Situation globale des jeunes agriculteurs.....	61
Tableau 6 : Situation des jeunes agriculteurs selon le type de famille d'origine.....	62
Tableau 7 : Situations des fils et filles de colons mariés selon leur âge	63
Tableau 8 : Facteurs expliquant les migrations des jeunes agriculteurs	65
Tableau 9 : Échantillon des entretiens avec les jeunes	68
Tableau 10 : Réduction de la fécondité dans les fronts pionniers en 1997.....	102
Tableau 11 : Réduction observée et prévisible de la natalité entre deux générations de colons.....	103
Tableau 12 : Typologie des logiques sociales des discours des jeunes agriculteurs	116
Graphique 1 : Exode rural et stratégies familiales	70
Graphique 2 : Pourcentage de jeunes issus d'une même cohorte mariés.....	94
Graphique 3 : Type de famille d'origine des jeunes de chacun des types	127
Graphique 4 : Itinéraires biographiques et typologie des jeunes.....	129
Extrait d'entretien 1 : Itinéraire migratoire de Vasco (I et II)	23
Extrait d'entretien 2 : Itinéraire migratoire de Devalino (I).....	24
Extrait d'entretien 3 : Migration et proximité familiale : le cas de Devalino (II) 24	
Extrait d'entretien 4 : Itinéraire migratoire de José Goiano (J. Goiano, I)	24
Extrait d'entretien 5 : La relation père / fils selon un prêtre (Prêtre).....	27
Extrait d'entretien 6 : Les jeunes, un public privilégié pour la mise en place d'un développement durable (responsable syndical 1, I).....	28
Extrait d'entretien 7 : L'objectif de professionnalisation de l'agriculture familiale (réorganisation du discours du responsable syndical 1, II).....	28
Extrait d'entretien 8 : José Diorato résume sa vie	39
Extrait d'entretien 9 : Aide aux enfants et rapports de genre (José Goiano, II)	40
Extrait d'entretien 10 : La situation des <i>caçulas</i>	41
Extrait d'entretien 11 : Le travail <i>controlado</i> , principal argument de distinction entre les enfants (Dona Maria, I)	42
Extrait d'entretien 12 : L'aide aux parents (Dona Maria et Chico da Castanha, II).....	42
Extrait d'entretien 13 : Migration, proximité géographique et travail en commun (José Bahiano, I).....	42
Extrait d'entretien 14 : « Étudiez pour être indépendants » (Vasco, III).....	43
Extrait d'entretien 15 : Un père de type paternaliste paysan obligé d'accepter le départ de ses enfants à qui il n'a rien à offrir (Chico Graciliano).....	44
Extrait d'entretien 16 : Refus du don de la terre et condamnation de parents de type paternaliste paysan (Dona Maria, III).....	44
Extrait d'entretien 17 : La situation de métayage d'un fils de famille de type paternaliste paysan (José Cearense Filho, I).....	45
Extrait d'entretien 18 : La dette d'Orlando envers ceux qui l'ont élevé (Orlando, I).....	45
Extrait d'entretien 19 : Stratégies d'un père de type paternaliste paysan pour conserver ses enfants à proximité (José Goiano, III)	48

Extrait d'entretien 20 : Les études des enfants des agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire (Adezio, I).....	49
Extrait d'entretien 21 : Condamnation de ses enfants par un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire (Adezio, II).....	49
Extrait d'entretien 22 : Les identités multiples mais non agricoles des agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire (Valdemar, I).....	50
Extrait d'entretien 23 : Les attentes d'un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire vis-à-vis de son fils (Valdemar, II).....	51
Extrait d'entretien 24 : Les agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire, tiraillés entre la volonté de voir leurs enfants étudier et celle de les garder proche d'eux (Cesalina).....	51
Extrait d'entretien 25 : Un agriculteur de type paysan communautaire intéresse ses fils à la production (Mizraël, I).....	53
Extrait d'entretien 26 : <i>Caçulas</i> et études chez les agriculteurs de type paysan communautaire (Devalino, III).....	53
Extrait d'entretien 27 : L'intéressement à la production des agriculteurs de type paysan communautaire (Mizraël, II).....	54
Extrait d'entretien 28 : Les relations de travail de fils mariés et célibataires avec leur père de type paysan communautaire (Sylvano).....	54
Extrait d'entretien 29 : Un jeune parti en ville « pour connaître autre chose » et « rentré par obligation » (Graciliano Filho, I).....	69
Extrait d'entretien 30 : Départ de l'agriculture et stratégies éducatives des agriculteurs occasionnels (Francisca).....	71
Extrait d'entretien 31 : L'itinéraire d'ascension sociale en ville d'un fils d'agriculteur citadin (Gercir).....	71
Extrait d'entretien 32 : Le « travail ensemble » dans une famille de type paternaliste paysan selon un fils d'agriculteur (José Bahiano, II).....	73
Extrait d'entretien 33 : Les relations de travail inégalitaires dans un <i>mutirão</i> familial (Francisco).....	74
Extrait d'entretien 34 : Relations de travail entre un fils âgé et marié et son père de type paternaliste paysan (Orlando, II).....	74
Extrait d'entretien 35 : Avoir son lot, un moyen de s'émanciper de l'autorité paternelle (José Cearense Filho, II).....	75
Extrait d'entretien 36 : La fin du mythe de l'aide volontaire dans une famille de type paternaliste paysan et le départ du fils vers son propre lot (José Cearense Filho, III).....	76
Extrait d'entretien 37 : Changer les relations de travail dans la famille, la condition pour qu'un fils d'agriculteur reste chez son père (Graciliano Filho, II).....	77
Extrait d'entretien 38 : Du travail « pour le père » au travail « pour soi » (Graciliano Filho, III).....	77
Extrait d'entretien 39 : Famille nucléaire <i>versus</i> famille communautaire (Irinéo, I).....	79
Extrait d'entretien 40 : La volonté de quitter le monde rural d'un jeune célibataire (Joselmo).....	82
Extrait d'entretien 41 : La honte de la timidité d'un jeune célibataire du monde rural (Graciliano Filho, IV).....	83
Extrait d'entretien 42 : Timidité des jeunes célibataires et vie dans le monde rural (Ivanilde, I).....	83
Extrait d'entretien 43 : Prolonger sa jeunesse en faisant des études (Joël).....	84
Extrait d'entretien 44 : Le mariage comme empêchant de vivre sa jeunesse (Ivanilde, II).....	85
Extrait d'entretien 45 : L'importance passée de la virginité des femmes (Judite, I).....	85
Extrait d'entretien 46 : La « vieille génération » face aux expérimentations des jeunes (Sandro).....	86
Extrait d'entretien 47 : Les causes de départs vers la ville selon un jeune Bahianais : pauvreté dans la région d'origine et volonté de découvrir le monde (José Bahiano, III).....	87
Extrait d'entretien 48 : Le refus du mode de vie communautaire d'une jeune fille d'agriculteur (Maria).....	89
Extrait d'entretien 49 : Volonté d'indépendance d'une jeune épouse (Ivanilde, III).....	90
Extrait d'entretien 50 : Un mariage paysan typique : préparation du mariage et de l'exploitation agricole (José Bahiano, IV).....	91
Extrait d'entretien 51 : Un mariage paysan typique : le mariage, but de la relation entre deux jeunes (José Bahiano, V).....	92
Extrait d'entretien 52 : Un mariage paysan typique : un couple issu de familles alliées (José Bahiano, VI).....	92
Extrait d'entretien 53 : Mariage fuite et contestation de l'autorité maternelle (Judite, II).....	95

Extrait d'entretien 54 : Le refus du statut d'épouse suite à un mariage fuite d'une jeune fille (Ivamar).....	95
Extrait d'entretien 55 : Un mariage d'une semaine (Pelado)	96
Extrait d'entretien 56 : Un mariage d'une semaine typique : le récit de la femme (Ivanilde, IV).....	96
Extrait d'entretien 57 : Un mariage d'une semaine typique : ce qu'une épouse a aimé chez son mari (Ivanilde, V)	97
Extrait d'entretien 58 : Un mariage d'une semaine typique : ce qu'un mari a aimé chez son épouse (Roberto, I) ..	97
Extrait d'entretien 59 : Le vocabulaire amoureux pour expliquer le mariage (Irinéo, II).....	100
Extrait d'entretien 60 : La difficile négociation de la réduction du nombre d'enfants dans un couple (José Bahiano, VII).....	105
Extrait d'entretien 61 : Réduire le nombre d'enfants pour pouvoir leur payer à tous des études (Milton Graciliano).....	106
Extrait d'entretien 62 : Les raisons du choix des productions agricoles (José Cearense Filho, IV).....	110
Extrait d'entretien 63 : L'articulation entre différentes formes de rationalité dans les discours des jeunes paysans (Wilson).....	110
Extrait d'entretien 64 : Le « travail avec la tête », une forme de rationalité instrumentale (Sydney, I).....	111
Extrait d'entretien 65 : Choix des cultures et critère de rentabilité (João)	111
Extrait d'entretien 66 : Pluriactivité et investissement dans l'agriculture (Zélio, II)	113
Extrait d'entretien 67 : Pluriactivité et consommation (Domingo).....	114
Extrait d'entretien 68 : Faire étudier les enfants, un moyen pour les parents de quitter le monde rural ? (José Cearense Filho, V)	120
Extrait d'entretien 69 : Le décalage avec ses parents d'un jeune passé par la Maison familiale rurale (Graciliano Filho, V)	121
Extrait d'entretien 70 : « Travailler dans les champs, c'est juste un moyen » (Zélio, III).....	123
Extrait d'entretien 71 : La rationalité axiologique d'un jeune agriculteur (Roberto, II)	124
Extrait d'entretien 72 : Rester dans le monde rural pour rester avec sa famille (Irinéo, III)	125
Extrait d'entretien 73 : La revendication d'un savoir agricole (Sydney, II).....	126
Extrait d'entretien 74 : « Je suis resté attaché » (Zélio, IV)	129
Extrait d'entretien 75 : Les effets répulsifs des images de la ville (Sydney, III).....	130

Bibliographie

ALBALADEJO, Christophe, 2003, « Cycle de vie des familles et création d'un territoire sur la frontière agraire de Misiones en Argentine », in X. ARNAULD DE SARTRE et C. ALBALADEJO (dir.), *Mobilités et inventions locales du territoire au Sud. Les Cahiers de médiations*, coédition INRA-SAD et UMR Dynamiques rurales, p. 73-98.

ALBALADEJO, Christophe, 2005, « Les nouvelles politiques publiques de développement rural en Amazonie : quels apprentissages territoriaux ? », in C. ALBALADEJO et X. ARNAULD DE SARTRE (dir.), *L'Amazonie brésilienne et le développement durable. Expériences et enjeux en milieu rural*, Paris, L'Harmattan, p. 57-80.

ALBALADEJO, Christophe, DUVERNOY, Isabelle, DOMINGUEZ, Caroline et VEIGA, Iran Jr., 1996, « La construction du territoire sur les fronts pionniers », in C. ALBALADEJO et J.C. TULET (dir.), *Les Fronts pionniers de l'Amazonie brésilienne, la formation de nouveaux territoires*. Paris, L'Harmattan, p. 247-278.

ARAUJO, Roberto, 1993, « La Cité domestique. Stratégies familiales et imaginaire social sur un front de colonisation en Amazonie brésilienne », thèse de doctorat, université de Paris X, Paris, 320 p.

ARAUJO, Roberto et SCHIAVONI, Gabriela, 2001, « A ilusão genealógica. Parentesco e localidade na fronteira agrária da Amazonia », *Agricultura Familiar : Pesquisa, Formação e Desenvolvimento*, I, 3, p. 315-340.

ARIES, Philippe, 1979, *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIIIème siècle*, Paris, Éd. du Seuil.

ARNAULD DE SARTRE, Xavier, 2004, « La colonisation de l'Amazonie face au développement durable : L'exemple du barrage de Belo Monte », *Cahiers des Amériques latines*, 44, p. 159-174.

ARNAULD DE SARTRE, Xavier et ALBALADEJO, Christophe (dir.), 2003, *Mobilités et inventions locales du territoire au Sud. Les Cahiers de médiations*, coédition INRA-SAD et UMR Dynamiques rurales.

BECKER, Bertha K., 1994, *Amazônia*, São Paulo, Éd. Ática.

BENASSAR, Bartolomé et MARIN, Richard, 2001, *Histoire du Brésil*, Paris, Fayard.

BERDOULAY, Vincent, 1988, *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, Paris, Éd. du CNRS.

BERDOULAY, Vincent, 1995, *La Formation de l'école française de géographie (1870-1914)*, Paris : Éd. du CTHS.

BERTRAND, Jean-Pierre, 2004, « L'avancée fulgurante du complexe soja dans le Mato Grosso : facteurs clés et limites prévisibles », *Revue Tiers-Monde*, 179, p. 567-594.

BOURDIEU, Pierre, 1962, « Célibat et condition paysanne », *Études rurales*, 5-6, p. 32-135.

BOURDIEU, Pierre, 1972, « Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction », *Annales Économie Sociétés Civilisations*, XXVII, 4, p. 1105-1125.

BOURDIEU, Pierre, 1977, « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, p. 2-5.

BOURDIEU, Pierre, 1980, *Le Sens pratique*. Paris, Éd. de Minuit.

BRUMER, Anita, DUGUE, Ghislaine, LOURENÇO, Fernando Antonio et BAUDEL WANDERNLEY, Maria de Nazareth, 1991, « L'agriculture familiale au Brésil », in H. Lamarche (dir.), *L'agriculture familiale : une réalité polymorphe*, Paris, L'Harmattan, p. 159-210.

CHAMPAGNE, Patrick, 1986, « La reproduction de l'identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 65, p. 41-64.

CHAYANOV, Alexander V., 1966, *The Theory of Peasant Economy*. Illinois, États-Unis : Richard Irwin Inc.

CLAVAL, Paul, 2004, *La Fabrication du Brésil : une grande puissance en devenir*, Paris, Belin.

COY, Martin, 1996, « Différenciation et transformation de l'espace au Nord du Mato-Grosso (Brésil). Contribution à un modèle dynamique des fronts pionniers en Amazonie brésilienne », in C. ALBALADEJO et J.C. TULET (dir.), *Les Fronts pionniers de l'Amazonie brésilienne, la formation de nouveaux territoires*, Paris, L'Harmattan, p. 103-127.

DEMAZIERE, Didier et DUBAR, Claude, 1997, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Paris, Nathan.

DE REYNAL, Vincent, MUCHAGATA, Marcia, TOPALL, Olivier et HÉBETTE, Jean, 1997, « Des paysans en Amazonie », in H. Théry (dir.), *Environnement et développement en Amazonie brésilienne*, Paris, Belin, p. 76-123.

DOLLFUS, Olivier, 1981, « Phénomènes pionniers et problèmes de frontière », in *Les Phénomènes de frontière dans les pays tropicaux*, Paris, Mémoires et travaux de l'Institut des hautes études sur l'Amérique latine, p. 445-448.

DROULERS, Martine, 1995, *L'Amazonie*, Paris, Nathan.

DROULERS, Martine, 2001, *Brésil : une géohistoire*, Paris, Presses Universitaires de France.

DUBAR, Claude, 1991, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin.

DUBAR, Claude, 2001, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris, Presses Universitaires de France.

DUBAR, Claude et TRIPIER, Pierre, 1998, *Sociologie des professions*, Paris, Armand Colin.

DUBET, François, 1994, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Éd. du Seuil.

FEARNSIDE, Philip M., 2001, « Land-Tenure Issues as Factors in Environmental Destruction in Brazilian Amazon : The case of Southern Pará », *World Development*, XXIX, p. 1361-1372.

GALLAND, Olivier, 1990, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, XXXI, 4, p. 529-551.

GAMA TORRES, Haroldo DA, 1992, « Migração e o migrante de origem urbana na Amazônia », in P. LÉNA et A. ENGRÁCIA DE OLIVEIRA (dir.), *Amazônia : a fronteira agrícola 20 anos depois*, Belém, CEJUP – Museu Paraense Emílio Goeldi, p. 291-304.

GARCIA, Afrânio, 1983, *Terra de trabalho. Trabalho familiar de pequenos produtores*, São Paulo, Paz & Terra.

GARCIA, Afrânio Raul Jr., 1986, « Libres et assujettis. La transition des travailleurs dépendants aux travailleurs libres dans le Nordeste du Brésil », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 65, p. 14-40.

GARCIA, Afrânio Raul Jr., 1989, *O Sul : caminho do roçado. Estratégias de reprodução camponesa e transformação social*. Brasília, Editora da Universidade de Brasília.

GEFFRAY, Christian, 1995, *Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne*. Paris, Karthala.

GEFFRAY, Christian, 1996, « Le modèle de l'exploitation paternaliste », in P. LENA, C. GEFFRAY, et R. ARAUJO (dir.), *L'Oppression paternaliste au Brésil. Lusotopie*, Paris, Karthala, p. 153-159.

GERVAIS, Michel, JOLLIVET, Marcel et TAVERNIER, Yves, 1977, « La fin de la France paysanne », in G. Duby et A. Wallon (dir.), *Histoire de la France rurale*, tome IV : *La Fin de la France Paysanne*, Paris, Éd. du Seuil.

GRANCHAMP-FLORENTINO, Laurence, 2001, « Urbanisation, stratégies familiales et multipolarité rural-urbaine : la Transamazonienne à l'ouest d'Altamira », thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 391 p.

HALL, Anthony, 1997, « Poepoling the Environment : A New Agenda for Research, Policy and Action in Brazilian Amazon », *European Review of Latin American and Caribbean Studies*, 62, p. 9-31.

HAMBURGER, Esthers, 1998, « Diluindo fronteiras : a televisão e as novelas no cotidiano », in F.A. NOVAIS et L.M. SCHWARCZ (dir.), *Historia da vida privada no Brasil*, tome IV : *Contrastes da intimidade contemporânea*, São Paulo, Companhia das letras, p. 439-487.

HAMELIN, Philippe, 1992, « Mutation au Brésil. Vue d'Amazonie », *Cahiers des sciences humaines*, XXVIII, 4, p. 727-748.

JOUVE, Robert, 1944, *Aspects du monde paysan, études et chroniques*, Paris, Éd. Jean Dumoulin.

KAYSER, Bernard, 1989, *La Renaissance rurale*, Paris, Armand Colin.

LAMARCHE, Hugues (dir.), 1991, *L'Agriculture familiale, une réalité multiforme*, Paris, L'Harmattan, 2 vol.

LAURANCE, William, COCHRANE, Marc, GERGEN, Sergio, FEARNESIDE, Philippe, DELAMONICA, Patricia, BARBER, C., D'ANGELO, S. et FERNANDES, T., 2001, « The Future of the Brazilian Amazon », *Science*, 291, 5503, p. 438-444.

LAURENT, Catherine et REMY, Jacques, 1998, « Agricultural holdings : hindsight and foresight », *Études et recherches sur les systèmes agraires et le développement*, INRA, 31, p. 415-430.

LAURIAN, Lucie, BILSBORROW, Richard et MURPHY, Laura, 1998, « Migration Decision Among Settler Families in the Ecuadorian Amazon : the Second Generation », *Research in rural sociology and development*, VII, p. 169-195.

LE BORGNE-DAVID, Anne, 1998, *Le Saliariat plutôt que la malaria. Les migrations paysannes du Sud-Brésil vers l'Amazonie*, Paris, L'Harmattan.

LENA, Philippe, 1991, « La difficile émergence d'une petite agriculture amazonienne au Brésil », in *Politiques d'aménagement en milieux fragiles*, Paris, L'Harmattan, p. 87-104.

LENA, Philippe, 1999, « La forêt amazonienne : un enjeu politique et social contemporain », *Autrepart*, 9, p. 97-120.

LENA, Philippe, GEFFRAY, Christian et ARAUJO, Roberto (dir.), 1996, *L'Oppression paternaliste au Brésil. Lusotopie*, Paris, Karthala.

LENA, Philippe et MACIEL DA SILVEIRA, Isalde, 1993, *Uruará : o futuro das crianças numa área de colonização*, Belém, UFPa – UNAMAZ.

MALDI, Denise, 1997, « De confederados a barbáros : a representação da territorialidade e da fronteira indígena nos séculos XVIII e XIX », *Revista de Anthropologia*, São Paulo, XL, 2, p. 183-221.

MARTINS, José de Souza, 1997, *Fronteira, a degradação do Outro nos confins do humano*, São Paulo, HUCITEC.

MAUSS, Marcel, 1924, « Essai sur le don », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France (éd. 1999), p. 143-279.

MELLO, Neli Aparecida et THÉRY, Hervé, 2003, « L'État brésilien et l'environnement en Amazonie : évolutions, contradictions et conflits », *L'Espace géographique*, 1, p. 3-20.

MENDRAS, Henri, 1976, *Sociétés paysannes. Éléments pour une théorie de la paysannerie*, Paris, Armand Colin.

MERTENS, Bruno, POCCARD-CHAPUIS, René, PIKETTI, Marie-Gabrielle, LAQUES, Anne-Elisabeth et VENTURIERI, Alexandro, 2002, « Crossing Spatial Analyses and Livestocks Economics to Understand Deforestation Processes in the Brazilian Amazon: the Case of São Felix do Xingu in South Pará », *Agricultural Economics*, 27, p. 269-294.

MONBEIG, Pierre, 1981, « Les mouvements pionniers en Amérique latine », in *Les Phénomènes de frontière dans les pays tropicaux*, Paris, Mémoires et travaux de l'Institut des hautes études sur l'Amérique latine, p. 49-57.

PHARO, Patrick, 1983, *Savoirs paysans et ordre social : l'apprentissage du métier d'agriculteur*, Paris, Centre d'étude et de recherches sur les qualifications.

PICARD, Jacky, 1998, *Amazonie brésilienne : les marchands de rêves*, Paris, L'Harmattan.

PINTON, Florence et AUBERTIN, Catherine, 2005, « Populations traditionnelles : enquêtes de frontière », in C. ALBALADEJO et X. ARNAULD DE SARTRE (dir.), *L'Amazonie brésilienne et le développement durable. Expériences et enjeux en milieu rural*, Paris, L'Harmattan, p. 189-212.

POLANYI, Karl, 1944, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard (éd. 1983).

SALHINS, Marshall, 1972, *Âge de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard.

SEGALEN, Martine, 1996, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin.

SHORTER, Edward, 1977, *Naissance de la famille moderne*, Paris, Éd. du Seuil.

SOUCHAUD, Sylvain, 2002, *Pionniers brésiliens au Paraguay*, Paris, Karthala.

TEDESCO, João Carlos, 1999, *Terra, trabalho e família : racionalidade produtiva e ethos camponês*, Passo Fundo, EDIPUF.

THIELE, Guilherme, 1991, *La crisis del barbecho : Una reevaluación*, Cali, Colombie, CIAT Informe Técnico.

TURNER, Frederick J., 1894, *The Significance of the Frontier in American History*, Annual Report of the American Historical Association, Washington D.C. (États-Unis), US Government Printing Office.

VEIGA, Iran et ALBALADEJO, Christophe, 2005, « Gestion de la fertilité des sols d'une localité d'Amazonie frontière », in C. ALBALADEJO et X. ARNAULD DE SARTRE (dir.), *L'Amazonie brésilienne et le développement durable. Expériences et enjeux en milieu rural*, Paris, L'Harmattan, p. 231-256.

VEIGA, José E., 1998, *Diretrizes para uma nova política agrária*, Fortaleza-Brasília, NEAD.

VELHO, Otávio G., 1972, *Frentes de expansão e estrutura agrária. Estudo do processo de penetração numa área da Transamazonica*, Rio de Janeiro, Zahar.

WALKER, Robert, MORAN, Emilio et ANSELIN, Luc, 2000, « Deforestation and Cattle Ranching in the Brazilian Amazon: External Capital and Household Processes », *World Development*, XXVIII, 2, p. 683-699.

WEBER, Max, 1921, *Économie et société*, Paris, Plon (éd. 1997).

WANDERLEY, Maria N., 1998, « Raízes históricas do campesinato brasileiro », in J.C. TEDESCO (org.), *Agricultura familiar : realidades e perspectivas*, Passo Fundo, EDIUPF, p. 21-55.

WOORTMANN, Ellen F., 1995, *Herdeiros, parentes e compadres. Colonos do Sul e Sitiantes do Nordeste*, São Paulo-Brasília, HUCITEC-Éd. Universitária de Brasília.

Table des matières

Préface	7
Introduction	8
Les logiques sociales de l'évolution des fronts pionniers.....	9
Le changement de logiques sociales de gestion de l'espace, un élément clef de la construction d'un monde rural en arrière des fronts pionniers ?	10
Chapitre Premier. Les logiques sociales face aux politiques de colonisation agricole	15
Introduction	15
Des terres et des populations chargées d'histoire	15
La manifestation contemporaine d'un mouvement pluriséculaire	15
La colonisation de l'Amazonie, une entreprise de modernisation conservatrice	16
Le développement durable, un « élargissement de l'espace des possibles ».....	18
Le débat sur l'évolution de la frontière : constructivisme ou déterminisme ?.....	19
Mobilités des agriculteurs familiaux et stabilisation du front pionnier.....	20
Les migrations, conséquence d'une crise agronomique ou stratégie de reproduction des exploitations par la migration ?.....	21
Les logiques sociales de la migration.....	23
Diversité de l'agriculture familiale, logiques de reproduction paysanne et avancée des fronts pionniers.....	26
Quelle modernisation des logiques sociales de gestion de l'espace ?.....	27
Jeunesse et modernité, les espoirs du développement durable.....	27
Les logiques sociales de gestion du milieu	29
Les jeunes agriculteurs, un objet frontière	30
Chapitre II Diversité des logiques sociales de gestion du milieu et évolution des fronts pionniers amazoniens	32
Une succession de différents types d'agriculteurs familiaux dans les fronts pionniers ?.....	32
Exploitation isolée et unités spatio-familiales : les deux maillons de base des localités de fronts pionniers, représentatives de deux types d'agriculteurs familiaux	33
Les « agriculteurs occasionnels », des agriculteurs particulièrement mobiles	34
Les agriculteurs occasionnels, premiers pionniers des zones de colonisation nouvelle ?.....	36
La coexistence de différents types de paysannat dans les fronts pionniers amazoniens	38
Les objectifs de la reproduction sociale des paysans amazoniens	39
Les agriculteurs des types I : pour une reproduction du paternalisme paysan	44
Les agriculteurs de type II : paternalistes paysans intermédiaires	48
Les agriculteurs de type III : les paysans communautaires	52
Typologie paysanne et stabilisation des fronts pionniers	55
CHAPITRE III JEUNESSE ET CRISE DE L'AGRICULTURE PAYSANNE	58
Une situation statistiquement proche des attentes des parents	58
Construction d'une catégorie statistique de la jeunesse	58
Description globale de la situation des jeunes agriculteurs : un exode rural limité	61
L'impossible modélisation du comportement des jeunes agriculteurs	64
Passage en ville et crise de l'agriculture familiale.....	67
Du questionnaire à l'entretien biographique	67
L'hypothèse d'un fossé entre le rural et l'urbain.....	69
Exode rural et stratégies familiales.....	70
Les transformations internes de l'agriculture familiale : formes d'exercice de l'activité agricole.....	73
Le paternalisme familial : acceptations bourruées et remises en question	73
Les contestations des fondements du mode de vie paysan communautaire	78
CHAPITRE IV LES BOULEVERSEMENTS DE LA FAMILLE PAYSANNE	81
La redéfinition des rôles à l'intérieur de la famille : émergence de « la jeunesse » et renégociation de la place de l'épouse dans la famille	82
La jeunesse, un nouvel âge de la vie ?	82
La jeunesse, âge des expériences ?.....	85
La place des femmes dans le couple : en voie de renégociation ?	88
Mariages et formes de lien social en émergence.....	90
Le « mariage paysan »	91
Le « mariage paysan », entre reproductions et remises en question	94
Le recentrage sur le couple et l'hypothèse de la naissance de la famille moderne	99
Des « enfants patrimoine » aux « enfants individus » : bouleversements de la famille paysanne et émergence de la famille moderne	101
De la « famille nombreuse » à la « famille réduite » : un changement de « mentalités » ?.....	102
Le changement de la relation à l'enfant : éducation, affectivité et études.....	106

CHAPITRE V. LES JEUNES AGRICULTEURS, DES SUJETS EN ÉMERGENCE.....	109
Discours sur l'agriculture et pratiques de gestion des lots des jeunes agriculteurs.....	109
Logique traditionnelle de gestion des lots et économie domestique.....	109
Les rationalités instrumentales à finalité économique de jeunes agriculteurs.....	111
Les différentes formes de pluriactivité : quel type de rationalité ?.....	112
Typologie des fils et filles de colons : entre agriculture paysanne et entrepreneurs capitalistes.....	116
Rationalités traditionnelles et volonté d'indépendance : entre reproduction de la condition paysanne et contestations de cette condition.....	117
Itinéraires pluriactifs et constructions identitaires.....	121
Les agriculteurs familiaux, entre logiques familiales et logiques capitalistes.....	124
Des itinéraires construits à partir d'héritages familiaux.....	127
Des itinéraires fondés sur l'origine familiale.....	127
Les chocs biographiques, un facteur de crise ?.....	128
Mosaïque identitaire et stabilisation du front pionnier.....	131
Vers une ruralisation du front pionnier.....	133
Conclusion.....	136
Tables.....	137
Bibliographie.....	140
Déjà parus.....	146

Espaces & Milieux

Déjà parus

- Sylvy JAGLIN, *Services d'eau en Afrique subsaharienne. La fragmentation urbaine en question*, 2005
- Gilles LEPESANT (coordonné par), *L'Ukraine dans la nouvelle Europe*, 2004.
- Christine CHIVALLON, *La Diaspora noire des Amériques. Expériences et théories à partir de la Caraïbe*, 2004.
- Martine BERGER, *Les Périurbains de Paris. De la ville dense à la métropole éclatée ?*, 2004.
- Claire HANCOCK, *Paris et Londres au XIX^e siècle. Représentations dans les guides et récits de voyage*, 2003.
- Olivier PLIEZ, *Villes du Sahara. Urbanisation et urbanité dans le Fezzan libyen*, 2003.
- Marianne COHEN (coordonné par), *La Brousse et le berger. Une approche interdisciplinaire de l'embroussaillage des parcours*, 2003.
- Athanase BOPDA, *Yaoundé et le défi camerounais de l'intégration. À quoi sert une capitale d'Afrique tropicale ?*, 2003.
- Laurent FARET, *Les Territoires de la mobilité. Migration et communautés transnationales entre le Mexique et les États-Unis*, 2003.
- Joëlle SMADJA (sous la direction de), *Histoire et devenir des paysages en Himalaya. Représentations des milieux et gestion des ressources au Népal et au Ladakh*, 2003.
- Karine PEYRONNIE et René DE MAXIMY, *Quito inattendu. Le Centre Historique en devenir*, 2002.
- Roland MARCHAL (sous la direction de), *Dubaï. Cité globale*, 2001.
- Georges ROSSI, *L'Ingérence écologique. Environnement et développement rural du Nord au Sud*, 2000.
- Régis DARQUES, *Salonique au XX^e siècle. De la cité ottomane à la métropole grecque*, 2000.
- Emmanuel VIGNERON, *Le Territoire et la Santé. La transition sanitaire en Polynésie française*, 1999.
- Philippe PELLETIER, *La Japonésie. Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, 1998.
- Violette REY (coordonné par), *Nouvelles Campagnes de l'Europe centre-orientale*, 1996.
- Marc COTE, *Pays, paysages, paysans d'Algérie*, 1996.
- Alain GASCON, *La Grande Éthiopie, une utopie africaine. Éthiopie ou Oromie, l'intégration des hautes terres du Sud*, 1995.
- Myriam HOUSSAY-HOLZCHUCH, *Mythologies territoriales en Afrique du Sud*, 1996.
- Pierre-Yves SAUNIER, *L'Esprit lyonnais. XIX-XX^e siècle*, 1995.